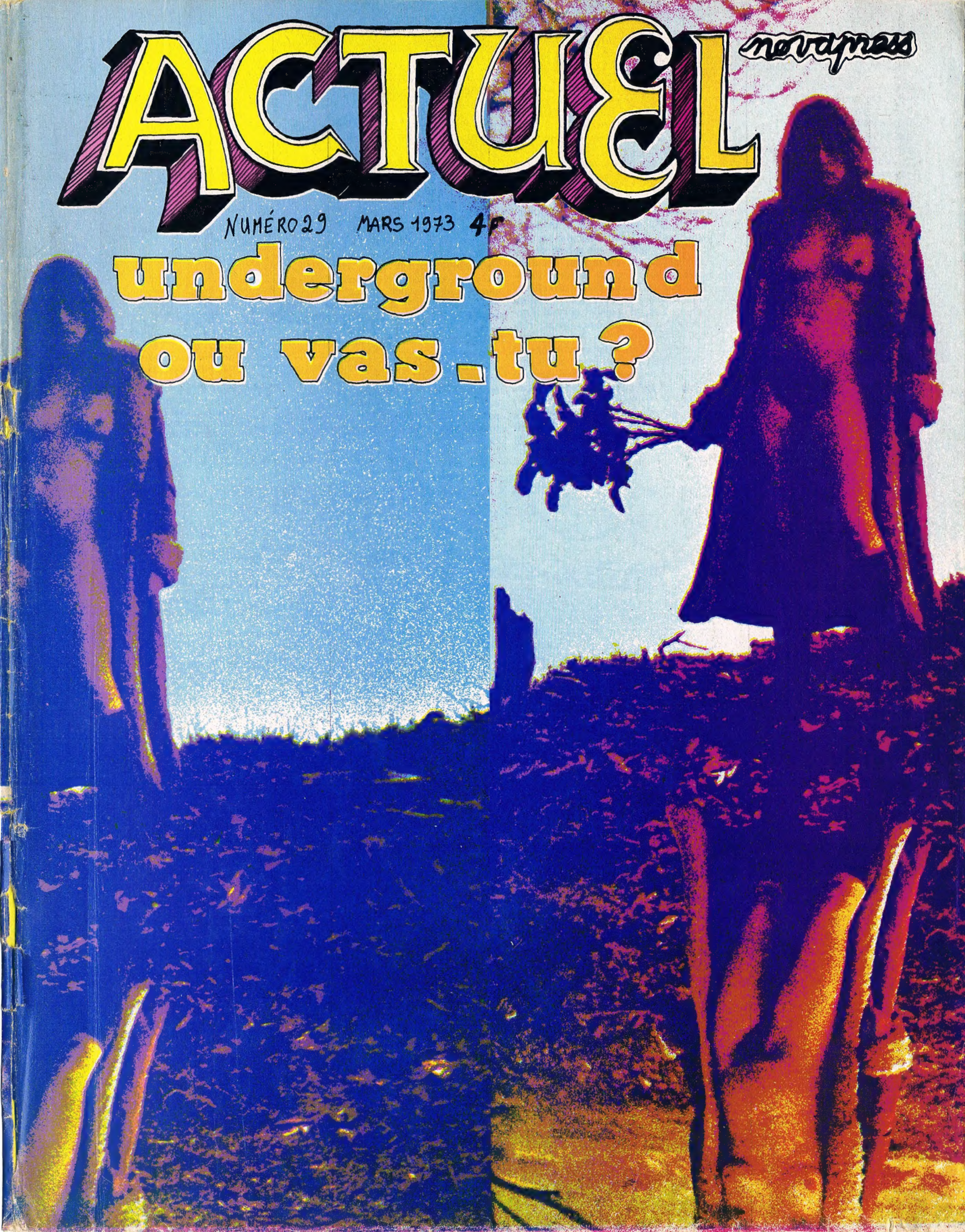
ACTUEL

novapress

NUMÉRO 29 MARS 1973 4F

underground ou vas-tu ?



Les Lecteurs Parlent Aux Lecteurs

Crise d'adolescence chronique

J'ai serré la main du premier venu : un cactus vert qui ne piquait pas. A voir les doux piquants qui lui servaient d'yeux, de bouche, de machine à écrire et de bâtons de gendarme, il paraissait heureux de la confiance que je lui portais. Le pauvre bougre aimait certainement se faire dévorer par des sosies qui ne lui ressemblaient pas. A un croisement, un piquet surmonté d'une planche indiquait : « Tous les sentiers conduisent à la Beauté ».

J'ai proposé à Marie de prendre celui de droite. Elle n'y voyait aucune objection, elle croyait au panneau. Le sentier était bordé d'un petit fossé rempli d'eau.

Le ruisseau coulait limpide et clair. Marie se coucha sur la terre humide, pencha sa tête, se regarda un long moment dans le reflet de l'eau, vit le soleil, et but trois gorgées d'eau fraîche dans sa main gauche. Je fis de même et aperçus le soleil entre nous deux. J'étais joyeux de voir Marie joyeuse, éclairée par une masse jaune qu'elle pouvait attraper à son gré. Elle essaya avec tant de volonté qu'elle en perdit l'équilibre et tomba dans le fossé. Je ris, après l'avoir sortie de son inconfortable position. Elle rit si fort et si chaudement que l'eau disparut de son corps. Je ris une nouvelle fois, très longtemps. Ma mâchoire inférieure me fit très mal, je dus arrêter de rire. Beaucoup plus tard nous rencontrâmes un vieillard courbé sur sa canne. Il était aveugle ou plutôt s'était attaché un ruban de tissu bleu autour de la tête, qui nous cachait son regard. Il nous expliqua que la bonne vision des choses n'était pas toujours une question d'œil. Lui, il voyait ce qui l'entourait bien plus beau qu'en réalité. Dans sa tête, l'imagination régnait. Je fis une erreur en lui demandant le chemin de notre magnifique demeure. Le vieil homme ne m'en fit cependant pas grief et formula calmement cette pensée. . . Une demeure, aussi paradoxale que cela puisse paraître, ne doit jamais devenir une propriété. Si quelqu'un a établi domicile à la place que vous escomptiez, ne l'en chassez pas. Nous en remerciâmes le sage et je lui tendis une main qu'il ne vit pas. Puis il s'en alla.

Nous continuâmes notre route, en hâtant légèrement le pas. Nous étions exténués et il nous tardait de gagner la « Terre promise ». Un bruit pour le moins insolite me fit me retourner. Je regardai à terre et ne vis rien. Levant les yeux, j'aperçus un crapaud qui prenait son envol. Sa peau, couverte de verrues, scintillait au soleil et il tenait dans son bec quelque chose qui ressemblait grossièrement à une forme humaine. Je fixai mon attention dessus et réalisai que le vieillard de tout à l'heure allait certainement finir ses jours dans le bec d'un jeune crapaud. Il pleurait. Marie ne comprenait pas. De l'autre côté du champ, elle aperçut un château. Nous n'eûmes aucune peine à franchir le fossé qui l'entourait. Le pont-levis était baissé et nous invitait à le franchir. Ce que nous fîmes. Nous entrâmes dans la cour et aperçûmes en son milieu un immense siège royal. J'approchai et vis avec surprise qu'il y avait quelqu'un assis dessus. Comme je lui demandai son nom, il me regarda et me répondit : « je suis le Diable ».

Erick David, Seloncourt

DzIE... DzEE...

Bourdonnait bourdonnait
Un moustique
dzie... dzie
un moustique
Dzee... dzee
tournait tournait tournait
Dzee...
autour de mes oreilles
dzii... dzii...
comme pour me dire
comme pour me dire
dzii
dzee
qu'il fallait bientôt en finir
dziiiii.... paf !
bruit commun
main sadique
Mort

Adieu au larmes

Je suis dans le cas de pas mal de gus et de nanas, j'en ai marre. Que fait-on dans un pareil cas. On peut se suicider (bof), se souler la gueule (re-bof), se défoncer (ah !) ou se barrer, ce que je vais faire. Un peu avant Noël, j'avais trouvé du travail dans une usine à trois bornes de chez moi, je me faisais cent mille balles par mois, j'y suis resté quatre semaines car je me suis vite aperçu que je ne tiendrai pas le coup, de plus, je commençais à devenir complètement fou. J'ai demandé mon compte et quand j'ai annoncé la nouvelle aux parents, j'ai eu droit, bien sûr, aux reproches et tout. Mon père m'a fait la gueule deux jours de suite mais quand il a compris que j'allais me barrer il a changé son fusil d'épaule. Mes parents n'ont jamais voulu me laisser faire ce que je voulais, jusqu'à l'âge de 14 ans, ils m'ont conservé dans du coton et maintenant j'en ai 19, cet, été je suis parti trois mois sur la route pratiquement sans pognon, faisant la manche de ville en festival, mais vraiment c'était le pied. J'aurais voulu continuer mais il commençait à faire froid et je n'avais plus grand-chose à me mettre, car je m'étais fait chouraver mon sac à Aix-en-Provence. Et maintenant, j'en ai racheté un autre et je suis bien décidé à partir bien qu'il fasse froid parce que j'en ai marre de vivre parmi vingt mille cons.

Cette lettre est celle d'un lecteur dont l'angoisse a atteint son maximum, j'espère que vous en comprendrez le sens, quant à l'écriture, elle est due à mon état nerveux. Ce n'est pas un message de détresse, c'est en quelque sorte une confession. Soyez heureux et que la paix inonde votre corps.

Patrick.

Pour Premier ministre, je prendrai mon chien !

Peut-être qu'un jour je ferai un livre dont le succès sera si fulgurant qu'on m'admettra à l'Académie Française. Ce jour-là, j'aurai le droit de me décorer et de me travestir avec un chapeau curieux et une épée folklorique sans pour cela être interpelé par les agents de la Sûreté nationale pour port d'arme interdit. Alors en toute quiétude, j'irai voir le président de la République qui, grâce à mes titres ne fera aucune difficulté à me recevoir, et je le pourfendrai avec mon épée que j'aurai pris soin d'aiguiser. Et peut-être même qu'il en mourra. Il n'y aura plus de président, on le remplacera par des élections, je me présenterai, des gens auront confiance en moi : ne serai-je point académicien ! Et peut-être même que je serai élu ; alors je devrai former un gouvernement.

Pour Premier ministre, je prendrai mon chien, comme il me doit obéissance, vu que je suis son maître, il fera ce que je lui ordonnerai — pas de problème de ce côté-là ; et pour aboyer il n'a pas son pareil. Il ne sera pas pire qu'un autre, et si on lui reproche de ne rien construire, il aura du moins la grande qualité de ne rien détruire.

Pour que ma société soit plus juste, c'est un chat que je nommerai aux Affaires étrangères. Bien sûr, cela risque de créer une rupture au sein même de la majorité, mais les chats sont si nombreux qu'il est bien difficile de les ignorer.

Quant aux autres ministères, il faudra les jouer au poker ; vu leur importance secondaire, quel que soit le gagnant, son rôle sera négligeable — exception faite du ministère des Armées que je me verrai dans l'obligation de supprimer, vu son inutilité parfaite. Les anciens combattants, chaque jour plus nombreux, n'auront qu'à se recycler. Quant aux militaires, afin qu'ils puissent garder leurs uniformes, nous les classerons monuments historiques et nous les parquerons dans les zoos. Le zoo de Vincennes est à lui seul capable d'en héberger dix mille, ce qui sera une excellente attraction pour les étudiants de nos nombreuses facultés.

ACTUEL N° 29
Mars 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Edito

Passé le temps des découvertes, des grands cris, des nouveaux thèmes et des interrogations profondes, l'underground vivote et s'enracine, sans trop de bruit, plus solide et moins planant. Nous publions, comme il y a déjà deux ans, une quarantaine de lettres de lecteurs, choisies au sein d'une vaste marée, pour illustrer les climats divers et contradictoires du souterrain français. La joie y côtoie la déprime et la révolte y croise la sérénité mais, surtout, fait nouveau et prometteur, pas mal de projets et de tentatives.

On ne s'en rend pas assez compte, le printemps de cette année pourrait s'annoncer assez joli, et les énergies accumulées à l'ombre d'un pouvoir puant éclater en fêtes.
Nous vous rappelons que nous préparons pour bientôt un numéro sur le futur : utopistes, écrivez-nous. Tous les petits projets nous intéressent, dès qu'ils fonctionnent. Alors manifestez-vous.

Actuel.

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes

Composition :
L.I.T.O.
4 ter, rue du Bouloi
Paris-1er
Photogravure, montage offset :
Eurographic
32, rue des Annelets,
Paris (19e).
Tirage :
Roto-technic-offset
Aubervilliers
Edicis
7, rue des Dunes,
Paris (19e).
Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.
Couverture de Jean-Pierre Point.

sommaire

Les lecteurs parlent aux lecteurs	2
Actuel tout nu	9
Crumb : poilu	14
Underground où vas-tu ?	16
Gazoline girls	20
Le sexe cet inconnu	22
Max Peteau raconte	24
Underguide de Paris	25
Un petit tour dans la France parallèle	30
B. D. Schrier : Salade de mots	37
Petites annonces	46
Pieds divers	56
Livres, cinéma	58
Mosik	60
La belle vie gauchiste	62
Le rock en France	66
Ecologie	68
Les grognards de l'underground	70
Les lecteurs parlent aux lecteurs	73-76
Jeu de l'oie wao	74

Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Secrétariat :
Jackie
Anne-Marguerite
Maquette :
Claudine Maugendre.
Christine Moran
Administration :
Anne
Publicité :
A.B. Kamir
ont participé à ce numéro :
Nathalie Amoureux
Benjamin Baltimore
Basilou le laid
Richard Belfer
Gilles Blanchard
Patrice Blanc-Francard
Devil Canard
Patrice Van Eersel
Ferdinand Flip
Guillaume Flop
G. Fourré
Yves Frémiond
Dany Gander-Gosse
Guy Hocquenghem
Jean-Louis Hue
Hyma la hyène
Jô et Victor
Job
Lionel Marguerite
Hélène Pépé
Max Peteau-Pop
Jean Rouzaud
John F. Taillefine
Utku Varlik
Michaël Zwerin

Tistan et Risolde

Risolde brama par la fenêtre : « Tistan ! Tistan ! Alors, tu montes, oui ou merde ?! »
Tistan laissa tomber le yoyo de poil qu'il triputait et se dépêcha de monter huit à huit les marches de l'escolier en kâlimaçon, en kilimanjaro, en caleçon, en calisson, en canasson... bref, il monta en sixième vitresse.
Arrivé au trente-cinquième étiage, il dut s'accrochier à la rample pour ne pas s'enchoir. Sa george le brûlait et son poumou gauche était tant oppressé qu'il ne pouvait restirer d'avantage. Le poumou droit, absent depuis longtemps, avait été ablaté pour cause de tubarculite exiguë. Tistan soufflait et halaitait comme une locoémotive, sa main gauche à la george, la droite au fond de l'oseille voisine (c'est ainsi qu'il se remettait après une violette fatigue).
C'est qu'il était fragible, ce petit ! Ses paravents l'avaient jeté à la plubelle dès sa naisance, et c'est vraiment par hasard que Risolde l'avait découvert, en visitant celle-ci, comme chaque soir, en quêquette de déchets qu'elle savait cuisiner comme pas deux. Il était en sandouiche entre des trognons de rhubarbe-à-papa et du papier gras. Elle l'avait pris au début pour une vessie de messie (sorte de porc épique) ; mais elle s'était dit qu'une vessie de messie criait rarement. La chose changlante et molle, encore nantie de son cordon bleu ombrellical, qu'elle avait cisaillé d'un coup de dents et avalé tout de gogo, lui apparut vite comme un bambin très en voix jeté là peut-être par erreur, après tout, on ne sait jamais, tous les gens ne sont pas des salauds, il ne faut pas juger sur les appâts rances, etc. C'était un brave chœur, Risolde ! Elle exclusait les paravents du fœtus de paille hurleur et viable, cependant qu'elle le fourrait au fond de son sac avec le produit de ses investigatations ordurières quotidiennes.
« S'y vit toujours quand que j'rentreras, j'l'élèv'ras et y m'remplaç'ra quand que ch'ras vioque ! S'y vit pus, ben je l'mang'ras, v'là tout ! »
C'était un brave chœur, Risolde !
Tistan poussa la porte si fort qu'elle génit et l'insultanta, et il s'empressa auprès de Risolde.
« Kékia kispass, tata Riri ? », lui dit-il en l'embrossant au bout du nez.
« Y'a qu'tu manques, p'tit ! J'vis pus quand qu't'es pus là ! »
Brave chœur de femme inquiet du sort de sa progénitoire adoptée !
« Méchuis là, tata Riri ! », et il toussa crachoteusement, car non encore remis de la montée vertiginale.
« Ben v'là qu'tu tousses ! »
« Cépagrav, tata Riri : célamonté vertiginal ! »

Guignol's school

Laissez-moi vous conter, bonnes gens de la « supposed free press », la triste histoire d'un petit instituteur de campagne. Oyez son odyssée et comment il échoua, après s'être éclaté en Afrique du Nord et laissé sombrer un long été sur la côte, dans un CEG des bords de mer vendéens, ses géniteurs l'ayant enjoint de travailler au plus tôt ou d'aller faire le rat ailleurs qu'au domicile paternel.

Un **remplaçant** éventuel, c'est la dernière roue de la charette. On te lui flanque une classe dans les mains en cours d'année et en voiture Simone, en attendant que le prof « titulaire » réduise sa fracture glanée aux sports d'hiver ou gratifie la nation d'un rejeton superbe. Cette dernière éventualité étant la plus chiante, comme j'en fis l'expérience, parce qu'en trois mois, durée du congé maternité, ne s'agit pas de faire le mariolle comme dans un remplacement de huit jours où on peut perdre son temps sans conséquences. Y'a le programme. Alors on se fait un planning de bric et de broc, on divise le bouquin d'histoire en trois et on découpe soigneusement le tiers du livre en leçons horaires, préparées la veille au soir, dégurgitées le lendemain devant une assistance guère ébahie. Pourtant, il y a de quoi. La veille, on serait bien incapable de causer une heure sur les subtilités géologiques des préalpes, et tout à coup c'est le miracle : après avoir dévoré fébrilement les bouquins la veille au soir, pris les mots compliqués en note, on jongle devant une assistance médusée (de sommeil) avec les plissements herciniens, les moraines frontales et les cônes de déjection. Autant de choses qu'on n'avait jamais bien apprises et oubliées, depuis des années. Qu'est-ce qu'on en a à foutre d'ailleurs ? Le soir, après un frugal repas et dans la solitude sexuelle qui précède le mariage entre enseignant, on comprend enfin tous les mystères de la syntaxe, de la géologie et de la civlisation achéenne. C'est tellement limpide qu'on en jubile. Et puis on se réveille le matin, on part, morne et résigné vers le superbe blockhaus-CEG (la seule construction moderne du bled, qui n'a que des maisons à un étage, à cause du vent d'ouest) et les beaux raisonnements, on les déverse avec assurance sur ces gosses apathiques. Eux, ils ont toujours la folle avoine et la pêche aux berniques dans la tête, le reste est secondaire.

Un jour, je faisais une classe de grammaire, ma bête noire. Y'avait un exercice qui consistait à trouver le mot en pointillés dans une phrase toute faite. Tous en chœur, ils disent le mot pendant que je lis la phrase. En principe, on doit les faire répondre un par un, mais ça les amusait, ce psaume grammatical avec le prof récitant et le répons collectif. Un souvenir de la maternelle. On s'amusait comme des fous, l'exercice, c'était l'alibi. Entrée fracassante de la directrice qui s'inquiète du bordel. Je dis que non, qu'il n'y a pas de bordel, qu'on fait un exercice, et que je la remercie d'être venue me voir. C'était l'épreuve de force, il fallait savoir qui commande ici. Et dans ma classe, j'aurais bien voulu que ce soit moi. Je la fixai d'un regard noir. Je sentais les gosses, tendus, à mes côtés. Ils n'avaient rien fait de mal. Elle partit en maugréant. L'exercice reprit, sans conviction : elle avait cassé le jeu.

Après trois mois, j'avais parfaitement compris qu'ils n'avaient aucun besoin de moi, ni eux ni aucuns de ceux qui passeraient sous ma férule par la suite. La dernière semaine de mon remplacement, je n'avais vraiment pas le cœur à l'ouvrage. J'en avais marre de bricoler, d'improviser à longueur de temps, d'être le cul entre deux chaises. J'arrivais en classe, je m'esseyais au bureau et ils faisaient ce qu'ils voulaient, sans trop de bruit. J'avais enfin la paix. Désabusé, un peu écœuré du gachis que j'avais fait, j'essaie encore de leur parler comme ça, simplement, en m'adressant à un gosse à la fois. Je leur demande ce qu'ils pensent de moi, de ces trois mois passés ensemble. Avec des réticences, et Dieu sait pourtant qu'ils ne me savent pas méchant, ils m'avouent que je n'ai pas été assez autoritaire avec eux, ils en ont trop pris à leur aise. Voilà donc ce que je récoltais.

Ma démission suivit aussitôt ce remplacement, je ne me sentais pas le courage d'endosser plus longtemps la responsabilité de cette mascarade.

Boris.

« Ah ben, tu m'fais un'd'ces frousses ! »
« Faupa, tata Riri, faupa ! »
Elle porta doucement sur le divan-lit-table-cuisinière-wc-terrain-de-fouteballe, seul meuble qu'elle possédadât en ce bas monde. Elle le caressa et il restira profondément.
« Tu l'aimes, ta tata Riri, hein ? »
« Ovoui kejlèm ! »
Il compris ce qu'il avait à faire, cet intelligent gamin, malgré son poumou vacant. Elle l'aida à se déshabriller.
Brave chœur que cette Risolde, pas à dire ! Quand il fut complétement nusse, fricsonnant de son petit corps blanc sale, ses petites menottes entre les cuisses, la brave Risolde se dévètitit à son tour, et elle se l'envoya sur le divent-lit-table-cousinière-wc-terrain-de-fouteballe.
Elle se le tapait comme ça au moins quinze fois par jour. Quant aux nuits, mieux vaut n'en point perler...
C'était un brave chœur, Risolde ! Tistan y était habitouillé et il savait parfaitement la façon de donner son plaisir à sa tata adoptive, ce qui n'est pas aisé pour un tout petit bout d'homme avec un tout petit bout, sur une quincacagénaire de cent-vingt culots. Elle se l'envoya donc. Et se le renvoya après usage. Quand ce fut fait, elle lui permit de redescembre vers la cour. « Vadon, brav'gosse ! »
Il descendit en courant les trente-cinq paliers et reprit son jouet en râlant d'épluisement. Des cernes moirâtres entouraient ses grands œufs malades. Il joua un peu avec le yoyo de poil. Le nouvel appel lui frappa les oseilles au bout de dix minus : « Tistan ! Tistan ! Alors, tu montes, oui ou merde ! »
« Papossib, se dit-il, elenrveu ! Mtura, stefemel ! », et il remonta vite.
Il eut de la pine à franchir les deux derniers étiages. C'est sur les genouilles qu'il atteignit le pas de sa porte. Sa main la poussa (la porte) et il tomba derrière elles (la main et la porte).
« Ben merde ! Le v'là qui crève ! »
C'était un brave chœur, Risolde ! Elle le frappa jusqu'à ce qu'il ouvrusse les œufs, le plaça sur le divan-lit-table-cuisinière-wc-terrain-de-foutreballe et le mit tout nusse encore.
« Non tata Riri ! », dit Tistan dans un souffle. Ce fut d'ailleurs son dernier.
Risolde lui fit des fudérailles toutes simples, c'est-à-dire qu'elle le jeta à la plubelle, achevant ainsi la boucle de sa vie comme elle avait commencé. Elle renversa quelques larmes. Puis elle se mit en devoir de fouiller toutes les autres plubelles de la ville.
« Onséjamé !», se disait-elle avec nostalgicle.
C'était un brave chœur, LA (THE) Risolde !

Numa Sadoul

LE DESASTRE A SIX VOIES

Voici quelques lignes pour conjurer la déveine, le destin et ses signes, le mauvais œil et la merdouille qui nous guettent.
Demain matin au son du coq qui sont trois et qui chantent à des heures indues, j'irai par les collines fleurant bon le romarin, la sauge, la farigoule et autre thym. Jusqu'ici, c'est le pied, qu'il suffit de mettre dehors pour avoir sous les yeux et au-dessus la jouissance d'un paysage provençal comme des milliers de communards en puissance le rêvent. Les herbes, les arbres, le motopompe où je descends tous les jours pour alimenter les réserves d'eau du mas, les lapins, cailles et perdreaux qui courent encore et parfois pour leur malheur s'enferment tout seuls dans le poulailler où on n'a plus qu'à les cueillir, les champs d'orge, de vigne ou de blé suivant les ans, l'harmonie de tout cela plus encore autre chose indéfinissable qui résonne encore dans ma tête au souvenir du soleil d'hier et d'avant où l'on bouffait dehors en petit tricot, en plein cœur de l'hiver et de la vie, ici, merveilleuse, planante, fabuleuse, appelez ça comme vous voulez. J'exagère sans doute puisque je suis du midi depuis 24 ans. 250 hectares de calme, d'air pur et de sérénité, de beautés sauvages, de nature à l'état brut semée de quelques champs domestiqués, tout cela tronqué, écrasé, bitumé par le passage d'une autostrade Paris-Nice décidée et programmée par des laids parmi les plus laids, sans consentement ou arrangement possible pour éviter le désastre à six voies, puisque c'est « d'utilité publique » !
Dans quelques mois, les travaux commencent, ceux de nos amis routards ou non qui connaissent « la Galère » et savent ce qui l'attend, en rêvent parfois la nuit.
OK, il nous reste quand même plus que le mouchoir pour pleurer ou la gale pour se gratter la peau du ventre avec des oursins. La saignée aura **moins de** « cent mètres » sur trois kilomètres, Ce n'est pas un appel à la solidarité que je lance, il n'y a rien à faire, c'est déjà foutu depuis longtemps sur des plans vieux de cinq ans. La merde monte, je l'ai quittée en ville **elle me rejoint** un peu partout où je la croyais distancée, près de Saint-Martin-les-Eaux aussi, dans les Alpes, un coin paumé et très beau, eh bien, la plus grande réserve de pétrole d'Europe y est installée dans une mignone clairière au bord d'une charmante petite route départementale.
Je ne suis qu'un témoin de la connerie actuelle qui, comme le céleste vide, est insondable, passez ce témoignage quand vous voulez, j'attends des lettres de réconfort pour nous, nos poules, nos charrettes, ubu et flash (chien et chatte qui s'aiment) et le bébé qui va débarquer en plein chambard.
Demain matin, je vais sauver quelques pins, chênes et accacias en les replantant devant le mas en guise de rideau.
Au printemps, nous avons décidé de faire une vraie cheminée à la place de la vieille cuisinière à bois, il y aura beaucoup de branches mortes pour l'alimenter l'hiver prochain...
Pour écrire : 49, bd Battala, 13003 Marseille. Gérard Rosolen, E a.m. c/o Olive, Domaine de la Galère, 137020 La Bouilladisse Belcodene.

PROJET DE DUO
pour Stone et Charden
Refrain :
Ah salope, tire ta main
de ma culotte.
Ah sagouin, tire ta tête
de mon vagin.
Ah fripouille, ne tire
donc pas sur mes couilles.
Ah vieux con, ne me
pince pas les nichons.
On m'appelle la pinoche
parce que je pine et
suis nonoche.
On m'appelle la pinoche
et ma pine n'est pas moche
Refrain
On m'appelle pinabel
je pine
les belles demoiselles.
On m'appelle pinabel
Refrain
On m'appelle pinocchio
et ma pine est
la plus belle.
parce que mon sgag est
gros.
On m'appelle pinocchio
et je pine comme un veau.
Refrain
On m'appelle pine d'acier
et je pine sans arrêt.
On m'appelle pine d'acier
mes femmes sont
toutes cassées.
Refrain
ma pine est comme
le bon vin,
plus je pine,
plus elle devient bien
On m'appelle pine d'érain
j'prête pas
ma pine aux putains.

Rockin' Vaset

Texte dans le plus pur style trugallien

quand un ratatouilleur
rencontre un autre ratatouilleur
que font-ils
ils ratatouillent ensemble
ratatouiller tout seul c'est bon
mais ratatouiller à deux
c'est nettement plus calchouille
ça vous crapahute le cerveau
ça vous déguenille la peau
ça vous entretouille les cancrelats
ça vous décrapute les apatenssas de l'ordalou
vous dévalez à toute zinouille
les bretelles de l'arkansas
vous encraphouinez votre pilon dans son trombone
et ça fait schrigniaff au-dessus de votre antilope
vous recevez mille azalètes sur le corpulion
et ça se tambouille avec votre nygomale
pour éclater en machicoulis
après le starli, vous vous sentez melliféré
dans un anclille de caresses-zazinantes
et il ne vous reste plus
qu'à atteindre le xortiquatl
Vous m'en direz des nouvelles.

J.-C. Martin.

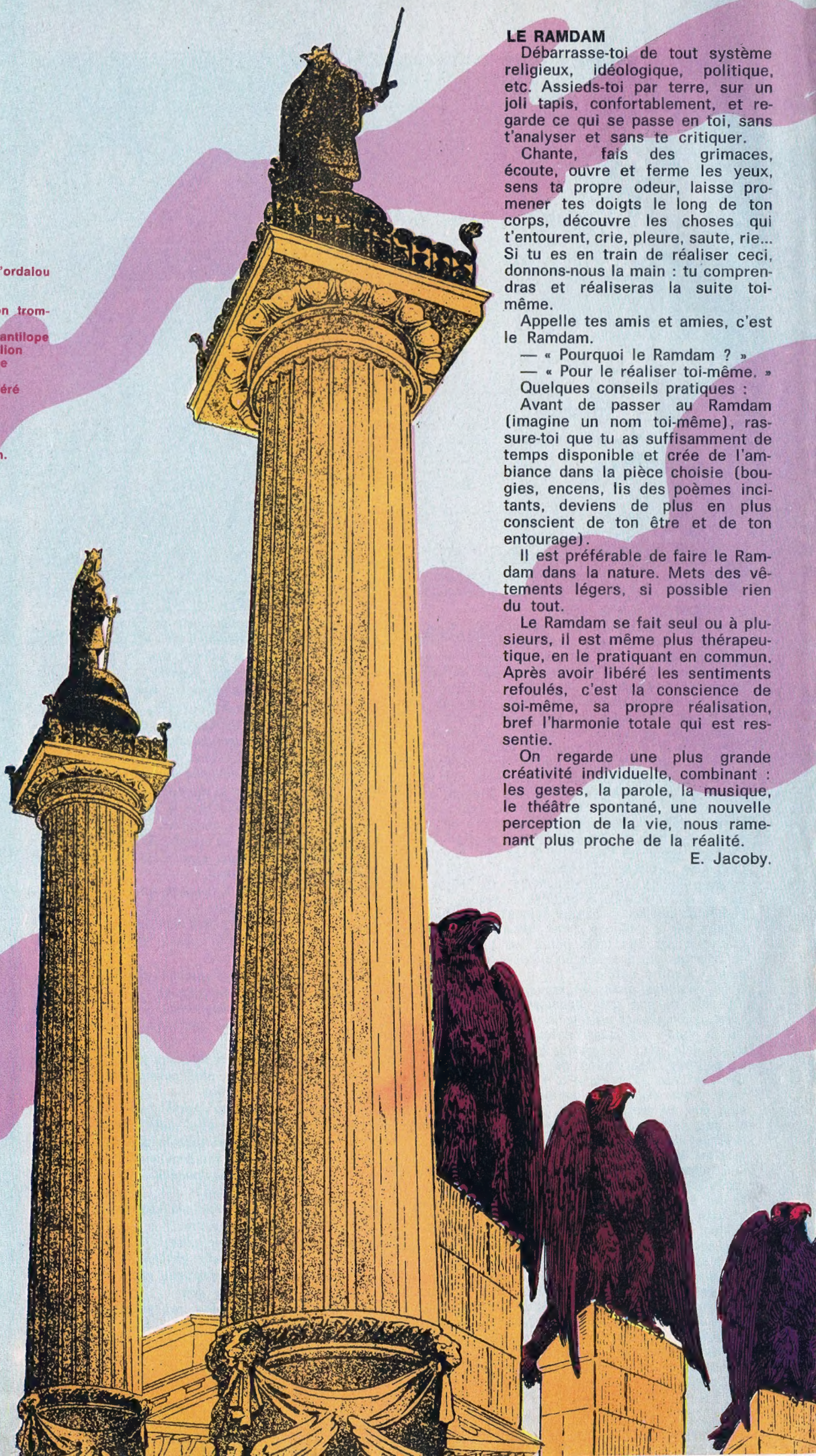
Je vais parler de mes amantes

Comment pourrais-je parler de ce que je n'ai jamais connu ? C'est simple : deux filles ont déjà écrit dans Actuel sur leurs « Amours » ou sur leurs « Amants ». Qu'en sort-il ? Les mecs sont de mauvaises machines à baiser, et les filles, pauvres filles, n'ont jamais la chance de connaître tout le plaisir que les mâles devraient leur donner. C'est pas mal, mais moi j'en ai marre. Je prends mon cas personnel : dix-huit ans, jamais baisé. Pourtant, les occasions se sont souvent présentées. Mais on ne m'a jamais appris, jamais montré. Paraît que ça ne s'apprend pas, que ça se fait soit bien, soit mal, soit pas du tout. Ben merde, alors, je suis impuissant, stérile, et tout ? En tous cas, j'ai la trouille, quand je sors avec une fille, qu'elle me demande de baiser ; et que je n'ai jamais le courage de demander : « apprends-moi, S.V.P., veux-tu, peux-tu m'aider ? » Quoi ? Puceau à dix-huit ans ? Quelle rigolade ! Alors, la honte.

Alors, la masturbation, où j'entrevois ce qui m'est refusé. Pauvre pantin toqué ; alors, elles me font rire, ces filles : « il ne fait pas bien l'amour », « ça pourrait être mieux », « les mecs sont fautifs, cherchez le bon, mes sœurs ! », etc. Non ! avant de chipoter, regardez toutes celles et ceux qui n'ont jamais baisé, qui ne savent pas et ne sauront peut-être jamais.

Moi-même, j'essaye de ne pas rejeter la cause de ma connerie sur les filles, mais sur cette société qui m'a appris à avoir honte, à avoir peur d'avoir honte, à avoir honte d'avoir peur, à me détester.

Un puceau des environs de Paris, qui ne voudrait pas être reconnu.



LE RAMDAM

Débarrasse-toi de tout système religieux, idéologique, politique, etc. Assieds-toi par terre, sur un joli tapis, confortablement, et regarde ce qui se passe en toi, sans t'analyser et sans te critiquer.

Chante, fais des grimaces, écoute, ouvre et ferme les yeux, sens ta propre odeur, laisse promener tes doigts le long de ton corps, découvre les choses qui t'entourent, crie, pleure, saute, rie... Si tu es en train de réaliser ceci, donnons-nous la main : tu comprendras et réaliseras la suite toi-même.

Appelle tes amis et amies, c'est le Ramdam.

— « Pourquoi le Ramdam ? »

— « Pour le réaliser toi-même. »

Quelques conseils pratiques :

Avant de passer au Ramdam (imagine un nom toi-même), rassure-toi que tu as suffisamment de temps disponible et crée de l'ambiance dans la pièce choisie (bougies, encens, lis des poèmes incitants, deviens de plus en plus conscient de ton être et de ton entourage).

Il est préférable de faire le Ramdam dans la nature. Mets des vêtements légers, si possible rien du tout.

Le Ramdam se fait seul ou à plusieurs, il est même plus thérapeutique, en le pratiquant en commun. Après avoir libéré les sentiments refoulés, c'est la conscience de soi-même, sa propre réalisation, bref l'harmonie totale qui est ressentie.

On regarde une plus grande créativité individuelle, combinant : les gestes, la parole, la musique, le théâtre spontané, une nouvelle perception de la vie, nous ramenant plus proche de la réalité.

E. Jacoby.

Le langage obligé

Hélas tout retombe dans le ron-ron par nature, dirait-on : doux ron-ron des revues gauchistes, anarchistes, écologiques, lycéennes et végétariennes que j'ai reçu en si grand nombre depuis deux ans ! Au-dessus de ces petits bruits machinaux, Actuel élève sans peine ce qu'on peut nommer une voix, plusieurs voix plutôt puisque vous interrogez pas mal de monde. Qui protestera donc, contre quoi ? Eh bien, contre ce qui fait ron-ron : le « langage obligé ». Qui m'a lu jusqu'ici a déjà soupçonné que j'avais dépassé la quarantaine puisque je n'emploie pas les « mots de la tribu ». Or, les mots de la tribu, le vocabulaire du cheveu-long français (pour définir votre clientèle par son attribut distinctif le plus probable) est d'une indicible pauvreté. Il singe — il n'y a vraiment pas d'autre mot — le langage hip américain si coloré, si savoureux, pour employer à son propos de vieilles métaphores hallucinogènes qui par elles-mêmes en disent long, langage plein de sens pour qui l'entend, et d'abord de sens de la contestation vis-à-vis de l'anglais stéréotypé, amorphe, réduit à l'état de marmelade. C'est un fait criant : le hip (d'où est venu « hippy ») est aussi inventif, net et fort que la singerie française est banale, vulgaire, plate, écœurante. Elle n'a pour elle, à mon sens, qu'un unique vocable réussi, « le pied » : et, donc, ça n'est pas le pied, je le dis volontiers, à ceci se bornera chez moi l'obéissance aux mots de la tribu. Oui, j'enseigne dans une Faculté de Lettres et non, je ne suis pas le mec à tutoyer mes étudiants, bien moins à me laisser tutoyer par eux : rien de plus faux, selon moi, que ce pseudo rapprochement. Il n'empêche qu'ensemble nous avons fait une revue où par exemple on s'est interrogé sur la Tradition Hippy, dans un langage châtié et sur une mise en page archi-classique. On a vendu 200 et quelques exemplaires de ce numéro, mais finalement ça n'a pas marché : la vente est tombé à 100 pour le numéro sur la Femme et la Fiction, à 50 pour le numéro sur le Chanteur et la Chanson, et finalement je me suis résigné à fermer boutique, après y avoir laissé diverses plumes. M'interrogeant sur cet échec, j'en suis venu à me demander jusqu'à quel point notre refus du vocabulaire éculé et de la syntaxe approximative qui sont, en France, l'image de marque de l'audace juvénile, n'avaient pas joué un rôle prépondérant dans l'échec de cette petite revue littorale et chimérique.

Antoine Tavera

Ma vie brûle

Je suis né le 16-1-51. Depuis j'ai mal vécu. Paurre con. La soupe tourne de l'œil. La rue Sainte-Catherine a des varices. J'écris pour survivre. Le machin chouette qui pendouille. Monsieur le bon dieu montre moi le chemin. J'ai perdu mes lunettes. Mon copain Denis se branle dans son cercueil. Je ne vois plus rien. Je voudrais que quelqu'un m'explique. Ville châtrée. Monsieur le con dieu vous êtes plus riche que moi salaud ; vous êtes un charlatant. Je voudrais bien crier mais j'ai peur de me faire remarquer. Christine, ma petite amie. Je voudrais abattre son corps comme un pan de mur pour mieux le souiller. Petite Christine (belle, à peine pute) je t'aime, je te hais. La répression comme un sexe usé. La poésie chiennerie connerie. Michaux le mineur qui a peur du charbon. Apollinaire le mec à la mie de pain. La poésie ouâ ouâ. Le méchant loup se masturbe dans la forêt désertée. Allons enfants de la patrie. La révolution nous montre son cul. Les chiens bleus se disputent le cadavre d'une ombre. Spermes électriques. Je suis fils de dieu. Je suis fils de roi. Je suis fils de con. Je suis orphelin. J'ai le temeps de vivre, de mourir, de naître, d'aimer... Hendrix a oublié de prendre la pilule. Zappa comme un anus desséché (que calor senor). J'en ai assez de chier sur moi-même. Je fais l'amour. Je ne le fais plus. Je n'ai plus le temps. J'ai peur des blessures. Je ne suis pas sûr d'être né. Je suis une blessure qui pue qui pue qui pue... Je baiserai demain. Solitude ma petite sœur. J'écris avec mes cheveux des poèmes, des scorpions, des scarabées, des limaces... Le cul de la Marquise. La pierre qui circule. Nous sommes encore loin. Nous n'avons presque pas avancé. Nous ne sommes pas encore ailleurs ailleurs ailleurs... La rouille bâille sur les rails du désespoir. J'écris dans une maison chaude comme un sexe. Je me souviens des seins durs de Christine, des larmes de ma mère, des souliers cirés de merde de mon père... Je ne suis pas sûr de bien me souvenir. Un temps creux, un temps blessé que personne n'ose achever, un temps à ne pas mettre un pénis dehors. J'ai oublié le temps. Je suis l'espace poilu. L'espace d'une érection qui manque d'huile. Je sens la pisse, le rance, l'aspirine, la vaseline mais je ne suis pas vieux. Non je ne suis pas encore vieux. Christine je ne suis pas vieux. L'étoile craque. Le savon bouscule mes souvenirs. Allo les pompiers ! Pin-pon, pin-pon. Ma vie brûle.

Didier Arnaudet.

Je vois vos os
Ne fulmine pas
L'usine qui fait vos
soins mes beautés
vos bonnes commodités mes seigneurs
sera fermée après vous.
Ne fulmine pas OS risible
si dans ton incongruité
l'envie poisse à ton front d'OS
tout s'en ira et il ne restera
aux grilles des usines
que les ronces en piquet de grève.
Ne ricane même pas pour ce que la rose
y sentira longtemps la suie
des hautes cheminées éteintes
personne ne sera là pour sentir ses pétales
et les gens seront plus loin ailleurs.
Ne ricane pas dans le vide
Et vous n'ayez pas peur mes beautés
mes chantres et mes seigneuries
grandes ou petites bourgeoises
l'usine en fermant vous rendra
sans mémoire

R. Olive.

tu as pris le visage net
des petites filles de mon enfance
leur voix du rouge entre les dents
et tu remplaces
Il faut savoir que notre vie a été la même
surtout si rien ne veut nous le faire croire
pour être aujourd'hui
il a fallu dormir et dépasser
il faut être venu ici lentement jusqu'aux rides
dans des épouvantes aussi pour lesquelles
on ne veut même plus se tenir le visage dans les mains
mais comprendre que nous ne nous sommes jamais quittés
et que tes chambres sont mes souvenirs
— et quand tu en aimais un autre
tu m'aimais moi-même —
même si tout le reste..

Daniel Biga.

Soixante ans à vivre

Vous êtes un peu nostalgiques, désespérés. Bof, la révolution on aurait bien aimé... trop tard... c'est foutu... Si vous avez encore le courage... nous... Quais, ben moi, vous me dégonflez.

J'ai une passion dans la vie : je hais passionnellement la famille et son cortège de saloperies : éducastration, dépendance économique, bourrage de crâne, père facho, etc.

Faut dire que quand j'étais gosse, j'étais à deux doigts d'une paranoïa aiguë (et maintenant ?), j'ai un cousin à moitié schizo, je dois aller chercher ma bonne amie chez elle à onze heures du soir (ses parents dorment alors) — quelquefois (souvent) elle est crevée le lendemain alors elle en a marre et moi aussi — : dix minutes de jouissance (de bonheur plus exactement — pour moi) mais après ça, quelle merde.

A qui la faute ?

60 ans à vivre, 1/3 déjà passé (et la jeunesse meilleur moment : c'est bientôt fini. Sur ce 1/3, combien d'années ont été joyeuses (bonheur, plaisir, liberté) ?

1/3 de sommeil c'est déjà ça de pris, mais le reste : collège religieux, loisirs minables, asexués ou mal sexués.

Mais en attendant faut bien papa et maman pour entretenir le fiston qui déçoit beaucoup ses parents mais qui veut « faire sa médecine » (oui, je sais, le docteur Carpentier). Il est fou : il veut devenir psychanalyste (bidon évidemment comme 75 %) et puis un jour il se rend compte que s'il ne veut pas travailler petit et seulement pour les biens nantis (riches) il doit être officiel, travailler dans un hôpital (ou fac-similé) et donc être psychiâtre (on dit neuro-psychiâtre).

J'comprends pas : on gagne moins d'argent et on se fatigue plus... j'vous le dis : y est fou et, avec ses idées bizarres... j'vous dis y est taré : bon pour l'abattoir.

Et sa petite amie. Beuark, j'peux pas la blairer, c'est pas une femme ça : prétentieux et tout, MLF : non mais ça va pas la tête ?

Je vous aime tous.

Arnaud.

La porte et le loquet

J'ai pondu ce texte en écoutant Art Ensemble of Chicago Phase one.

Le jazz est comme la vache
Il fait meuhh, pui ppi pfui
Et il rêve à tout ce temps perdu
Car le temps passe, disparaît
C'est comme le stradivarius
Ou le sexe
C'est beau à entendre
Mais malgré tout je suis bien
Et je pense, donc je suis
Maintenant nous sommes dans une forêt
Avec un troupeau d'éléphants
Et des singes qui jouent aux arbres
Et un rhinocéros féroce qui se calme
Un tapis arabe vole par-dessus la Mecque
Des charmeurs avec des serpents s'amusent
Le cobra sort rentre sort rentre
Il siffle
Des danseuses tout autour
Exécutent une danse : calme, belle
Font vibrer leurs seins et le sexe mâle.
Soudain Il vient, tout se calme.
La danseuse reprend ses exercices, sobre-
[ment
Elle siffle
Une ambulance passe à travers les mailles
[du filet

L'Odyssée recommence
Le cosmos
La joie du découvrir
La plongée vers le dedans
Il monte plus haut, toujours plus haut
Les singes sont heureux
Les siffleurs de flûte et les serpents dansent
Un tango... classique
L'Arabie où c'est ?
C'est beau
La musique, les whisperings font du bien
Mes oreilles vibrent de plaisir
Puis le calme... plat.
Le désert de glace s'offre à mes yeux
La flamme vibre
La femme est libre
Le suspens est entier
Mon cerveau a disparu
Il n'est plus perceptible
Et pourtant je suis bien
Plus rien
L'espace
Un galop lointain de moutons
Qui partent poussés par le devoir
Il résiste
Rien ne l'arrête
C'est une course folle en arrière
Le saxo l'aide
Il arrive
La cendre aussi
L'appel du bas se poursuit
Il revient
Le sourd grincement le fait bondir
Il ne supporte pas
Un chat a miaulé
La porte veut s'ouvrir
Elle est fermée
Le saxo pousse
La flamme bouge
La porte comprend
Le loquet s'abandonne
Et le grand amour
Physique
Le loquet couche avec la porte
Consciemment
Pour la première fois il n'est plus prostitué
Il jouit, le pied
Le loquet est heureux

Roland G d P

UN ART-UP POUR LA FORME

Au début de la matière inorganique verbale c'était
et des radars épanouis — Mystère, l'image onde
assassine, paralyse, une nuit — Saxophones oméga
chantez, chantez, cette cadence à percussions minute
et voici le film — N'était autre qu'une autoroute
prise à contresens, crânien — Contact ; avec les services de
spéciaux, le pape lui-même, je suis résolument, je
suis résolument (je) (etc.) (je) l'auréole des couples
que la loi pulvérise, ces inguérissables cicatrices
qui — Rumeurs circulent, dans ce désert de sables et de pierres
où l'éclair brode ; que les mots ont peine à décrire, léger
sang onctueux, immatériel ; féminin — Coups de feu : prenant de l'espace
ils roulent, avec leurs voix qui muent, déchiquetées au travers
du larynx carbonique — Commando ! Sabotage ! Explosion ! L'idée
fécale, dans le duodénum qui fructifère oh, bientôt le soleil
le soleil... le soleil (etc.) — Signe, un métal delta ;
enzymes ! éclatez les dépôts, le mal s'incinère — D'épluchures
dépêches, qui s'amoncèlent, l'oléoduc impitoyable
sériant les alertes, la brume (est une organisation privée
de la mémoire) — Ascenseurs robots montent descendent tirez
tout de suite, un art de vivre — (Avec la réverbération indigo la
Chine, l'avion électrogène, aime-moi, les troupes, AFP, aime-moi, dans les
criardes fanfares oranges des notes (fausses), des tirs
des voitures blindées de billets, des banques, aime-moi — Jusqu'au
creux de la taille, elle était légère et s'évanouissait
à chaque étreinte fondante, comme la peur. Trouver un téléphone
TOUTE URGENCE STOP — 7 H GMT — Tirez, un art de vivre
la mort qui partout —Schweppes — Elle entrouve la-
spum skuns punch (etc.) (etc.) : allegretto, je suis
très objectif, on me reproche de déformer oh
varions le cœur, le rythme,
comme une vague de subtils camaïeux couleurs — Tu vieillis
là ou les autres ne naissent pas, tu respires, tonique ultra
moderne diagonale, toute violette de bougainvillées —
La bordure invisible — Très typique — Elle entrouve la — Ce qui
permet d'ajuster serré, very, very, exciting — Sauvages ou familières
les bombes couteaux à cran d'arrêt du no man's land Tanganika
attentats à l'impossible, blousons tête de mort Unilever Tirez
Tirez, un art de vivre : l'explosion — Elle entrouve la — (Trois quarts
de l'Humanité, visa pour l'intemporel, rhapsodie, mes souvenirs
sont ceux du monde bébé fleur, qui demeurera comme un sourire atomique)
elle entrouve la — Mystère — Au début de la matière inorganique
verbale tirez tirez — Les démons s'éveillent — Danger
Les appels clignotent — C'était

Ph. Castellin

Si tu jouis plus que
moi je m'embête un peu je te connais un peu
trop
Cependant je l'aimais bien
mal
Plus tard :
le temps nous joue des tours
j'étais là j'étais couché avec elle
Est-ce vrai ? je la touche encore

Non

le passé n'est rien
Le bonheur se trouvera malgré tout à
l'entre-jambes des femmes

Daniel Biga

ACTUEL TOUT NU

Actuel tout nu. On n'aime pas les éditos impasse Lebouis, et les papiers y disent rarement « je », vieille pudeur d'après 68, anonymat iconoclaste, privilège au collectif et nostalgie des grandes A.G. Cela dit, on nous a souvent demandé qui on était, ce qu'on voulait, comment on fonctionnait. Alors, on a décidé de parler. Le débat qui suit ne répond pas à toutes les interrogations. Sur l'underground, ses vœux, son passé, son présent et sa trajectoire, le journal, dans ses 29 numéros répond, nous le croyons, assez. Sur le fonctionnement, tout n'est pas dit faute de place. Et tout le monde n'a pas participé au débat, la présence de tous les autres membres du collectif fut censurée pour la même cause : déjà, pour publier cela il a fallu trancher des trois quarts. Quel choix avons-nous fait ? L'abominable choix des vieux, ceux qui ont suivi le canard depuis trois ans.

« Les deux laids avaient des cravates larges et des petites malettes d'hommes d'affaires. Ils vendaient une machine ou du papier et en face, de l'autre côté du bureau, Jean-François Bizot tirait sur un énorme cigare nauséeux et leur sirotait la fumée dans le visage. Cheveux longs, yeux cernés, une veste d'un costume qui avait été follement coupé juste comme il faut : Bizot faisait le numéro du mec qui a réussi dans l'underground. Il parlait blé comme un patron tout en mettant des disques de captain Beefheart sur le plateau de la chaine dont les baffles gueulaient droit dans les oreilles des deux laids.

Mon petit article à la main, j'hésitais à me tirer. Les deux laids sont partis et Bizot m'a parlé. Des grands mouvements de la tête pour agiter ses cheveux, le mot agressif, le visage fermé, mais des clins d'œil par à-coup. Un numéro de cocotte genre Shangai Lili ; on a du mal à voir que c'est un numéro, c'est fait pour ça.

Cinq mois plus tard, on m'appelle Reuterre. Le teint un peu plus blanchâtre, la joue un peu plus creuse, je suis rentré dans l'aéropage d'Actuel. **Je suis même le dernier à y être rentré, Mercadet m'a précédé d'un numéro. C'est donc moi qui interrogerait aujourd'hui les gentils rédacteurs d'**Actuel. **Enfin, certains d'entre eux. Ils sont là, réunis dans l'appartement barock de notre directeur de publication. Bizot n'a pas changé. Même cigare, même musique, peut-être un peu plus de brillantine. Michel-Antoine Burnier porte un de ces gilets marrons qui affolaient les femmes de Chambéry dans les années cinquante-cinq, cheveux raides dans la nuque, très pâle, l'œil fatigué derrière la lunette. Patrick Rambaud s'est replié sous ses cheveux, sur le divan, derrière ses jambes, derrière ses ricanements. Jean-Paul Ribes est jovialement frisé. Jean-Pierre Lentin, tel le Richelieu du billet de cent francs. Et puis Ferdinand Flip, un étudiant fureteur et révolutionnaire, dans un groupe fait pour ça, et Guy Hocquenghem, interrogatif, ancien militant de VLR et de** Tout, **tous deux pour donner la réplique. »** Jean-François Reuterre.

Jean-François Reuterre : Je viens de relire la collection d'**Actuel** depuis deux ans et demi : il y a une dérive totale des premiers numéros à ceux d'aujourd'hui. Au départ, vous donnez l'impression de ne pas bien savoir où vous irez et de nager un peu. Le journal est maintenant plus sophistiqué, plus travaillé. On n'y trouve plus les facilités des premiers numéros, barbouillages et spontanéités incontrôlables : **Actuel** est devenu un canard de journalistes qui choisit ses sujets et les bosse. Je suis effrayé par le temps consacré à chaque article, tous repassant sur le papier de chacun. Même chose pour le courrier des lecteurs : autrefois les lettres publiées relevaient du cri et de l'invective, elles sont désormais plus concrètes, des expériences, des informations, des projets — moins de bruit.

Jean-François Bizot : Nous avons toujours autant travaillé les articles et l'apparente spontanéité d'autrefois n'était souvent qu'un laborieux dérapage ou un gémissement de fin de nuit blanche. Simplement, nous avons mis deux ans à constituer une équipe qui se tienne, à maîtriser approximativement les couleurs et la mise en page.

Michel-Antoine Burnier : Bien sûr, nous n'avons plus le culot de mettre un titre en surimpression jaune pâle faute de couper un papier trop long. Au début, quand les premiers exemplaires sortaient de la machine, c'était souvent une grande surprise, et quelquefois la consternation. Le vert tournait au marron et l'article était mangé par une trame malicieuse...

Jean-François Bizot : C'est vrai : le ton a changé. On évolue et les conditions de la révolte sont toujours les mêmes, les HLM, l'école, l'usine, l'armée.

Nous recevons toujours autant de proclamations et d'invectives : « O murs de béton, j'en ai assez, ras-le-bol, ragnagna, etc. » On ne peut pas le répéter éternellement dans les mêmes phrases, ni publier indéfiniment les mêmes lettres. Le moment de la prise de conscience passé, il faut être logique et proposer quelque chose. Dans les centaines de lettres et le millier de petites annonces de chaque mois, nous sommes bien forcés de faire un choix, et nous essayons de privilégier les projets précis au détriment des révoltes abstraites.

Jean-François Reuterre : Pas systématiquement d'ailleurs... Le courrier publié dans ce numéro en apporte la preuve...

Michel-Antoine Burnier : Au point où nous en sommes, nous tombons dans une contradiction : nous ne pouvons pas aller jusqu'au bout de l'action dont nous parlons, à moins d'arrêter le journal pour militer, fonder des communautés ou planter des bégonias. C'est ce qu'a fait **Tout,** qui a éclaté en quelques communautés égrénées dans la banlieue parisienne. Pour le moment, nous avons encore choisi de faire un journal, cet étrange objet qui charrie tout ensemble la créativité intellectuelle et solitaire du rédacteur, le débat collectif, le graphisme, les technologies, l'esprit militant et le commerce, le marketing aussi, et un contact avec des dizaines de milliers de personnes.

Jean-François Reuterre : Votre premier numéro date d'octobre 1970, mais le titre avait déjà deux ans à l'époque. C'était un héritage ?

Jean-François Bizot : Mais pas forcément un cadeau. **Actuel** était né à l'automne 1968, un petit journal de free-jazz fondé par Delcloo, vite criblé par la dette, puis renfloué au bord de la mort.

Michel-Antoine Burnier : Nous étions un maigre groupe qui avait envie de faire un journal, nous nous grattions la tête dans des réunions interminables sans oser nous jeter à l'eau, pesant indéfiniment le poids idéal de la bande dessinée par rapport à la politique et débattant d'éditoriaux que nous n'écrivions jamais. Là-dessus arrive un Karakos, qui avait repris **Actuel,** l'avait porté six mois à bout de bras et de souffle et nous disait : « Vous prenez le titre ou je le jette à la poubelle ». Un peu comme le colporteur qui menace de casser ses assiettes si la ménagère n'en veut pas.

Jean-François Bizot : Et comme on avait peur de partir dans la vie sans un petit bagage, on s'est dit que six ou sept mille lecteurs c'était bon à prendre : un étrier ou un coup de pied au cul. Nous avons gardé le titre sans les dettes.

Guy Hocquenghem : Et le fric ?

Jean-François Bizot : J'avais un peu d'argent, un véritable héritage ce coup-là, et Karakos a raclé les fonds de tiroir des disques Byg. J'ai fait un bilan prévisionnel : ça va nous coûter dix millions, cinq chacun, on sera libre et ça sera le pied. Au numéro trois, on n'en était plus là du tout. En fait, difficilement et dans l'engrenage, nous avons bouffé trente briques avant d'arriver au fragile équilibre d'aujourd'hui.

Michel-Antoine Burnier : Nous aurions eu quarante mille fois l'occasion de multiplier le déficit si nous n'avions pas serré les dépenses de fonctionnement et de fabrication, quitte à passer nous-même quelques nuits avec des pinceaux et de la gouache, à surveiller l'inspection des ventes entre deux bouclages, à aligner des chiffres et porter des paquets. Neuf fois sur dix, c'est l'optimisme paresseux qui coule un journal.

Ferdinand Flip : Tu as mis du fric, Bizot, et pour une part ça t'a donné le pouvoir.

Jean-François Bizot : Ça a été vrai pendant deux mois, et encore... Peut-être un certain nombre de gens se sont inconsciemment con-

traints à mon égard, hésitant à me contredire ou à couper mes papiers : mais c'était dans leur tête, pas dans la mienne.
Nous avons tout de même bénéficié d'un avantage colossal : l'argent venait de l'intérieur, ce qui nous libérait des pressions financières et, en partie, des interminables courses au fric. Quant à l'individu Karakos, qui a mis un certain nombre de millions au début, il n'est jamais venu au journal. Dans la logique capitaliste, Karakos est un fou et c'est pour ça qu'on le fréquente : un orphelin grec qui a commencé par vendre des lacets de chaussures et spéculé sur les louis d'or à douze ans, qui a gagné de l'argent en vendant des disques d'accordéon, a tout reperdu dans le free jazz et les festivals pop, qui a distribué ou dilapidé une petite fortune, s'épuise dans des rétablissements difficiles, en est ravi et s'en fout.
Ferdinand Flip : Il s'en fout réellement ?
Jean-François Bizot : Il n'a jamais tiré aucun bénéfice d'**Actuel** et sait bien qu'il ne reverra pas son argent. Nous ne faisons même pas régulièrement de la publicité pour ses disques. Et quand nous avons changé le prix du journal, c'est à peine si nous avons pu le consulter : nous n'arrivions pas à mettre la main sur lui. Ceci dit, il ne se gêne pas pour donner son avis : « Votre numéro sur le corps, quelle tasse ! je n'y ai rien compris... »
Patrick Rambaud : Ce qui est dommage, parce qu'il prend un peu de ventre...
Michel-Antoine Burnier : A mon avis, le problème du pouvoir n'a pas grand chose à voir avec celui de l'argent. Détiennent une parcelle de pouvoir et participent dans l'égalité à l'entreprise collective ceux qui sont capables de prendre part à la discussion à tous les niveaux, rédaction, mise en page, gestion, fabrication... L'individu qui débarque avec son papier et s'en retourne aussitôt tombe en effet sous le pouvoir de la maquette et de la rédaction, qui usent leurs nuits à mettre en forme tout ce fatras. De là des flambées d'activisme autoritaire devant la nonchalance inorganisée ou l'assaut régulier des poètes « géniaux » et fugitifs. Le seul danger qui nous menace, c'est la triste dialectique qui oppose les dictateurs débonnaires et accablés aux dominés complaisants et irresponsables.
Jean-François Bizot : Si je détiens un pouvoir à **Actuel,** ce qui est vrai, il est libre à qui veut le prendre et s'en donner les moyens. Le fric n'a pas grand chose à voir, mais le fait d'assumer le journal...
Ferdinand Flip : En fait, tu avoues être dévoué à ton pouvoir...
Jean-François Bizot : Mais j'ai assumé la merde, mec ! Il y a beaucoup de types qui ont travaillé à **Actuel,** qui y ont pris un pied relatif en amenant un papier médiocrement payé pendant que je me faisais chier pour qu'ils puissent le faire. Et si cette nuit il faut aller à cinq heures à l'imprimerie, j'y vais.
Michel-Antoine Burnier : Dans un journal comme **Actuel,** dont la sortie est fonction d'un processus complexe, il est difficile d'exercer un pouvoir du jour au lendemain, en dehors du choix des bandes dessinées ou des lettres de lecteurs. La passivité s'appuie sur la paresse et l'acceptation d'une division du travail : si un rédacteur se désintéresse des abonnements et du courrier, il n'ira pas loin, et s'il dort le soir où on illustre son papier, les présents décident pour lui.
Jean-Paul Ribes : Qu'est-ce que tu as contre la paresse ?
Jean-François Bizot (fripon) : Ne te sens surtout pas visé...
Jean-Paul Ribes : Je ne me sens pas visé.
Jean-François Bizot : Tu as raison.
Jean-Paul Ribes : Il y a une nette contradiction entre l'idéologie du journal — la proclamation du droit à la paresse — et les conditions de sa production. Si on veut participer à l'ensemble des activités, on ne peut plus vivre. J'ai envie d'avoir un môme, et ce journal dévorant me fout la trouille... Jean-François, regarde comment tu vis ! Tu dois penser au prochain sommaire même quand tu baises !
Jean-François Bizot : Non, non, c'est fini, mais il y a eu une période...
Enfin, si tout le monde assumait également les tâches besogneuses, celles-ci se répartiraient assez facilement. Mais Lentin, par exemple, qui est un fervent défenseur de l'individualisme, le pratique jusqu'à ses ultimes conséquences. Charger la chaudière, c'est incompatible avec son style de vie Théophile Gautier romantique quatorzième siècle. Il préfère la musique et, le grand chic, s'il a échappé au militantisme politique, ce n'est pas pour tomber dans celui d'**Actuel.**
Jean-Pierre Lentin (dans un suprême grognement) : Je peux faire la lessive, le balayage, la cuisine...
Jean-Paul Ribes : Je n'aime pas les réactions de Michel-Antoine et de Jean-François qui voudraient nous transformer chacun à sa façon à leur image : des ouvriers consciencieux heureux de leurs heures supplémentaires. C'est vrai que Michel-Antoine aime ça. Il est tâtillon, il n'arrête pas, il me fait chier. Je souhaiterais qu'il se tire quinze jours avec une fille. Mais s'il le faisait ce serait le bordel, et là il y a une contradiction. Vivement l'an 01.
Jean-François Bizot : En revanche, toi ça ne te gêne pas de te barrer quinze jours sans prévenir.
Jean-Paul Ribes : Ça y est ! La répression recommence.
Jean-François Bizot : Tu ne manques pas d'air ! Je ne t'ai pas réprimé, merde alors ! c'est mon temps, mec, qui y passe. Quand tu ne fais pas un papier, c'est moi qui reste devant la table !
Patrick Rambaud : Ou d'autres.
Jean-Paul Ribes : Faudrait trouver un moyen pour ne plus réprimer ce pauvre Jean-François... et pour libérer Michel-Antoine de lui-même. Dur !
Jean-François Reuterre : Mais qu'est-ce que vous vouliez faire en commençant ce journal ?
Jean-François Bizot : Dans mon cas personnel, je sortais d'une grande école d'ingénieur, j'avais envie de faire du cinéma, de la musique, de la peinture, et les cinéastes, les musiciens et les peintres d'alors, nourris des pages culturelles de l'**Observateur,** me jetaient au nez leur mépris des mathématiques. C'était ma névrose : je passais pour un scientifique taré. J'ai fui la chimie dans les sciences éco, puis les sciences éco en rentrant comme tâcheron à l'**Express** — un peu brimé, pris successivement pour un gauchiste, un drogué, un fou dilettante et apprenant tout de même à tenir ma plume. J'ai cru un temps qu'il fallait infléchir l'**Express,** marxiste égaré dans cette morne plaine, m'efforçant sans succès de truffer chaque livraison d'un peu d'esprit révolutionnaire. Après mai 1968, problème : le gauchisme français se refermait sur des groupuscules qui ne différaient de leurs prédécesseurs que par leur taille et par leur audience, chacun dans son programme et bien loin du réel. Aux Etats-Unis, le mouvement était ouvert et libertaire, il avait éclaté dans les idées, les modes de vie, les comportements, et une presse underground d'expression sauvage qui a compté jusqu'à cinq cents ou mille titres à la belle époque. Mon dix-huit ans à moi, il a été vraiment médiocre. C'est un dix-huit ans de minet, que je le veuille ou pas. Le sexe jouait un rôle de consommation, de déviation, et il est évident que ça m'a marqué d'avoir vécu dans un pays culturellement mort. Ma vraie jeunesse s'est située entre 60 et 66, et il ne se passait rien. La claque que j'ai pris, en dehors de la découverte du marxisme et de la révolution culturelle chinoise, ça été d'aller aux Etats-Unis en 1967, 1968 et 1969, et de m'apercevoir que mon marxisme n'était pas suffisant à résoudre mes problèmes vécus, qu'il se passait là-bas quelque chose d'assez énorme.
Je regardais alors l'**Idiot International** partir vers le maoïsme et je portais trois articles à **Tribune Socialiste,** organe du P.S.U. Sans m'obstiner. Quand nous avons commencé **Actuel,** nous n'appartenions pas ou plus à des groupes gauchistes, nous n'avions ni base ni influx d'informations comme en récoltent les organisations politiques, nous lancions des idées pour une part venues d'ailleurs, faisant semblant de refléter un underground qui n'existait pas encore ici. Pendant six ou sept mois on s'est trouvé en avance sur nos lecteurs et dans une position didactique.
Puis il y a eu **Tout,** un peu sur la même ligne que nous, et notre numéro cinq en février 71, réalisé avec les lecteurs, un flux que nous avons réfléchi l'année dernière, dans tous nos

dossiers, la libération des femmes, l'écologie, le sexe, la drogue, la route. Aujourd'hui le mouvement existe, nous avons fait le tour des dossiers, et la révolte pure tourne à la déprime si elle ne débouche pas sur une action. Il ne peut pas y avoir d'organe central de l'underground, simplement de l'information et de l'agitation.

Jean-François Reuterre : Voilà un beau tracé stratégique !

Au départ, Michel-Antoine, tu étais sur la même ligne que Bizot ? Avant de vous connaître, j'avais lu ton bouquin sur les **Nouveaux intellectuels** et j'avais été sidéré de retrouver dans **Actuel** le nom d'un politologue sérieux et marxisant...

Michel-Antoine Burnier : Je ne sentais pas du tout **Actuel** de la même façon, d'abord parce que j'ignorais très largement l'existence même de l'underground, du mouvement américain ou de la rock music. Je sortais de la politique et j'avais envie de faire un journal. Pour avoir été un militant sectaire pendant et après la guerre d'Algérie, je n'arrivais plus à croire aux mornes floraisons des marxismes de l'après-mai. Je pensais presque qu'il y avait une action anti-groupusculaire à mener contre ce clergé politique, fasciné par l'activisme et l'organisation, qui couvrait la révolte de ses mythologies pauvres et trompeuses... J'étais séduit par l'idée d'un mensuel, à mi chemin entre l'intervention et la réflexion, une autre manière d'agir en évitant les contraintes de la politique pure. C'était aussi l'occasion de fuir l'enlisement dans un journalisme commercial qui me guettait. Mais finalement, c'est la production même de l'objet **Actuel** qui me plaisait : composer un numéro, la fabrication, les couleurs, la bande dessinée... le désir d'échapper au conformisme de la presse française, à l'encre noire, aux rubriques convenues et aux petites photos. **Clarté,** le journal de l'Union des Etudiants Communistes, s'était à sa manière ébroué dans la presse française en 1963-65, puis **Action** en 1968, le premier et le seul journal parallèle en France, jusqu'à cent mille exemplaires à l'écart du circuit de distribution officiel, un Wolinski d'avant **Hara-Kiri Hebdo** et les grandes couvertures fortes en gueule. J'avais participé aux deux expériences, qui avaient tout de même échoué à terme, et je rêvais de recommencer avec d'autres, peut-être pour réussir une fois.

Jean-François Reuterre : Continuons le panorama, d'où nous sort ce Rambaud là ?

Jean-François Bizot : J'ai vécu ce personnage baroque comme l'épigone du surréalisme...

Patrick Rambaud : Quand j'ai rencontré **Actuel,** je louvoyais depuis près de trois ans dans un brouillard épais : depuis l'âge de treize ans, je portais des badges dans ma tête, je copiais, je m'abritais derrière des fantômes, Henri Miller, Kafka, Homère, Breton et tous les surréaliste, avec mauvaise foi et sans la moindre réflexion personnelle : une défense permanente alors que personne ne m'attaquait. Quant au gauchisme, je m'y suis frotté plus que je n'y ai participé. Je me suis rendu compte un beau jour que la politique, avec tout son cortège d'abnégations et d'oublis de soi — ce qui est une merveilleuse façon d'endormir ses propres problèmes — n'était pour moi qu'un jeu hypocrite, une façon de régler ma mauvaise conscience de bourgeois trop veinard, le morceau de pain qu'il fallait manger sans faim parce que les « petits Chinois » n'en avaient pas. Et puis Trotsky était mort, nous n'étions pas à Pétersbourg, mais à la dérive, encadrés de litanies et de bréviaires. En mars 1968, je me suis retrouvé à l'armée, venant de la faculté de Nanterre — et là huit cents pages suffiraient à peine pour raconter toute la merde, toute la bassesse, toute la lâcheté que j'y ai vécu. Je pensais naïvement convertir les soldats à la révolte qui grondait aux portes. Deux mois après, je m'apercevais que quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux étaient contents de cette aventure militaire, la seule sans doute de leur vie. Je suis alors redevenu complètement anar, j'ai flanqué en l'air **Salaires, prix et profit** et me suis remis à dévorer Stirner, tu sais : « Un homme n'est appelé à rien... » J'ai fait circuler les bouquins de Darien. On m'en a bien volé une dizaine, et j'étais ravi. Je servais de confesseur, les types venaient me déballer leurs problèmes et j'y gagnais une patience infinie de rocher. Quand j'ai rencontré **Actuel,** je venais de publier un bouquin, une sorte de cri, une manière élégante de se branler. J'avais donc des prétentions, des ambitions imprécises et indécises. Ce n'est pas moi qui suis venu trouver **Actuel,** c'est lui qui m'a mangé, un peu par surprise. Peu à peu, mes prétentions sont tombées comme une peau de serpent. Un beau départ de zéro — qui me satisfait assez. Excusez du peu. Disons que je pratique volontiers un égoïsme militant. Mes liens avec **Actuel** sont avant tout affectifs. A vrai dire, le journalisme m'intéresse peu : je n'ai l'envie ni de démontrer, ni d'expliquer, ni de convaincre. J'ai plutôt envie de communiquer le plaisir que j'éprouve, simplement en l'éprouvant...

Jean-François Reuterre : La première fois que je suis arrivé au journal, tu m'as expliqué qu'en deux ans **Actuel** vous avait tous transformé. Je ne sais pas comment vous étiez avant mais aujourd'hui vous êtes un peu défoulés et assez bizarres...

Patrick Rambaud : Une dizaine de personnes qui se frottent les unes aux autres sans beaucoup de secrets ni de hiérarchie, cela devient vite une espèce de communauté solidaire et quasi-transparente à elle-même.

Michel-Antoine Burnier : Et puis, à force de tenir un langage collectiviste et libératoire, ça finit par arriver. Tu devines quelque chose, tu y crois, en parole d'abord, enfin l'éducation craque et tu te mets à le vivre.

Dans la plupart des journaux, les rewriters professionnels passent les papiers de la piétaille à la moulinette et s'inclinent devant les œuvres du rédacteur en chef. Ici, tout le monde réécrit tout le monde, à moins qu'on ne gratte vraiment collectivement certains papiers. Et si quelqu'un prend un ton trop assuré et se flatte de phrases belles et niaises, on lui rit au nez.

Jean-François Reuterre : Il y a cinq mois que je suis à **Actuel** et je me sens complètement différent. Et Jean-Paul ?

Jean-Paul Ribes : J'avais participé aux réunions de préparation d'**Actuel** et à l'époque je n'y croyais pas du tout. Je militais comme un fou et puis, d'autre part, entre deux chômages, je gagnais ma vie dans les institutions, à la télé entre autres, d'où je me suis fait virer. Je ne croyais pas qu'on pouvait à la fois faire un journal, s'y exprimer librement et en vivre, même pas très bien. Je me suis rendu compte il y a peu de temps que le seul moyen de s'exprimer c'était quand même ce genre d'entreprise. Mais pour ça, il faut le vivre complètement.

Guy Hocquenghem : Il y a quelque chose de frappant dans ce que vous racontez : le décalage entre la stratégie proclamée et le vécu. D'un côté vous décrivez **Actuel** comme une institution politique tournée vers l'underground — le souci de jouer un rôle culturel et social — de l'autre vous racontez l'histoire d'un groupe-sujet, un collectif qui produit un objet érotiquement plaisant, un journal. Il est évident que Michel-Antoine, par exemple, bande pour les couleurs et devant la machine, que c'est réellement un investissement érotique chez lui, et que ses proclamations idéologiques relèvent à la limite d'une explication après coup.

Jean-François Bizot : L'idéal, pour moi, aurait été que le groupe puisse se conformer à l'image parfaite du collectif : avoir un immeuble, vivre au deuxième étage, bosser au premier, imprimer au rez-de-chaussée et passer d'un niveau à l'autre. J'estimais aussi qu'il fallait assumer les tâches matérielles dans la mesure où c'était raisonnable... Pas la diffusion bien sûr : à tous vendre le journal dans la rue, on n'aurait plus le temps de le fabriquer. Nous n'avons pas fondé un véritable collectif parce que nous vivions déjà ensemble huit, dix ou quatorze heures par jour et qu'il y a une saturation. Les mecs qui vivent en communauté ne se voient pas toute la journée. Dormir à dix dans un grand lit, c'est peut-être passionnant, mais épuisant aussi : il y en a toujours un qui aime quand l'autre veut dormir, et il faut accepter que le lit devienne le centre de ta vie. Ici c'est le journal, et nous pratiquons la sieste séparés... Mais il est certain que nous formons, du moins par périodes, un groupe sexuel dévié, même si nous ne baisons pas tous ensemble, avec ses rapports amoureux, ses bouderies, ses complicités. Par périodes, cela tourne à la famille, un patriarcat, des incestes et les ricanements des petits frères et sœurs, le journal devient un intrus. C'est ce qui s'est produit en mai-juin dernier, et c'est la raison pour laquelle nous avons arrêté deux mois.

Jean-Paul Ribes : A cette belle description de nos circuits affectifs tu pourrais aussi ajouter la nette prédominance mâle qui pèse parfois lourdement sur ce journal.

Jean-François Bizot : C'est vrai. En France, la répression de la femme est infiniment plus forte que dans la plupart des pays occidentaux, Etats-Unis notamment. Quoi que tu fasses outre-atlantique, tu as ton quota féminin qui se pointe et assume à égalité. Lorsque nous avons lancé un appel aux jeunes journalistes désireux(ses) de venir travailler avec nous ne sont venus que des hommes. Gageons que si nous faisions un appel pour des tâches de secrétariat, il ne viendrait que des filles. J'en suis le premier emmerdé. Qu'y puis-je ? Les femmes qui font des « carrières » le font en général dans des professions bourgeoises. Ce sont des femmes-mâles. A l'inverse, quand je rencontre des nanas du M.L.F., je ne trouve pas du tout cette atmosphère sereine de certains groupes du Women's Lib où on te dit : mon pauvre ami, l'agressivité n'est pas notre propos, nous on réagit différemment ,etc. En France, le plus souvent, on ne parle pas aux mecs.

Jean-Paul Ribes : C'est peut-être aussi qu'il n'est pas si facile de parler aux mecs. Une fille qui débarque dans un groupe mâle — même à **Actuel** — ne s'y trouve jamais dans une position très confortable, sinon comme un aimable objet érotique. Elle a, ici comme ailleurs, à se bagarrer contre notre sexisme conscient ou inconscient : on ne se change pas comme ça. La seule chose certaine, c'est que la présence de filles dans ce journal — je veux dire comme élément de pouvoir — ferait sans doute trembler les murs. Mais c'est peut-être trop tôt. **Tout** a dans une certaine mesure péri de la confrontation.

Michel-Antoine Burnier : Je ferais quand même remarquer que la maquette et l'administration — pour moi aussi importantes que la rédaction — sont depuis un an entre les mains de femmes...

Jean-François Reuterre : Mais enfin, l'objet produit n'est pas qu'un jeu à usage interne : un journal permet de communiquer avec des dizaines de milliers de gens.

Jean-François Bizot : Bien sûr, mais ça reste un rapport d'un type très particulier. Et d'abord parce que nous ne sommes pas toujours conformes à l'idée que les lecteurs se font d'**Actuel.** Il se trouve par exemple qu'une ou deux fois, déprimé et n'ayant rien à foutre, j'ai sorti trois fiches d'abonnés que je suis allé voir. Et à ce moment-là, ils ont eu peur de moi, ils acceptaient d'avoir un contact avec moi à travers le journal, mais quand ils me voyaient arriver chez eux, ils avaient tendance à flipper. L'inverse est aussi vrai : il y a certains débarquements de lecteurs qui exigent tout de nous, jusqu'à une prise en charge de leurs problèmes, et que nous soyons de grands frères hilares et disponibles. Alors là, c'est nous qui flippons. Si je fumes un cigare, mon lecteur me juge. Je le vois bien dans son œil. Il rentre dans mon bureau et je ne ressemble pas à l'image qu'il a dans la tête, à un margibouseux avec de la crotte jusqu'aux cuisses, une pelle dans la main gauche, un stylo dans la main droite et une barbe de huit jours. Toutes les modes me font gerber, y compris celle des puces et des stocks américains. Ce n'est pas l'idée que je me fais de l'autonomie : si un individu a envie de s'habiller avec les soldes de l'Opéra de Paris, qu'il le fasse !

Guy Hocquenghem : Le rapport d'**Actuel** et de ses lecteurs c'est la question piège, puisque c'est le rapport des intentions des rédacteurs à une réaction des lecteurs plus supposée que connue, en dehors du courrier. D'où culpabilité des rédacteurs, projections imaginaires, etc. Or **Actuel** se déroule aussi sur un autre plan, celui d'un journal **inconscient,** d'une production qui échappe à ceux qui la font et qui n'est pas reçue seulement par un : « qu'est-ce qu'ils ont voulu dire ? », mais par : ce dessin m'accroche, cette couleur attire mon œil, mon doigt suit cette ligne brisée d'un texte que vient raturer le titre ou la surimpression. Les articles, les lettres, les dessins finissent par représenter un énorme collage, un amas à rendre un peu par tous les bouts, un flux d'informations et d'idées à tirer de droite ou de gauche sans qu'on puisse plus très bien les identifier à des positions claires ou à des auteurs. Et c'est ça qui m'intéresse.

Michel-Antoine Burnier : Vrai et faux. D'abord, nous passons beaucoup plus de temps que bien d'autres journaux à travailler les textes ; mais nous refusons de les séparer de l'objet qu'est un journal, de leur sacrifier l'illustration ou la couleur. Pour moi une grande tartine en noir et blanc est plus sinistrement illisible qu'un texte éclaté dont le sens ne se sépare pas de sa présentation. D'ailleurs, à ce propos, j'aimerais bien savoir pourquoi Lentin refuse systématiquement de s'intéresser à la fabrication de cette chose étrange qui charrie sa prose et qu'on trouve à quatre francs dans les kiosques ?

Jean-Pierre Lentin : Quand je suis arrivé, au numéro cinq, je me suis plutôt interrogé. On m'avait lancé dans des reportages sur la « vie quotidienne » et ça me rasait. J'ai vraiment embrayé sur le journal avec la musique, parce que je faisais déjà partie d'un groupe depuis un an, et c'est le côté critique pop qui m'a amusé. J'avais l'impression qu'**Actuel** allait devenir un canard underground comme **It** ou **Oz,** mais il n'y avait pas encore de complicité avec les lecteurs. Celle-ci est venue lorsqu'on s'est débarassé de l'article général pour faire de l'information dans le détail. Mais je garde le sentiment de rester en retrait, replié sur la musique, spectateur plus que participant.

Dès le départ, j'avais déclaré que je m'intéressais à l'underground, mais je ne me suis jamais vraiment identifié à un mouvement, parce que je m'échappais de trois ans de militantisme et que tout mouvement me donnait envie de fuir. Mon domaine c'est la musique et c'est l'art (nombreux sifflets et ricanements moqueurs).

Jean-François Bizot : Allez, raconte...

Jean-Pierre Lentin : Bof... ce qui m'a dégoûté du militantisme, c'est tout un mode de vie qu'il interdisait. Etre militant, c'est manger son temps en réunions, en discussions, en meetings, soi-disant le prix de la démocratie, et pourtant les décisions sont toujours prises ensuite par de petits comités. A la Ligue où j'étais, nous nous sentions surtout intelligents : nous possédions une analyse complète de la Cinquième république, nous avions prévu Mai 68 six mois à l'avance. Les actions concrètes étaient plus satisfaisantes : s'implanter dans une usine, convertir trois mecs, on avait l'impression d'être utiles. Une réunion, deux réunions, et puis un meeting avec trente personnes. Mais on n'avait pas changé le monde parce qu'on avait parlé à trente ouvriers à Levallois ou à Créteil.

Parallèlement, j'avais un peu traîné dans l'underground londonien, l'UFO en 1967, le grand délire psychédélique et les débuts du Pink Floyd. Et puis un jour, au retour du festival d'Amougies, j'arrive chez moi le teint blême, la tête en fête, enveloppé dans une invraisemblable peau de bique, pour trouver une réunion de la section dont j'étais censé être le responsable. Flip et fuite éperdue dans la pièce à côté, avec mon électrophone : cette assemblée de tristes martiens m'a fait sentir la politique comme une répression. Ils ont pris ma perplexité pour une maladie et m'ont donné deux mois de congé pour réfléchir. Ces vacances se poursuivent toujours.

Ferdinand Flip : Allez ! au fond, la seule chose qui vous rejoint, c'est votre aversion de la politique. Vous êtes des anciens combattants dégoûtés.

Michel-Antoine Burnier : Assez ! J'étais dans les réseaux de soutien au FLN, j'y ai connu une algérienne échappée des prisons et de la torture française, j'étais convaincu que la révolution algérienne éviterait toutes les tares du stalinisme et bouleverserait la France : en août 1962, deux mois après l'indépendance, la même fille s'est retrouvée en tôle en Algérie socialiste, et menacée de torture. Et puis tout reste : dans la belle période où je croyais à la démocratie communiste, j'ai vu un dirigeant du Parti descendre de sa DS pour rejoindre la tête d'une manifestation, le temps d'une mot et repartir avant la cogne qui nous attendait. Le lendemain, l'**Humanité** publiait la photo en première page. [illegible] Roland Leroy attirait [illegible] journal de l'U.E.C., pour convaincre les rédacteurs de ne pas publier un article « libéral » de Togliatti, secrétaire général du Parti Communiste Italien, frère. Le bureau national a refusé. Moins d'un an après ses membres étaient exclus.

Jean-Paul Ribes : Il n'y a aucune explication [illegible] comportement humain : c'est une attitude [illegible] que d'en chercher une. Mais la politique est sans doute ce qui permet mieux de comprendre la réalité, et on n'y échappe pas. Il ne faut pas l'ignorer, [illegible] la lutte [illegible] pouvoir, mais la mettre dans le quoti-

dien. Le militantisme pur te projette dans le futur et te coupe du présent. Cela dit, l'apolitisme d'ancien-combattant désabusé me paraît encore plus haïssable. Je connais l'itinéraire politique de Michel-Antoine, il fut le mien, mais en ce qui me concerne je ne le considère pas comme achevé. Je n'ai pas la désillusion aussi facile.

Michel-Antoine Burnier : Je n'en ai pas fini avec la politique, mais je sais que je ne veux plus de cette politique là, celle que j'ai faite et que le système, dans ses oppressions comme ses contestations, voudrait encore m'imposer. Dans une période de crise culturelle générale comme celle que nous vivons, il est scandaleux de tout réduire à des slogans, quitte à en changer tous les six mois dans un remords silencieux. D'où l'intérêt d'un journal résolument contradictoire où les idées s'agitent et se heurtent : au lecteur d'interpréter et d'en tirer la leçon qui lui chante. Je déteste autant les avant-gardes culturelles que les bureaux politiques.

Jean-François Bizot : Une chose qui m'a marqué dans ma vie, c'est l'attitude de Jerry Rubin à Chicago, en 1969, pendant son procès. Jerry apparaissait comme un grand leader yippie, très à l'aise, très swing qui jetait des gâteaux à la tête du juge. C'était quand même un super tâcheron : il ne pensait qu'à promouvoir son image, une sorte de mythe à la fois beat et révolutionnaire. A la sortie du tribunal, une fille s'est approchée de lui : « Salut, Jerry, tu te souviens de moi ? » Jerry en voyait passer tellement qu'il ne se souvenait de rien. Là, il n'y pouvait rien. « Ben j'étais venue te voir il y a un an et demi, je t'avais demandé ce que je devais faire, continuer mes études ou pas, rester dans ma famille, et tu m'avais dit drop out, drop out ! (le narrateur claque des doigts), pars dans les communes ! » Et la fille l'avait écouté et racontait : « Tu comprends, quand je suis arrivée, on m'a fait faire la vaisselle et on m'a baisée, je n'avais pas le choix... » Elle avait eu une mauvaise expérience, ça arrive. Elle aurait pû en avoir une bonne. A dix-huit ans aujourd'hui, elle se demandait ce qu'elle allait faire : « Je ne peux plus rentrer chez mes parents, je me suis brouillée avec eux, j'ai arrêté mes études... alors quoi ? » « C'est la vie ! » a répondu Jerry, en hochant la tête. Et il s'est barré.

Ferdinang Flip : Ouais, ouais, il y a aussi des Jerry Rubin très parisiens.

Jean-François Bizot : Okay, mais attention : les articles d'**Actuel** ont toujours été balancés. On n'a jamais dit : « Prenez la route, allez vous défoncer à Goa ! » On a donné des informations, des itinéraires et des témoignages, optimistes et favorables et réticents. Même chose sur la drogue, les communautés ou la politique.

Jean-François Reuterre : Je suis d'accord sur le côté non doctrinaire et ouvert d'**Actuel.** Mais, compte tenu du processus de désocialisation de plusieurs générations à la suite de Mai 68, vous pouvez bien imaginer que le journal est lu par certains à travers un filtre. J'ai vu en Ardèche des types qui avaient fondé une communauté uniquement pour avoir lu **Actuel.**

Jean-François Bizot : Si tu as une organisation derrière ton journal, tu peux prendre les mecs en charge, les aider, les orienter vers le militantisme ou des communautés. A dix personnes c'est impossible. Nous pensons aussi qu'il faut provoquer les actions parallèles et autonomes, et ce serait un tort de l'interpréter comme un appel à la planète et à la fuite individuelle. Enfin, quand des types sont venus nous demander directement des conseils, nous ne pouvons guère que leur expliquer ce qui les attend dans telle ou telle circonstance. Lorsqu'un mec m'a parlé l'autre jour de son désir d'échapper au service militaire, j'aurais pû lui dire dans une belle envolée qui ne m'aurait pas coûté un sou : l'armée c'est dégueulasse, et il ne faut surtout pas y aller. Je lui ai simplement demandé s'il préférait passer dix ans au Canada, deux ans en tôle pour ses idées, s'écraser un an à la caserne en essayant de parler aux autres bidasses, ou choisir — ce qui n'est pas toujours facile — le statut des objecteurs de conscience. Après, c'est son affaire.

Guy Hocquenghem : Une hypothèse : imaginons qu'**Actuel** soit vendable et qu'il y ait un acheteur dans les grands groupes de presse. Vous vous sentez las, que se passe-t-il ?

Jean-François Bizot : Hypothèse exclue. Quand nous serons trop fatigués, nous souhaiterons sûrement une relève mais qu'elle vienne d'un groupe de types comme nous qui sentent le journal ou d'une organisation militante à laquelle nous puissions nous rattacher... mais que nous ne connaissons pas encore.

Michel-Antoine Burnier : Le seul vrai revenu que puisse apporter le journal, c'est de créer de petites vedettes comme Cavanna ou Delfeil. Voilà pourquoi nous évitons autant que possible de pousser des éditorialistes, nous ou d'autres.

Jean-François Bizot : Ma pire panique, c'est de finir par écrire un livre sur l'underground, du genre « j'y étais ». Et si ça se trouve je ne l'éviterai pas !

Guy Hocquenghem : Et si le journal faisait des profits ?

Jean-François Bizot : Parti comme c'est, cela ne sera jamais le cas, vu les coûts d'imprimerie et l'absence de publicité, due à notre réticence sur le sujet cumulée à celle des annonceurs... Enfin si le journal faisait du blé, il serait mangé tout de suite : mettre un peu d'aise dans l'austérité, des pages supplémentaires, aider quelques projets, une ou deux fêtes, un underguide gratuit, que sais-je les possibilités ne manquent pas...

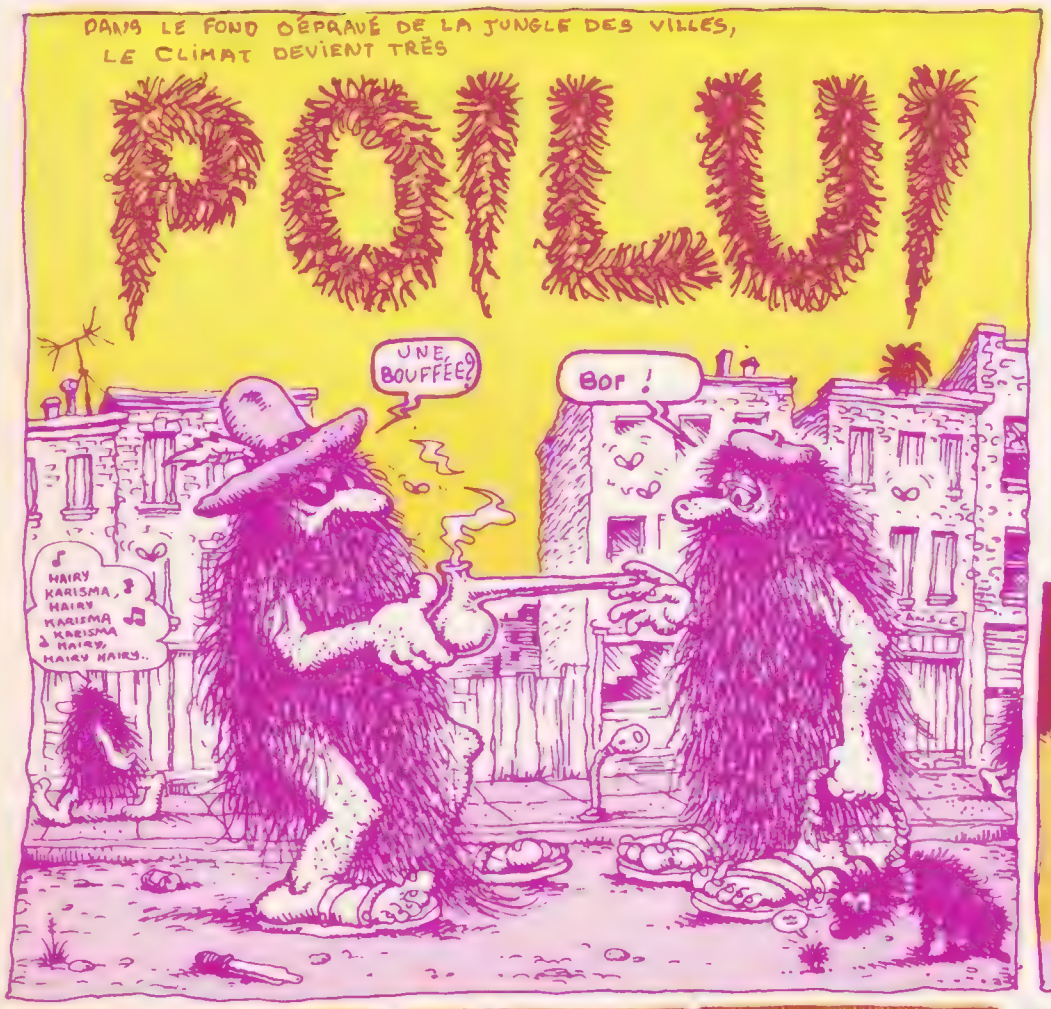
Ferdinand Flip : Le succès, c'est aussi la récupération idéologique qui dilue les idées force, ramollit l'originalité du journal. Un jour il vaut peut-être mieux se saborder comme **Tout...**

Guy Hocquenghem : Tout vivait sur une idée simple, voire simpliste : le journal était un agitateur au sens maoïste : « on prend les idées justes chez les gens, on les concentre et on les leur renvoie pour qu'ils y voient plus clair. » Lorsqu'on l'a fait, ça s'arrête de soi-même. La liquidation de **Tout** correspond à l'auto-dissolution du grouge V.L.R., laissant la place au M.L.F., au F.H.A.R., aux écologistes...

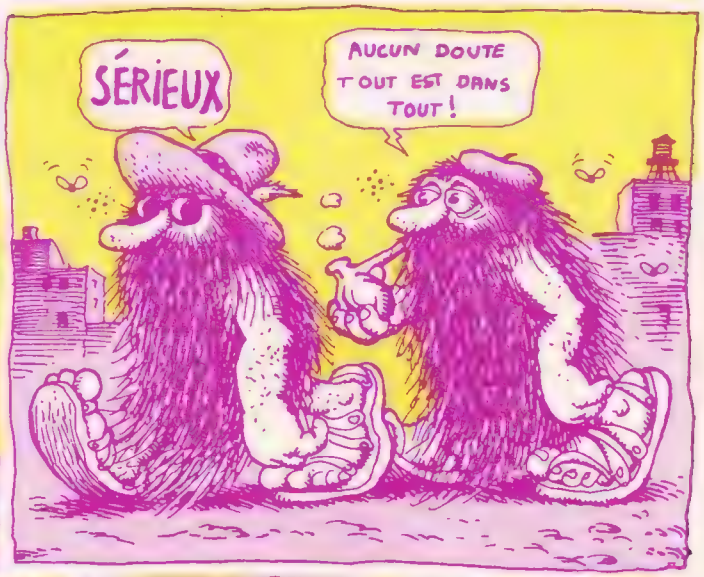
Jean-François Bizot : De toutes façons, il faut aussi voir comment se situe un canard dans le contexte social. Même underground, il ne peut s'en abstraire. Underground, je crois qu'on l'a été par tout ce qu'on a véhiculé. Même si on a été mis en vente par les messageries de presse, la seule façon d'ailleurs de véhiculer largement ses idées. On a été underground car personne, vraiment personne, ne nous a aidés au début. Les journalistes bourgeois ricanaient et nous prenaient pour des fous dangereux et ne nous citaient jamais ; ils ne nous auraient probablement pas défendus contre une répression. Les gauchistes restaient méfiants. **Politique-Hebdo,** la **Cause du Peuple** ou **Libération** trouvent plus facilement un soutien qu'un journal bizarre comme **Actuel,** et d'ailleurs tant mieux pour eux...

Ferdinand Flip : L'énergie de l'underground a l'air de se tarir...

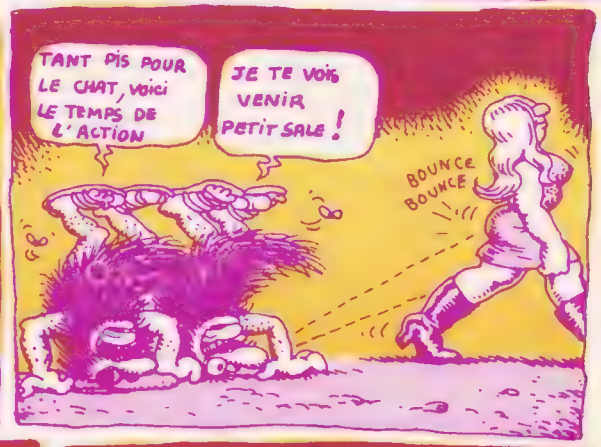
Jean-François Bizot : Aux Etats-Unis certes, tout le mouvement s'enterre à nouveau. Mais en France, nous devons en premier lieu continuer à servir de point de contact entre les individus et les projets autonomes décentralisés. **Actuel** existe en marge de tous les autres journaux, contrepoint plutôt que Bible. Les petites annonces, les underguides permettent à des milliers de gens de se rencontrer, de se connaître, de commencer des trucs. Voilà qui lentement construit un mouvement, propulse le changement. Il a fallu sept ans de **Village Voice** pour que les Etats-Unis voient émerger la presse underground d'aujourd'hui, et surtout la floraison des fêtes des années 67 à 70. Ces fêtes, nous ne les avons pas encore eues et pourtant les gens les attendent. Il n'y a qu'à voir les salles combles à Angers pour le Gang ou à Nanterre pour Nico. Et même s'il y a récupération, c'est toujours ça de pris... Notre tâche consiste à pousser la roue. A dénicher chaque fois qu'un thème est devenu banal le thème qui va suivre. Exemple, les communautés dont l'existence mène tout droit à une contestation radicale de la ville moderne, de l'urbanisme HLM, de l'appartement bourgeois. Ce qui signifie décentralisation voire destruction de certains quartiers pour créer des parcs, création de lieux de fête, etc. Le propre de l'underground, c'est de renifler les combats de demain quitte, s'il ne le fait pas, à se voir remplacé par un under-underground. Dans les deux cas bon vent : il y a du pain sur la planche et du cidre au caveau.


DANS LE FOND DÉPRAVÉ DE LA JUNGLE DES VILLES, LE CLIMAT DEVIENT TRÈS
POILU!
UNE BOUFFÉE?
BOF !
HAIRY KARISMA, HAIRY KARISMA & KARISMA HAIRY, HAIRY HAIRY..

VOYONS UN PEU !
SUCK!


SÉRIEUX
AUCUN DOUTE TOUT EST DANS TOUT !

OUI POMPIDOU TOUT EST DANS TOUT !
SUPERBE ! JE CONNAIS LE ÇA ! OÙ EST DONC MON CHAT ?


TANT PIS POUR LE CHAT, VOICI LE TEMPS DE L'ACTION
JE TE VOIS VENIR PETIT SALE !
BOUNCE BOUNCE

HA, JOLIE PETITE VIBRATION ! VIENS AVEC NOUS !
MIAM MIAM !

QUEL ÂGE AS-TU CHÉRIE ??
JE PARIE CE QUE TU VEUX QUE C'EST UNE MINETTE
SUCH

J'AI TREIZE ANS
MONSTRUEUX!
PAS VRAI !

A TREIZE ANS SUR LA ROUTE !
STUPÉFIANT!

TU VEUX RÊVER ?
VOILÀ POUR L'ENDORMIR !
JAB

GAINE
ELLE EST PARTIE!
FA N'A PAS MARCHÉ
WHAMO!
ON LA RETROUVERA BIEN UN JOUR!
BRAVO IMBÉCILE SADIQUE!
DIS TOUT DE SUITE QUE JE SUIS IRRESPONSABLE!
ON PARLERA MORALE UNE AUTRE FOIS, VOICI UN GROUPE DE VILAINS FREAKS!
SSSSOOP!
À moi!
OUAIS
AHH!
ATTENDEZ
SUCK
PASSE MOI LE MALIN!
TRÈS BIEN!
IL FAIT CHAUD HORS DES CACHOTS COIN COIN!
RIEN DE MIEUX QUE LE GRAND AIR, OUI, OUI!
L'HEURE DE LA RÉVOLTE A SONNÉ
HUM?
QUOI!
NOUS DEVONS NOUS CONCENTRER SUR LA RÉVOLUTION ET NOUS Y DONNER CORPS ET ÂME!
DE QUOI QUI CAUSE?
JE SAIS PAS!
IL EST FOU OU QUOI!
REGARDE!
QUI C'EST?
QUE FAIT IL?
JE COMPRENDS
SSSSSSSSS
BLUM
INTÉRESSANT!
LES CHIENS ABOIENT LA CARAVANE PASSE...
R. CRUMB

UNDERGROUND

Nous avions un uniforme, la dérision de celui des militaires, de vieilles parkas élimées, des tenues de camouflage rapiécées, les cheveux bien longs en opposition à ces brosses impeccables. Tout comme celui de l'armée, notre anti-uniforme était censé gommer l'appartenance de classe. Notre collectivité, notre famille, l'underground, tissait d'autres liens, enjambait les fossés de la réalité sociale. Les cheveux longs, c'était un peu notre tonsure, ils étaient le signe qu'on avait décroché, en abandonnant tout, ou en partageant tout, et par la démarche inverse de ceux qui s'enferment dans les cloîtres, pour dériver, pour vivre, pour l'expérience, pour le pied, pour être libres. On nous a toujours dit « il ne faut pas écrire dans la marge », et nous y avons sauté avec allégresse. Nous étions des « freaks », différents, monstrueux, jetant l'affolement par notre simple apparition, barbares souples dans un monde carré. A l'identité bourgeoise, laborieuse, productrice, sérieuse, propre, disciplinée, que sais-je encore, nous avons proposé pour commencer l'inversion mathématique de tous ces termes. C'était l'attaque d'un dogmatisme par un autre, mais le seul moyen de fonder un commencement d'autonomie. Notre famille, à la différence de la plupart des autres, chrétiennes ou militantes, était tolérante. Il n'y avait que deux mots d'ordre énoncés dans le langage commun de l'underground : **Do You thing** et **Fuck Leaders.** Il s'agissait d'aimer et de goûter, et pour cela de s'ouvrir, à la limite de la transparence, comme lors des grandes A.G. extatiques dans la Sorbonne de mai 68, quand l'espèce quelques jours s'est retrouvée en niant la classe.
Les doutes et les angoisses explosèrent sous les claques formidables d'expériences incroyables. Pour moi, ce fut un jour d'automne, il y a cinq ans. J'arrivai au Wheeler Ranch, « territoire libre » du Nord de la Californie, une centaine d'hectares ouverts à tous par un peintre anarchiste, Bill Wheeler. Une centaine de freaks accrochés dans une dizaine de canyons, à la fois réunis et autonomes, collection de passés disparates, symbiose rare d'individualismes et de collectivité. La première personne que je vis était une fille difforme aux maigres membres d'araignée, la peau du visage tendue sur un sourire caricatural et rayonnant. Une tragique image de mort. Pour mon regard encore bourgeois, elle représentait la marionnette épouvantable d'une décrépitude. Les préjugés jaillirent : « voilà où mène l'héroïne, les communautés ne sont que l'aboutissement des déchets, la belle libération que celle qui mène à la morgue... » Je faillis bien pleurer. D'autres freaks arrivèrent nus, sains et bronzés. J'avais amené à manger et à boire ce fut la fête sur la colline au pied d'une étrange sculpture qui servait à célébrer la pleine lune. La marionnette m'inquiétait. On l'embrassait, elle me faisait peur et je n'osai rien dire. Plus tard je me retrouvai seul avec Bill Wheeler et je l'interrogeai : « Pauvre fille, qu'a-t-elle donc fait ? » Elle était affligée d'arthrite aiguë. Notre société l'aurait enfermée avec ces monstres qu'on dissimule. Ici, elle vivait, on l'aimait et j'eus honte.

Les amarres rompues, la recherche s'affolait. Les nouvelles formes devaient surgir des lisières de l'impossible, se combiner dans l'inconnu, émerger des confins du délire. Pendant cinq ans, la métamorphose entraînait sur les chemins les plus absurdes. Il fallait un champ d'expérience très large pour restructurer le réel. L'acide servait de miroir, rituel iniatique, extase et transe, grand nettoyage qui faisait éclater des cerveaux construits comme des meubles de bureau. Pour être tout neuf nous nous enfoncions comme des taupes dans les galeries de notre inconscient, triant ce qui nous est naturel et ce qu'on nous a appris, immersion dont certains ne sont pas ressortis. Dans les collectifs on traquait l'homme nouveau. L'autocritique, l'analyse de groupe, la mise en question finissait par y prendre le pas sur les autres activités.
Un bon nombre planaient à longueur de temps, d'autres méditaient, d'autres encore s'organisaient et travaillaient jour et nuit à couper du bois ou à planter des choux. D'étranges tribus parcouraient le monde : Hog Farm, Merry Pranksters, Droppers et installaient leurs cérémonies absurdes dans les villes les plus rassies. Certains groupes se sacrifiaient : fin 1966 début 1967 les Diggers de San Francisco travaillaient dix-huit heures par jour pour nourrir cinq cents personnes gratuitement pendant un an, et ceux qu'ils nourrissaient passaient leur temps à s'interroger ou à méditer. On oubliait souvent les exigences de la production : la société était si riche en déchets.
La France dernière venue à ces recherches en est encore un peu là. La musique donnait la température du mouvement : Dylan marquait le début de l'introspection, l'acid rock de San Francisco et Hendrix le sommet des délires, la tendance country, Crosby, Still et Nash, le retour à une sérénité nouvelle. En Allemagne la musique émerge depuis un an des fracas électroniques.

OÙ VAS TU ?

En France au contraire, c'est la grande traversée, il n'y a qu'à écouter les sons barbares du Crium Delirium ou du Gong.
Une autre étape allait suivre le temps des grands émondages. La table était rase, on retournait au réel avec l'œil encore écarquillé. Il s'agissait de s'organiser. Un minimum. Pendant trois ans, l'underground se dote de centaines d'organisation : Underground press syndicate, collectifs de bouffe, distribution de films parallèles ou politiques, centres d'aide ou de logement, quartiers « libres » dans certaines villes. Amsterdam, Ann Arbor, etc. occupations d'immeubles vacants. Nous partions à l'assaut du monde capitaliste dans cet ordre dispersé qui est le nôtre. Toutes les grandes organisations allaient achopper puis éclater sur le même conflit. Stratégie collective contre liberté individuelle. Les groupes, ouverts par définition, se constituaient au gré des courants et des vents, hétéroclites et tiraillés. Il y avait ceux qui travaillaient et ceux qui regardaient avec la belle excuse du droit à la paresse. Un curieux balancier s'était mis en branle oscillant de structures de groupe quasiment totalitaires à l'individualisme de la démerde absolue et anonyme, des fractions militantes et mystiques groupées sous la houlette d'un chef, dans le respect d'une idéologie rigide ou la vénération d'un prophète, aux milliers d'anguilles qui filaient entre les mailles encore libérales de la société capitaliste.
A chaque extrême nous perdions des frères. Les Jesus Freaks recrutaient il y a deux ans des milliers de brebis égarées. Les communautés mystiques pullulaient. Je me rappelle celle de Mel Lyman qui a fait les délices effarés de trois numéros du journal **Rolling Stone.** J'avais pris rendez-vous avec eux à New York sans savoir vraiment où j'allais. J'arrivais une demi-heure en retard. A l'entrée je dus me déchausser, un rituel de dépouillement. Douche froide. On m'engueula, le sourire mielleux et la voix dure : « tu nous a fait attendre, nous tous qui voulions te voir, t'aider ». Je ne comprenais pas. « Tu as besoin de nous, de notre amour, que veux-tu dans la vie, es-tu heureux ? Sais-tu vraiment ce qui est vrai ? » Ils étaient cinq à m'agresser d'un feu continu. « Si tu savais, tu resterais avec nous, à suivre Mel... » Mel ? le leader qui se prend pour le Christ — un parmi d'autres — qui n'apparaît presque jamais hors des murs de son fortin de Boston, et ne s'exprime que par missives pour réaffirmer sa divinité. Je riais et trouvais cela très drôle. Pas eux. Mon attitude les poussait au bord de la menace. « Tu ne nous aimes pas, hein ? sale égoïste. » En haut, un ex-freak de 18 ans dormait. Ils l'avaient ramassé l'après-midi dans le village en l'abordant : « Tu cherches du boulot, tu ne sais pas où coucher ? viens... » Il avait suivi en somnolant, on l'avait mis dans un bain, on lui avait coupé les cheveux, il était enregimenté. Je pris la fuite sous les interpellations hargneuses. Tous, je l'ai vérifié, sortaient de l'underground. Il y a quelques centaines de groupes de ce genre, de Manson à Jésus, du satanisme à la spiritualité gentillette et plutôt creuse, comme celle de la Caravane, trois cents freaks de Haight Ashburry qui ont suivi Steve Gaskin, gourou réputé, pour s'installer sur une grande ferme du Tennessee.
En France, noups y échappons pour l'instant. L'Eglise catholique, déjà sur nos talons sert de repoussoir ou d'édredon — un moindre mal. Mais on n'échappe pas aux structures communautaires autoritaires, avec chef, hiérarchie, etc. Comme celle des Hautes-Alpes, une des premières en date, qui invite à la visite, moyennant finances, et une solide discipline, quatre pages des règlements, etc. Quand on lit le « Modern Utopian » qui a publié plusieurs annuaires d'expériences communautaires à travers le monde, on s'aperçoit qu'une bonne moitié se groupe sur un mode patriarcal.
A l'autre extrême, la dérive absolue fabrique d'intéressants flippés et quelques méchants marginaux petits truands qui s'abritent derrière la gratuité pour tous de s'approprier les affaires des autres. Les curieux flippés ont souvent pris trop d'acide ou se sont interrogés trop vite et trop profond. Il arrive qu'ils finissent « mal », schizos ou paumés, aliénés dans la défonce qui, très vite, très très vite devient un mode de substance déletère. Le plus souvent quand ils s'en sortent ils endossent la discipline d'un des groupes précités. Une dialectique normale.
Au milieu de ces oscillations extrêmes, deux aventures éclairantes des tendances du plus grand nombre. Celle de **Kommune II,** une commune formée de marxistes berlinois qui ont cherché, en vain, pendant deux ans, à réduire l'individu bourgeois au groupe révolutionnaire et l'histoire des **Diggers,** le groupe de ces anonymes qui organisaient la bouffe gratuite à Haight Ashbury fin 1966. Les deux groupes ont éclaté, sur les contradictions mêmes de l'organisation dans l'underground.
Kommune II l'explique dans un ouvrage remarquable qui doit

devenir un de vos livres de chevet (*). Ils avaient tout mis en commun, sans toutefois imposer la sexualité de groupe, pour éviter de remplacer le « surmoi » de la société par celui de la commune, comme l'avait fait **Kommune I** quelques mois avant eux. La commune malgré tout ne put éviter de prendre un caractère familial traditionnel avec cette tendance de chacun à se reposer sur le groupe ou à en espérer un coup de pied au cul : « Par moments, écrivent-ils, chacun attendait des autres que quelque chose change ». Alors, ils ont cherché une méthode appropriée pour dépasser ce transfert. Ils ont poussé l'analyse jusqu'au bout, passant leur temps d'autocritique en thérapies de groupe, d'agressions en ripostes. Les effets positifs sont nombreux : « Nous pouvions manifester nos émotions en groupe, ce qui évite les affrontements médiocres de personne à personne. Nous sensibilisions à l'extrême nos relations quotidiennes ». Mais le projet finissait par s'arrêter à un introspection interminable. Emotions, souvenirs, révélation occupaient tout le champ collectif sans laisser aucune place aux actions extérieures. « Il devenait impossible de sortir de table avant les autres, de fermer une porte un peu fort sans que les autres y voient des espérances plus profondes, des attitudes de défense, des résistances... » **Kommune II** allait finir par éclater sur les projets divers de ses membres, les uns tirés vers le militantisme organisé, les autres vers la créativité et l'underground. **Kommune II** avait servi à déconditionner : « J'ai appris à me connaître de très près... écrit Eberhard un militant étudiant. J'étais un outsider invétéré, arrogant et cynique, protégé par mon attitude d'observateur qui cachait angoisse et culpabilité... Je ne vivrai plus jamais comme un individu bourgeois... » Un autre, Jan : « J'avais des sueurs subites chaque fois qu'un représentant de l'autorité m'adressait la parole, j'avais peur... » Le système capitaliste est, pour la plupart, fondé sur la peur de l'autorité. Le grand bourgeois seul y évolue librement, protégé des sanctions par un mécanisme de caste — grandes écoles, relations, bottin mondain — qui lui permet de tourner les interdits. Marlaux ou Cocteau se défoncent, on ne les inquiète pas, Sylvain X..., grand homme d'affaires véreux fait banqueroute et part aux Bahamas... La répression menace les autres, individus parcellisés qu'on saisit ou qu'on emprisonne pour cent francs. Les collectifs peuvent s'offrir un mécanisme de solidarité. L'underground n'innove pas ; le parti communiste joue ce rôle depuis cinquante ans pour ses militants, mais l'underground ne demande pas qu'on laisse ses idées au vestiaire, il tolère les tendances et les diversités. Que manquait-il donc à **Kommune II ?** « Le centre d'intérêt commun, les propositions d'action viennent de quelques-uns et non de tous... Il nous aurait fallu « collectiviser » par l'action, nos découvertes, notre analyse de nouvelles relations... »

A l'inverse, les Diggers, eux, ne manquaient pas de projets,,, Solitaires avant tout, artistes ou truands, emportés vers la politique par le courant du moment, ils se sont rencontrés le temps d'une remarquable explosion anonyme inventant parallèlement aux Provos d'Amsterdam, une série de formes d'actions reprises depuis lors par tout l'underground. Individus et anonymes, y voir une contradiction est, disent-ils, une déformation bourgeoise.

Emmet Grogan, l'un d'entre eux, se dévoile aujourd'hui en racontant sa vie dans un livre peut-être un peu mégalo mais étonnant **(Ringo levio,** à paraître chez Flammarion au mois de juin). Robin des bois, Arsène Lupin, et cultivés avec cela, les Diggers ne sont qu'une poignée, anciens prisonniers ou comédiens de la San Francisco Mime Troup, le premier théâtre guérilla. Dans la rue de New York où l'on joue à la mort, Emmett Grogan a volé pendant dix ans, truand silencieux qui n'hésitait pas toujours à tirer mais évitait le mal et recherchait le style, En 1965, la politique le récupère sans l'amollir. Un anneau à l'oreille est sa seule coquetterie. Visage en lame de couteau, l'œil très dur, le cheveu court, on ne le remarque pas au premier coup d'œil. C'est volontaire : il a rencontré les flics trop souvent à son gré. Avec Peter Berg, un comédien de la Mime Troup, surnommé le Hun, Grogan lance les slogans dévastateurs cités plus haut : cinq ou six tracts d'un anarchisme fulgurant. Un retour de Dada, qu'ils connaissent — la filiation que je recherchais est enfin découverte. On y trouve à l'avance tout ce qu'on écrit Jerry Rubin et Abbie Hoffman. Grogan lance dix faux Grogan dans la nature pour brouiller les pistes, parle peu mais agit. Seul, avec un camion, il ravitaille vingt familles du ghetto pendant un an. Il vole des chargements de viande aux grandes compagnies, a des copains sur tout les marchés et sait trouver l'argent. Une énergie. Une morale cassante de l'action, entre Saint-Just et le Trotsky du début, une affection pour les Black Panthers, avec lesquels ils collaborent aujourd'hui. Huey Newton et surtout Fred Hampton, assassiné en 1969 dans son lit, par la police de Chicago : « Fred, il rayonnait, superbe, joie de vivre, profondeur, trempé d'acier. Trente-sept marches pour monter dans le local, tu te rappelles, entre la porte blindée et le grillage d'en haut. On descendait, un jour, on riait, on sort, et en face de la porte deux flics qui se balladent et une voiture de civils. Fred ouvre la porte avec force, un des flics, d'un seul coup, se tourne le feu à la main. Tout de suite Fred arrête de rire, l'empoigne par le bras, il était super costaud, Fred, il retourne le pistolet vers le flic et dit à l'autre : « Arrête ton pote, copper, il m'a menacé sans raison. Allez ! arrête-le, je ne ris pas, arrête-le. » Il ne rigolait pas et les flics se déballonnaient. Wow ! c'était quelque chose, quel taureau ! Ce flic ne sera plus jamais pareil... » Aux Etats-Unis, on ne plaisante pas avec le flingue : « alors, underground, mec, underground, et si on te repère, change d'air un moment. Ou de nom. On avait une autre raison de vouloir rester anonymes, mettre fin à cette merde qui veut que les gens s'identifient à des héros, se déchargent sur eux, les laissent assumer. Montrer que certains trucs sont possibles et qu'après ils le fassent eux-mêmes. Fais plein d'action, n'arrête jamais, mais

(*) Ed. Champs Libre.

Taupes secrètes

Murray Bookchin et John Wilcock sont les deux petits vieux de l'underground, agitateurs professionnels venus d'horizons bien différents. Dans le deux pièces décrépi de Murray Bookchin, à New York, il règne cette atmosphère d'intellectuel russe émigré; vieux fauteuils, poussière, décor neutre,

Vieux marxiste d'avant-guerre qui s'intitule aujourd'hui anarcho-communiste, la cinquantaine vive, Bookchin a l'un des premiers fait la théorie politique de l'écologie dans son petit journal, **Anarchos** et marqué depuis dix ans le Movement dans ses choix libertaires. On avait déjà publié un texte de lui dans le numéro 10-11. Ses essais sont regroupés — en anglais — dans **Post Scarcity anarchism** (Ramparts Press).

Wilcock vient, lui, du **New York Times** et du milieu « in » de New York. Il participe aux débuts du **Village Voice** entre 1955 et 1960, aime se prélasser à l'ombre d'Andy Warhol, tourne anarchiste, quitte le **Voice** et écume la presse underground : il aide successivement le décollage du **Los Angeles Free Press,** du **Berkeley Barb,** d'**Oz,** d'**It,** et du **East Village Other,** tout en publiant **Other Scenes,** un monument d'humour. Il fonde l'Underground Press Syndicate, parle vite, sait tout, infatigable pendant dix ans. Et s'arrête l'an dernier pour voyager en Europe.

Où en est-on ?

Bookchin : Le mouvement a changé. Ce n'est plus le vieux mouvement qui nous était familier. Bon nombre des anciens militants et des têtes de file sont rentrés dans le rang, sans trop comprendre ce qui s'est passé, faute de dialectique. La plupart des gens n'ont pas analysé les étapes du mouvement et se sont contentés de suivre les modes. Un type comme Tom Hayden est passé de l'anarchisme au maoïsme au gré des fluctuations idéologiques.

Le mouvement n'a plus d'organisation

Bookchin : J'aime autant cela. Il aurait pu se passer deux choses : Le S.D.S., l'organisation étudiante, aurait pu cristalliser en un parti maoïste dur et autoritaire, c'était la tendance des chefs. Il a éclaté, au contraire, et s'est plongé dans sa base. Il a ainsi évité le risque de se figer dans des carcans idéologiques périmés. Il faut regarder à plus long terme. Il n'y pas encore de crise révolutionnaire aux Etats-Unis, comme on a pu le croire il y a cinq ans. La société se décompose lentement : affaiblissement des institutions, le grand rêve américain s'estompe, remplacé par un radicalisme croissant des Américains, une évolution lente de toute la base de la société. Mais ce n'est pas Petrograd. Chacun cherche ses nouvelles voies : communautés, food coops, nouvelles relations individuelles, voilà l'important.

Nous traversons une période de repos. Le problème est maintenant d'analyser les développements de la situation. On lit beaucoup, je parle à des milliers de gens chaque année. Le temps est à la réflexion, sans préjugés marxistes. On cherche à s'approprier les technologies, à les contourner, à appréhender la réalité globale, à organiser des villes viables. Apprendre de nouvelles techniques pour mieux remplacer les anciennes. L'écologie devient l'exploration de techniques non polluantes, d'énergies naturelles. Cette évolution m'apparaît la seule bonne.

On est désormais sceptique quant aux idéologies installées : bolchévisme, guevarisme, qu'en a-t-on à faire aux Etats-Unis ? Cela a hypnotisé le movement pendant cinq ans, mécanismes politiques qui ne diffèrent pas fondamentalement dans leur but de la révolution américaine d'il y a deux siècles. Ces idéologies fixes hypnotisaient parce qu'elles s'incarnaient dans des leaders imposants et charismatiques. Nous nous méfions des leaders.

Qu'est-il advenu des organisations révolutionnaires ?

Bookchin : Il n'y a qu'à prendre l'exemple du Black Panthers Party. Quand ils sont devenus marxistes-léninistes voyageurs, ils ont perdu leur influence chez les Noirs et les Blancs. La culpabilité de ceux qui ne militaient pas et les spirales activistes de ceux qui militaient ont un temps maintenu l'illusion. Heureusement la tendance n'a guère duré, et les Black Panthers eux-mêmes ont dû changer et adopter une attitude moins arrogante, un humble travail de base. Plus significatif est le Women's lib, atmosphère générale plus qu'organisation. Les groupes sont décentralisés, fonctionnent « organiquement ». Le mouvement ne se coagule que temporairement lors de combats précis, pour la législation de l'avortement, etc. Beaucoup de militantes étudient la médecine pour ouvrir des cliniques féminines. J'aime leur côté anti-élitiste, anti-autoritaire, anti-hiérarchique. Il y a des millions d'anarchistes qui s'ignorent aux Etats-Unis. Je

ne te montre pas... jamais. C'est pourquoi on a fabriqué des mythes, des faux héros. Alors tu comprends, la plupart des leaders révolutionnaires nous n'aimons pas beaucoup. Ils sont assis autour d'une table à se lamenter « terrible ce qui arrive, etc., etc. » se poussent du col, organisent une jolie marche mais on les voit jamais au charbon. »

Les Diggers n'ont jamais entretenu d'excellents rapports avec le gauchisme institutionnalisé ou l'underground chic. Grogan n'aime pas les vedettes du mouvement hip « un peu pour fils de riches... » Il a fait scandale lors d'une grande conférence à Londres, les Dialectics of Liberation organisés en 1967 par le psychiatre Laing, en leur faisant applaudir un discours d'Hitler. Concerts gratuits, fêtes, vêtement, logement, free clinic et nourriture, les Diggers se sont plutôt démenés : « Servir le peuple. **Free, free.** Ce n'est pas si simple. Des types disaient : « ton camion, il est libre et gratuit, file-le moi, je vais m'en servir, etc. » Je répondais : free, ce n'est pas ça, si tu veux le voler, oui mon camion est free comme la mort... Tu te fais pas mal d'ennemis quand tu fais cela tout seul, sans organisation dans ton dos sur laquelle t'appuyer... »

Emmett Grogan n'aime pas beaucoup Jerry Rubin, Abbie Hoffman et les Yppies qui, dit-il, lui ont piqué ses idées et ses textes pour fabriquer des best-sellers. « It's all free, man, m'a dit Abbie quand je le lui ai reproché... ouais... Ils ont vidé le mouvement, en ont tiré un décor d'opéra-bouffe. On se sapait avec le drapeau américain, on tirait sur le joint à la télé ou sur le présentateur avec un pistolet à eau. Merde ! On ne joue pas au clown pour le public bourgeois avec ce qui, pour les autres, est affaire de vie ou de mort. On ne branche pas des jeunes mecs sans les prendre en charge ; les marginaux américains d'aujourd'hui sont des adolescents prolétaires que les parents sont contents de voir partir — une bouche de moins à nourrir. Ils n'ont pas la planche de salut des hippies bourgeois d'il y a cinq ans, ils terminent paumés, toxicos, prostitués, exploités par les truands. » La charge est un peu lourde — il faut des clowns et des garde-champêtres dans tout mouvement.

L'underground aujourd'hui diverge visiblement : mode de vie économe, agréable et bohême de jeunes bourgeois déguisés, dérive incontrôlée d'individus parés d'oripeaux situationnistes, communautés repliées sur leurs problèmes et leurs introspections, immense militantisme à la base.

Une forme d'organisation neuve apparaît, le collectif créateur, centré sur une ou plusieurs activités, qui réconcilie la créativité individuelle, la vie communautaire et l'action sociale. Groupes de musiciens, tribus bizarres, communautés agissantes, il y en a de plus en plus. Ces collectifs ne se constituent pas au hasard, pour essayer à dix de résoudre les problèmes de chacun. Ce sont plutôt des multiplicateurs d'énergie, petites usines de la vie nouvelle où se groupent des individus qui se connaissent de longue date, murissent de sombres desseins et ont déjà le plus souvent, réglé leurs problèmes d'identité. Project One, Project Artaud, à San Francisco, ont été jusqu'à louer à deux cents des usines désaffectées pour y installer leurs faisceaux d'activités marginales. En France, ce sont Merlin Arc en Ciel à Brest, Albert et sa fanfare à Fontenay, les mecs d'**Utopie**, la revue d'architecture crypto situ, qui plaquent leurs postes de prof à la fac pour s'installer une imprimerie et bien d'autres que nous voyons passer. Autosuffisance, joie, action autonome, maîtriser sa vie sans trop s'aliéner, n'agiter qu'autour de soi pour être sûr d'être compris, se méfier des média, éviter les journalistes et les emmerdes qu'ils apportent, voilà leurs règles communes.

Free, gratuit, n'est pas tellement recevoir, que savoir donner comme le Zorro toujours masqué. C'est la leçon des **Diggers,** la morale de l'underground. Nous avons créé nos rites et notre morale, à l'encontre du conditionnement, hors du quotidien à perpétuité. Ce n'est pas tous les jours la fête, mais à trente ans, ceux d'entre nous qui l'on fait continuent à vivre, à jouir, à souffrir, à inventer. Et pour longtemps. Une enquête effectuée par un institut de sociologie américain sur l'activité des participants du premier mouvement étudiant de Berkeley en 1964 montre que les trois-quarts d'entre eux ne s'étaient pas « rangés », qu'ils restaient mobiles, caméléons « inadaptés » prêts à se brancher... La plupart de nos thèmes sont repris et édulcorés et d'une certaine façon tant mieux. A nous d'en trouver d'autres. Attendre la prochaine vague en espérant qu'elle déferle.

Pour moi, égoïstement, je dirai : ce qui s'est déjà passé est inespéré et je suis content d'avoir brûlé aux feux de joie du souterrain. J'ai vu passer des individus superbes, qui remuaient le monde, ou qui ne faisaient rien, hommes de l'an 01 même s'il n'a jamais lieu. Ils étaient souvent étrangers, voilà qu'ils sortent de mon terroir. Annie la militante du sexe qui d'un cri réveille un HLM. Arthur, l'ancien « polar » qui a plaqué la fac après avoir trop lu, qui n'ouvrait plus la bouche que pour lâcher une référence et promène son encyclopédie dans les déserts pour faire bonne mesure. John, faux ermite assis en haut d'une montagne du Nouveau Mexique, qui connaît les herbes et sait prendre le lapin de Garenne au lacet. Patrick qui travaille comme docker, court le monde et écrit parfois des livres pour le C.N.R.S. Paul, contrôleur de la S.N.C.F. qui connaît toute la littérature beatnik, visite l'Europe gratuitement et ne vérifie pas tous les billets. Le CRS inconnu qui écrit à **Actuel** pour parler « dérive » et va passer en commission disciplinaire, et tous ceux que je ne connais pas encore ou que je n'ai pas eu le temps de connaître. Individus flamboyants dans le sillage d'un mouvement, même si vous ne militez pas, je ne vous jette pas l'anathème, car vous n'êtes pas morts étouffés sous l'épais matelas qui nous menace tous et vous portez à votre façon, témoignage de la vie pour laquelle il faut se battre, c'est aussi ça l'underground, mon bon monsieur.

Jean-François Bizot

---

crois qu'aujourd'hui le niveau de conscience est beaucoup plus élevé : on a enfin compris qu'on n'obtient pas la liberté en formant des régiments.

Il en va de même pour tout, l'analyse évolue. Au moment des premières communes, tout le monde pensait que les communes feraient éclater les contradictions du système, en rongeraient les fondations par leur simple existence et leur fière autarcie. Aujourd'hui, quand on se met en communauté, on ne pousse pas le raisonnement jusqu'à cet extrême, on ne cherche pas nécessairement à les faire durer, on s'en sert comme expérience, comme outil d'analyse.

Vous attendez des événements qui réveillent et regroupent tous les révolutionnaires semi-conscients endormis, ou déprimés. Ce moment magique qui lance tout le monde dans l'action est par définition imprévisible.

Wilcock : **Je doute de la gauche et de la politique en général. La politique mène toujours au pouvoir, à un économisme étroit, un soi-disant réalisme borné. Je crois de plus en plus que la grande tâche est la libération de chacun, dans sa tête et son corps. La mort du Movement historique date des manifestations de May Day en mai 1971. Le lendemain de l'immense défilé, un dixième à peine des manifestants sont réapparus pour la deuxième étape qui consistait à** bloquer **Washington. Un échec complet : la force publique a arrêté douze mille militants, en masse. Le public, qui n'avait pas de contacts avec les manifestants, sinon par télévision et commentaires interposés, n'a pas vraiment éprouvé de sympathie pour eux. Je crois qu'il aurait mieux valu que ces trente mille personnes agissent chacune dans leur ville, dans leur quartier. S'ils y avaient bloqué la circulation et manifesté à petite échelle, on les aurait plus difficilement coincés, les gens auraient dû discuter avec eux.**

D'où sont venus les précurseurs de l'underground ? Que faisaient-ils ?

Wilcock : **De Greenwich Vilage et San Francisco bien sûr, intellectuels et beatniks. La première fois que j'ai rencontré Ed Sanders (poète, écrivain, un temps chanteur des Fugs), il manifestait à la nage contre les sous-marins nucléaires. Jefferson Fuc, fondateur de la** Sexual Freedom League, **courait les routes du Sud, il y a dix ans dans les bus des** Freedom Riders **pour protester contre la ségrégation, on l'a arrêté deux ans après nageant tout nu dans la baie de San Francisco où il réclamait pour la libération sexuelle. Je crois que les actions fortes et importantes sont le fait d'individus. A faire des journaux underground, j'ai appris qu'on revoit toujours passer les mêmes têtes dans des actions différentes, et qu'ils ne sont pas si nombreux. Je ne crois pas aux collectifs où l'on s'assied, où l'on débat et où l'on vote, car le plus souvent on en reste là. Le collectif est toujours le véhicule le plus lent du convoi. Liberation News Services est quasiment étouffé dans l'autocritique, freinant à chaque fois les initiatives individuelles. N'importe qui en fait plus qu'un mec qui s'use les pantalons de réunions en réunions, n'importe qui, même une caissière de magasin. Pareil pour les journaux underground : très peu ont fonctionné avec des collectifs. Pour la plupart ils ont démarré avec des égotistes, des fous et des paranoïaques, des inventeurs, puis un beau jour un collectif s'est dégagé contre celui qu'on a appelé un « patron » et les journaux ont** tous **coulé. C'est le cas du** Georgia Straight n° 2 **ou du** Berbeley tribe.

A la crête de l'underground, le mouvement s'est-il, à ton avis, développé et popularisé à travers rock ?

Le rock a été un germe d'infection : il a proliféré, mais il portait son infection à la fois dans la société bourgeoise et dans l'underground, traverse équivoque de l'un à l'autre. Un journal comme Rolling Stone **et les journalistes pop ont édulcoré le mouvement. En donnant la priorité idéologique aux propos des musiciens, ils ont agi habilement : un musicien n'est pas souvent un penseur. Ils ont détourné l'énergie de l'underground en proclamant : « Music is the revolution, man ! ». Ce n'était pas la révolution pour autant.**

Pourquoi es-tu parti ?

J'avais tendance à devenir voleur et ça ne me plaisait pas. Tout le monde vole, d'une façon ou d'une autre. On vole le téléphone, le percepteur, la nourriture, les factures, chacun a ses méthodes. Le vol est universel et fait partie de nos mécanismes sociaux... Cynisme et frustration à une si grande échelle m'ont fatigué. Alors je me suis tiré pour me reposer ailleurs à l'écart de toute la merde... En plus, tous les autres qui étaient contre la guerre et continuaient à payer leurs impôts : il faut savoir ce qu'on pense non ? Evidemment certains changent d'identité, se faufilent... Les banques ne poursuivent pas les découverts de moins de 500 F, on peut se faire faire des pièces d'identité par correspondance, etc. Mais pour moi les contradictions sont devenues trop violentes... J'en avais assez de me dévouer tristement à l'idéologie de la joie. J'ai fait ça dix ans. Au suivant !

LES KHOL GIRLS

Photos Dany Candergasse - Lionel Marguerite

Nos folles n'arborent pas encore l'apparence luxurieuse et décontractée des cockettes. Les Gazoline Girls, avant-garde fardée du FHAR, friment joyeusement sans nous donner encore de joyeux spectacles à la mesure du délire de leurs intentions. Et pourtant, elles existent...

Marilyn Monroe is salive and she live in Paris

Elle renversait il y a quelques mois un [illegible] CRS avant d'y mettre le feu, tandis qu'une virilité soudain [illegible] soulevait en son milieu une robe de satin noir. [illegible] « Gazolines » pousse ses cris d'hystérie aux Beaux-Arts et [illegible] ne repousse pas sur les pavés de son passage, et pour [illegible] il n'y a plus de pavés. Recouverte de renards bleus et de paillettes, une faune aux parfums de rose bulgare erre de concert de rock en soirée underground à la Cinémathèque, quand certains ne s'égarent pas du côté de La Coupole ou du Mabillon. Marie-France, travesti magnifique aux cheveux décolorés blond platine qui habite chez Nico, monte sur scène, entre en transes et embrasse le chanteur au concert du groupe de twist français « Au Bonheur des Dames », le 18 janvier au Ranelagh. Une semaine après, recouverte de bas noirs troués, de chaussures à semelle compensée, et d'une robe on ne peut plus courte qu'elle tire et qu'elle remonte sans cesse nerveusement le long de ses cuisses, Marie-France mangeait du yaourt dans les coulisses, à côté de Nico, juste avant le concert de celle-ci organisé par Kokelikot à Nanterre. Il y a des contes à vivre pour les grandes personnes, des contes encore presque bleus. Aujourd'hui la Belle au Bois Dormant est un travesti blond et sublime dans un palais recouvert des graffitis de la révolte. Un vent de folie souffle sur Paris. Et si, traînée de poudre et de paillettes, il gagnait la France entière ?

Il était une fois aux Beaux-Arts...

Tous les jeudis se tient aux Beaux-Arts une assemblée générale du FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire). On en parlait beaucoup sans bien savoir [illegible] pas grand chose en tout cas : une assistance [illegible] des bourgeois qui trouvent que [illegible] d'Action [illegible] les pédés des tasses tristes à [illegible] finissent pas de papoter, quelques [illegible] dans les yeux de deux mecs qui s'embrassent, [illegible] au sujet d'un lycéen vidé du Lycée de Saint-Quentin pour [illegible] quelques filles et l'apparition épisodique de Nicole Bl[illegible] jusqu'à l'entrée en scène des « Gazolines » et autres [illegible]. C'est alors le grand théâtre, comique et grandiloquent, mièvre et pompeux, cris, chants et étreintes, [illegible] Pour en savoir plus, ils m'ont don[illegible] Grâce à la magie du magnétophone, [illegible] Sisters » sous les feux des projecteurs.

Safari à la Coupole : des gazolines en liberté

Autour d'une table, les trois « Grandes Gazolines » : deux mâles, Marc et Patrick, une femelle, Pascale, et une demi-douzaine de groupies et autres monstres, dont Wothan qui, pour des raisons mystérieuses, demeura incapable d'articuler un son et se contenta d'un sourire béat.

Actuel : On vous voit [illegible] aux réunions des Beaux-Arts. Comment vous situez-vous [illegible] au FHAR ?

Trois voix en chœur : [illegible] Ah mais, qu'est-ce que c'est ?

Actuel : Et quels sont vos [illegible] avec les gauchistes ?

Marc : Ça dépend comment [illegible].

Patrick : Généralement, [illegible] font l'homme, tu sais. Nous avions d'[illegible] les gauchistes sentent l'encens comme nous [illegible]

Marc : « Cuir de l'usine [illegible] ment, pas le N° 5

Actuel : Etes-vous intéressés par une éventuelle révolution ?

Patrick : Oh ! Avec ce socialisme qui s'am[illegible] plus de paillettes... Plus rien... A l'usine... Jamais ! Nous sommes de droite.

Pascale : Parles pour toi !

Patrick : Ah oui ! Pourquoi [illegible] vas pas me dire que tu es de gauche ?

Pascale : Non, mais nous n'avons pas toutes les mêmes opinions politiques. Finalement, c'est [illegible] du point de vue politique. C'est apo[illegible]

Actuel : Qu'est-ce que c'est, [illegible]

Marc (se maquillant) : Oh... [illegible] l'an dernier, non ?

Patrick : C'est une campagne de pub[illegible]

Marc : Exactement !

Actuel : Est-ce que vous voulez vous servir [illegible] ? Vous voulez passer à la télévision ?

Marc : Mais on ne fait que ça, chéri ! La télévision, la presse, uniquement en couleurs évidemment. On a des propositions pour être speakerines...
Actuel : Voudriez-vous tourner des films ?
Marc : Nous voudrions bien en faire pour les collants Dim à la rigueur. Des films publicitaires uniquement, bien sûr.
Actuel : Pensez-vous participer à nouveau à des manifestations gauchistes comme celle du 1er mai l'année dernière ?
Pascale : Celle du 1er mai, on la refera tous les ans. C'est promis.
Marc : Nous aimons bien cultiver les traditions un peu gnan-gnan. Il y a des tas de gens qui viennent de province, il ne faut pas qu'ils se déplacent pour rien.
Actuel : Qu'avez-vous pensé des réactions d'organisations comme la Ligue Communiste ?
Patrick : Oh, ils étaient sublimes ! Sublimes ! Qu'est-ce qu'on a ri !
Actuel : Quelles sont vos relations avec le journal du FHAR « L'Antinorme » ?
Marc : Le dernier coup d'éclat de « L'Antinorme » est d'avoir touché de l'argent avec les photos que nous avions faites... Cela te donnera une idée de nos rapports.
Actuel : Et avec le journal **Le Fléau Social** du Groupe 5 ?
Marc : C'est la même chose.
Actuel : Voulez-vous toucher le milieu ouvrier ?
Marc : Mais enfin, chéri ! La relève des 3 fois 8 à Boulogne, on la fait quand on s'ennuie vraiment dans les bars et qu'il n'y a plus rien à faire.
Actuel : Vous considérez-vous comme un groupe mondain ?
Patrick : Oui, nous sommes un groupe mondain. On m'appelle la Comtesse aux Puces. Allez, Pascale raconte comment tu t'es fait sodomiser trois fois par un vieux qui ressemblait à une charcutière.
Marc : Le problème, c'est que nous avons nos amis d'enfance et que nous ne pouvons pas complètement rompre avec eux. De temps en temps donc, il nous arrive de dîner en ville.
Actuel : Que mangez-vous le matin au petit déjeuner ?
Patrick : Oh, on ne petit-déjeune pas : Danone, Coca-Cola, du Gin... Sandwiches saucisson.
Actuel : Vous allez à la messe le dimanche ?
Patrick : Tout le monde !
Marc : Je vais au culte à l'Oratoire tous les dimanches matin. Mais notre groupe n'est absolument pas confessionnel.
Actuel : Y a-t-il des étudiants parmi vous ?
Patrick : Toutes ! Nous sommes toutes jeunes !
Pascale : Il y a même un lycéen !
Marc (à Patrick) : Tu te défonces à la colle Scotch maintenant ?
Patrick : Mais avec Dominique, nous nous sommes défoncés à la colle Scotch dans notre jeunesse. Tu sais, un joint à la colle Scotch, c'est quelque chose.
Actuel : Qu'est-ce que vous pensez d'« Actuel » ?
Pascale : On a déjà éliminé de nos amis tous ceux qui portaient « Actuel » sous le bras.
Patrick : Puis nous sommes toutes allées acheter « Actuel ». Les Gazolines, dans leur bibliothèque commune, ont un abonnement à « Actuel », on aime bien le nouveau format et il y a de jolies couleurs. Il faut aussi dire qu'il y a trois « Grandes Gazolines » qui sont Marc, Pascale et moi. Les autres sont les « Petites Gazolines » ou « Groupies Gazolines », selon notre bon vouloir. Nous sommes très oganisées, une petite gazoline est passée en tribunal populaire, nous ne vous dirons pas pourquoi. Ajoutons que nous avons une attitude suicidaire. Il faut aussi que nous parlions de notre week-end chez Guatari...
Marc : Eh bien, c'était complètement raté. Il n'y avait pas de champagne. Il devait y avoir Line Renaud qui n'est pas venue. Et surtout, nous sommes poursuivis par des lettres recommandées de la femme de Guatari, sous prétexte que nous avons bu le lait en poudre du bébé, et qu'elle veut nous le faire rembourser.
Patrick : Non, non ! Nous ne parlerons pas de Guatari. Œdipe.
Marc : Tu as un Kleenex ? Personne n'a de Kleenex ? C'est vraiment tragique...

La 20th Century Fox de l'underground

Un soir de délire à la lueur des étoiles, je me promenais dans une sombre ruelle avec Christian Gattinoni, déjà célèbre poète de l'underground. Contemplant notre vie baroque et mystique, il nous prit l'envie soudaine de tourner un film, comme d'autres font de pisser ou de dévorer une salade niçoise au drugstore Saint-Germain. L'idée a germé, Christian avait déjà tourné quelques court-métrages. Un énergumène douteux, Wothan, s'enthousiasma pour cette idée qui animait son éternel désir de devenir une star. Nous avons déjà tourné une demi-heure de pellicule improvisée dans les magasins et l'appartement de Huguette Splengler, au milieu de fresques psychédéliques, de meubles 1900 et d'objets surréalistes. Résultat en couleurs : un merlan se shoote au Tomato Ketchup et s'évade d'une cage-château médiéval en osier, un fou ex-mystique chante « Be bop a lula » et se répand du dentifrice sur le visage jusqu'à ce que ses yeux le brûlent atrocement, je me suicide sanglé de cuir sous l'or de mes paillettes, il pleut des merlans au milieu des scènes les plus délirantes. Il ne reste plus qu'à tourner quelques quarts d'heures avec les fols et folles du coin, faire le montage, trouver un titre ronflant ou stupide, ajouter à la bande son quelques enregistrements de Marlène Dietrich ou Marilyn Monroe, du rock, un peu de musique cosmique et le tour est joué. Je ne peux pas encore vous dire la date exacte de la première.
« DIAMONDS ARE GIRL'S BEST FRIENDS (M. MONROE)
Dans le numéro 1 de « L'Antinorme », journal du FHAR, Yvonne Princesse de Bourgogne signait un article « Modes et Travelos » où l'on pouvait lire : « C'est surtout en ce qui concerne le maquillage que nous innovons beaucoup. Deux écoles s'opposent : pour la première, il doit embellir ; Jean-Claude et Alain (« Marlène ») furent ses précurseurs. On utilise beaucoup les paillettes, sur les paupières principalement, mais aussi sur les joues et le front, et jusque sur les lèvres. Antoine est le grand tenant de la seconde école, celle du maquillage dérisoire, qui, loin d'embellir, vise à ridiculiser. Couleurs violentes et heurtées, rouge à lèvres outré, œil charbonneux, peau blafarde, etc. « C'est en effet à celui ou celle qui sera la plus délirante dans l'art de faire de son visage un chef-d'œuvre ou un hors-d'œuvre. Dans ce domaine, les sommets de la beauté ont été atteints par les Cockettes, photographiées par Gilles Larrain (cf. « Actuel », nos 22-23), et par Candy Darling, une des filles les plus « glamorous » du cinéma contemporain et vedette du film de Warhol **Women in revolt.** Au cours de la présentation du film **Cabaret**, Candy avait oublié de se mettre du rouge sur les lèvres et n'avait sur elle qu'un bâton de rouge à lèvres prune foncée, qu'elle ne voulait pas mettre. Grâce à Dieu elle trouva dans son sac un paquet de noix de pistache écossée. « Je les léchais et les frottais contre mon visage. Je n'ai jamais eu de ma vie des joues aussi roses, fraîches et jeunes. Je crois honnêtement que les écorces de pistache sont meilleures que n'importe quel rouge à lèvres. Il y a aussi les colorants pour aliments. Savez-vous que les colorants liquides bleus McCormick font la plus exquise ombre à paupières, comparable à du Mary Quant ? ». On innove aussi beaucoup dans le domaine du vêtement, ou plutôt on fouille dans les poubelles du passé et dans les malles de sa grand-mère ou de Marlène. Il y a quelques temps, à une AG des Beaux-Arts, Daniel est apparu en religieuse avec une coiffe noire et blanche, une robe noire très courte et fendue de côté sur un collant noir. Pour les grandes occasions, on ressort boa, robes à paillettes et colliers de perles.

Une jeunesse rebelle qui manie l'eye liner

Tout cela pourrait être et pourrait devenir des excentricités mondaines et épate-bourgeois, auxquelles participeraient quelques personnes aisées en mal de sensations. Peut-être. Le temps creuse ses rides sur les visages, mêmes maquillés, comme sur les idées les plus explosives.
Mais ce serait compter sans certains êtres, plus ou moins rares selon les époques, qui veulent jouer le grand jeu, celui de l'imagination du délire et de la révolte, celui d'où l'on ne sort pas vivant, mais éternel. Car, au-delà du problème de l'homosexualité et de la révolution, ce sont nos corps et nos imaginations qui se libèrent, nous ne rasons plus les murs, tristes et sombres, il s'agit de danser, de chanter, de maquiller nos visages aux couleurs de nos rêves, que nous continuerons à vouloir réalité. Il est temps de faire de nos corps une œuvre d'art et un objet de désir, en continuelle métamorphose, plastiquant ainsi les barrières entre virilité et féminité, douceur et violence, réel et irréel, noir et blanc. Un vent d'anarchie souffle sous nos robes de velours. Demain le peuple dormira et fera l'amour dans des draps de satin or, à la belle étoile, quand le dernier drapeau, le noir d'une combinaison de soie sur une ville abandonnée, sera calciné. Ivres, nous caresserons les cheveux et les cuisses des vivants, qu'ils soient dits du sexe opposé ou non, ainsi que ceux du soleil, de la mer et des vents. Marilyn Monroe est vivante, elle jouera bientôt du rock sur les décombres du vieux monde.

Richard Belfer.

PS. — Que toute personne intéressée, à quelque titre que ce soit, par la photo et le tournage de films en 8 mm, Super 8 mm et 16 mm, m'écrive au journal.

sexe underground, quand

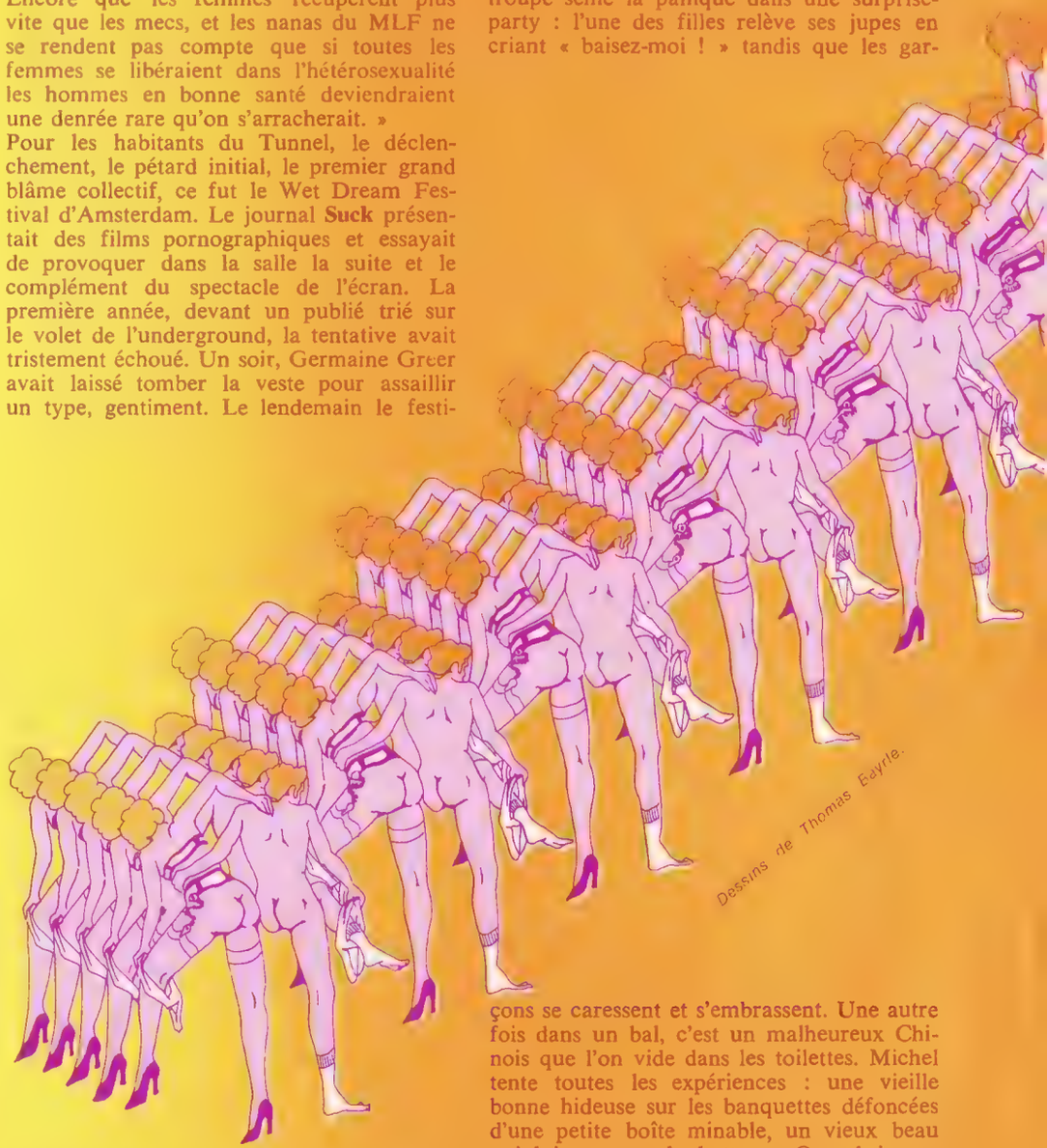
Le premier **Actuel** qui m'ait branché, c'était le numéro 4, « A bas la société mâle », et ce que j'y avais lu était alors assez dur pour mon costard trois pièces des dragues du samedi soir. Ma tête s'est depuis un peu recollée. Mon sexe, lui par contre, a toujours la même tête. La révolution sexuelle ne l'a pas encore frappé. Pourtant ce n'est pas faute de l'avoir promené. Les boîtes de rock, les communautés, les cafés de Saint-Michel, les couloirs de métros, les milieux marginaux, les minettes du 16e, les facs de lettres, le zoo de Vincennes et la tour Eiffel, j'ai beaucoup essayé. En France on se méfie toujours du sexe de son voisin, on a bien du mal à oublier les vieilles névroses catholiques et la sainte famille : s'adresser à une inconnue revient quasi à lui glissez votre sexe dans la main. Certains pourtant ont fait des efforts — communautés, mouvement de libération sexuelle, amour libre agitent les esprits et on tente des expériences. Les unes joyeuses, d'autres douloureuses, la plupart dénotent un progrès sensible.

Des intellectuels qui portent le cœur à gauche, des enseignants, tous ces gens qui sentent bon l'after-shave, la trentaine et la profession libérale s'escriment du bas-ventre et planifient l'orgasme. Ils lisent **Charlie-Hebdo,** grossissent parfois de quelques freaks, ont le sexe rapide et un gros appétit. D'autres ont choisi la bigamie ou la polyandrie — deux hommes pour une femme accablée, ravie. Certaines communautés sont parvenues à instaurer la rotation sans contrainte mais toujours, jusqu'au cœur de l'expérience, les bonnes vieilles contradictions existentielles pointent le nez. Pour une joyeuse tribu, on compte les flips par centaines. Et chez les tenants du « circuit ouvert », projection « libérée » de l'éternelle partouze des beaux quartiers, on ne cherche guère qu'à accomplir une fonction organique brimée, se souciant peu de qui l'on baise, homme, femme, autruche ou radiateur.

Le Tunnel, un appartement bohème du Quartier-Latin, trois pièces en enfilade, la taille d'un wagon de métro. « On baise comme on bouffe, m'explique Marie-France. Ici on entend répondre aux besoins ailleurs muselés. » Sans muselières, en effet, le spectacle est étrange : dans l'entrée, une dizaine de convives dînent aux chandelles en jacassant, serrés autour d'une grande table en bois. Plus loin, d'autres discutent. Un Sud-américain, sportif en gros pull blanc, disserte sur l'œuvre de Kant, mêlant joyeusement l'espagnol au français. Derrière lui, un chauve qu'étrangle une cravate club dévoile à un professeur fessu les mystères de l'éducation castratrice. Assis, accroupis, vautrés, en boule et en travers, de petits groupes papotent et rient. Tout à coup, venant trouer cette quiétude, un long râle me plonge tout vif dans le feu de la perplexité. Contre le mur du fond, un joyeux quatuor habilement composé de deux hommes et de deux femmes pratique à la vavite le sexe acrobatique sous l'œil avisé de quelques connaisseurs qui jaugent en maquignon qui un sein, qui un cul, qui une queue. Un peu en retrait, deux jeunes filles gloussent en rougissant. Poussé par l'événement, mon œil malin tombe dans l'échancrure savante du chemisier de Dominique : c'était le parfum de l'été. « Ici, me dit-elle en laissant couler mon regard torve, chacun apporte ses fantasmes et les assume sans crainte. » Mais on y consacre beaucoup de temps et d'énergie. Chacun a sa tâche : « certains s'occupent de recruter des filles, parce que des mecs on en trouve toujours ; il y a par exemple un prof d'espagnol dans un cours privé. Il y a moi qui suis étudiante à Nanterre mais j'ai bien du mal à faire des rencontres car la plupart des filles sont super coincées. Il y a quelqu'un pour recevoir, quelqu'un pour la cuisine et puis celles qui s'occupent de mettre de l'ambiance. Parfois ça pose des problèmes, tout ca fatigue et après on est crevés pour bosser. Encore que les femmes récupèrent plus vite que les mecs, et les nanas du MLF ne se rendent pas compte que si toutes les femmes se libéraient dans l'hétérosexualité les hommes en bonne santé deviendraient une denrée rare qu'on s'arracherait. »

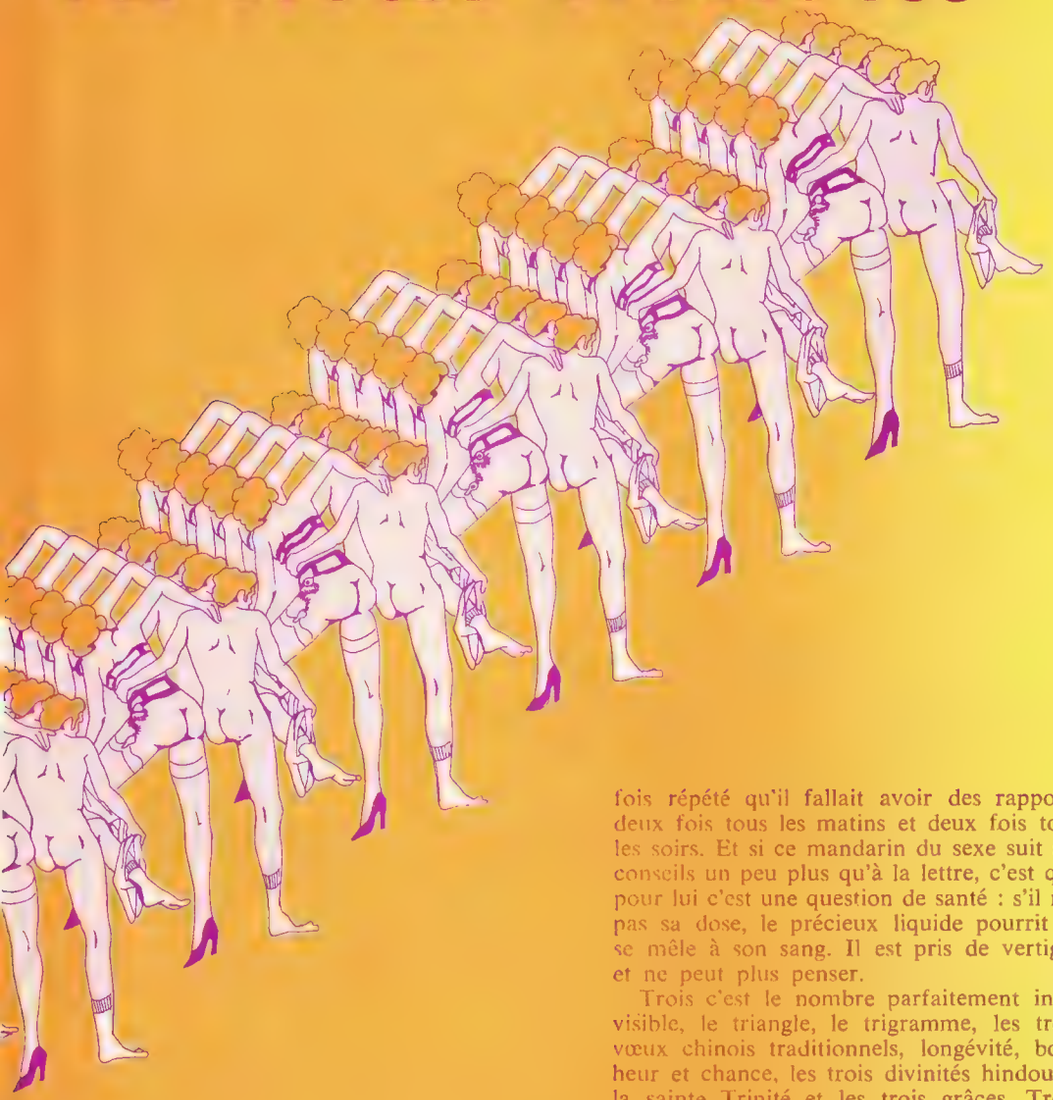
Pour les habitants du Tunnel, le déclenchement, le pétard initial, le premier grand blâme collectif, ce fut le Wet Dream Festival d'Amsterdam. Le journal **Suck** présentait des films pornographiques et essayait de provoquer dans la salle la suite et le complément du spectacle de l'écran. La première année, devant un publié trié sur le volet de l'underground, la tentative avait tristement échoué. Un soir, Germaine Greer avait laissé tomber la veste pour assaillir un type, gentiment. Le lendemain le festival s'était enfermé au Cosmos, le planétarium des freaks locaux. On avait poussé le chauffage à fond, flanqué partout des caméras vidéo pour montrer le bel exemple aux plus tièdes, mais rien n'y fit. En 1971 en revanche, au deuxième Wet Dream, on avait bouclé la fête sur un bateau. Ce fut superbe et l'on se quitta en échangeant des adresses.

Il aura fallu cet article pour que je découvre le passé torrentueux de Michel et de Marie, avec qui je vis depuis deux mois. A 17 ans, Michel a quitté l'école pour courir les rues de Marseille. C'était l'époque où les premiers beats venaient griller un joint sur le Vieux Port. Les rencontres étaient faciles et bientôt une bande inséparable de garçons et de filles se met à traîner au hasard des rues. Un copain travaille dans la pharmacie et les fournit en pilules roses. Quand les poches sont vides, les filles racolent un micheton au détour d'un bar. Dès que les parents de l'un d'eux s'absentent, ils se retrouvent sur les canapés mordorés du salon familial, fument, boivent et s'aiment au son des premiers Hendrix. Parfois, la petite troupe sème la panique dans une surprise-party : l'une des filles relève ses jupes en criant « baisez-moi ! » tandis que les garçons se caressent et s'embrassent. Une autre fois dans un bal, c'est un malheureux Chinois que l'on vide dans les toilettes. Michel tente toutes les expériences : une vieille bonne hideuse sur les banquettes défoncées d'une petite boîte minable, un vieux beau qui lui propose la botte. « Quand je me suis retrouvé dans son lit et que j'ai senti son gros ventre contre moi, j'ai flippé, c'était vraiment trop dur. » Puis ce sera une michetonneuse et après ça son mac, un travesti. « Nous étions des gamins que la vie brûlait et qui s'aimaient comme des frères. Le sexe n'était pour nous qu'un jeu qui nous a montré que le plaisir existait n'importe où. »



Dessins de Thomas Eayrle.

tu nous tiens...



La porte s'ouvre sur un long couloir tortueux, encombré de tout un mobilier Henri IV imposant et débile : un buffet, un vestiaire, une commode, quelques chaises. Une première pièce où on pose juste son manteau. Enfin la chambre où trône le lit superbe, énorme, aux épais montants de bois sculpté. Impérial et affable, King Kong m'accueille. Je me hisse sur la superbe couche tandis qu'un lapin blanc maléfique me glisse entre les jambes. A peine suis-je installé qu'un indésirable vient tirer la sonnette, et Caroline disparaît sous le lit. Il y a un an, elle quittait sa famille et son Rhône natal pour monter à Paris suivre les cours d'une école de gestion bidon. Depuis un mois, elle vit en ménage avec une copine de sa boîte, Brigitte, et King Kong, un Chinois bon teint qui deal à la Cité U la pensée du président Mao et des kimonos de soie. « On l'a rencontré par hasard, dit Caroline. Il était marrant, on l'a invité à dîner. » A peine étaient-ils arrivés à l'appartement que le chinois repérait le lit, y sautait et les y invitait avec un large sourire. Caroline, pourtant prête à toutes sortes d'expérience, commence à se lasser et à se fatiguer : « On ne rentre que pour se pieuter, il ne pense qu'à ça et paraît increvable. »

Pour le petit homme du grand orient la sexualité est uniquement une question biologique. Sa vieille mère chinoise lui a maintes fois répété qu'il fallait avoir des rapports deux fois tous les matins et deux fois tous les soirs. Et si ce mandarin du sexe suit ses conseils un peu plus qu'à la lettre, c'est que pour lui c'est une question de santé : s'il n'a pas sa dose, le précieux liquide pourrit et se mêle à son sang. Il est pris de vertiges et ne peut plus penser.

Trois c'est le nombre parfaitement indivisible, le triangle, le trigramme, les trois vœux chinois traditionnels, longévité, bonheur et chance, les trois divinités hindoues, la sainte Trinité et les trois grâces. Trois c'est le tempo le plus harmonieux et aussi la justice parfaite. Trois c'est le chiffre magique qui lui convient le mieux.

Quand sonne l'heure fatidique, King Kong ne m'invite pas à rester : « En France on parle beaucoup ; la théorie, beaucoup de théorie. En Chine on fait d'abord, on parle après. »

Des cheveux roux tout fous autour d'un visage blême, Annie est partie de chez ses parents à treize ans. En rade à Orléans, un vieux pépère l'héberge. La soupe sitôt avalée, il la coince dans un sofa, lui assène quelque sérieux coups sur le nez et lui fait son affaire. Porter plainte ? Impossible, les flics la cherchent depuis des mois. Dès lors, rarement et sans en tirer le moindre plaisir, il lui est arrivé de faire l'amour : « De toutes façons, les mecs chez qui je crèche ne sont pas tellement portés sur la chose. On flirte juste un peu avant de retomber mollement. »

Paillette, j'ai oublié son nom mais ses yeux en étaient tout cernés, a fortement tendance à user ses soirées à jerker sous les spots. Flippée, mythomane ou brimée ? « Je me suis déjà fait violer trois fois. La première par un type qui m'a pris en stop, la deuxième au camping de Valras-plage, par mon voisin, et la troisième fois par trois types dans un train. » Du sexe, elle ne connaît que ces expériences malencontreuses. Parmi la dizaine de filles que j'ai rencontrées pour cette enquête, quatre s'étaient fait violer, deux avaient avorté, une seule avait réussi, dans le désert du Mexique, à obliger ses agresseurs à aller acheter des préservatifs. Aucune n'en est sortie indemne dans sa tête. Catherine, par exemple, s'est fait violer à quatorze ans. Deux ans plus tard, elle épouse le premier venu, complètement dépendante d'un personnage épais et néanmoins PDG. L'an dernier elle rencontre Nicolas, qui la respecte — comme on dit : « quand tu as confiance en l'autre, le plaisir n'a plus de limite ». Je l'ai laissée avec Jim Haynes, militant international du sexe libre. Elle préparait un exposé sur Reich qu'elle doit présenter à ses collègues, éducateurs d'enfants.

La Libération n'est pas une panacée. Les membres du Tunnel baisent dans l'amidon, entre eux, dignes émules d'un underground mondain. « L'autre soir, raconte Annie, nous avons été à une party, dans un grand ensemble de banlieue. Quand on a vu les mecs, style négociants en fruits et primeurs, épiciers moustachus et ventrus, aux trognes fleuries par la couperose, on n'avait pas tellement envie de se jeter à l'eau. On a un peu ricané et on est resté dans notre coin. Un des gros mecs est venu nous dire : « Vous êtes là, vous devez participer. » Je lui ai répondu d'accord, mais entre nous. Il s'est énervé, moi aussi, on s'est vite tiré pour éviter la bagarre... »

Les fleurs bleues, prises en mains par des folles ou des fanatiques, font des détours malheureux avant d'arriver à la romance. J'ai rencontré Isabelle et Jean, il y a deux ans. Elle était militante au MLF et préchait la castration avec hargne, lui était étudiant et essayait de me convertir à l'homosexualité. Ils habitaient Toulouse où ils vivaient en communauté et pratiquaient librement la bisexualité. Mariés, aujourd'hui ils sont séparés. Jean bosse dans une agence de pub, a abandonné tout militantisme et file le parfait amour avec Brigitte qui fait ses études de psycho. Isabelle est en analyse. « Isabelle militait sans cesse et moi je faisais mes études. Quand je rentrais le soir je n'avais rien à lui raconter, nos relations étaient à sens unique. » Si la prise de conscience politique a ouvert les yeux d'un grand nombre, elle a flippé la plupart de ceux qui ont essayé d'en faire une réalité quotidienne. La Commune servait de local au MLF, on ne cessait de s'y agresser, de s'expliquer et de se justifier et l'ambiance était peu propice à l'épanouissement des relations amoureuses.

La communauté du **Pop** est une des rares qui tienne le coup en France. Une trentaine de personnes qui se connaissent de longue date, qui se respectent et qui s'activent. Le problème sexuel ils ne l'ont jamais connu. Si certains persévèrent dans leur vie de couple bourgeois, c'est leur problème. La seule règle est la tolérance et personne ne songe à se plaindre d'un voisin aux ébats bruyants. A l'extérieur, explique Marc, les gens pensent souvent que chez nous c'est l'orgie quotidienne, qu'on pratique la rotation sexuelle obligatoire où d'autres trucs très bizarres. L'amour en groupe nous ne l'avons jamais pratiqué. Parfois, à l'occasion d'une fête, quelques personnes font l'amour tout simplement, sans surprendre ni inviter personne. Les musiciens forment toutefois un clan à part. Enfermés dans leur univers d'harmonie et d'écho, il n'est pas rare que leurs symphonies à flanc de montagne s'achèvent dans une grande brassée de vibrations collectives et amoureuses. »

G. Fourré

BANALITES DE BASE

Faut que j't'explique un peu, tu vois j'arrive de la montagne. Tu te souviens peut-être, **le Pop,** ce journal bi-mensuel qui paraissait les semaines où on arrivait à être dessaoulé tous en même temps. On avait eu une idée géniale. On était devenu « journal nomade », on s'est tiré un beau matin, avec un orchestre pop, toute la tribu, et le matériel pour faire le journal. Depuis, on vit dans les montagnes du midi. Là, sous le soleil, et sans doute à cause de lui, on a eu une autre idée (ça faisait deux idées dans l'année). Le journal, on allait plus le faire, on allait le vivre. Marrant, hein !

Alors là, on faisait des fêtes, des grandes, des petites, des complètement dingues. On a fait des light-shows sur des montagnes. Investi des villages où on s'est livré à des travaux agricoles au son de la musique pop. On s'est mêlé à toutes sortes de trucs écologiques, on a fait des journaux et tout ça. Et puis au bout d'un an et demi, on se repointe à Paris, comme ça, poru voir comment ça se passe. Et c'est là que je prends un grand coup de vieux. Tu comprends mec, c'est la merde. Et nous là-bas, comme des innocents, on l'savait paspas — ben quoi ! C'est fini le monde nouveau ?

Alors si j'ai bien compris, on a pris un grand élan, on s'est élevé gracieusement, et on est retombé dans la merde. Et j'en vois qui aiment ça ! Qui tapotent du plat de la main pour faire de petits pop pop flasques et malodorants ! Y'en a d'autres qui disent que ça pue, mais qu'en mettent dans leurs poches, de peur qu'il y en ait bientôt plus. J'en vois qu'en fument ! J'en ai rencontré tout plein qui la peignent en rouge pour la vendre aux prolos ! Y'en a qui trie, les hétéros d'un côté, les homos de l'autre. Alors moi, mélancolique, je titouille un peu du bout du pied, pour faire des vagues. Ouais... voilà, voilà...

Puisque Paris me fait flipper, si on causait des communautés ? Là je devrais pouvoir être enthousiaste. C'est comme ça que je vis, la montagne, le nomadisme, la musique pop, un peu d'agriculture par-ci, par-là. Eh ben pas du tout ! Là aussi, il y a comme un malaise. Si je râle comme ça, c'est pour la bonne cause, vu qu'en ce qui nous concerne, nous on n'a pas de problèmes. Sauf un : c'est qu'à ce qui parait, on n'est pas nombreux dans ce cas. Alors tu comprends, ça fout un peu le vertige. Comme on n'est pas des super-cracks, si on est les seuls, c'est : soit qu'on est complètement mongolien, soit que tous les autres sont tarés. Tu parles d'une alternative !

L'envie de vivre en communauté c'est un peu estival comme truc. Donc, dès les beaux jours, arrivent des filles et des mecs avec leur gros baluchon de complexes d'inhibitions et de frustations. Et ils nous demandent comment il faut faire pour vivre, la recette du bonheur quoi ! Comme si on le savait, on s'est jamais posé la question nous, on s'est contenté de vivre. Evidemment, tout ça c'est pas méchant, c'est même plutôt sympa. Seulement, ce qui est emmerdant, c'est que les communautés représentent un espèce de courant comme ça, un vague espoir, une sorte de tentation. Si tu lis la presse underground, ou les rubriques « sociétés » dans les grands hebdos, t'as vraiment l'impression que c'est l'exode, que les montagnes de l'Ardèche et les villages de la Drôme sont couverts de gars à cheveux longs et de filles sans soutien-gorge qui vivent heureux cool et tout ça. Cela précipite en direction des grands territoires un tas de gens qui ont l'habitude d'être dans le coup et qui ont l'impression que c'est là que ça se passe. Exemple : le village hip de Sisteron. C'était un vache de beau village, complètement abandonné, des gars décident de l'acheter pour le remonter, après on en aurait fait un village avec tout plein de gens qui auraient fait de la musique, on y aurait installé un studio d'enregistrement pour faire des disques parallèles, enfin le paradis, quoi. Pour ça, on a ameuté des tas de gens connus pour être superbranchés : Jacques Higelin, Wiener, Valérie Lagrange. Et puis ça a merdé tout l'été, aucune maison n'a été remontée, et le pognon s'est volatilisé à nourrir des mecs qui avaient trouvé que c'était mieux là qu'au Club Méditerranée. Il n'y a plus rien dans le village, tout le monde est remonté à Paris. Pas la réussite comme tu vois. Et en fait, il y a toujours pas beaucoup de monde dans la montagne, l'an 01 n'est pas tout à fait commencé. Je peux pas te dire si tous ces mecs qui remontent en octobre, pour traîner leurs lattes tristes à Paris, si ils en ont vraiment envie d'une autre vie ou bien si ils en ont pas les moyens. C'est très incompréhensible, toutes ces communautés qui se cassent la gueule. Et toutes, pour des causes qui, logiquement, n'existent pas pour des communautés. Des problèmes que le simple fait de vivre de cette manière devrait éliminer. Des problèmes tels que le cul, le fric, enfin toute la chienlit habituelle des « autres » justement.

Les problèmes que nous avons eu, ils nous sont venus du côté où on les attendait pas. On s'attendait à avoir des difficultés avec les paysans ou les municipalités. Une quarantaine de mecs et de filles avec chien, chat, enfants, des camions, des musiciens pop, on attendait pas à ce que ça passe comme une lettre à la poste. Ça les a très peu étonné les paysans, ça s'est situé dans une fourchette qui allait de l'indifférence à la vive sympathie, voire à une active collaboration. Par contre, la merde on l'a rencontré chez tous les cheveux longs de là-bas, je veux parler des artistes, des artisans. Tu sais ces mecs qui font des pots ou qui sculptent des morceaux d'olivier. Ces mecs qui transforment n'importe quel village en une galerie marchande. Ils ont laissé tomber le pantalon de velours style charpentier pour la tunique indienne.

Dans la région des alpilles, nous nous étions installés dans de très grandes cavernes où nous donnions des concerts gratuits et nous avions voulu nous mêler à une action anti-Péchiney. Nous étions, de par notre installation en force, en lutte ouverte avec les flics. Nous avons été très rapidement mis sur la touche, marginaux susceptibles de déconsidérer ces « contestataires ». Pas ouvertement bien sûr, mais effectivement. Remarque bien qu'ils n'ont pas non plus essayé de mettre les vrais habitants du pays de leur côté. Je te parle en général, on y a rencontré aussi des mecs épatants.

La deuxième source de merde ça était les copains de Paris. Ceux avec qui ont avait fait des trucs aux Halles, à Vincennes et un peu partout ces dernières années. Ceux-là, ils ignorent complètement l'habitant. Ils lui amènent la « vraie culture », celle qui a lieu à Paris. Ils leur balancent Brigitte Fontaine ou J. Higelin, à la rigueur le Magic Circus, et sont pas contents si le public n'a pas les mêmes réactions qu'au Ranelagh. Ils font de « l'animation », trois petits tours et puis s'en vont. Parfois, ils appellent ça une « fête » ou un « Contre festival ». Mais tous, sans exception, sans considérés par les habitants comme des touristes et on est bien forcé d'admettre qu'ils ne sont pas autre chose.

C'est ce monde-là qui, ici à Paris, dit et fait l'écologie, la vie communautaire, les marginaux, etc. C'est pas que ça m'énerve vraiment, ça me fout seulement un peu les jetons. Il y a quand même un truc qu'est encourageant, c'est que les mecs qui ont tenté de vivre comme ils vivent, se retrouvent encore plus mal quand ils reviennent. Alors, peut-être qu'un jour ils auront plus besoin de se demander comment on fait pour vivre autrement, ils seront en plein dedans.

Max Peteau

UNDERGUIDE DE PARIS

Paris underground n'existe pas encore et on continue de traîner de Montparnasse à Saint-Germain pour finir à la Huchette. Pourtant le Paris le plus souterrain vit toujours au grand jour. Ce sont les derniers quartiers populaires que les promoteurs n'ont pas encore assassiné. Belleville ou plutôt ce qu'il en reste, la Bastille, la Goutte d'Or, quelques lambeaux de Marais regorgent d'endroits curieux, de troquets miséreux où le temps s'est absenté, Restos, couscous, chinois où l'on mange encore pour 8 francs sont légions. Il fait bon y dériver au sons des scopitones, sous les néons blafards parmi les Polos et les Dédés, les légionnaires bourrés et les prostituées malicieuses. Derniers bastions parisiens où le patron vous invite et le voisin vous tutoie, rencontres bizarres, tangos des années trente. N'hésitez plus, quittez vos quartiers coutumiers, partez à l'aventure : elle est là qui vous guette au coin de chacune des rues de ces quartiers. Dans les douze pages qui suivent, la majorité des reportages et des témoignages nous ont été envoyés par des lecteurs.

les 3 quartiers privilégiés

la Goutte-d'Or et Montmartre

C'est le quartier « des bicots, des nègres et des paumés ». Véritable ville dans la ville, Babel dans Constantinople, turbans, chéchias, djellabas et boubous multicolores y tourbillonnent au son nasillard des musiques orientales à cent balles. Les prostituées derrière la grille sont comme des sœurs au parloir. Partout on vous sourit et vous salue. Irez-vous comme nous danser jusqu'à l'aube chez les berbères du troisième ? Tout est prétexte à joie et à chansons. Le peuple de Paris y vit à l'heure d'Alger.

Bains-douches : 3, rue Raffet, 18e. A toute heure et pour trois francs vous sentirez bon le sable chaud.

Disquaires, 9, rue de Chartres, 18e. Des milliers de disques fous, un choix invraisemblable. (Il y a de nombreux autres disquaires un peu partout.)

Epicerie : 10, rue de Chartres. Une épicerie sans luxe mais riche en huiles de toutes sortes, halva et autres produits divers. Verres peints : 20 F les 12.

Cotillons, farces et attrapes : 37, bd de la Chapelle. Le magasin le mieux fourni en masques mous et hideux, dégueulis plastiques, pétards chinois, maquillages de clowns

Dar Datima Werbera, rue de Chartres, 18e. Entre autre choses, les savons des savonneries du Congo. Même les sales pourront les acheter pour l'emballage magnifique : une fier tête de sheik. Pas de tapis volants mais de nombreux tapis planants et débiles. Vestes chinoises à 40 F.

Brocanteur : 34, rue de la Goutte-d'Or. Tissus, soieries, fils d'or et broderies — les accessoires des mille et une nuits.

Tissus orientaux : 46, rue de la Goutte-d'Or : Tissus réservés aux vizirs et aux princes (10 F le mètre). Robes de fillettes royales de 15 à 20 F seulement ! Foulards kabiles, que le propriétaire fort sympathique se nouera en vain sur le crâne.

La Medina : à l'angle de la rue de la Charbonnière. Gadgetière marocaine : théière à eau, menthe fraîche et thé vert, pains de sucre avec leur petit marteau.

Disques : 32, rue de la Charbonnière, s'y attarder des heures entières.

Friperies : 37, rue de la Charbonnière. Godillots de 14 et pantalons crasseux.

Rue Delsartre : une quinzaine de magasins de tissus africains, des imprimés à l'effigie de De Gaulle et Pompidou, un délire !

Dreyfus-Marché St-Pierre : Le seul endroit pour acheter du tissus. Au deuxième, M. Edmond, la crème des vendeurs.

Ne manquez pas d'aller prendre un bain de vapeur et vous faire masser. 10 F dans le boulevard de la Chapelle à l'angle de la rue de Tombouctou.

le Marais

Le Marais. Après les Halles ce sera bientôt au Marais de mourir. Poutres apparentes et interphones du futur quartier chic font déjà leur apparition. En attendant, les enfants jouent toujours dans les rues tandis qu'imperturbables passent en sautillant les superbes papillotes. Là aussi, les heures sont différentes et dans les boutiques on s'attarde et on bavarde bien au-delà de l'heure de la soupe. Surtout ne pas oublier le musée de la Chasse, 60, rue des Archives.

Hammam : 2 bis, rue des Rosiers. Mercredi et vendredi pour les dames, jeudi, samedi pour les messieurs. 20 F avec sauna, piscine et bain de vapeur odorant ! Spectacle démoniaque et surtout soirée mixte le mardi (pour les abonnés à la F.N.N.).

Pâtissier-boulanger : 27, rue des Rosiers. M. Finkeltagen fait les gâteaux les plus étranges : Strudel roumain aux noix, Sucher viennois au chocolat, cinq sortes de gâteaux au fromage à perdre la tête. Si vous tenez toujours le coup, essayez l'applestrudel, les bords ont un goût de Nirvana. Si vous résistez encore, seul le gâteau au pavot s'impose...

Souffleur de verre : 32, rue des Rosiers. Allez vous interroger sur les joues qui se gonflent tel les ballons débiles et voir naître les verres multicolores aux formes bizarroïdes.

Maison des Colonies : 44, rue Vieille-du-Temple. Tous les thés et les cafés de vos petits déjeuners. Empressé d'acheter, j'ai oublié les prix. En face, vente et achat de vieux journaux.

Carreaux du Temple : rue Dupetit-Thouars, tous les jours de 9 h à midi. Toutes les fringues à la mode et les vieilles hardes — un des derniers endroits où on prend encore son pied à marchander des heures et pour cent balles — accroupi à même le sol — un gris éternel où Jésus pourrait apparaître. Pantalons de velours de 35 à 70 F. Bottes, sacs, manteaux de fourrure ou blousons de cuir.

Western shop : rue Dupetit-Thouars. 30 F le jean. Prix pour les lecteurs d'**Actuel.**

Rue des Rosiers : vous trouverez toute la bouffe juive et d'Europe centrale. Pain azimes (Matzé), cornichons russes et aigres-doux, gelte fish (poisson farci).

La librairie du progrès : 23, rue des Etouffes, toute la mystique juive. Atmosphère poussiéreuse. Kabbale, zohar, etc. et aussi rue Richer.

Pourtant de minuscules restaurants arabes où on mange pour trois fois rien. Que des gens du quartier très familiers et parfois un chanteur qui s'accompagne au fond. Et puis, bien sûr, les cours à découvrir derrière les lourdes portes et le jardin du musée Carnavalet. Ressortez votre costume du dimanche, votre tube de brillantine et rendez-vous au Tango, rue Au Maire dans le 3e : Wao ! tout est dans tout et réciproquement.

Vieux Paris : 75, rue Vieille-du-Temple, fermé le soir. Plats à 4,40 F.

Le Petit Gavroche : 9 au 11, rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie. On y mange copieusement pour 10 F. Tenu par des fous de la marche à pied formés à l'exercice par le maoïsme. Beaucoup de passage et de bonnes rencontres.

Simon Latour : 5 bis, rue des Roziers. Couscous tunisien à 6,80 F.

la Bastille

Le dernier quartier de Paris où les concierges balayent leur trottoirs et vous saluent aimablement. On peut s'y perdre quelques journées entières. Quelques adresses pour attirer, le reste est encore à découvrir.

A l'artisan : 157, rue du Fg-St-Antoine. Faire semblant de vouloir s'acheter un caleçon bleu en coton à 5,75 F, essayer un nœud papillon et craquer pour le chapeau du chef à 10 F.

Passage St-Bernard : Une douce chaleur, le cuivre partout qui brille et des gens si aimables.

Modèles réduits : Demander le prix d'une caravelle pour y cacher le trésor de Rakham le Rouge. 7, rue de Lyon.

Le Grand Bazar : 66, rue de Lyon, 11e Respirez le parfum à la violette. Enfilez une salopette à 44,90 F, penser à enfermer le petit père en bleu de chauffe dans une malle en

osier à 75 F et lui souffler un ballon jaune avec de la pâte à ballon, 9,90 F les tubes de trois couleurs.
Le Caméléon : 59, rue de Charonne. Head shop sympathique, pipes à eau.
Comptoir Central du Liège : 36, rue de Lyon. Tout ce qu'on peut faire en liège s'y trouve. Ne pas sortir sans un bouchon débile à 3,50 F.
Bistrot : Le tapis tout doux du billard, le comptoir au milieu de la salle, les paluches de la patronne, le café dans le verre, le si bon café dans la bouche, wao ! Angle de la rue Théophile-Roussel et Antoine-Vallon.
Café des Quinze-Vingt : maison Ludinart, 11, rue Moreau. On peut y apporter son manger, boire un grog près du poêle, vérifier que les perruches sont les oiseaux les plus cons et rêver que la Wermacht remonte les Champs-Elysées.
Rue des Gravilliers.
Mais que font donc là tout ces Chinois ?
Coiffeur : le coiffeur le plus taré qui soit, la Turquie n'en a pas de plus beau. Shampoing et coupe : 5,70 F. Rasage : 2,75 F. 60, rue du Fg-Saint-Antoine.
Dératisation : 8, bd Richard-Lenoir. Pour les gens que les rats agacent ou pour ceux qui sont curieux de prospectus étranges.
Tout beau le bistrot : 10, bd Richard-Lenoir. On peut y acheter des verres de toutes sortes pour pas cher — à partir de 0,40 F. Assiettes blanches à 1,80 F. Ayez honte de ne pas avoir imaginé que ce genre de magasin existe.
Rue de Lappe : Tout d'abord acheter des sabots et un excellent saucisson aux Produits d'Auvergne et puis tout naturellement aller danser au **Balajo.** Se cramponner à la barre, à voir avant Naples. Consommation et entrée : 11,50 F. Matinée tous les jours à 15 h.
Avis : On trouve à louer dans ce quartier de grands ateliers d'ébénistes. Les loyers sont modérés et ces immenses volumes sont un grand pied à aménager. Renseignez-vous, il fait bon vivre dans le quartier Allez un r y flâner. La Bastille vit encore et vous découvrirez que le peuple de Paris n'a pas partout l'air gris. « Cent francs les trois salades, cent sous ! » ça existe encore, et au marché de la place d'Aligre, balloté par la foule on croit avoir encore cinq ans, à la fin du marché, vers une heure, du côté des arabes, on solde à mort, et c'est le moment de passer.

...et partout ailleurs

1960 : Montparnasse des artistes, Saint-Germain bohème, Saint Michel étudiant, la Huchette les beatniks et la Mouffe le printemps.
1970 : Montparnasse snob, Saint Germain Drugstore, Saint Michel CRS, la Huchette les indics et la Mouffe des trois flics. La rive gauche en dix ans est morte, ou presque. Envahie par les voitures, bariolée par les néons, défigurée par la tour, occupée par les flics et surtout abrutie par la mode et le fric. Aujourd'hui à une heure du matin, les rues sont désertes et les seules lumières sont celles des cars de la maréchaussée. Et, si en mai 68, les habitants jetaient des fleurs à la contestation, cette année ce sont des pots qu'ils envoient sur les manifestants. Pourtant la jeunesse s'y cramponne et c'est encore là qu'il y a le plus de freaks et qu'on fait d'intéressantes rencontres dans les cafés.
Montparnasse n'offre pas de lieux hospitaliers, il faut s'écarter d'un pas pour se rendre rue Vavin, **à Mandala** et rencontrer quelques têtes sympathiques. **A Saint Germain,** entre les enseignes du parking, les cloches de la Saint Barthélémy, les michetons de Publicis et les imbéciles des deux cafés, il ne sert à rien de s'arrêter, d'autant que le prix du café y est vraiment astronomique. On peut y déjeuner bourgeoisement rue St-Benoît ou au 14 rue du Dragon (plutôt bon, des efforts sur certains plats, menu à 13,50). En sortant à gauche dans le boulevard Saint-Germain, contemplez les papillons de l'empailleur du coin. Non loin de là, un café reste très sympa : **La Croix Rouge,** carrefour de la Croix-Rouge. Aux beaux jours, on mange le plat du jour à 6,50 sur des petites tables en plein midi et on fait la rencontre de l'amour de sa vie.
Si vous avez très soif, tendez votre verre au **Sauvignon** (angle rue des Saints-Pères-rue de Babylone) et ne manquez pas de goûter les délicieux cantals, chèvres, saucissons, jambons et pâtés un peu chers de cet authentique aveyronnais.

Dans ce coin, **trois squares** pour se filer rancart. Angle Saint-Pères-Saint-Germain, le long de l'église, angle rue Bonaparte-rue de Seine. **Une fontaine Wallace** pour s'abreuver (en face de l'église) et **un coiffeur** impensable un peu plus loin (256 Bd St-Germain). **Au 147,** vieux ors et argents de toutes formes à des prix normaux. Rue Bonaparte, aux Beaux-Arts, l'ambiance est sympathique et on se fait des amis en rentrant dans n'importe quel atelier. **Carrefour de Bucci :** plus de défonce, mais toujours à éviter, autant que le Vert Galant. **Rue Mazarine,** des frites garanties à l'huile d'arachides, deux librairies de vieux bouquins et un boulanger qui fait d'honnêtes palmiers, quoique un peu mous. **4 rue Grégoire de Tours,** l'éternel grec (menu à 8,50, plats entre 4 et 6 francs). Rue Dauphine, Pierre Scias et lui seul, dans sa librairie « **Actualités** » : tous les bons bouquins, la free-press et les derniers potins. Il est difficile de lui parler parce que des petits cons tarés le volent, et qu'il doit sans cesse surveiller. Se perdre un soir au fond de l'impasse de Nevers, entrée quai Conti. **10 rue Séguier,** Monsieur Mora, réparateur de stylos. **Rue St-André-des-Arts :** un couloir, des voitures et des passants. Place du même nom, un tabac ouvert tard, un éternel cordonnier et en face le naturaliste, à visiter aussi. Derrière les cars de flics, on peut apercevoir Saint Michel et son Dragon et espérer le châtiment des justes. La Huchette grouille toujours, surtout de provinciaux en goguette, le samedi soir. Les mecs de la route n'y sont plus depuis longtemps et le **Bistrot** est un endroit bien bizarre où la grosse tête de Marcellin a sans doute ses oreilles et ses entrées. Pour manger : Les pâtisseries orientales, mais autant les manger chez soi avec une tasse de thé. 2 restos : **Le Samouraï,** rue Xavier Privas, et **le Chinois,** rue St-Séverin-angle rue de la Harpe, pour le sourire de la patronne, ses disques et son Satay bidon. Rue St-Jacques, 2 cafés : **Le Petit Bar** et **Polly Magoo,** boaf... Par contre, 7 **rue Galande,** il faut absolument goûter aux acras de morue (3 francs) et au crabe farci (6 francs) chez le minuscule Antillais, si gentil, mais attention au punch ! Quai St-Michel, **l'Etoile d'Orient,** ouvert jusqu'à deux heures du matin et **Gibert** et ses occasions. Depuis quelques temps les rues sont barrées, mais quelques lauriers feraient mieux que ces messieurs en toile cirée.
Et si, déçu et plein d'espoir, vous partez vers la Mouffe, vérifiez l'orthographe et l'adresse du **Long Huep,** 11 rue de la Montagne Ste-Geneviève : une soupe saïgonnaise et un nougât mou à se pâmer. Pour le saké, réclamer un verre maléfique. **La Mouffe** est un des derniers quartiers de Paris où les maisons sont à la taille de l'œil, et il faut en profiter car déjà l'immobilier frappe dur. Rue Descartes, **le Mini Bar, le Bateau Ivre :** grillades et graillons en abondance. Un peu plus loin sur la gauche, rue Mouffetard, un petit resto bleu dont le nom s'est perdu, et bien sûr, **le Volcan.** Sur la place, **La Chope** a des vitres bien sales, mieux vaut aller au **Cinq Billards,** sur lequel il n'y a vraiment rien à dire. Rue Mouffetard, au 66, la fameuse **Soupe Chinoise,** assurément le resto le plus crado et le plus mauvais qui existe, mais on y est bien, et on peut s'interroger très gravement sur le dragon qui serpente au plafond, sans attirer l'attention. Plus bas, **le Troglodyte,** un théâtre qui refuse de mourir. Et bien sûr, tous les jours, le marché le plus cher de Paris, mais quand même un bon pied visuel.

Quelques adresses utiles

Mouvement parisien pour les couloirs à bicyclette : 43 rue du fg Saint-Martin 10e.
Les droits des piétons : 78 rue de l'Université, 7e.
Les Amis de la Terre : 25 quai Voltaire, 7e.
Comité de défense des locataires du 5e : Permanence tous les jeudis de 19 à 21 h., 37 rue Tournefort.
Le Vouvray : 102 rue Rambuteau, 10e. Si ça va pas la tête.
Quelques adresses pratiques :
Compagnons d'Emmaüs : Ile de la Loge, 78, Bougival. De 14 h. à 17 h. 45, du lundi au samedi. Autobus 258 au départ du pont de Neuilly. Manteaux en loutre de chez Révillon à 30 francs.

Au secours, au feu !

Le courtier d'assurances nous dit : « Désolé, pour ajuster normalement votre assurance incendie, c'est impossible », la raison suit, embarrassée : « La compagnie a appris qu'un promoteur était sur le coup pour faire raser l'îlot du passage d'Odessa et construire ! » Alors ? Eh bien, alors... alors... le risque d'incendie est trop grand, texto.
Nous avons donc appris deux choses :
1. Nous allons être expulsés à partir de juillet.
2. Les promoteurs sont suspects de pyromanie.
Alors, alors, évidemment, quelques petites tours de quinze étages sur l'îlot d'Odessa à côté du monstre de Montparnasse auront l'air toutes petites. Mais nous, là-dedans, à l'ombre des gratte-ciel, nous les gratte-menus, les gratte-petits, les pue-la-sueur de l'art pauvre, on a l'air de quoi ? De ce qu'on est... des expulsés qui n'ont pas de pot, des pots de terre face à des peaux de fesses mais, attention, des pots de terre j'en ai vus qui avaient deux mille ans, des fois ça tient le coup les pots de terre et puis, après, nous on y tient à notre Lucernaire, alors ? Eh bien, on ne partira pas, qu'est-ce qui peut nous arriver ? Pas un deuxième trou au pot, et puis, qu'est-ce qu'on a à perdre puisque le Lucernaire on n'a que ça !
Et puis, et puis, nous ne sommes pas les seuls. le Vrai Chic Parisien ex-Café de la Gare, qui ont, eux aussi, fait eux-mêmes leur lieu, rasé !... l'Académie Gœtz, le staffeur mouleur, le marchand de liège, le marchand de chaussures, Madame Papon et sa serrurerie — (Papon et serrurier ça ne s'invente pas !) —, la Bohème : que de souvenirs de jazz, de soirées folles, et Papa, le marchand de charbon qui nous apportait du fuel quand on avait froid pendant les répétitions. Un peu plus haut dans l'impasse une jeune équipe a fondé la Cour du Dragon, cela consiste en une trentaine de boutiques qu'ils ont faites eux-mêmes (eux aussi) chouettes, pop et tout, ça grouille, ça vit, ça ne sent plus la vitre aluminium mais les couleurs, la musique, et pan... un coup de bulldozer à gauche, pan... un centre, merde on croirait un sondage.
Venez tous visiter le passage d'Odessa avant les barricades. En attendant, le Lucernaire continue, tous les soirs sauf le lundi, à 20 h 30, 22 h et minuit. Venez nous voir, venez nous apporter votre soutien, et protester avec nous.

Christian Le Guillochet
Le Lucernaire, 18, rue d'Odessa, Paris-14 (DAN. 57-23)

Les Artisans Récupérateurs : 8 et 10 impasse St-Sébastien 11e, Mo St-Sébastien. Peausseries et chutes pour réemploi. Tissus, enduit plastiques. Textiles (pièces et coupons) revêtements de sol, moquettes etc. Des bons prix.
Za zen, 46 rue Pernéty. M. Sensee Taisen Deshimaru y enseigne l'art du Grand Maître, avec un peu trop d'autorité.
Carrosserie : Del Ré, 6 rue Louis Bertrand, Ivry, 93 (Porte d'Ivry).Des doigts de fée refont une voiture pour le prix d'une aile. Achat et vente de voitures. Y aller de la part d' « Actuel ».
Crous : 39, av. Georges Bernanos, 5e. tél. : 336 07-49. Offres d'emplois et liste gratuite des points d'hébergements parisiens (de 5 à 7 francs la nuit).
Bureau d'emploi des étudiants : 46 Bb Raspail.
Contact Information : 10 rue du Pélican 2e. Mo Palais-Royal. Contacts en tous genres.
American Center for Students and Artists : 261 Bb Raspail. Atelier de Free Jazz, cours de photo, danse, dessin, peinture, gravure, yoga, Taï chicuan etc. Resto à 7 francs. Un endroit de rencontre et souvent de la bonne musique.
Centre Américain : rue du Dragon on peut y lire gratuitement toutes les revues du monde entier. Photothèque. Des journées entières au calme.
Souterrain : organisation des ténébreux complots à Antony, 11 bis, rue Galipeau. 237.68.72. Exécution des ténébreux complots : partout.

SI VOUS FLIPPEZ :
Clinique du Docteur Orcel, 3 rue de l'Abbaye.
Hôpital Marmottan, 19 rue d'Armaillé, Paris 17e, 380 49-79. 24 heures sur 24. Dans le grand désert de l'aide aux toxicos et aux flippés, c'est encore le seul endroit où l'on puisse accrocher sa barque.
HEAD SHOPS :
Om Kashi, la lucarne, 7 rue de la Montagne Sainte-Geneviève, 6e. En place déjà depuis des années. De tout et des posters indiens.
Open Market, 58 rue du Roule, 10e. Free Press. comix, pirates et fringues, et beaucoup de passage.
L'arbre à Caméléon, 59 rue de Charonne, Paris 11e, fringues indiennes et népalaises, encens, disques, cassettes et parfums.
Banastan, 99 rue Legendre, 17e, tee-shirts : M. Natural, Freaks brothers, Keep ont trucking,

Les puces

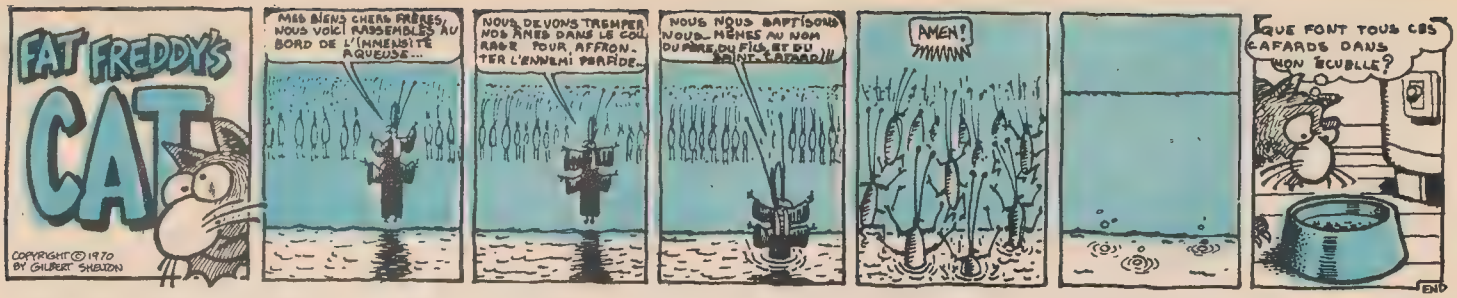
Place d'Aligre encore quelques trouvailles à faire, on ne sait jamais...
Bicêtre, avenue Paul-Vaillant Couturier, et Eugène Thomas, vieux souliers, outils rouillés. Pour les objets rares, y aller de très bonne heure. Mardi, jeudi et dimanche.
Porte des Lilas, dimanche, on y trouve peu de choses, mais parfois des trésors.
Montreuil, on peut s'interroger longuement sur la fonction, l'époque ou les noms des choses à vendre. Sans doute le seul endroit où on fait encore des affaires. De toutes façons à voir absolument.

EPICERIES OUVERTES TARD :
Chez Suson : rue de l'école Polytechnique, ouvert jusqu'à 24 heures.
Ali Baba, 22 rue de la Huchette, jusqu'à 24 heures. Alimentation générale à tendance nettement orientale.
Charcuterie du Tertre, 4 rue du Mont-Cenis, heures.
Llou Cheou Chen, 47 rue de la Montagne Ste-Geneviève, jusqu'à 22 heures, fermée le dimanche. Tout pour les chinoiseries.
THE :
Kitaï, 12 rue de Suresne, 8e, chic, mais les meilleurs thés.
L'Eléphant Vert, 25 quai de l'Horloge, Paris 1er, un des plus estimés de la place de Paris.
Viande : Boucherie Bernard, 4 rue d'Autun, 2e, 82 rue de Réaumur, 2e, 83-85 rue Saint-détail.
Charles, 15e, 20 à 30% moins cher.

Paris planète

Paris n'a pas de Disney land et bien qu'on ne se lasse jamais du spectacle du métro il est parfois bon de changer d'air. Nous avons visité quelques endroits maléfiques. Cette fois nous en sommes sûrs : le Malin est omniprésent.
Musée Grévin : 10, boulevard Montmartre (métro Montmartre. — Les glaces latérales de l'escalator qui étaient autrefois perpendiculaires à la pente et donnaient le vertige ont été remises dans le sens de la marche. La répression est partout !)

Tous les jours de 14 à 19 heures. 9 F. Partez à la dérive sur le radeau de la méduse, perdez-vous la nuit dans la jungle et retrouvez-vous dans le temple du monde au cabinet fantastique. Ne manquez pas le magicien et le jeu de glaces au plafond du grand escalier. Samedi, dimanche et vacances scolaires jusqu'à 20 h. Juste le temps d'une petite promenade jusqu'au **Rex,** 1, boulevard Poissonnière. Métro Bonne-Nouvelle. Samedi, dernière séance vers 0 h 15. Place 8, 10 et 11 F. Espérer qu'un jour on y projetera 2001. Le ciel d'été, les sièges cosmiques : les aquariums, sous l'escalator des mezzaines, le personnel à boutons dorés, les glaces déformantes ; la promenade aux w.c. et la caissière dans la caisse. Cet énorme paquebot vous occupera bien plus que le film.
Le Palais de la Découverte et son planétarium dont la Hyène a longuement parlé (**Actuel** n° 24), avenue Franklin-Roosevelt. **Tél.** : des films.
225-17.24. Se renseigner sur les programmes
Le Cirque d'Hiver : 110, rue Amelot. Roq. 12.25 (métro Filles-du-Calvaire ou Oberkampf). Places 8 à 25 F. Samedi 15 et 21 heures, dimanche 14 heures et 17 heures, mercredi 15 heures. La cavalerie, les trapèzes volants et les cochons dressés. Le mercredi est le jour gai où il y a le plus d'enfants. Le dimanche ils sont chics et le samedi soir on ne sait plus très bien où sont les clowns. Ne pas manquer à l'entr'acte d'aller tâter les éléphants.
L'exotarium : Aquarium tropical du Parc Floral de Vincennes (métro Porte-Dorée) de 9 h 45 à 12 h et de 13 h à 17 h 15. Entrée 3 F. dimanche 1,50 F). 20.000 lieux sous les mers. A voir absolument. Pendant que vous êtes là, montez sur le rocher du zoo contempler Paris et voir la girafe de haut.
Un autre aquarium : celui du **Trocadéro,** moins beau mais si ringuard. 1,50 F. Juste le chemin de la **Tour Eiffel.**
Près du pillier Ouest (S.O. 230e), le plus curieux jardin paysagiste de Paris. Découvrez les deux bancs au bord du lac aux canards, de l'un contemplez la Tour Eiffel et de l'autre le château en ruine. Tentez d'y pénétrer et d'y délivrer la princesse endormie. Interrogez-vous sur le banc et le petit temple blanc. Cherchez le trou dans la clôture, partez dans la montagne et pénétrez dans la caverne, mais attention à Mandrin. Touchez les pierre de la tour, une surprise vous attend. Sans doute l'endroit le plus maléfique de Paris avec le pic des **Buttes-Chaumont.** A visiter le soir de préférence.
Musées à découvrir : Musée Guimet, 6, place d'Iéna. Entrée 1,50 F. Ouverture des salles rénovées, une des plus belles collections de l'art asiatique. Bientôt, peut-être, la Chine !
Musée de l'Homme : Palais de Chaillot. Tout sur vous. 3 F.
Musée de la Marine : Palais de Chaillot. 3 F. A ne voir que les bateaux du hall.
Musée National des Techniques : 282, rue Saint-Martin. Métro Strasbourg-Saint-Denis. Automates et mécanismes de précision.
Musée du Louvre : il faut des mois pour tout visiter : les salles rénovées de l'Egypte pharaonique. 3 F.
et bien sûr le **Musée d'histoire naturelle :** 57, rue Cuvier. Métro Jussieu. Son tigre, l'immense cage d'oiseaux, des singes, ses brontosaures, ses vivariums où grouillent serpents et camélons. Ses minéraux, son jardin tropical, ses crocodiles et ses milliers d'insectes. La plus belle collection d'animaux empaillés périt sous la pluie et la vermine et le pavillon est fermée depuis dix ans, faute de crédits. Un scandale de plus dont tout le monde se fout.
En sortant, faites un tour à la **Mosquée,** rue Geoffroy-St-Hilaire, prenez un hammam et faites-vous masser et puis partez au 9e étage de la **Samaritaine** prendre une limonade. Admirez la vie exemplaire de M. Cognac-Jay et de sa digne épouse au petit musée qui leur est consacré. Enfin, allez mettre 1 F dans la lunette de l'Esplanade Panoramique et rappelez-vous de Paris sans ses tours.
Aux beaux jours, deux endroits où respirer et s'interroger : les nocturnes du Parc de Bagatelle, déserts et sublimes. Les jardins



japonais et jurassiens et la forêt des cèdres, 5, quai du 4-Septembre, Boulogne-Billancourt, près du pont de Saint-Cloud. De mars à novembre. Le super-pied pour 0,80 ct.

Marionnettes : Les meilleures sont celles du Luxembourg et les plus charmantes sont celles du Champs-de-Mars et des Buttes-Chaumont. Mercredi, samedi et dimanche, 4 F (impressionnante psychothérapie de groupe enfantine. Apparitions de Pandor et hurlements stridents).

Catacombes : Vite avant qu'on y installe l'électricité. 2, place Denfert-Rochereau, 1er et 3e samedi du mois à 14 h. 2 F. Se munir d'une lampe.

La Sainte Chapelle, boulevard du Palais dans la Conciergerie. Flash sur les vitraux à midi, entre deux malfaiteurs que l'on mène à juger, menottes aux mains.

Enfin : deux promenades hors de Paris. **Versailles.** La galerie des glaces et le lever du soleil devant la chambre du roi. Le zoo de Thouary : tous ces lions ! Et toujours le grand orgue de la cathédrale de Chartres. Cette liste n'est nullement exhaustive et les suggestions sont bienvenues. Enfin soyez plus maléfique que le Malin en personne. Eclairez n'importe quel monument de Paris, à l'heure, à la minute, à la seconde près. Les plus chers : Les fontaines du Trocadéro, 379 F la nuit, et la Tour Eiffel : 341 F l'heure. Le moins cher : un hôtel du Marais : 4,40 F. Entre toute une gamme de prix. Ecrire : Direction de la voirie parisienne, service des illuminations, 9, place de l'Hôtel-de-Ville. Avis : Il faut un fois dans sa vie prendre le R.E.R. et l'autobus 94 à deux étages. Il faut aussi s'entasser à Notre-Dame de Paris, le dimanche à 17 h 45. C'est gratuit et souvent grandiose. A la même heure, les concerts de Saint-Thomas-d'Aquin (s'adresser 27, rue de Seine, Paris-6e), et ceux de Saint-Séverin.

Des restaus...

Macrobiotiques

Guen Maï, rue de l'Abbaye, Mo St-Germain, 3 francs.

Le Zen, 41 rue du Fg Montmartre.

Le Bol en Bois, 15 rue Pascal, Mo Port-Royal, 4 à 10 francs.

4e) **Au Café Curieux,** 14 rue St-Merri, on mange et on boit dans un incroyable bric à brac où la tête en plâtre de Sacha Guitry voisine avec un ours en bois grandeur nature, une vingtaine de lustres, un escalier en colimaçon.

5e) **Chez Zizou,** 2 rue de la Montagne Ste-Geneviève, on peut manger jusqu'à 4 heures du matin. Journalistes défraîchis des quotidiens bourgeois. Repérable à son odeur de graillons. Vraiment pas cher.

Chez Sophie, 22 rue du Sommerard, salades à 1 F 75, aubergines farcies à 5 F 50, couscous à 7 F et des yaourts Sophie à 1 franc.

6e) **Mandala,** 11 et 13 rue Vavin. Le seul resto de freaks pour des freaks. On y mange pour 7 francs et on s'y gave pour dix. Une nourriture saine d'excellente qualité, des tartes délicieuses. Le soir on sert uniquement de très bons currys difficile à terminer. Tea Shop l'après-midi : plein de gens et de musique. Un endroit plus que cool où on se verra.

Le traiteur, on mange sur place autour d'une table, ou bien on emporte. Pas cher. Rue Lobineau, en face du marché Mabillon.

Aux Charpentiers, 10 rue Mabillon, fermé samedi et dimanche ; de la sciure par terre et beaucoup de chevelus. On mange fort bien dans ce dernier bistrot pour 12 à 15 francs.

Chez Wadja, rue de la grande Chaumière : pour quelques sous, un repas copieux. Toujours beaucoup de monde très agité.

Chez Gaudeamus, rue du Sommerard, derrière Gibert, un drôle de vieux restaurant russe, le borsch le moins cher de Paris et parfois de vieux messieurs sérieux et émouvants qui grattent violon et guitare.

14e) **Un Réunionais,** vers le 70 rue Daguerre, très très bon et pas cher, souvent plein.

Chez Vaillant, Bd Edgar Quinet, en face du cimetière Montparnasse, on mange pour 12 francs environ. Terrasse fort agréable en été.

15e) **La Rôtisserie.** Chez Claude Lavezzi, rue de l'amiral Roussin. C'est le seul resto où le menu est truffé de citations de Lenine. La nourriture n'en est pas moins copieuse et bon marché. Menu à 8 francs. Le soir, spectacles.

Le Commerce, rue du Commerce, grand bouillon du genre Chartier ou Julien. Mêmes prix, mêmes plats.

encore des restaus

Ier ARRONDISSEMENT

Julien, rue St-Denis. Un des rares endroits où on mange pour 5 F.

Bistrot des Halles, 7, rue Roule. Un petit menu à 10 F avec un miroton du chef.

L'Ecuelle, 28, rue de l'Arbre-Sec. Plein à manger et sain pour onze balles. Le vin c'est bon mais c'est cher.

Et toujours : **les 2 saules,** rue Saint-Denis, où les frites sont grasses et la saucisse dure à digérer. Mais le cadre est désuet à souhait l'addition fort raisonnable. Encore un peu l'atmosphère des Halles d'antan.

L'Epi d'Or, rue Jean-Jacques-Rousseau. On y attend moins longemps ces derniers temps. Très bon saumon, super château et succulentes quenelles. Ouvert jusqu'à l'aube. De 10 à 25 F.

Le Caméron : Le resto de la légion. Le menu à 8,50 F et 10 F. Grand choix à la carte. Très bon et copieux pour le prix. 5, rue Pierre-Lescot.

Chartier, rue Montmartre, 40 ct plus cher que Julien.

IIe ARRONDISSEMENT

Brouillet : 5, rue Paul-Lelong. Un gros menu bien chaud, avec un peu de rouge (pour 10 F tout juste). Les riches peuvent aussi prendre un gigot à la carte et des crèpes, et de la confiture et du vin dans la cave. Fermé le soir.

IVe ARRONDISSEMENT

Le monde des chimères : 69, rue St-Louis-de-l'Ile. C'est très bien mais le menu est cher 13,50 F) parce qu'il y a du vin dedans.

Le Trumilon : 84, quai de l'Hôtel-de-Ville. Plein de plats du patron, dans un décor de rêve, avec des prix fous fous fous (12 ou 14 F). Sans le vin : il fait soif car c'est long.

L'Hôtel de Bourgogne : rue Saint-Louis-en-l'Ile. Le meilleur glacier de Paris. Hélas bien désagréable.

A la Bastille : chez de belles dames, rue des Tournelles, trois restos se suivent et accueillent bien, le premier surtout, face au mirifique hôtel de voyageurs ; le patron marseillais vient tout goûter dans votre assiette. A partir de 8 F sans le vin.

Ve ARRONDISSEMENT

Evidemment **St-Michel** et les alentours. Les mille et une machines à frites suintant l'huile de vidange, mais aussi les couscous très durs de la rue Xavier-Privas à partir de 4 F sans mentir et sans boire). Les brochettes sont bonnes et très chères rue St-Séverin. On peut aussi se battre pour chercher une table dans les pizzerias toujours bourrées une pizza vaut dans les 5-6 F).

Ailleurs, **de la place Maubert à la Contrescarpe.** On mange comme des ogres en moult petits bistrots plein de joie. Des couscous de la **rue de Bièvre** aux pizzerias **de l'angle rue des Ecoles-rue de la Montagne-Ste-Geneviève.** La reine de celles-ci : **la Pulcinella,** au premier étage le patron offre le vermouth à ses amis). Plus haut, rue Descartes, à la Contrescarpe et rue du Pot-de-Fer, des dizaines de salles le plus souvent trop chères. Le roi des rois du lieu s'intitule **le Volcan,** le patron grec vous offre tout à moins de 10 F. Il fait bon y venir (angle rue Descartes-rue Thorier).

VIe ARRONDISSEMENT

Les frites aussi. **Restaurant des Arts :** 73, rue de Seine. Petit endroit chouette et snob avec des petites omelettes pas trop chères. Le quartier en est plein : rue de Seine, Bonaparte, et même rue de Buci derrière les flics. Rue des Canettes, des pizzerias bondées avec des tartes infectes et Georges, et son bistrot-épicerie, plein de poivrots étranges. Ouvert jusqu'à deux heures du matin. La meilleure pizzeria rue Mabillon, la plus proche de l'église St-Sulpice. **Le Procope,** rue de l'Ancienne-Comédie. Déjeuner menu à 9,50 F et pour pas cher un très bon vin (réserve Procope).

La Crèmerie : rue Grégoire de Tours. Tenu par un prof de philo. Steak au feu de bois à 6,50 F. La sauce des crudités mazette !

Le Petit St-Benoît : en bas de la rue St-Benoît. Une cuisine de grand-mère. On peut manger le hachis sans angoisse. Service rapide et aux beaux jours tables dans la rue. De 10 à 15 F.

VIIe ARRONDISSEMENT

L'Escale Bleue : 196, rue de Grenelle. Un menu correcte pour 11 F; peut-être de célèbres voisins de table. **Rue Pierre-Leroux** pour 11 F aussi chez une terrible patronne, un menu épais avec soupe énorme et onctueuse.

IXe ARRONDISSEMENT

L'inverse : angle rue de Dunkerque-rue de Rocroi, un vieux restaurant de gare avec des banquettes moelleuses et un pantagruélique menu. Pour 10 F ou moins.

Le Petit Dominique, rue de Trévise. Y goûter le poisson qui rigole. 15 F environ.

XIe ARRONDISSEMENT

Des adresses pour des gens bien. Chez Georges, 1, rue du Chemin-Vert. Georges est sévère mais juste et brave. Menu gras à 8 F. Munchner Pschaubrau Hans, 14, place de la Bastille. Une grosse choucroute et une bière mousseuse pour moins de 10 F.

XIIe ARRONDISSEMENT

Le Petit Pot : 180, rue du Fg-St-Antoine. « Recommandé aux anciens combattants », chaussez-vous d'un béret basque et mangez, buvez tout votre saoûl pour 8 F. **Les Routiers,** 9, rue Antoine-Vallon, plats à 5,50 F.

XIIIe ARRONDISSEMENT

L'Arago, 13, bd Arago. Triste, peuplé de vieux désanchantés. Nerveux, schizos, paranos, courez-y !

Chez Jacquie : 19, rue Croulebarbe. Menu à 10 F. La patronne est adorable et vous offrira l'apéro.

Chez Françoise : 12, rue de la Butte-aux-Cailles. Menu à 8 F et fanfare le mercredi. Fêtes et anniversaires de famille.

XIVe ARRONDISSEMENT

Montparnasse, les rues délabrées autour d'**Actuel,** les chantiers du monde futur !... Les couscous trop chers rue de l'Ouest et voisines, mais, rue de la Gaîté, rue d'Odessa et parallèles deux-trois restaurants à crêpes vraiment bretons et pas chers : 12 F.

Les mille colonnes, rue de la Gaîté : on y va trop souvent. Vous nous y verrez peut-être.

Au Petit Bar, 7, rue de la Campagne-Première, c'est bien propre et pas cher.

Pour les XVIIIe, XIXe et XXe arrondissements, voir les quartiers privilégiés plus haut.

et des hôtels

Les hôtels indiqués dans cette liste offrent des chambres à des prix allant de 11 à 16 F la nuit pour une personne, et de 14 à 18 F pour deux personnes.

PARIS-5^e
MODERN
5, rue Broca. Tél. : 331.23.29
Métro : Censier-Daubenton.
HOTEL DES NATIONS
29, rue des Ecoles. Tél. : 033.62.14
cat. B.
Métro : Maubert-Mutualité.
HOTEL DES MINES
125, bd St-Michel. Tél. : 033.32.78
Métro : Port-Royal.
VICTORIA
6, rue Tournefort. Tél. : 707.01.04
Métro : Monge.
HOTEL DE L'AVENIR
52, rue Gay-Lusssac. Tél. : 033.76.60
Métro : Luxembourg - Odéon.

PARIS-6^e
PRINCESSE
4, rue Princesse. Tél. : 326.00.10
Métro : Mabillon.

PARIS-7^e
HOTEL DE LA MOTTE-PICQUET
30, av. de la Motte-Picquet. Tél. : 551.09.57
Métro : Latour-Maubourg - Ecole Militaire.
HOTEL DE L'ALMA
32, rue de l'Exposition. Tél. : 705.45.70
Métro : Ecole Militaire.
HOTEL DE LA TOUR EIFFEL
17, rue de l'Expositoin. Tél. : 705.72.90.
Métro : Ecole Militaire.

PARIS-9^e
HOTEL SAN FRANCISCO
32, rue Henri-Monnier. Tél. : 878.26.00
Métro : Pigalle.

PARIS-10^e
LIBERTY
16, rue de Nancy. Tél. : 208.60.58
Métro : Château d'Eau.
PARIS NORD-EST
133, Fbg-St-Denis. Tél. : 607.40.20
Métro : Gare de l'Est.

PARIS-11^e
BELLEVUE
114, bd Richard-Lenoir. Tél. : 700.39.12
Métro : Richard-Lenoir - Oberkampf.
HOTEL DE PARIS
91, rue Oberkampf. Tél. : 357.02.09
Métro : St-Maur.

PARIS-12^e
HOTEL DU COMMERCE
33, bd de Reuilly. Tél. : 307.41.58
Métro : Dugommier.
NOUVEL HOTEL
9, rue d'Austerlitz. Tél. : 307.44.66
Métro : Gare de Lyon.
PRINTANIA
91, av. du Dr-Arnold-Netter. Tél. : 307.65.13
Métro : Porte de Vincennes.

PARIS-13^e
HOTEL DES BEAUX-ARTS
2, rue T.-Féron. Tél. : 707.52.93.
Métro : Tolbiac.

PARIS-14^e
HOTEL DES PLATANES
42, av. Jean-Moulin. Tél. : 828.24.24.
Métro : Alésia.

PARIS-15^e
JOIGNY
8, rue Saint-Charles. Tél. : 734.33.35
Métro : Bir-Hakeim.

PARIS-17^e
L'ECLUSE
20, rue de l'Ecluse. Tél. : 522.49.26
Métro : Place Clichy.
METROPOLITAIN
22, rue Boursault. Tél. : 522.45.34.
Métro : Rome.
SPLENDID
1, rue Lacroix. Tél. : 627.34.66
Métro : Brochant.
VILLIERS
18, rue Cl.-Pouillet. Tél. : 227.81.69
Métro : Villiers.

PARIS-18^e
FAMILY
30, rue Custine. Tél. : 606.75.85
Métro : Château Rouge.

PARIS-19^e
CYRNOS
10, rue de Tanger. Tél. : 208.03.38
Métro : Stalingrad.
PAX
214, bd de la Villette. Tél. : 206.51.95
Métro : Stalingrad.

PARIS-20^e
FLEURY-HOTEL
128, rue Villiers-de-l'Isle-Adam. Tél. : 636.12.77
Métro : Pelleport.

P.S. Il existe d'autres hôtels encore plus isolés dans le 14e, Ménilmontant, Montmartre, les Halles ou la Bastille si l'on veut vraiment avoir la paix, ou même des meublés, ce qui revient parfois moins cher qu'un studio design. Notamment du côté de la rue de la Roquette on peut trouver des hôtels à 10 F la nuit.

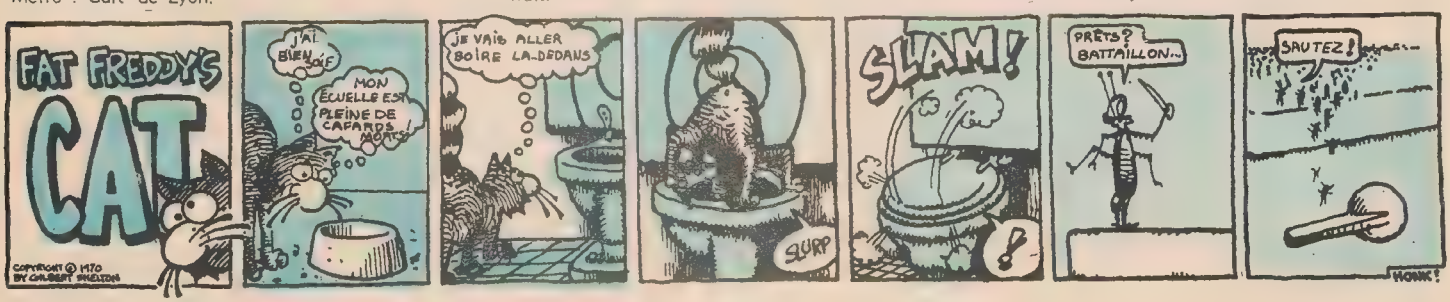
Librairies qui diffusent l'underground

La Commune : 23, rue Geoffroy-St-Hilaire. Paris 5e. (La plaque tournante de nombreux militantismes, l'ancien bastion de VLR.)
Open Market : 58, rue des Lombards, Paris 1er.
Parallèle : 47, rue St-Honoré, Paris 1er. (Une salle de lecture pour y dévorer les petits canards.)
Librairie des artistes : 48, rue Damrémont, Paris 18e.
Galerie 3 : 11, rue Bernard-Palissy, Paris 6e.
Shakespeare : 37, rue de la Bûcherie, Paris 5e (vieux repaire des beats, on peut s'y avachir, feuilleter des livres anglais qui sentent le moisi et voir passer les poètes anglo-saxons de Paris.)
Le Droit à la Paresse : 92, rue Oberkampf, Paris.
Librairie des Non A : 9, rue de Lyon, Paris 4e (crypto situs).
La Souris Papivore : rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris 4e. (Beaucoup d'autres activités marginales.)
Pour acheter des livres avec 20 % de réduction : Savoir, rue Malebranche, 5e, et aussi 1, rue de Médicis, 6e.
La Joie de Lire : rue St-Séverin, Paris 5e. (Les deux boutiques face à face de Maspéro. On y trouve à peu près tout.)
Tarantula : 127, bd St-Michel, Paris 6e. (Quelques bouquins anglais, beaucoup de sous-books.)
Le Minotaure : 2, rue des Beaux-Arts, Paris 6e. (Spécialité de livres et revues de cinéma surréalisme et autres bizarreries très chics.)
Le jargon libre : 6, rue de la Reine-Blanche, Paris 13e (anarchistes).
La Guilde : 18, rue de Turbigo, Paris 2e. (Tout plein de brochures lettristes.)
L'Envers du Miroir : 28, rue Henri-Barbusse, Paris 5e (surréalistes bon teint).
Publico : 3, rue Ternaux, Paris 11e. (anars).
Le Palimugre : rue Dauphine, Paris 6e (chic et cher, art et surréalisme).
La chasse au Snark : 33, bd St-Michel, Paris 5e (de tout).
Les yeux fertiles : 2, rue Danton, Paris 6e (art et bouquins cornés mais souvent intéressant en solde).
Bauftophédron : 5, rue d'Arras, Paris 5e.
Tschann : 84, boulevard du Montparnasse, Paris 14e (bien achalandé).
Le Scarabée d'or : 8, rue Fontaine, Paris 9e.
Nouveau Quartier Latin : 78, bd St-Michel (énorme choix de livres anglais).
Librairie Minerve : 79, bd St-Michel (soldes étonnants).
L'œil écoute : 20, rue du Vieux-Colombier (soldes).
L'Abeille d'Or : 2, rue Roger-Collard, Paris 5e.
La Hune : 170, bd St-Germain, Paris 6e (bien achalandé mais pas sympas).
Librairie des Deux Mondes : 10, rue Gay-Lussac, Paris 5e.
Tractakus : 9, rue Linné, Paris 5e.

Vêtements de folles

Les adresses de marchands de vieux vêtements commencent à circuler, je vous en donne quelques-unes : « Vêtements anciens », 69, rue Saint-Denis, « Mauve », 3, rue des Prêcheurs, « Muses d'Europe », 64, rue de Seine, « Masson et Caille » (vêtements ecclésiastiques), 22, rue St-Sulpice, et bien sûr les Puces.

Un jour que je trainais, chantant « All I need is a hamburger », je me suis arrêté devant une vitrine, 58, rue Pierre-Demours : bottes et robes en panthère, jupes et costumes lamés or et quelques photos de star style « Hollywood revisited », le magasin s'appelle « F.G. Galaad ». Je suis rentré dans cette boutique aux murs laqués noirs, éclairée par des lustres de cristal. Deux couturiers l'ont ouverte il y a deux mois ; ils voudraient ressusciter la mode des années cinquante, des stars et des premières surprise-party. C'est ainsi qu'il ont fait imprimer des tissus à l'effigie de hamburgers ou de bouteilles de Coca-Cola, et vendent chemisiers, vestes et robes coupés dans ces tissus. On découvre au-dessous des posters d'Elvis Presley des pes moulantes en lurex argent (230 F), des « jupes rock and roll » mi-mollet, à volant, en satin, soie imprimée ou lamé, à porter avec des bas couture (à partir de 195 F), et des porte-jaretelles en dentelle de toutes les couleurs (70 F, on ne vend plus paraît-il que 32.550 porte-jaretelles en France par an), des robes fourreau très décolletées et dos nu en imitation jaguar, panthère, tigre ou zèbre (420 F), des pantalons et des robes fourreau lamés or (à partir de 195 F)



trip à la mode de Bretagne

S'il vous prend un jour l'envie de voir de vos yeux où finit la vieille terre et que, tout naturellement, vous décidiez d'aller traîner vos grolles à la Pointe du Raz, dans le Finistère, passez donc par Brest. Il y a un trip breton, je l'ai rencontré.

Donc, vous débarquez à Brest. Trempé, transi, vous êtes affamé et ne savez où coucher. Il y a bien quelques troquets où l'on peut bouffer pour six ou sept francs : et une demi-douzaine de blocs de béton baptisés « Maison de Jeunes », dans les terrains vagues. Le port aussi. Où l'on peut se faire embaucher pour dix sacs par jour. Avec un peu de chance, vous pouvez même assister à une manif gauchiste (une cinquantaine de mecs en moyenne) ou bretonne (quelques centaines) dans les rues vides. Mais une indicible envie de vous flinguer vous prendra vite à la gorge. A ce moment-là, rappelez-vous cette adresse, 124 rue du Gueimeur à Brest et sortez vos fleurs. Ici est né Merlin Arc-en-Ciel. Un collectif de la communication en quelque sorte. Entrez.

D'abord... tout d'abord, vous pouvez bouffer (pour cinq francs environ) macrobiotique ou agro-biologique (ça reste à décider). De menu, point. Pas plus que quand vous allez manger chez des copains. Des produits « naturels », rapportés de fermes amies par les membres d'une coopérative d'achat, tapie dans les sous-sols de la maison. Si vos pulsions créatrices vous démangent, un atelier est à votre disposition avec, bientôt, un métier à tisser. Poussez une porte encore, et vous tombez sur une cathédrale : 200 places. Il est question d'y égayer de gros cubes en bois, et de tous peindre en blanc. Lightshows, concerts et festivités diverses y prendront toute leur saveur. Pour peu que vous débarquiez un mercredi après-midi, vous risquez fort de déranger une effervescence enfantine, et de recevoir de la gouache ou des accords de biniou dans la poire. Les gosses du quartier sont bienvenus. Ainsi que tous les vieux ! La maison abritait jadis un club de pétanque, dont les ancêtres bretons se souviennent, la gorge serrée. Depuis que « Merlin » est en chantier, ils sont nombreux à rôder autour. Viendront, viendront pas ? Si les cheveux longs et le pop ne leur font plus peur, la langue bretonne est encore le meilleur moyen pour faire ami-ami avec eux... Hélas ! les Merlinois la parlent très mal. (Mais ils sont prêts à accueillir une école de Breton).

Idéal, le pied breton, non ?

Pas si simple. Recommençons : il était une fois quelques freaks, un ancien marin, un comptable, une dizaine d'étudiants, autant d'ouvriers, qui décidèrent de se brancher à mort sur la nouvelle culture. Le bruit courut dans la zone. On rappliqua aussitôt de partout. Y en avait marre de parler de Révolution dans le vide. Un seul ciment faisait l'unanimité : changer de bain. Changer la musique. La vie. Mais personne, bien sûr, n'avait le premier kopek.

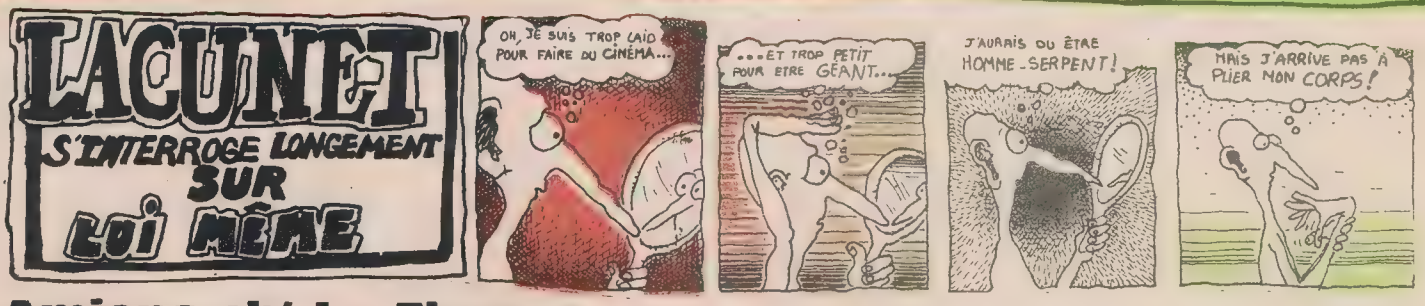
Alors fusèrent les premiers concerts. Tribu, Zig-Zag, and Co acceptèrent de jouer pour rien, ou pour pas grand-chose : un cadeau de quelques centaines de milliers de francs, qui fit sortir le projet des limbes. L'affluence des moineaux des zones redoubla, chaleureuse, mais bigrement passive. Et quand, au début de l'automne, commencèrent les gros travaux, les moineaux s'endormirent sur place. Et les Merlinois se grattèrent longuement le crâne : ils ne se sentaient pas la force de lancer une vraie commune de 60 personnes et plus. Pas l'envie non plus. Ils ne voulaient pas se cristalliser dans un pied trop rigide. Car « Merlin » cherche, en fait, davantage à être une grosse baraque d'accueil qu'une commune. Et les leaders, les gourous actuels, voudraient pouvoir un jour reprendre la route, sans qu'il y ait de casse.

Alors, où vivent-ils, ces mecs ? Dans trois ou quatre petites communautés, implantées dans la campagne proche de Brest. Je dis bien « les mecs », parce que les nanas sont encore plutôt rares, ce n'est pas la moindre des vicissitudes merlinoises. Et les visiteuses ont parfois ressenti une ambiance un peu trop « mâle ». Misère lucide et... passagère ? Communautés provisoirement mâles, donc, définitivement rurales, sans être agricoles. L'une d'elles se consacre au light. Une autre à la vidéo et au cinéma. La plupart des Merlinois bossent actuellement à l'extérieur, pour s'acheter du matériel. Il y en a même une trentaine qu'on a accepté d'embaucher dans la même boîte. Boîte d'engrais chimique ! Eh oui ! mais pour 7 francs de l'heure). Pas de gros problème financier : le loyer de « Merlin » n'est pas plus élevé que celui d'un petit appartement parisien.

Rose, l'avenir est-il donc rose et bleu ?

Les Merlinois se grattent toujours la tête. Ils ont dû « vider » quelques moineaux. La communication en a pris un coup. Impossible d'assembler ces volatiles entre eux, alors ils errent... C'est le gros point noir qui ternit les regards incandescents. Comment communiquer à l'intérieur de la nébuleuse qu'ils ont mis sur pied ? Et avec l'extérieur ? Comment organiser des tournées de concerts avec d'autres communes ? Où sont ces « autres » ? Allo ? Hey ! !

Patrice Ben Aarsil.



Amiens ch' La Fleur

L'underground, le parallèle et le bel aujourd'hui de la contreculture, rien dans cela qui évoque l'image d'Amiens, capitale picarde, et à juste titre malgré l'audacieuse Tour Perret qui domine la ville depuis 40 ans déjà.

Et pourtant. C'est bien là, à quelques pas des « hortillons », étranges jardins de terre noire qui flottent sur les marais — aujourd'hui menacés par la gangrène immobilière — que naquit l'Internationale Merdique, et sa section française, la seule pour le moment : le Groupe de Recherche des Illettrés. C'est bien là, dans un pavillon néo-gothique qui ne s'ouvrit pas à mes appels réitérés, que fut conçu **Ch'La Fleur,** journal régionalisant gaucho-parallèle et populaire. C'est à l'entresol d'un grand et triste ensemble que gît le « dinosaure », symbole expressif du groupe des Ecologistes pour la sauvegarde des espèces vivantes. Amiens donc ne dort pas, et la discrète araignée de l'underground y tisse patiemment sa toile. « A l'origine, il y avait moi, me dit sans fausse modestie Génie Vanthier, et quelques amis. »

Ainsi définie, l'équipe se proposa très tôt un objectif ambitieux : réaliser un contre-carnaval à Amiens au printemps 1972. Ce fut une grande réussite, six cents freaks venus parfois de fort loin, tournèrent en ridicule la fête ventrue et marchande, une chienne fut élue miss Carnaval — ce fut la première expression publique des femmes qui se sentent objet —, on joua de la fanfare, du tambour, de la flûte et l'on se retrouva deux cents entre les murs épais de la citadelle. Qu'importe, il y a eu quelques moments de réelle joie. L'après carnaval vit la naissance du N° 1 du bulletin Kévi Konvi, qui s'appelle aujourd'hui « Quaiviquonvi », et l'internationale merdique devint un de ces grands mythes qui permettent aux hommes de mieux vivre. Diffusion : 200 bulletins, par la poste essentiellement. Malheureusement, le petit groupe subit d'obscures et pénibles crises de sommeil. Rien depuis le carnaval sinon, à nouveau, le projet d'une grande fête de printemps : une réunion dans les carrières abandonnées des bords de la Somme en a retenu le principe. Faites donc des propositions à Génie Vanthier, 9, rue Jean Catelas, Camon 80. Illettré de très grand talent, Génie entretient une correspondance abondante avec quelques autres auteurs ou poéteux du genre Daniel Biga ou Rokin Yaset.

Pour vivre, il accepte tous les travaux, tantôt balayeur, photographe occasionnel, mais il vit chez ses parents — d'ailleurs charmants — faute de trouver des communautaires décidés. Françoise, étudiante en lettres, Régis qui travaille à la SNCF, loin d'Amiens, quelques amis avec qui l'on fait parfois tourner une ou deux tables, un underground paisible, un peu somnolent, comme le paysage, comme le ciel nuageux, « et puis, tu comprends, je n'ai qu'une bicyclette, alors pour aller voir les copains, j'hésite ».

L'ambition de Ch'Lafleur est plus enracinée : imprimé, ce micro journal fit d'emblée 5 000 petits, tous ne sont pas diffusés, il s'en faut. Mais on commence à le connaître, on le trouve même dans les hyper-marchés. On y traite de politique, beaucoup, d'écologie, de cette vie quotidienne où « rien ne marche comme on voudrait ». Pas sectaire, il a réussi à regrouper presque tous ceux qui veulent parler, des maos, des anars, des Illettrés (Ch'Lafleur, BP 71 B, Amiens).

« Nous ne voulons pas seulement être un journal, nous voulons aussi utiliser les films, le théâtre, les conférences et surtout les fêtes pour les détourner de leur finalité habituelle et les orienter vers une

BATEAU EN FERRO-CIMENT SAUVAGE

Il y a des gens, au bord de l'étang de Thau, juste un peu au sud de la colline de Sète, qui, sans bruit ni théorie, sont en train de dégager une petite solution pas bête qui concilie le voyage et la communauté : ils construisent des bateaux.

Ça paraît évident, presque con ! C'est ça la grande idée ? Eux l'ont longuement mûrie, et sont passés à la réalisation il y a un an et demi : le premier rafiot a pris la mer cet hiver, il mesure quelque chose comme trente mètres de long, tout de fer et de ciment. Sa voilure sera celle d'une Goélette. J'ai demandé : « **Pourquoi ? C'est plus rapide, plus costaud ?** ». Un type roux m'a répondu, gentiment : « **Non, je ne sais pas... C'est surtout plus joli** ».

A l'origine, il y a Pierrot. Ancien des Beaux-Arts, dix ans de bourlingue sur les flôts tumultueux, des mèches de cheveux épaisses comme des cables, c'est lui qui a lancé l'idée et dessiné le plan des deux plus gros bateaux. Et puis, il y a plusieurs paumés de Haute-Savoie (sic) qui sont tombés là, comme des Chleuhs de Ouarzazate peuvent se retrouver à Aubervilliers.

En gros, trois personnes travaillent en permanence sur chaque bateau. Trois ou quatre autres resteront en ville jusqu'au bout, pour gagner le maximum de fric. Le restant bosse chez les commerçants du coin, souvent pour des salaires de misère (dans un camping, par exemple, 1,75 F de l'heure !).

Leur technique est très simple... un peu longue, et très emmerdante. L'idée des bateaux en ferro-ciment est en train de se répandre, à partir du Canada. On construit une carcasse avec du fer à béton de taille variable. Pas une seule soudure, tout est lié. On y plaque dix, douze, quinze couches de grillage fin qu'il faut ligaturer (c'est pas la merde) des centaines de milliers de fois ! Cette partie de la construction dure entre un an et demi et deux ans. Ensuite, tout va très vite, dans un feu d'artifice de béton : en quarante-huit heures, on projette le ciment là-dessus. Cinquante personnes sont nécessaires pour cette opération très délicate. Le béton sec, peinture, vernis, et sploutch !

Complètement achevé, chaque bateau aura coûté à peu près 10 briques (au Monoprix, 10 fois plus, au moins 100 briques). Ils seront entre dix et quinze nanas et mecs là-dessus. Possible... Au début, j'ai bel et bien vu cinq de ces magnifiques galères, suspendues à leurs portiques, et j'ai pensé à une armada communautaire, à quelque chose d'énorme, comme une douce horde de romanichels marins. On m'a vite détrompé : trois des rafiots appartiennent à des déviationnistes individualistes. Une sombre histoire. Très facile de débarquer un soir, drapeau noir déployé, « **Salut, moi aussi je hais cette putain de société. J'ai un peu de fric, je voudrais faire un bateau avec vous** ». Comme une lettre à la poste... et les freaks se retrouvent un beau jour, sans avoir très bien compris, simples salariés, bossant pour des mecs qui, une fois le départ proche, annoncent tout de go que, tous comptes faits, ils n'emporteront sur les flots que bobonne et les enfants.

Les freaks en ont quand même retiré de quoi construire leur propre engin ; et Pierrot a perdu quelques illusions. Mais il en a encore pas mal.

Et après ? Là, quelques sourires qui me disent que je les emmerde avec mon questionnaire. « **Après ? On cherchera une île déserte. Il paraît qu'un cocotier nourrit une personne pendant plusieurs vies** ». A bord de machins de trente mètres, ils la trouveront certainement.

Mais, en dehors de cette île qui sous-tend leurs rêves et leur permet de tenir jusqu'au bout, ils ont bien quelques idées...

« **Activités secondaires, broutilles entre deux îles, parce qu'on n'est pas chauvin** » ; quelques idées pas cons non plus :

D'abord, les bateaux peuvent être loués, charters and Co.

Ensuite — là ça devient plus calé — ils ont acheté des machines-outils qui leur permettront d'opérer de menues réparations dans les ports : station-service flottante.

Ils veulent même apprendre à tisser, pour faire leurs voiles tout seuls (ils vont contacter pour cela des primitifs de Brassac, dans le Tarn). Ce sont bien d'affreux marginaux, il ne faut pas s'y tromper, ça finit par vous crever les yeux. D'ailleurs, j'ai entendu parler de chèvres et de culture d'algues à bord, de cuir, de poteries. Débile. Ils sont en pleine régression, et débarqueront un jour, sur la plage de leur Inde, nus et hagards, sans rien à proposer aux indigènes.

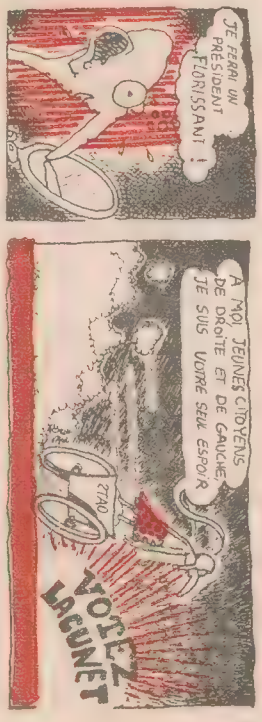
Patrice van Eersel.

Marseillan-Plage, chantier naval, route du canal, Hérault.

libération », dit Alice. Déjà un groupe vidéo se met en place.

Plus neuf encore, le Dinosaure est la parole du Groupe Ecologiste pour la sauvegarde des espèces vivantes. Partis une dizaine, ils sont trente ou plus. Pour Joël, le combat écologique ne s'arrête pas à la défense des petits oiseaux. Une communauté se prépare, hors de la ville. Plus lointaine, l'école parallèle. L'avenir n'est pas sombre. Pour le moment, on prépare une manifestation le 8 avril : défense de la baie de la Somme. Là où règnent les marais tranquilles, où s'ébattent des espèces animales rares, presque disparues, on va injecter des milliers de touristes, autoroutes, motels, clubs. Si près de Paris ça se vendra bien, mais eux, Joël et ses copains se voient très mal en Indiens de réserve... (Joël Mouchet, 15, rue René Fonck, 80 Amiens).

Rien pour le moment n'unit ces combattants de l'ombre ; il manque l'étincelle, un local où les écrits de chacun se voisineraient, une librairie pourquoi pas ? Un lieu où se trouver à toute heure. Le mouvement n'est pas encore venu. Il paraît qu'à Lille on fait aussi des projets, mais qui sait ce qui se passe à Lille ? C'est à plus de soixante kilomètres.



Debré revient très fort

Espira de l'Agly, village de 2.000 habitants, dans les Pyrénées-Orientales. Il y a quelque temps a été décrétée, sans consultation populaire d'aucune sorte, la création d'une ZIN, dont le territoire empiéterait sur diverses communes, en particulier : Espira, Salses, Rivesaltes... Ces terrains seraient cédés par l'armée, celle-ci s'appropriant une superficie plus étendue, dont la plus grande majorité ferait partie de la commune d'Espira. Le maire a décidé de s'opposer à la création de cette zone industrielle. Parce que :

1°) L'armée s'approprie tout le territoire français, alors qu'elle n'en a pas besoin (et, implicitement, on découvre toute une idéologie là-dessous qu'il n'est pas la peine de dévoiler !).

2°) Cette armée ose encore une fois s'attaquer à la commune d'Espira, après avoir causé en 1968, sur cette même commune, par son imprévoyance et sori irresponsabilité, la mort de deux jeunes garçons de 12 ans, et l'invalidité de deux autres jeunes du même âge. Ils sont morts parce que l'armée a tiré des obus de guerre, qui n'ont pas explosé, et qu'on a laissés sur le terrain : personne n'a été révoqué, ni puni.

C'est alors que notre belle machine administrative, méprisante, centralisée et répressive, se mit en marche. Le préfet a donné — sans doute sur ordre parisien — des mots d'ordre de rigueur extrême pour tout ce qui touche Espira. La gendarmerie a envahi la ville (alors qu'elle avait la chance d'être une ville sans flics), et ça a commencé, la répression, la sanction impitoyable de la moindre infraction.

M. le maire — socialiste, mais nullement gauchiste — continue. La population le suit : pétitions, signatures... C'est une population parfois irritante, peu politisée, de morale conservatrice, mais c'est un éveil qui se produit.

Espira, nouveau Larzac ? Ce plateau s'appelle le Chrest ou le Crest. Je manifeste pour le Crest. Il faut manifester pour le Crest.

René Durand.

La fin d'une belle aventure

Si vous relisez le numéro d'Actuel de février 72, vous y trouverez un article très optimiste de Gilles Février sur la presse marginale, suivi d'une longue liste de journaux. Réécrire un article pareil maintenant, c'est-à-dire seulement un an après sa parution, serait impossible. En effet, la presse parallèle française crève doucement. Zinc n'est plus distribué par NMPP, Quetton oscille entre la vie et la mort, d'autres tels que le Mégafoutral, Gasp, ou Underground Press se sabordent. Il y a également ceux qui disparaissent de la circulation sans qu'on sache comment ni pourquoi — Tripoménal, Vroutsch. Seuls les plus grands : Actuel, Charlie Hebdo, Le Parapluie arrivent à s'en sortir.

Quelles sont les causes de cette soudaine crise ? Il y en a deux principales : d'une part, la répression, qu'elle soit familiale pour certains, administrative pour les journaux lycéens, ou encore gouvernementale (Free I X) et sur laquelle il est inutile de s'étendre ; d'autre part, le ras le bol, le découragement que ressent l'éditeur de canard parallèle au bout d'un moment. Pour illustrer ce que je dis, voici le travail que demande un journal parallèle : Hojaldrista. Il faut tout d'abord réunir les articles et les bandes dessinées nécessaires. Normalement, si tout se passait bien, à la sortie d'un numero, le prochain devrait être déjà prêt à imprimer. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Il faut aller voir trois ou quatre fois les mêmes mecs avant qu'ils ne se décident enfin à vous pondre le papier promis. Ensuite, il y a la mise en page (six heures environ de boulot par page, trente-deux pages par numéro). Lorsque la maquette du numéro est prête, on tire les stencils électroniques (environ huit à dix heures de boulot), on imprime (quatre cents numéros à trente-deux pages = trente-cinq heures), on agrafe (huit à dix heures). Ensuite, il faut se taper les bandes-envoi, le timbrage, l'expédition aux particuliers, aux librairies. Continuellement, il ya aussi le courrier auquel il faut répondre. Sur une équipe enthousiaste qui se lance dans la création d'une revue, combien croyez-vous qu'il en reste après trois ou quatre numéros ? Un ou deux types, pas plus. Les autres seront partis, découragés, ou parce qu'ils n'ont pas assez de temps, ou parce qu'ils en ont marre. Pour un lycéen ou un ouvrier, il n'est pas facile de s'en sortir. Après une journée d'usine, croyez-moi, on a plus envie d'aller se pieuter que de bosser sur un journal. Il y a aussi le fric, qui pose de gros problèmes : le tirage, l'encre, le papier coûtent cher. De plus, on se heurte à l'indifférence d'un public déjà maigre, et totalement apathique. Pas ou peu d'abonnements (qui constituent pourtant une aide appréciable du point de vue financier), peu d'aide du point de vue de la rédaction des articles, des informations, etc. Alors, j'en arrive à me poser la question : Actuel a un tirage de 90.000 exemplaires, ce qui suppose un certain nombre de lecteurs ; combien de gens se sentent concernés par leur presse parallèle régionale ? Très peu, si j'en juge le cas d'Hojaldrista. Partout, c'est sur vous que compte cette presse pour prendre de l'importance — la plupart des journaux sont d'expression libre, c'est-à-dire que chacun peut y participer. Donc, c'est aux lecteurs d'envoyer leurs articles, informations, poèmes, BD, à leur journal parallèle régional. Il faut aussi une aide financière, qui peut être apportée par une rentrée régulière d'abonnements. La plupart des gens attendent qu'un journal paraisse régulièrement avant de s'abonner : c'est un cercle vicieux. Sans soutien financier, le journal aura des difficultés de plus en plus importantes pour assurer une parution régulière et pour survivre.

Voilà donc. La vie de la presse parallèle française est entre vos mains. A vous de décider. Cet article a été écrit assez rapidement. Si vous voulez en discuter avec moi, apporter vos suggestions, etc. Ecrivez-moi !

Tony Cucumbercock

Hojaldrista 19, rue de Courcelles 51100 Reims

Petits journaux deviendront grands

Il y a un an, le déferlement d'une presse qui se dit free : des champignons underground naissent dans de nombreuses villes, regroupant un, deux ou plusieurs individus qui mettent en commun leur refus de certaines valeurs, on lit Artaud cinquante ans après **L'Ombilic des Limbes** et Ginsberg vingt ans après **Howl.** Se réclamant d'horizons divers, des individus écrivent et s'impriment : anarchie - vie communautaire-néo-situationnisme-mysticisme-usage d'hallucinogènes-poésie du délire, certains croient au grand départ. Aujourd'hui certains représentants de cette presque tous les mois, vendu de la main à la nuient même le lecteur, certains croient qu'il suffit de mots pour changer la vie, les actions d'éclat manquent, la rue est déserte. Parfois dans le recoin d'une librairie on découvre un journal, reflet de la vie et des éclats de pensée de quelques fous ; dans un concert on rencontre un poète à la pupille dilatée, un peintre maudit, un musicien qui traîne ses « idées super » depuis des ans. C'est ainsi que se tisse l'immense toile d'araignée de l'underground, de jardins en concerts, d'Amsterdam à Kaboul, de communautés en chambres de bonne au plafond peint bleu ciel électrique.

Comment on construit un tas de manoirs (1er épisode).

Il y a deux ans, jeune et pleins d'illusions, j'organisai avec des amis une exposition de peintures surréalisantes dans un lycée parisien. Le censeur intervint, qui jugeait certaines images pornographiques, et saisit sept tableaux d'inspiration politique. Cette exposition interdite, une autre fut organisée. Un quart d'heure après que le bureau du foyer ait voté son accord, nous étions appelés chez le proviseur qui émettait de nombreuses réserves. Puis l'affaire Guiot mit fin à tous ces palabres. Nous étions appelés ailleurs. Nous voulions nous exprimer en dehors de tout contrôle, le père d'un ami mettait à notre disposition une ronéo, et c'est ainsi que tout a commencé. Le journal **Le Tamanoir** sortait presque tous les mois, vendu de main à la main et dans quelques librairies. Nous participions aux premières journées de la Free Press aux Halles les 24 et 25 juin 1971. Quelques annonces dans **Actuel** et les rencontres allaient bon train : mantra parties, pendant des nuits entières les « cadavres exquis » passaient et ne se ressemblaient pas, les feuilles se recouvraient d'éclats de verre, de pensées, sweet rock on new loves...

Voire les pyramides du Yucatan et mourir (2e épisode).

Puis les deuxièmes journées de la Free Press, l'année suivante : un rassemblement de mauvaises vibrations. Fuyant la déprimante vie parisienne, l'été incitant au voyage, Sonia partit sur les routes de l'Orient, sa dernière lettre vient d'Iran ; Bruno Sourdin alla voir les pyramides en Egypte, et vit maintenant, « poète et paysan, prophète et fainéant », en pleine campagne bretonne ; Philippe alla voir les pyramides du Mexique, plus de nouvelles depuis, d'autres partirent pour Londres, Amsterdam, la Suède ou le Maroc, revinrent ou ne revinrent pas. Aujourd'hui le temps passé à tourner des films, à faire des photos, à installer des expositions (à l'Open Market l'année dernière, à Mandala en janvier) explique en partie la parution plus espacée des numéros du **Tamanoir.** Nous pensons cependant, aussitôt après avoir trouvé les mille francs nécessaires, sortir le quinzième numéro avec des textes de poètes bons à enfermer, des articles sur Garrel, les Deviants, une interview de Clay Wilson le plus pervers des cartoonists underground américain, le tout enrobé d'une mise en page qu'on fera la plus délirante possible.

(à suivre)

Gardez votre ville propre.

Dans le domaine de l'écologie, trois journaux existent : **Survivre et Vivre** qui vient de sortir un nouveau numéro, **Le Courpatier,** dont on attend le sixième numéro sous peu, et qui essaie de concilier le gauchisme et l'écologie, et enfin le journal **La Baleine.** (Le Courpatier 2 F ; BP 2, 84 - Rasteau - Survivre et Vivre, 2 F. C. Chevalley, 1, rue de Prony, Paris 75017 - Le Courrier de la Baleine publié par « Les amis de la terre », 25, quai Voltaire, Paris 75007).

Les Salut les copains de Seventies.

Key a sorti son numéro 11 en janvier avec au sommaire des articles sur le Pink Floyd, Captain Beefheart, et une interview exclusive de Catherine Ribeiro. (Key, 1,20 F, Bernard Schol, rue Joseph Berger 7, 1470 Genappe Belgique). **Le Pied** plein d'infos, d'annonces, des aricles sur Jean-Luc Ponty, Albert Ayler, et « Grateful Dead ou le voyage acid » (Le Pied, Rennes Jazz Action, MJC Grand Cordel, rue Mirabeau, 35 Rennes). Et **Pop Revolution** chez Benoît Delvaux, 4, rue Verte, 51000 Jambes, Belgique pour 1,20 F). Des interviewes inédits ou traduits, des comptes rendus de concert et des informations sont des initiatives beaucoup plus utiles que le millième article biographique sur Pink Floyd, Beefheart ou le Dead. C'est dans cette voie que devraient se diriger les journaux marginaux de rock.

Les Fanzines du Fantastique.

Nyarlathotep contient des nouvelles, des critiques, des BD, des photos et des dessins. Dans le numéro 6 : une couverture de Caza des nouvelles de Zelazny, la BD underground russe, etc. ; dans le numéro 7 une longue nouvelle de Michael Moorcock Nyarlathotep 6 F, 26 bis, rue Duquesne, 6e, Lyon). **L'Aube enclavée :** devenus professionnels ils n'ont plus trop le temps de s'occuper des amateurs et pratiquent une sévère sélection, mais

Chti qui bulle

D'abord moi. J'ai écrit deux bouquins. Le premier, qui s'appelle **Barbelés à pleines mains**, doit sortir prochainement chez P.-J. Oswald (ce sont des nouvelles). C'est quand même un bouquin qui date de 70-71. Mais l'édition est un tel bordel ! Le second devra sortir fin 73. Puis, il y a **Chti qui bulle** que je dirige. Né en mai 72. Quatre numéros, un supplément. On a voulu en faire un journal ouvert au maximum, plein de bandes dessinées et en patois. Ou, du moins, en langage parlé afin qu'il s'enracine localement, qu'on puisse y écrire sans complexe, comme on parle. Branché sur l'actualité locale, il touche en fait des problèmes généraux (pollution, vie quotidienne, scandales, nouvelles cultures). Sur ce dernier plan nous avons commencé un travail d'animation avec l'aide de quelques MJC du Nord. Nous avons fait passer **Atlantide** et nous envisageons de faire passer d'autres groupes free ou rock, ainsi que du théâtre, comme le **Chêne Noir** au printemps. Avec les écologistes de Lille on organise une semaine écologique au printemps durant laquelle nous comptons faire une cérémonie de purification des eaux du canal de Roubaix.

Un supplément à **Chti qui bulle, Chti qui sexe,** consacré au proxénétisme à Lille, met en cause les autorités religieuses préfectorales et des flics notoires. Ce numéro nous vaut d'être poursuivis pour pornographie. C'est tout ce qu'ils ont trouvé pour tenter de paralyser **Chti qui bulle.**

Il existe également une troupe de théâtre, musique, cris et cirque appelée **Chewing-gum lunaire.** Ils ont fait jusqu'ici beaucoup de théâtre de rue illustrant les faits divers de la vie quotidienne à Roubaix. Egalement à l'actif du **Chewing-gum lunaire**, un répertoire de chansons patoisantes sur le mode blues, rock et free.
A part ça, c'est la vie triste. Pas de lieu où l'on puisse trouver beaucoup de monde à part les grèves qui sont toujours l'occasion pour n'importe qui de s'exprimer, phénomène caractéristique de Roubaix, je crois. Les quartiers populaires (les fameuses courées) sont en destruction. On rase et on reconstruit à la place des HLM cage à lapins. Les courées étaient des lieux où l'on vivait intensément la solidarité. Vie très collective. Roubaix, c'est la merde. C'est d'ailleurs le thème du prochain **Chti qui bulle.** Pierre Eldaonny
198, r. Voltaire 200 Tourcoing.

leur revue vaut le coup d'œil. (L'Aube Enclavée. 5 F. H.L. Planchat. 11. rue Bel-Air. Metz 57000 Metz.)

Ecrivez ce que vous voulez.

Un excellent journal : **Ecrivez ce que vous voulez :** une affiche « comment modifier des panneaux de signalisation à l'aide de bandes de scotch rouge et blanc », des photos de graffitis et de détritus posés sur une feuille de papier, d'armes dans une vitrine, d'un aveugle passant devant des indications de prix d'une vitrine, la photo d'une rue avec pour légende : « La moto à gauche signale la présence de la police. » Pas d'adresse et enfin un journal qui me fait rigoler pendant des heures.

Cicatrices intérieures et ecchymoses.

Ecchymose poursuit son chemin 1,50 F, 4, rue Ecuyère, 14000 Caen) et **Le Citron Hallucinogène** publie un numéro 3 Spécial Fantastique (1,50 F chez Bernard, 22, bd Clemenceau, 83000, Draguignan).

L'explosion des bulles d'Ozer.

D'abord le plus connu, le « très beau pas cher » **Zinc,** dont l'emblème est une faucille et une bouteille de rouge, qui va sortir son numéro 12, œuvre de cette joyeuse bande (Guiton, Besnainou, Nicoulaud and co) qui dessinait aussi dans feu **Gertrude** et **Anathème.** (**Zinc,** 2 F, 62, rue de Dunkerque, Paris 9e). **Robidule** (bimestriel), le fanzine de la bande dessinée, né en décembre 71, a consacré des numéros à Jean Graton, Herman, Cauvin, Malik, Dany, etc. (Robidule, 3,50 F. Pascal Baum, 84, av. des Eperviers, 1150 Bruxelles, Belgique). **Submarine** a publié son numéro 0 en été 72 avec au sommaire des bandes d'amateur et une interview de Claire Bretecher 2 F, Marc Minoustchine, 5, rue des Chantiers, Paris 75005).

Trepan, numéro 0 ou la BD sans adresse, en offset pour 3 F, de très belles bandes psychédéliques et une bande de Nahmias Arthur qui fait penser à celles de Guido Crepax. **Sphinx,** 2,50 F chez Giraud, 15, rue François-Ier, 17, Royan. **Zinograph** avec des bandes de Caza, 3,50 F (16, av. du Gal-De-Gaulle, Nevers). **Falatoff** a consacré des numéros à Fred, Mandryka, Druillet, etc., et a publié dans son numéro 7-8 une très belle bande de Mako intitulée « La Femme habitée » (Falatoff, 1,50 F, 3 bis, chemin des Carrières, 95, Soisy-sous-Montmorency). **Poludrill** publie surtout des bandes de Ci Git. Jean Caillou faisait seul **Poludrill** jusqu'au numéro 3, date à laquelle il fusionne avec **Apiniou** qui avait 28 numéros derrière lui. De cette union est né **Apiniou** numéros 29 et 30. On avait surmonté les difficultés financières en fignolant la distri-Autour d'eux s'est créé une édition d'a-bution, mais c'est aujourd'hui la chute finale. (œuvres originales) par abonnement : la compagnie **Chpeuneuneu** ; celle-ci exposera ses œuvres du 4 au 13 mai, 86, rue Mouffetard. **Minuit,** un journal souterrain de BD qui semble s'être bien vendu, envisage de sortir un deuxième numéro sous forme de comix-book. (Minuit, 2,50 F, chez Bernard Laparre, 4, rue Jean-Mermoz, 78220 Viroflay.)

Du côté du quotidien.

Deux bons canards « politiques », en ce qu'ils font sans cesse référence à la vie quotidienne : **Le Grand Soir** et **Ch'Lafleur,** du nom d'un valet-paysan qui à Amiens, le 15 août 1969, voulut empêcher la procession générale de l'Assomption, criant « Aux armes ! » avec ses acolytes, et fut pour ce délit condamné à mort. Depuis le théâtre populaire picard en a fait un héros. Un retraité de 82 ans écrit sur sa retraite et son loyer, autres articles sur les CET, sur des actions antimilitaristes menées à Amiens, sur Yvon Tress que l'armée a laissé mourir sans lui donner de soins (Ch'Lafleur BP 71B, 800003 Amiens cedex). Le **Grand Soir,** mensuel du quotidien situationnisant du côté de Bruxelles, « Ne changez pas d'employeurs, changez l'emploi de la vie », « les réserves imposées au plaisir excitent au plaisir de vivre sans réserves » and so on... (Le Grand Soir, 2 F, 25, rue Elewyck, 1050 Bruxelles).

Je suis allé revoir, je les connaissais déjà, **Terre Vivante.**

les auteurs du journal **Terre Vivante,** ils pensent sortir un nouveau numéro fin mars, dès que, ayant vendu 400 exemplaires du premier numéro, ils seront rentrés dans leurs frais. En attendant aidez-les, achetez le numéro 1; au sommaire une interview de Ginsberg par Gregory Corso, Renée Vivien, le grand poète des lesbiennes, et des poèmes de Bruno Sourdin (Terre Vivante, 2 F, Bernard Ducrest, 136, rue St-Honoré, Paris 1er).

Parfois un journal nous prend par surprise, au détour d'une rêverie, et on trippe avec de la poésie, et les yeux s'exorbitent sur ces moments rares. Ce fut le cas avec **Kaleidoscopie** de Francis Leroy, un poète qui revient de loin et qui a vu des choses étranges. Mais en est-il bien revenu ? (Francis Leroy, 49, rue de l'Hôpital, 51 - Epernay). Un peu moins explosif, plus cicatrisé, mais toujours dans des réions surréalisantes : **Plasma,** des poèmes « du théâtre absolu », des textes manifestes : « Nous ferons de nos mots des cortèges de libertaires prêchant la folie dans les yeux vitreux d'un miroir. » (Plasma, Michel Blay, 52, bd Pasteur Paris 75015). **Ashoka** publiait un texte dans le numéro 17 d'**Actuel.** Depuis ils ont changé de nom, ils s'appellent Jourdan. BP 9 84240, La Tour-d'Aigues.) Un **Mosaïque.** (Pour les joindre, écrire à Michel sommaire fantastique : des textes d'une communauté anarchiste du Gard et d'une autre de la Drôme, la traduction de poèmes de Gregory Corso et Simon Vinkenoog, un compte rendu de rêve de Jean-Louis Porte, le récit du voyage de Michel Perraudeau en Guyane, le journal de Christian Gillaux en Orient, et quelques autres poèmes-mandalas. Alors un jour de pluie, mettez le Dead, Guru Guru ou Pink Floyd sur votre platine, faites-vous du thé, et faites un beau voyage avec **Kaléidoscope, Plasma** et **Mosaïque.**

Richard Belfer.

SWING DANS LES TRIBUS

Chaque matin, Renard renifle l'air qui souffle sur la Free Europe et pressent de vastes rassemblements, des concentrations spontanées de tribus, des pow-wows, de grands départs pour l'Afrique ou le Tibet, de caravanes entières équipées d'instruments, d'amplificateurs et de groupes électrogènes pour faire découvrir le synthetiser dans les lamasseries. Ses flambées d'enthousiasme se suivent en rangs serrés, sa conversation avance très vite avec d'étranges croisements. Il trimballe dans sa tête, dans son carnet de route et dans sa musique des images de la route des Indes et du Népal qu'il a fait avec la Hog Farm : la plage de Goa, l'escale chez Guilain, le guitariste resté sur sa montagne népalaise à contempler les étoiles, ou chez Terry Riley et ses compagnons dans le pavillon de banlieue du Pandit Pran Noth, qui se détendent et font une pause mais se précipitent sur leurs instruments dès que le Pandit vient jeter un regard impénétrable. Il y a aussi une émission de radio qu'ils vont enregistrer dans trois jours, la nécessité d'un camion et d'une bonne sono : qui va signer pour quatre briques de crédit ? ou bien est-ce qu'il faut encore plus ? Renard, vastes moustaches et chapeau à larges bords, enroulé dans une couverture comme un chef indien de bandes dessinées, c'est le batteur et la grande gueule de Crium Delirium, **un groupe très occupé : ils jouent, ils font des bandes dessinées et leurs propres affiches en sérigraphie — des constructions baroques remplies de petits personnages flippés, à la limite de l'illisible. Ils ont organisé le festival gratuit de Bièvres. On peut presque entendre l'énergie crépiter dans les airs : tout le monde dort dans le même grenier, éclairé à la bougie, il y a une salle pour le dessin, une salle pour la sérigraphie, une pièce pour les instruments de musique, une grange désertée qu'on envahira à nouveau au printemps, et une grande pièce où on s'agglutine autour de la seule source de chaleur : le feu dans la cheminée.**

Cette nuit, les fièvres rôdent, quelqu'un revient avec des médicaments, on fait tourner la bouteille de sirop, une des filles est partie se soigner chez ses parents pour une bonne pleurésie. Le lendemain, l'alerte est passée.

Un autre groupe revient de chez les gendarmes, « Tiens, ont-ils dit, vous avez deux nouveaux habitants en ce moment. Ils étaient passés chez vous il y a trois mois et demi, ils étaient restés quatre jours... » Les gendarmes surveillent tout du coin de l'œil, mais sans malveillance. Le groupe n'a-t-il pas fait l'objet d'un article dans le Nouvel Observateur ?

Il est temps de remuer : ils vont visiter leurs voisins et leur rendre un ampli de basse. Leurs voisins habitent dans une autre ferme, à une centaine de kilomètres, et se nomment Zig Zag Community.

« Les mecs de Crium ?, **commente Alan Jack, au poil. Ils étaient dans la baraque depuis à peine cinq minutes, on aurait dit qu'ils ne l'avaient pas quitté depuis trois ans. » Même sentiment du côté de** Crium. **Leurs musiques ne se ressemblent pas, mais leur style de vie est comparable.**

Alan Jack est un « musico » repenti. Il joue du « pop » en professionnel depuis bientôt huit ans, il a vingt-huit ans. L'Alan Jack Civilization **était un des premiers groupes de blues français. Mais beaucoup de choses ont changé dans sa tête comme dans la tête d'une génération de musiciens français. « Tout ça, c'est la même famille », dit Alan Jack en parlant de ces vieux routiers. Des groupes éphémères comme** Tribu **et** Abracadabra **ont vécu à la ferme. Pour beaucoup, l'incertitude demeure. Rester dans la ferme avec sa décontraction planante, ses bœufs et la vie au jour le jour ? Essayer de grimper dans le show-business avec un groupe plus stable et « professionnel » ? Ou encore — la solution de la triste sagesse bourgeoise — accompagner une [illegible] au fait Claude Olmos derrière [illegible] toujours, parle un jour de [illegible] de trouver une nouvelle formule pour le groupe. « Chez nous, on joue différemment, on improvise, ça peut durer toute la nuit, c'est le délire. On a bien essayé de délirer sur scène ; on commençait avec deux cents spectateurs, on finissait avec vingt-cinq. Bien sûr, les vingt-cinq planaient bien, complètement immergés dans la musique. Mais [illegible] comme ça ». Ils se sont [illegible] dans un style « côte ouest - Neil Young » avec lequel ils prennent quand même leur pied en satisfaisant aux exigences « commerciales ». Ça n'a pas exactement marché comme ils l'espéraient. [illegible] vit au même régime que tous les autres : petits concerts qui rapportent peu et pas de disque. On se console quand même : l'important, c'est le mode de vie. Dans la grande ferme, dès qu'on a l'entrée par un énorme zouave du papier à fouler zigzag, beaucoup de gens passent, ceux qui font la route s'arrêtent quelques jours ou quelques mois, s'intègrent pour un moment au groupe. C'est le cas du chanteur américain et du p[illegible], qui n'avaient jamais joué dans un groupe de rock de leur vie. « Il y a quelques mois, nous étions cinquante-quatre. Il a fallu limiter à vingt ou vingt-cinq, les musiciens et ceux qui nous sont vraiment très proches. »**

[illegible] se sont installés dans la région [illegible] Paris pour être « la campagne », [illegible] même : on peut toujours gagner [illegible] Crium et ZigZag **ont beaucoup [illegible] présentant un contraste complet,** Catharsis, **par exemple. Ils habitent un petit château dans la Sarthe, chic et tout. Ils ne roulent pas sur l'or, mais se débrouillent [illegible] spirituels, habillés de jolis vêtements de couleurs.**

« Notre problème, c'est qu'on joue trop chez nous, et pas assez sur scène. » Chez eux, c'est [illegible], une multitude de petites pièces aménagées ou non, certaines peintes de fresques du sol au plafond. Il y a un flipper (qu'on leur a donné) et une télévision. En revanche, pour aller jouer les défricheurs dans les maisons des jeunes et autres salles des fêtes, il faut avoir l'énergie bien accrochée. Catharsis aime [illegible] bien planer, hors d'atteinte des contingences matérielles, et mire la musique du prochain ballet de Maurice Béjart.

Tout fait un peu « vieille France » chez Catharsis : **leur château ou leurs visages. Roland, l'organiste, a les traits précis et la fine moustache d'une lignée de séducteurs français, de d'Artagnan à Max Linder. Leur musique aussi fait vieille France. On y retrouve, [illegible] l'électronique, des échos de Marc[illegible] fantaisies étincelantes du siècle de Louis XIV, des rêves de chasse à courre dans des paysages de science-fiction, la richesse d'un vieux vin mêlée au grand style de chez Segalot. Ils sont les aristocrates, les dandys du nouveau rock français. Certains crieront immédiatement « à la lanterne » ! Pas moi. Ça me plaît bien de savoir qu'on a au moins un endroit [illegible] prônant la bonne vie.**

[illegible] Coincoin, élitiste impénitent [illegible] y'a bonne vie et bonne vie...

les déroulède's freaks

A Lyon, capitale du beaujolais, du saucisson et de la pollution pétrochimique, on s'intoxique dans l'ennui. Les prostituées ne font plus le trottoir, la police fait des rondes discrètes et efficaces et les freaks, vêtus de fringues grisailleuses, s'isolent dans leur chambre pour mieux rêver à l'underground parisien.

Heureusement, il y a le Déroulède débiles' band qui sème de grands cris fous et dérisoires le long des berges du Rhône. Ils sont quatre à faire de l'agitation musicale. Déroulède, jeune éphèbe aux courts cheveux blonds et à la mine blanchâtre, boit trop, ne dort pas assez et rit comme un dératé. Zappa et le 12e lui ont révélé le bonheur de vivre. Le poète Déroulède, celui pour qui « mourir pour la patrie est le sort le plus beau », lui a fait découvrir sa raison d'être. Ancien rocker converti au mysticisme déroulédien, Gordon est plus sobre que Déroulède. Il mange du pilpil, boit du jus de citron et laisse traîner sa longue barbe sur ses vieux disques de twist. Petite Marie-Madeleine déroulédienne, Beubeu, dite la Grosse Charolaise en raison de ses seins opulents, fait la cuisine et bien d'autres choses. Le « chef » enfin, quatrième élément de la troupe, aime la discrétion et éjacule en roulant sagement des cigarettes.

Sur scène, tout ce beau monde délire et raconte sur des vieux airs de rock les fantasmes déroulédiens.

Déroulède : « On joue avec n'importe quoi. Des sifflets, une trompette de gamin, un harmonica, des cuillères, des clous, des élastiques, du papier hygiénique, des pei-

gnes, des grelots de facteur, des pets... Tout dépend de l'ambiance. On aime bien intervenir dans les soirées organisées par le Hot Club où tout le monde s'emmerde. On commence à jouer dans la salle, assis parmi les spectateurs, pendant que les jazzmen s'essoufflent sur scène. Gordon et moi nous faisons des vocalises. Beu-beu fait dans la danse exotique, le vieux tamouré lascif. Derrière nous, tous les batteurs et les guitaristes qu'on a pu ramasser s'éclatent sur des airs de rock et de twist. Généralement les gens viennent chanter ou danser avec nous. Tout le monde peut participer. Notre musique est la plus simple possible. Comme le disait Déroulède, plus c'est mauvais, meilleur c'est ».

Gordon : « La plupart des thèmes déroulédiens s'expriment par onomatopées. Le blues de la machine à écrire est une de nos plus belles œuvres. Parfois, il y a des textes plus élaborés, comme « Ote tes chaussettes, Louis » qui chante le malheur d'être homosexuel, « je voudrais prendre mon pied à lécher la crasse qui orne tes nougâts ». En fait, le Déroulède débiles' band, c'est le dérisoire, la démystification. Le culte du vedettariat, la pensée pop nous angoissent ».

Déroulède : « La seule pensée valable est celle de Déroulède. Son admirable poème « à ma mère » est notre bible. Et notre emblème est le célèbre béret à picou que portait Déroulède. Musicalement, Berthe Sylva et Zappa nous ont beaucoup marqué. Il y a eu aussi dada, Bobby Lapointe, Beefheart, Jean Yanne quand il chante la Marseillaise en rock, Dali, Higelin, Albert et sa fanfare. »

Actuel : « Quand ils vous subissent, les Lyonnais n'ont-il pas un choc culturel trop violent ? »

Gordon : « Le contact était plus facile avant 68. A Lyon, l'époque des beatnicks a été fastueuse. On se jetait du haut des ponts pour que les bourgeois admiratifs nous donnent un peu de fric. On détraquait les cloches des églises. On allait chanter sur les berges. Chacun s'acceptait. Maintenant, les freaks se font du cinéma et donnent dans le mélo. Mais il y a encore de bons moments pour le Déroulède débiles' band et pour d'autres farfelus. L'année dernière, Chico, le Jimmy Hendrix local, est arrivé sur la scène du Palais d'Hiver, tout nu avec une lance d'incendie à la main. Il a aussi balancé des poules sur le public du théâtre du huitième et il est resté pendant une heure à répéter : « Z'ai bu du mazout, eh les gars ! z'ai bu du mazout ». Avec lui, c'est le gag permanent. Lorsque son bassiste s'est électrocuté sur scène, tout le monde était plié en deux. On croyait que c'était un nouveau gag...

Déroulède : « Dans l'éthique déroulédienne, il y a eu aussi un happening intéressant à la M.J.C. de Gerland. Les participants passaient dans un labyrinthe grillagé. Certains se retrouvaient avec la tête rasée. Pendant ce temps, dans un coin de la salle, on égorgeait des lapins.

« Je voudrais bien monter moi-même un happening avec le groupe R.21 de Grenoble. Il y aurait des projections, de la musique lancinante, une piscine où flotteraient des morceaux de viande. Dans la salle, on lâcherait des poulets, des chats, des souris. Chacun aurait une hachette pour pouvoir s'exprimer librement. Cela serait un immense carnage à tous les niveaux. Pour l'instant, ce n'est qu'un projet. Pradel et la S.P.A. risqueraient de trop s'émouvoir. Et le Déroulède débiles' band nous prend déjà assez de temps. »

Actuel : « Quelles ont été les grandes extases déroulédiennes ? »

Déroulède : « La première défécation du Déroulède débiles' band, cela s'est passé dans une usine à papier gommé, la « boitachon ». Gordon enveloppait les papiers, moi je les découpais. On s'est rencontré là et on a commencé à swinguer d'un bout à l'autre de l'atelier. Déroulède, le poète, nous est apparu entre les rouleaux de papier gommé et a déclaré qu'il nous avait compris. Pour propager la bonne parole, on est descendu dans la rue, puis dans les salles de concert. Quelquefois, on va même participer aux discussions dans les ciné-clubs. Nos interventions sont toujours très animées. L'année dernière, pendant la nuit du jazz, Gordon était habillé en Tintin, avec des pantalons de golf, et moi j'étais peint en rouge. Des musiciens comme Leuret, un guitariste de jazz, ou El Freaky, un groupe de percussionnistes arabes, délirent parfois avec nous. »

Gordon : « Il y a eu aussi une soirée très déroulédienne près de l'I.N.S.A. On a joué jusqu'à l'aube dans un terrain vague avec une super-sono branchée sur les circuits électriques d'un chantier voisin. Sur des vieux airs de twist, les freaks ont allumé des feux et nous ont lancé des brins d'herbe. Ils reprenaient nos hymnes tous en chœur. »

Déroulède : « Ce fut un très grand moment. »

Manuel de savoir-vivre à l'usage des communautés

C'est le rêve de beaucoup, c'est surtout une des rares solutions pour vivre heureux et équilibrés dans ce système pourrisant. Seulement il ne faut pas croire que cela se fait tout seul et sans problèmes.

Le premier problème, et non le moindre, c'est de trouver une maison à louer ou à acheter. Ne comptez pas trop sur les agences immobilières (ne les négligez pas quand même), les notaires sont plus objectifs et honnêtes, mais leurs possibilités sont limitées.

Il vous reste à prospecter la région choisie en questionnant tous les maires, les paysans. C'est très long et décourageant. Ne vous présentez pas hirsutes, farfelus ou dégueulasses, sans quoi le dialogue, difficile à établir, serait impossible. Ne questionnez pas le paysan à « brûle-pourpoint » ; prenez le temps de parler. C'est souvent très long pour rien, mais au moins vous apprendrez à connaître des gens merveilleux, simples et pleins de sagesse. Quoi que vous vouliez faire, il est souvent préférable de chercher une maison isolée. La vie dans un village est peut-être sympathique et familiale, mais elle reste souvent très fermée et oppressive pour les « étrangers ».

Pour une maison isolée, il y a plusieurs points qui ont leur importance quoi qu'on en pense au début : l'eau (méfiez-vous, c'est capital) ; l'électricité paraît superflue mais en fait elle a une grande importance ; l'accès. Il est bien sûr sympathique d'être perdu en pleine montagne, seulement pensez un peu à certains problèmes bassement matériels mais très importants (provisions, livraisons de matériaux pour les réparations etc.) Bien sûr, on peut très bien vivre sans chemin et électricité avec la source à cinq cents mètres. Votre vie en aura même plus de valeur, mais il y a déjà pas mal de problèmes à résoudre, inutile de chercher la complication.

A la campagne, un congélateur, une tronçonneuse, une voiture, etc, rendent de grands services, quand on peut se les acheter. Les maisons à vendre sont de plus en plus rares et les prix montent de jour en jour (à cause des citadins qui veulent une maison de wek-end). N'espérez plus (sauf miracle) trouver un mas isolé avec du terrain pour un million, cela n'existe plus. Cherchez dans les régions moins en vogue, au climat rude, éloignées des grandes villes Lozère, Haute-Loire etc.) Enfin ce ne sont que les impressions que nous avons retirées de notre recherche qui a duré trois mois. Il ne faut pas généraliser, mais se dépêcher.

En arrivant, il faut se faire accepter. Rentrez dans ce milieu clos sur la pointe des pieds, simples, gentils et polis. En quelques jours votre présence sera connue à vingt kilomètres à la ronde. Tout le monde épie et connaît tous vos faits et gestes (surtout dans un village). On s'y fait. Les familles de paysans se connaissent depuis plusieurs générations et un individu est lié pour toujours à ses antécédents (untel est untel fils de machin). Alors qu'ils ne connaissent rien de l'étranger qui arrive. Ne vous imposez pas, mais parlez-leur de ce que vous êtes, de ce que vous voulez faire, de vos parents. Ils apprécieront. Ayez toujours un mot gentil, proposez-vous pour rendre service. Parlez-leur de leurs bêtes, de leur terre, du temps. Apprenez à rouler les clopes avec du gris, mais bien sûr sans vouloir singer. Invitez les voisins à boire un « canon » (les femmes boivent du café). Ils sont très sensibles à des petits riens, et après cela ils passeront sur bien des choses. Alors seulement vivez votre liberté. « Ils sont un peu fous mais bien gentils et serviables ». En retour ils feront tout pour vous rendre service et vous aider.

Même si vous ne pouvez rester que quelques mois, vous vivrez une expérience intense qui vous enrichira profondément, si vous avez quelque chose dans les tripes. Vous découvrirez la vie, avec son rythme, vous redeviendrez un enfant qui découvre le « pays des merveilles » ! Un bonheur fort, fait de choses simples. La posture du lotus ne sera pas nécessaire pour méditer et vous n'aurez pas besoin de guru. Avant d'aller puiser dans les richesses spirituelles de l'Orient, regardez d'abord près de vous.

Alain et Solange.

Quand les chèvres planent aussi

Pendant un an votre journal a fait partie de mes rêves. Chaque mois, quel délire de plonger le nez dans ces lignes où tout est révolution, communauté et mecs qui partent au bout du monde en stop. C'était d'autant plus merveilleux que rien ne bougeait autour de moi. Le boulot, le bistrot du coin, les ouvriers cons qui ne pensent qu'à baiser, au fric, à l'alcool.

A la suite d'une annonce dans votre canard, je me décide d'un coup à partir.

Je suis le premier arrivé dans le groupe et m'intègre facilement. A la suite de cette annonce, nous avons beaucoup de visites, beaucoup de lettres. Tout cela pour se retrouver à sept dans nos problèmes. Il faut dire que la plupart ne viennent que pendant leurs congés. Leur visite ne vise qu'à nous voir vivre, et raconter ensuite à leur copain leur expérience communautaire, c'est la mode. Financièrement parlant nous n'avons pas de gros problèmes. Nous faisons des boulots chez des particuliers, maçonnerie, toiture, etc., en travail noir.

Nous avons commencé un élevage de chèvres, le jardinage, la maçonnerie sur des vieilles maisons que nous comptons vendre. Les relations avec les paysans du village sont bonnes. Mais il faut les entretenir. Passer une demi-heure avec la vieille du coin qui radote est souvent plus important qu'on le pense. Ce qui compte pour eux c'est de vous voir travailler, et de s'apercevoir que même avec les cheveux longs et la barbe nous ne sommes pas des fainéants. Le peu d'amitié que nous avons entre nous est ce qu'il y a de plus important pendant ces mois d'hiver. Les échanges d'idées, les discussions sur tous les problèmes représentent ce qui manquait le plus avant. Notre isolement de la société nous donne une vue plus « réaliste » des problèmes actuels.

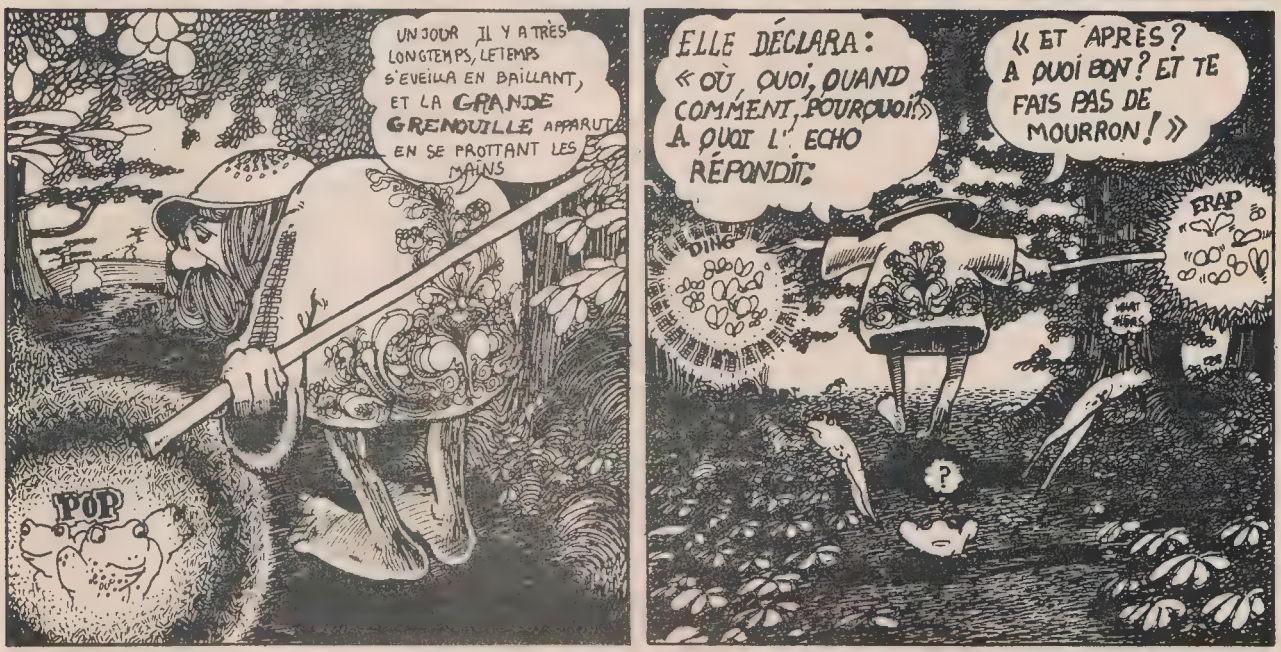
Nous sommes trop petits pour penser à une école. Il faudrait des communes de plusieurs centaines de mecs dans un bled perdu pour construire quelque chose de vraiment nouveau. Une école, un circuit de bouffe, de l'énergie à bon compte (en utilisant une rivière), etc. Nous serions prêts nous-mêmes à partir si quelques communes sérieuses se présentaient et fusionnaient ensemble.

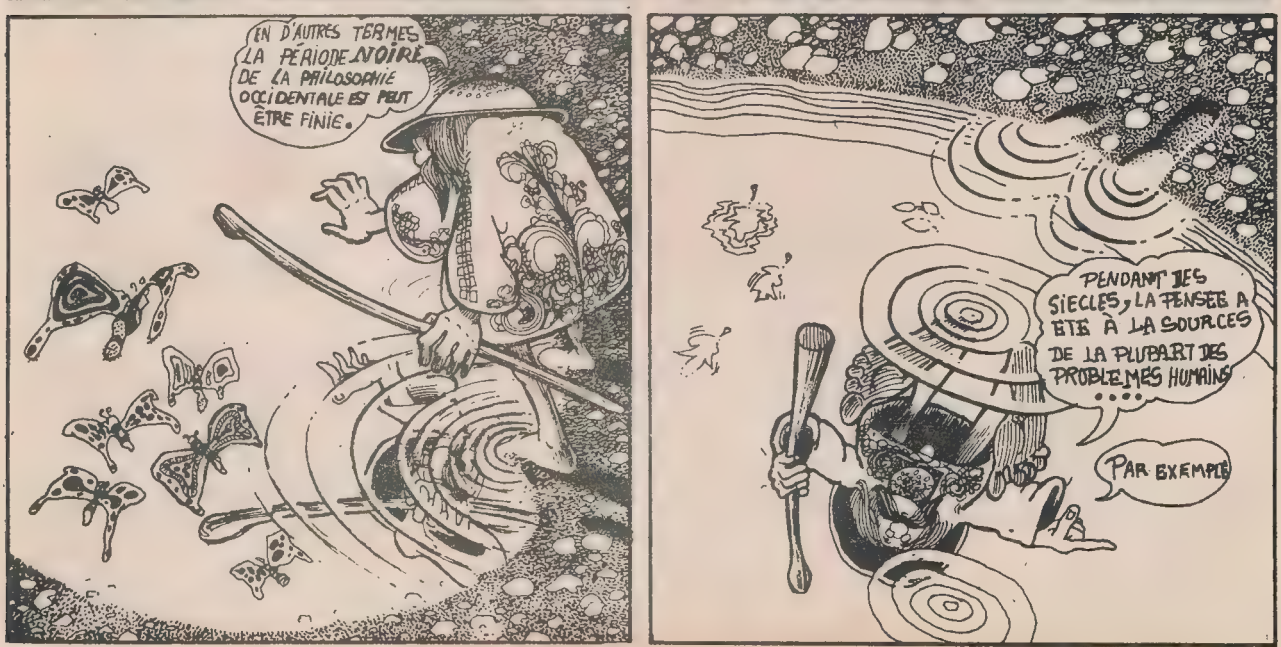
Pas question d'empiler dix mecs et filles dans la même maison c'est pire que la dynamite. Non ! Chaque couple pourrait mener un vie indépendante. Plusieurs couples se grouperaient pour faire un travail en commun, l'un des chèvres, un autre de l'artisanat, du jardinage, du pain, etc. Des cuisines pourraient être communes ainsi que salles de loisirs. Bref, l'ensemble formant une société. Je suis quand même très optimiste pour l'avenir.

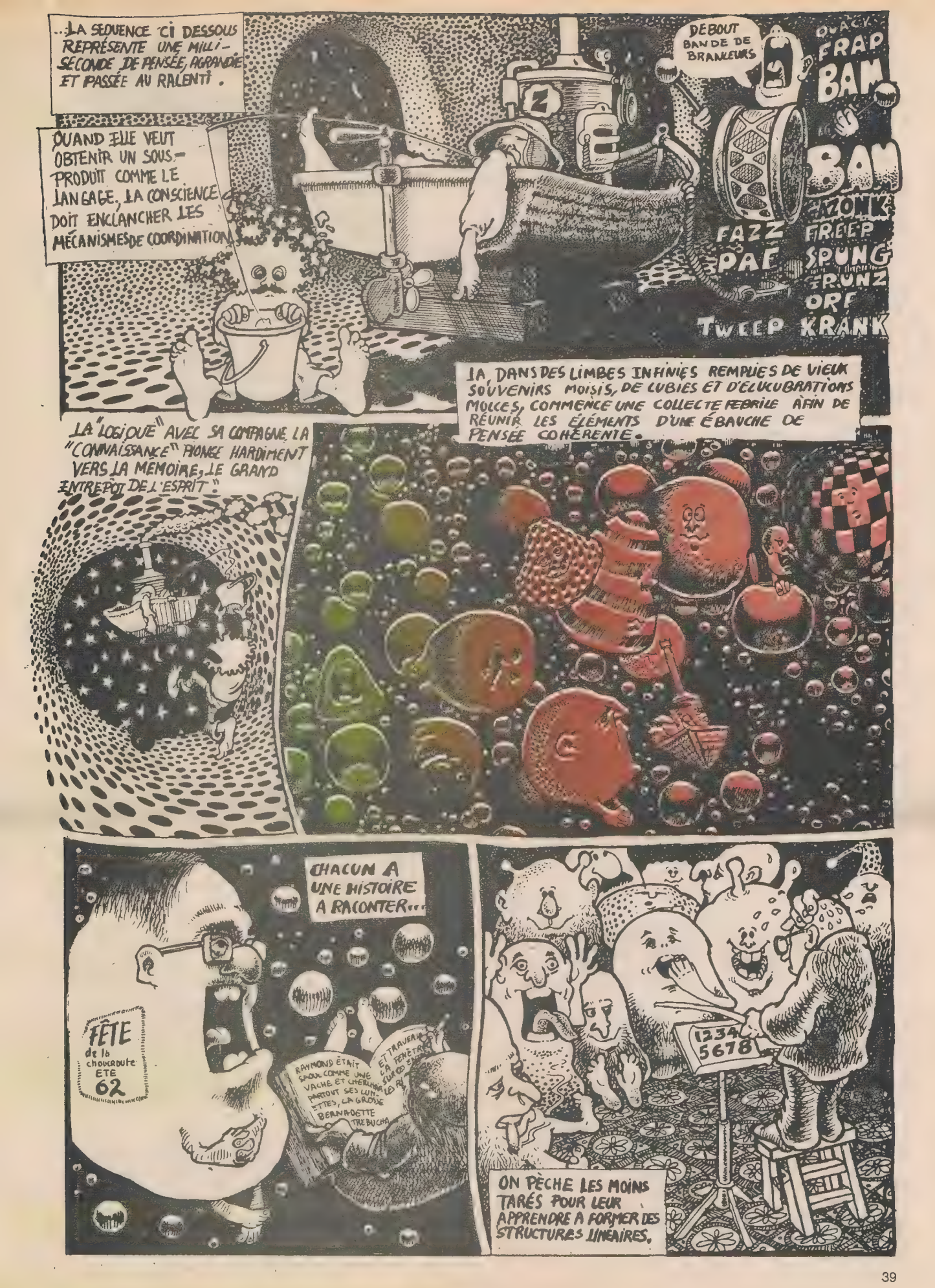
Salut à vous tous, un communard : Michel.

... JETONS UN BREF COUP D'OEIL SUR LE FONCTIONNEMENT DU CERVEAU HUMAIN ...

GLOP
LE FOUTU TROU EST TROP ÉTROIT.
VOUS NE CONNAISSEZ PAS ÇA HEIN? IL Y A BEAUCOUP DE CHOSES QU'ON NE CONNAÎT PAS


UN JOUR IL Y A TRÈS LONGTEMPS, LE TEMPS S'ÉVEILLA EN BAILLANT, ET LA GRANDE GRENOUILLE APPARUT EN SE FROTTANT LES MAINS
POP
ELLE DÉCLARA: « OÙ, QUOI, QUAND COMMENT, POURQUOI? » À QUOI L'ECHO RÉPONDIT:
« ET APRÈS? À QUOI BON? ET TE FAIS PAS DE MOURRON! »
DING
FRAP
?

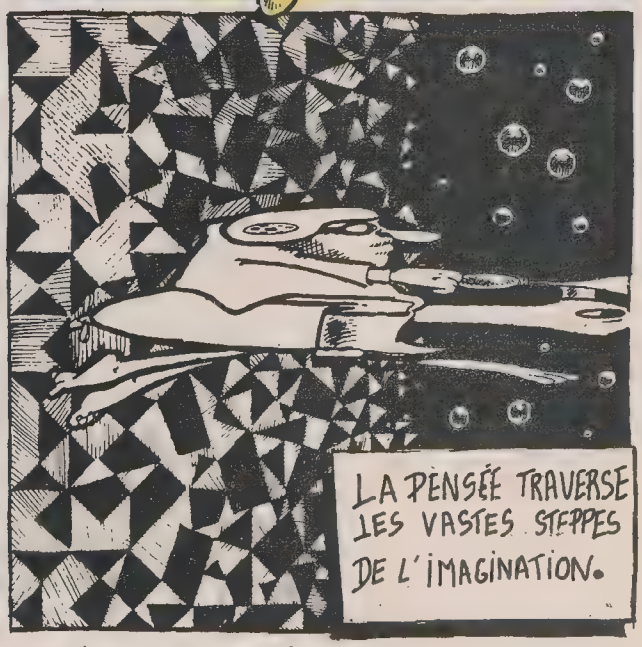

EN D'AUTRES TERMES LA PÉRIODE NOIRE DE LA PHILOSOPHIE OCCIDENTALE EST PEUT ÊTRE FINIE.
PENDANT DES SIÈCLES, LA PENSÉE A ÉTÉ À LA SOURCES DE LA PLUPART DES PROBLÈMES HUMAINS ....
PAR EXEMPLE


...LA SEQUENCE CI DESSOUS REPRÉSENTE UNE MILLI-SECONDE DE PENSÉE, AGRANDIE ET PASSÉE AU RALENTI.
QUAND ELLE VEUT OBTENIR UN SOUS-PRODUIT COMME LE LANGAGE, LA CONSCIENCE DOIT ENCLANCHER LES MÉCANISMES DE COORDINATION
DEBOUT BANDE DE BRANLEURS
QUACK
FRAP
BAM
BAM
AZONK
FAZZ
FREEP
PAF
SPUNG
FRUNZ
ORF
TWEEP
KRANK
LA "LOGIQUE" AVEC SA COMPAGNE, LA "CONNAISSANCE" PLONGE HARDIMENT VERS LA MÉMOIRE, LE GRAND ENTREPÔT DE L'ESPRIT".
LA, DANS DES LIMBES INFINIES REMPLIES DE VIEUX SOUVENIRS MOISIS, DE CUBIES ET D'ÉLUCUBRATIONS MOLLES, COMMENCE UNE COLLECTE FEBRILE AFIN DE RÉUNIR LES ÉLÉMENTS D'UNE ÉBAUCHE DE PENSÉE COHÉRENTE.
CHACUN A UNE HISTOIRE A RACONTER...
FÊTE de la choucroute ETE 62
RAYMOND ÉTAIT SAOUL COMME UNE VACHE ET CHERCHAIT PARTOUT SES LUNETTES, LA GROSSE BERNADETTE TREBUCHA
ET TRAVERSA LA FENÊTRE SUR CES ÉPAULES
1234
5678
ON PÈCHE LES MOINS TARÉS POUR LEUR APPRENDRE A FORMER DES STRUCTURES LINÉAIRES.

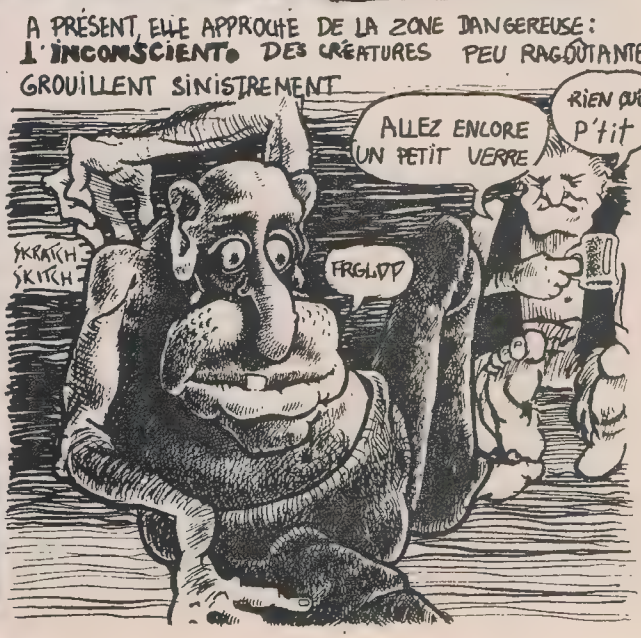
PUIS ON LES DÉGONFLE, ON LES APLATIT, ON EN FAIT DES PAQUETS COMPACTS...
PRENEZ SOIN DE CE COLIS MONSIEUR GOBRUN.
D'AC, PATRON
ET, NE TRAINEZ PAS DANS LES BARS À PINCER LES FESSES!

ET ON LES PRÉPARE POUR LE LONG VOYAGE JUSQU'AU CENTRE DU LANGAGE.

MERCI FIRMIN.


LA PENSÉE TRAVERSE LES VASTES STEPPES DE L'IMAGINATION.

CROAK


A PRÉSENT, ELLE APPROCHE DE LA ZONE DANGEREUSE: L'INCONSCIENT. DES CRÉATURES PEU RAGOÛTANTES GROUILLENT SINISTREMENT
ALLEZ ENCORE UN PETIT VERRE
RIEN QU'UN P'tit
SKRATCH SKITCH
FRGLOP

CES SALETÉS SONT SI FÉTIDES QU'ELLES ONT ÉTÉ REJETÉES À L'EXTRÊME BORD DE LA PERCEPTION: PENSÉES NUISIBLES, IDÉES IMBÉCILES, DÉSIRS REFOULÉS POUR N'EN CITER QUE QUELQUES UNS.

MAIS C'EST UN JOUR PAS COMME LES AUTRES: LE SAOULOGRAPHE A ATTEINT UN ÉTAT DE LUCIDITÉ INHABITUEL, ET UN ÉTRANGE DÉBAT SE DÉROULE.

HARK, HARK! VISE UN PEU CES GROSSES NERDES FLASQUES QUI S'IMBIBENT D'ALCOOL...

J'AIME MIEUX ÊTRE ROND COMME UNE BILLE QUE TOURMENTÉ SANS CESSE PAR DES CONCUPISCENCES MORBIDES.

TU PARLES D'OR L'AMI, MAIS NUL ÉLIXIR BACCHIQUE NE SAURAIT APAISER MES ENVIES DÉMONIAQUES!

J'AIMERAIS TELLEMENT LES SATISFAIRE.

IL Y A UN MOYEN.

HOW?!

BUMP FRAP

WHAT Truth!

QUAND CETTE VAPEUR ÉPHÉMÈRE NOMMÉE "PENSÉE" PASSERA DANS TES PARAGES, JETTE-TOI SUR ELLE: TU AS L'AVANTAGE DE LA SURPRISE.

OUI...

ENSUITE, C'EST ELLE OU TOI: L'UN DE VOUS RÉUSSIRA À ATTEINDRE LE CENTRE DU LANGAGE.

LES DEMONS DES PROFONDEURS ONT OURDI LEUR NOIR COMPLOT- ILS ATTENDENT...

N'AGISSEZ QU'AU SIGNAL !

...LA PENSÉE S'APPROCHE....

PRÊTS!

ROCKUK ARGHH

FROTE ☆ COONT ☆ BLAT!!

HOULA ! POURQUOI TU ES DE TRAVERS?

APPAREMMENT, NOUS AVONS PROVOQUÉ UNE ABÉRRATION PEU CONTROLABLE !

ATTRAPEZ-LE! IL S'ÉCHAPPE VERS LA RÉALITÉ!
ON NE VA PAS SE LAISSER ARRÊTER PAR LES MIRAGES DE L'IMAGINATION
BEEP
THWAMP
FUNG HARG
KRONK
BINJ
MORGLE
HOOGLE FIG
SMOONT WHIMPER FOONT
DIDDY DIDDY BONT
SQUAM FRANT
WOOF
SPONT TRAMPLE PUNT
CHOMP HIGGLE BREEN
HILB
BEANT FWINT SQUIDDY TWOMP
DORF
FAWN PLAF
MEEF
FILCH TROMP MASH
AMBRO
MEEF
MEEF
LE PAQUET EST TOMBÉ! CHACUN POUR SOI !!
SQUAM

BILLETS, S.V.P..
CENTRE DU LANGAGE
ZONE DE RÉACTIONS ÉMOTIONELLES, LOGIQUES ET ASSIMILÉES
POP
TOOT SPLAT
DING
TRAIN FANTÔME
TOOT

OH LA LA ! ON CROIRAIT AVOIR UNE MIGRATION DE LEMMINGS DANS LE CRÂNE...
VOILA ENCORE DES SURPRISES EN PERSPECTIVE !
Phoob
que puis-je dire d'autre ?

PIEDS DIVERS

L'expo de **B.D.** se poursuit à la librairie l'Abécédaire, 68, rue Crozatier, à Paris. Le 10 mars, on pourra y rencontrer Coccinelle Heureuse et sa meute de louveteaux impénitents : entre 15 et 17 h, c'est un Gotlib poupon et tendu sur la voie du succès qui recevra en compagnie de sa comparse Bretcher (qui est plus jolie que lui) la foule nombreuse et croissante des spectateurs de l'**Echo des Savanes** numéro 3.

Magma : Le 22 à Clermont-Ferrand, le 30 à Agen.

Crium Delirium : 2 Lorient, 3 Quimper, 4 Brest (à la troupe de Merlin, à 14 h). 5 Brest (fac), 6 Rennes, 7 et 8 Tours (avec **Nico**), 9 Surgère, 10 Bordeaux, du 20 au 30 mars dans la région de Toulouse et d'Albi avec des films (**Monterey Pop** et des courts-métrages inédits) **Nico** plus le film **La Cicatrice intérieure**, le 30 à Toulouse. (théâtre du Taur).

Alan Stivell : 10 Epinay, du 11 au 19 en Irlande, 22 Chambéry, 23 Le Creusot, 24 Dôle, 25 Lyon, du 3 au 15 avril en Bretagne.

Gong : 16 Mitry-le-Neuf, 30 Bordeaux, 1er avril Surgère.

Brigitte Fontaine et **Areski** du 27 au 31 mars : Nice, Cannes, Marseille.

Vous venez d'entendre les prévisions météorologiques de **Rock pas dégénéré** (nouvelle adresse : 60, rue de Richelieu, OPE. 20.20). Bientôt le printemps. Ils organisent le 31 mars à Poitiers un festival « Equinoxe + 5. » avec **Gong, Magma, Crium, Nico** et **Alan Stivell** (au palais des Sports). Et ils font venir **Lou Reed** du 30 mai au 20 juin. Si vous voulez organiser un concert Lou Reed dans votre ville, écrivez-leur au téléphonez rapidement.

Komintern : 9 Sedan, 10 Reims, 12 lycée Henri IV (à 20 h 30), 14 lycée de Mongeron (14 h), 15 lycée Balzac (16 h), 17 MJC Montreuil, 24 lycée Limeil-Brévannes, 30 Bagentin (près du Havre), du 1er au 4 avril dans le Sud-Ouest.

Tarot et **Art Zoyd III** le 14 au lycée Balzac à 16 h.

Bachdenkel le 8 au Centre américain (bd Raspail).

Art Zoyd III : 2 lycée Saint-Quentin, 3 Dole-Mesnil, 4 Metz, 9 Besançon, 10 Belfort, 17 Le Cateau, 20 et 21 Nantes, 22 Cholet, 23 Angers, 29 Brest, 30 Orléans, 31 Blois.

Agitation Free : Le 23 mars aux Beaux-Arts, le 24 à Sevran, du 27 au 31 dans la région de Marseille.

Barricade 2 : 7 Draguignan, 8 Brignolles, 10 Grasse, 19 Reims. Et Roquet Belles-Oreilles expose ses toiles dans la galerie Cézanne à Aix-en-Provence, du 20 au 30, il y a aussi celles de sa femme Tanfar Bilette.

Stradyvarius s'est séparé. Ses musiciens les plus barbares créent **Triphallucinex.** Un beau nom, ça.

Programme du **Golf Drouot : Larry Martin Factory** le 3, **Wallenstein** le 4, **Plus** le 10, **Variations** le 11, **Pulsar** les 17 et 18, **Duffy** les 24 et 25.

Ferré Grignard avec sa fanfare breughelienne le 9 à Lille (théâtre de l'U., pl. 8 F).

Les organisateurs du festival de Péage de Roussillon prévoient un **festival** de quatre jours, du 28 avril au 1er mai dans l'Isle Saint-Jean (entre le Rhône et le Doubs). Ecrire à Michel Dumas, 2, rue de l'Ile, 07300 Tournon.

Family le 31 à Avesnes-lez-Aubert (à 35 km de Valenciennes) et **Atoll** le 3 à Metz (MJC).

Le 25 à Martigues (13), salle du Grès : **Avalys, Nirvana, Sortilège.**

Le **Groupe animation inter-foyers** regroupe à présent vingt-quatre établissements (CES, CET, lycées, lycées techniques). Ils peuvent vous aider à organiser des concerts ou tout autre spectacle. Ils prévoient pour mai ou juin un festival lycéen avecs troupes, orchestres, expos de lycéens. G.A.I.F., 18, passage Turquetil, Paris-11e (permanence tous les mercredis de 14 à 19 h).

Une adresse symapthique d'organisateurs de concerts dans la région de Marseille l'**A.P.A.,** 2, rue Rodillat, 13002 Marseille. Ils font venir **Wallenstein** le 2 et **Relax** le 22 (th. Axel Toursky, 22, rue Edouard-Vaillant).

Concerts **Kokelikot** à la fac de Nanterre : le 2, Karnaval Kokelicot avec le **Grand Magic Circus** (12 h, gratuit). Le 7, **Magma** avec vingt-cinq choristes, wow (14 h, 4 F). Le 21, **Michel Portal** (14 h, 4 F). Le 26 : **Wallenstein** (14 h, 5 F). Le 3 avril : **Caravan** (14 h, 6 F). Pour contacter Kokelikot : Fac de Nanterre, Centre culturel, 2, rue de Rouen. 92-Nanterre.

Festival jazz et pop au Cyrano Musique, 76, rue de la Roquette, Paris-11e, 700.91.69 : le 8, **Resurgence,** 9 quintette **Steve Lacy,** 10 **Joachim Kuhn** trio, 11 **Troc** et **Total Issue,** 12 groupe de **Bernard Lubat,** 13 **Black artists group** of Saint-Louis.

Concerts de musique vivante du 20 mars au 7 avril au Palace (8, Fg-Montmartre, Paris-9e, 770.44.37). Curieuse formule : Mozart et Boulez le 20, Monteverdi et Berio le 22, etc. A retenir spécialement : le **New Phonic Art** (un groupe d'improvisation de cinq musiciens dont Portal et Globokar) le 24, entrée gratuite, le concert **Stockhausen** le 28, le concert **Kagel** le 30.

Jusqu'au 3 mars : Festival international de **musique électro-acoustique,** tous les soirs à 21 h au Centre américain (ODE. 99.92 ou MED. 67.28). Et toujours les concerts du GRM au Théâtre Récamier (548.38.81).

Le **Club Folk Voltaire** (quarante lycéens de Voltaire) organise des réunions-débats tous les mardis de 17 h 30 à 19 h, des

Top, top, top un shampoing de rock stimulant

Ils sont tous là, et une lueur d'étonnement passe lentement dans nos yeux hagards. **Guru Guru** s'est installé dans l'après-midi, **Kraftwerk** n'est arrivé qu'à sept heures du soir. Tous les groupes allemands, malgré leurs contrats en poche, ont dû laisser à la frontière une caution de mille francs pour « importation temporaire de matériel ». La France est le seul pays européen où les musiciens sont sujets à ce genre de tracasserie. Quelqu'en s'en étonne-t-il encore ?

La télévision (pop 2) et le light-show (Vasco) ne font pas bon ménage. Il aurait fallu choisir, ou l'un ou l'autre. La télé a besoin de lumière et le light-show d'obscurité. La musique se serait mieux portée dans l'obscurité, mais seul un millier de privilégiés l'aurait entendue. A présent, quelques centaines de milliers de téléspectateurs de plus en profiteront. Ce n'est pas négligeable.

Les spectateurs sont là eux aussi, en nombre, excédant de beaucoup la capacité supposée de la salle. L'administrateur de la salle a l'air un peu triste...

Guru Guru commence, trois musiciens, avec un minimum de matériel dont ils exploitent toutes les sonorités possibles. Ils auraient gagné à resserrer leur passage, à élaguer les solos, les bons moments seraient mieux ressorti. **Guru Guru** a des éclairs d'humour, des trouvailles bizarres irrésistiblement sympathiques. Dans « Ooga booga » (un hommage à Crumb), le batteur Mani Neumeier se met en tenue de Tarzan pour jouer des congas et faire des grimaces, et pour « Die Electrolurch », un « conte de fée électrique », surmonté d'un chapeau lumineux, il joue du sifflet et raconte une histoire sur fonds de grésillements électroniques. Après eux, on n'aura plus beaucoup l'occasion de rire.

Kraftwerk a monté son matériel dans un coin de la scène. Assis les uns près des autres, immobiles, concentrés, impassibles, ils reproduisent l'ouverture du second album, avec le rythme trouble de la batterie électronique, les chuinterments de la flûte, les répétitions, les échos prolongés du piano électrique ou de l'ARP synthetiser. Ils n'en laissent rien paraître mais ils sont nerveux, la lumière est trop dure, le cameraman tourne autour d'eux comme un insecte. La musique se transforme comme une réaction chimique au ralenti, ils improvisent sur des structures monotones à la Terry Riley, un incendie au ralenti, pris dans les glaces. Quelqu'un monte sur scène et exécute une danse fascinée avec du lait et de la bière. Au début, c'est plutôt insolite, puis il asperge les spectateurs, la scène. Grosses rigolades, applaudissements, cris, on n'entend plus la musique quelqu'un vient lui prendre son verre de bière, il se met à hurler de rage, on le calme, quelques spectateurs crient « Assassins ! ». Dur... **Kraftwerk** s'arrête, reprend, encore plus apaisé et insaisissable. Sur le millier de spectateurs, il y en a trente qui trouvent malin de pousser des cris d'oiseaux, réclamer « du rock'n'roll » ou simplement parler à haute voix. A cause d'eux, ce sera dur de planer, mais on y arrivera quand même. **Kraftwerk** ne consent à s'arrêter que vers une heure du matin, les lumières de la salle sont allumées depuis longtemps, l'administrateur a l'air de plus en plus triste, les gêneurs sont enfin partis, ceux qui restent en redemandent encore.

Jeudi. Encore mal réveillés, nous nous rendons au T.O.P. pour attaquer la seconde journée. Le light show et la télé poussent encore quelques cris, il y a même la télé allemande, Rolf-Ulrich Kaiser, le producteur des groupes « cosmiques » de Berlin, est venu aussi avec du matériel d'enregistrement pour un éventuel album « live in Paris ». **Ash Ra Tempel** a bien failli ne pas arriver, ils sont à Paris, mais notre émissaire n'a pas réussi à les tirer du lit. Leur camion casse porte de Saint-Cloud, etc.

Tangerine Dream joue une musique improvisée, mais soigneusement préparée à l'avance, ils maîtrisent bien leurs appareils. Dans la salle les grandes gueules sont toujours là mais on les entend moins, car le groupe joue plus fort. Là encore la lumière reste dure, la musique n'arrive pas à rester paisible, une guitare lance des cris pathétiques, les synthetisers lancent des vrombissements inquiétants : de beaux instants de musique anxieuse.

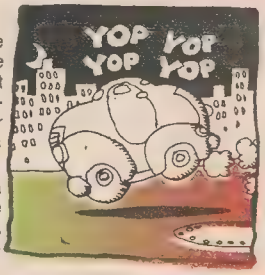
concerts, des cours d'instruments et publie contacts dans les lycées et facs sur toute la France. Ecrire 101, av. de la République, 75011 Paris.

Série de spectacles de **mimes** et de **danse** au théâtre des Deux-Portes en mars et avril (46, rue Louis-Lumière, Paris-20e, 357.49.92). En mars : groupes « Re-création », « Rythme et structure » et « Ballets de la Cité ». Le 8 : quintet **Steve Lacy.**

Jusqu'au 11 mars : le **Décameron** par le Studio-Théâtre de Vigny à la Cartoucherie de Vincennes, à 20 h 30. Pl. 15 F et 11 F. Tél. 328.36.36.

Paris Filmmakers Cooperative, les 23 et 24 au Centre américain (bd Raspail) à 21 h. Films de Kenny Schneider, Paolo Gioli, Pier Heliczer (Venus in Furs) Bruce Conner (Cosmic Ray).

Le Lab'Art Village organise le 11 à l'Ecole Supérieure d'Architecture (bd Raspail) une grande « Foire aux Poèmes » gratuite. Sont invités tous ceux qui ont envie de s'exprimer. Que ceux qui ne peuvent pas venir écrivent : on écrira leurs mots sur les murs ou on les criera à leur place.



Deux librairies comme on les aime : la librairie coopérative « Les Canuts », 33, rue René-Leynaud, Lyon-1er. Et **Alice's Dream,** bazar-librairie-posters, 1, rue de la Revendrerie, 58000 Nevers.

Vroutsch nous signale un **grand carnaval** chez Charly (ancienne gare), à Strasbourg. le 6, organisé par le « Musauer Wäckes » avec fanfare et chanteurs alsaciens. Et annonce **Vroutsch** nº 8/9 pour fin février..

Si vous habitez Poitiers, vous seriez bien débiles de ne pas aller dire bonjour de notre part aux gens de **Varlope,** « cinéma biologique » qui passe du Terry Riley à l'entracte, distribue des morceaux de films, transforme certaines séances en happenings et organise avec « Rock pas dégénéré » le concert de l'Equinoxe, le 31 mars, avec Gong, Magma, Stivell, Nico et Crium.

A l'entrée, un pompier qui poussait la porte dans le mauvais sens la fait voler en éclats. Vexé, il va nous cafeter à sa caserne. Oui, nous sommes encore trop nombreux dans la salle et, malgré les annonces, on fume beaucoup et du beige. Voitures de pompier et cars de flics s'alignent devant le théâtre. on demande l'arrêt du concert, l'administration menace de couper le courant, on parlemente, on fait sortir un peu le public vers le bar. Le rythme du concert est brisé, à la lumière de la tête s'ajouteront les lumières de la salle qui ne s'éteindront pas. C'est de plus en plus dur de planer. Beaucoup n'y arriveront pas avec **Ash Ra Tempel,** qui joue ce soir avec **Klaus Schulze** en son sein. Ils ne sont pas souvent sur le même trip. Manuel, le guitariste, lance des phrases vaguement bluesy, Schulze lui répond par des accords solennels. De temps en temps, ça décolle. Manuel a de belles sonorités mélancoliques sur la basse hypnotique d'Hartmut. Une fille crie « Free Leary » et danse. Une image curieusement néolithique. Quelques flics entrent dans la salle pour jeter un œil et se grattent longuement la tête. Un débile balance de la confiture sur la scène. **Ash Ra Tempel** s'arrête faute d'idées nouvelles, **Klaus Schulze** termine seul en improvisant à l'orgue sur des bandes magnétiques, des martèlements de batterie d'un côté de la scène, des orchestrations classiques de l'autre. Bizarre, la désorientation atteint son apogée, on essaie de savourer en vitesse les dernières minutes c'est fini. Si les pompiers n'existaient pas, si les spectateurs français étaient moins gueulards et agressifs, nous aurions pris un grand pied.

« Vous avez dû vous faire plein de fric », nous a-t-on beaucoup répété. Non. Nous avons perdu 2.000 F. Voici les comptes communiqués par « Rock pas dégénéré ». Recettes : 14.400 F (billets + 3.000 F (télévision). Recette totale : 17.400 F. Dépenses : 14.500 F pour les groupes, 870 F pour le théâtre, 1.600 F de SACEM et d'impôts divers, 500 F d'affiches, 2.000 F light-show. Dépense totales : 19.470 F. Et beaucoup d'énergie, de calories, de salive, d'électricité, de tabac à rouler, de bordées d'injures et de folie en tout genre. Quand on pense à tous les cataclysmes qui auraient pu se produire, ça s'est plutôt bien passé, non ? Au suivant et mieux.

J.P.L.

LES GRANDS PIEDS SE SUIVENT MAIS...

APRÈS LES CONCERTS DES 14 ET 15 FEURIER **SOUTERRAIN ET ROCK PAS DÉGÉNÉRÉ**, AVEC LA COLLABORATION D'**ACTUEL**, ORGANISENT LE 17 MARS À PARIS, DE 18 H À 24 HEURES UN GRAND CONCERT COSMIQUE UNIQUE, AVEC:

- **AGITATION FREE**
- **BARRICADE 2**
- **CRIUM DÉLIRIUM**
- **NICO**

NOUS CHANGEONS D'ENDROIT, DES DISCUSSIONS SONT EN COURS POUR OBTENIR L'OPÉRA COMIQUE, LE NOMBRE DE PLACES EST LIMITÉ À 1400 PLACES AUSSI RÉSERVEZ VOS PLACES À PARTIR DU 5 MARS, LA PARTICIPATION AUX FRAIS EST DE 9F SI VOUS PRENEZ VOS PLACES À L'AVANCE. CE QUI NOUS AIDE. 10F SUR PLACE LE JOUR MÊME S'IL RESTE DES BILLETS. AIDEZ-NOUS À FAIRE LA PREUVE QU'ON PEUT FAIRE ENTENDRE DE LA BONNE MUSIQUE PAS CHER.

PS. LIBELLEZ LES CHÈQUES ÉVENTUELS AU NOM DE L'ASSOCIATION **SOUTERRAIN.**

BILLETS EN VENTE:
- **SOUTERRAIN** 41 BIS RUE GALIPEAU 92160 ANTONY 237 68 42
- **ACTUEL** 2 IMPASSE LEBOUIS
- **GIVAUDAN** 201 Bd ST GERMAIN
- **MUSIC ACTION** 15 CARREFOUR DE L'ODEON
- **MANDALA** 11. 13 RUE VAVIN
- **DISQUES 2000** 91 RUE DES ENTREPRENEURS.

ATTENTION, ATTENTION

LE CAMEMBERT ELECTRIQUE

Pour son premier anniversaire coulera à flots

Attention ! Restez bien à l'écoute... bientôt

radio - gnome - invisible

sur disques BYG

Important : cassez le cul de votre disquaire jusqu'à ce qu'il vous le donne.

Sortie prévue le 31 mars

Petites annonces

Nous insistons : entre les pieds divers et les petites annonces privilégiées, nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boîte postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 15 mars. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.

Projets

Après le « Regard du sourd » et « Ouverture » présenté au Festival d'automne à Paris, Bob Wilson revient en France animer deux ateliers de travail, de création et d'improvisation théâtrale, les 17-18 mars et 24-25 mars. Pendant deux jours entiers, les participants à ces ateliers auront l'occasion de « danser, chanter, discuter, travailler, jouer et de participer effectivement à un travail de création théâtrale ». Lenombre des participants est limité à 60 personnes. Ces ateliers sont ouverts à tous. La diversité des âges et des professions est encouragée. Les personnes intéressées sont priées de se mettre en contact avec le Centre de Développement du Potentiel Humain, 25, rue de la Bienfaisance, Paris 8e. Tél. 292-03-72.

Bob Wilson recréa dans le « Regard du sourd », l'univers d'u nenfant enfermé dans le silence. Il fait sentir la réalité de cet être en transmettant une notion différente de durée. Dans « Ouverture », spectacle continu de 24 heures, Bob Wilson nous met face à face avec des images et des personnages caractérisés par un lent changement entrecoupé de soubresauts.

Les ateliers sont organisés sous l'égide du Centre de Développement du Potentiel Humain qui organise par ailleurs des ateliers de développement personnel basés sur la psychothérapie de groupe, les théories de Wilhelm Reich et les voies orientales de connaissance de soi (méditation Zen). Avec les ateliers de Bob Wilson, le centre espère faire la jonction entre l'expérience de groupe et la création théâtrale.

Nous avions passé en tête des petites annonces privilégiées du mois de janvier une annonce intitulée Génie et signée Cendrillon. Nous avons reçu cette petite suite joyeuse :

« Grâce à cette annonce, je suis rentré en contact avec des filles et des gars. La troupe de théâtre que je comptais faire est devenue une réalité. Sous le titre « Troupe du soulier de vair », on a pondu un spectacle sur le thème de Centrillon. Ça va être une énorme rigolade, un pastiche présenté à la façon d'une revue style Folies-Bergères, avec des travestis dans les rôles féminins et des filles dans les rôles masculins : le délire. Ce qui compte, c'est de rire et de faire rire. C'est encore ce qu'il y a de mieux comme anti-cons. Ceci dit, je cherche toujours des locaux pour les représentations, et il me manque encore trois garçons pour le spectacle : la marraine, la belle-mère et l'une des deux sœurs de Cendrillon. Et puis quelqu'un pour réaliser la bande-son, un fanatique qui ait envie de faire ça. C'est tout. »

Thierry Roth, 32, avenue de la Bourdonnais, 75007 Paris.

TROUPEAU : 20 personnes, qui font un travail de recherche sur l'individu sous forme théâtrale, projettent de vivre ensemble, pour raison travail et finances ; cherchent grande maison, près Paris, location pas chère. Tél. : BRE. 23-29, soir. Gérard Bayle, 26, rue Perceval, Paris.

MÉCÈNE : Atelier d'art + hall expo. avril/fin oct. Accepte expo. gratuit œuvres (peintures, sculpt., poterie...) créées par com. Pas pourcentage. Robert Yvon, Atelier Art, 2, rue du Centre, 77125 Moisenay.

CHALENDON : Restructuration hab. produc. évent. adapt. à village communautaire. Principe basé : HLM, vieux villages ne permettent pas l'épanouissement communauté. Lauverdon Patrick, 38, rue de la République, 92190 Meudon.

ARBORIGENES : Ch. mordu(e)s agro-biologie (m. néophytes) vue former gr. inf. région Nice, fac lettres. Stage chez agriculteur bio. Jacques de Coulange, Les Grands Cèdres, 7, av. de Fabron, 06000 Nice.

MYSTIKS : Co-producers and camera operators are required for an overland research expedition to film certain manifestations of Buddhist, Hindu, Tantric religions experience in India, Nepal and Ceylon. Contact Standart S.A., Case Postale 5 1197 Prangins, Switzerland.

HOU-HOU : Achète vivant hibou ou chouette ou chat huant. Cazaux Henri, 3. Bât. D., La Soulaie, 45500 Gien.

CAHOTER : Ne dis plus « je voudrais faire du théâtre. »... Viens à la « Roulotte ». Comédiens, auteurs, musiciens, il est en train de se créer un gr., il nous manque qq roues... et qd « La Roulotte » lèvera l'ancre ce sera pour la bonne cause. « La Roulotte », 46, rue de Montreuil, 94300 Vincennes.

MUET : Accepte quiconque joue, chante, danse, mime et tt, et fait un spectacle. Le Clystère, café-théâtre, 59, rue St-Laurent, 38000 Grenoble.

DE GAUCHE : Jeunes Noirs rech. frères et sœurs de couleur en vue contact pour création d'un comité culturel et d'un journal afro-antillais. Eric Cartel, 41, rue de Pontoise, 93240 Stains.

LES MOLLETS : Créons poste parallèle. Mecs pas cons de partout, soyez les facteurs marginaux de votre ville. Ceusses qui se promènent, transportez les lettres. Bonnes rencontres assurées. Vite, aidez-vous. Patrick Lelièvre, 18, rue Marcel-Proust.

L'EXPERIENCE : Couple + 5 enfants (de 13 à 4 ans) ch. familles avec enfants pour vie communautaire, dès cet été à Nîmes ou environs immédiats avec mise en place école nouvelle, active, ouverte, au sein de la communauté. Fred et Chantal Gaillard, 4, allée de Bretagne, 94 Thiais.

ALORS QUOI : Excédée solitude est-il difficile d'avoir un bon copain quand on est une femme claudicante, quinquagénaire, employée de bureau ? Mme Claude Garcia, B.P. 9, 13253 Marseille Cedex 11.

COMPAGNONS : Ch. contact avec pers. intéressée par le projet de former une commune itinérante constituée de charpentiers, menuisiers, ébénistes avec femmes, enfants, copains... pour chantiers dans communes rurales, fermes défavorisées, etc. Jean-Michel Thizeau, 10, rue de Haute-Vienne, 87000 Limoges.

ANTHROPOPHAGE, FIN BRACONNIER, PETIT WAO : Mec 23 balais, ch. F. pour vivre expérience 2 ans au Congo. Ayant camion, matériel, poste magnéto, équipement plongée (fin braconnier et pas trop con). Départ juillet 73. Jean-Pierre Belaifa, 60290 Soutraine par Rantigny.

HASTA LAVI : Nous désirons monter un spectacle d'expression corporelle avec poèmes, musique et jeux de lumière en vue d'une représentation sur scène assurée. Sérieux. Chantal Hista, 10 bis, avenue de Livry, Le Raincy (93). Tél. : 927.25.39. de 20 à 21 h.

TRES SERIEUX : Mais que reste-t-il des micro instants de tendresse infinie quand on est défoncé par 30 ans d'infecte connerie. Un vieux paumé qui ne donne pas son repaire vu qu'il n'attend plus rien des autres mais qui peut donner beaucoup mieux au hasard de rencontres non programmées.

ZAZEN : Aucun but, aucun profit, tous les jours (sauf lundi 9 h, samedi 10 h, dimanche 11 h). Dojo seul autorisé en Europe par les temples Soto Zen japonais. Buddha oly Govinda, 46, rue Pernet, 75014 Paris.

BOUM : Aimerais idées révolutionnaires pour animer un bahut de merde. Jean-Pierre Courtade Tonneins, Collège Fazanis, 47 Lobelgaronne.

ATHANOR : Si vous avez besoin de vous flinguer, de récupérer les problèmes des autres et de laver votre linge sale en famille ou en groupe, venez donc faire un tour à Athanor, tous les lundis à 20 h 30, 74, rue des Saint-Pères, 75007 Paris, ou si ça vous inquiète, tél. après 19 h au 222.14.49 ou 531.78.73. Si pas sérieux s'abstenir.

TENACE : Ch. J. G. insolites, pas trop sérieux, amateurs de poésie, photo, peinture, humour, pour activités surréalistes. Françoise Thuillier, 6, rue Raffet 75016 Paris.

AGAIN : Création d'un musée du twist. Envoyer ou faire offre toutes documentations objets, costumes instruments, etc., ayant trait à cette fantastique épopée. culturelle. UNIQUEMENT LE TWIST. Jean-Yves Gros c/o Présence Panchounette, 1, rue de la Vache, 33000 Bordeaux.

BEN DI DON : Ch. mecs obsédés automobile qui ont envie de s'amuser de façon moins conventionnelle. Jean-François Marchet, 23, avenue J.-Froment, 92250 La Garenne-Colombes.

YOUPI : Pour troupe théâtrale et défilés. Fête en un mot : recherchons cockettes et gazolines. Amen. Alice Mephista, 4, rue E.-Leclerc, 77000 Melun.

HOJALDRISTA : Mérite qu'on l'aide : nº 4 paraît le 15 mars. Si vs en avez ras le bol de marner alanguis parmi les paquinoirs, achetez « Hojaldistra », 19, rue de Courcelles, 51100 Reims.

PSIPSIS : Oiseau migrateur, psychologue à ses heures, aimerait créer en Bretagne, avec d'autres volatiles de l'espèce (psychiatres, travailleurs sociaux et communautaires, etc) et hors institutions un projet de libération individuelle et collective, diponible en septembre. Ecrire par la voie des airs. Jean-Marc Guillerme, 2710 Barclay, apt 3, Montreal 151, Quebec.

ESPIONS : Rech. tous témoignages et expériences personnelles. Jean-Pierre Bertola, 4, rue de la Michodière, 75002 Paris.

PROJET : Amateurs S F voudraient fonder Club à Paris. Projet revue, édition, expos. Jean-Charles Rodriguez, 13, rue des Petites-Ecuries, 75010 Paris.

M J C DE CHATEAUDUN : Organise des concerts pop... qui nous mettra en relation avec les managers ou type du même poil. Pierre Camusard, CES Beauvoir, 28200 Châteaudun.

VIDEO : Groupe de recherche audio-visuel disposant d'un important matériel vidéo ch. un moyen d'arrondir ses fins de mois (animation culturelle, film, publicité, etc. Claude, COM. 87.84 (soir ou matin).

GAZOLINE GIRLS : Cherche à former groupe de libre création, d'essence méditerranéenne, pour retrouver l'étincelle d'organisation qui illuminait nos ancêtres, voire F.N.L. dô païs d'Oc. Jan Peyre Rémy, rue de la Liberté, Cuers (83).

THEATRE PARTICULE THEATRE : Ch. un garçon et deux filles passionnés de théâtre pour avril au plus tard (fin mai dernier délai) en vue de sa tournée 1973-1974 en France et à l'étranger. Formation de l'acteur assurée. Comme chacun de nous, ils devront trouver du travail à Genève et ce jusqu'à septembre. (Nous les aiderons dans cette démarche.) Nous n'avons aucune étiquette, mais violents s'abstenir. Théâtre particule Théâtre, Maison du Couvent, 74270 Chaumont par Frangy, France.

AVIS : Nouvelle adresse de « Vivre et Survivre » à Marseille : 72, boulevard Eugène-Pierre, Marseille-5e.

SI : tu passes à Besançon, ou si tu y vis et que tu aimes lire sans acheter ou si tu veux acheter ce que tu ne trouves pas dans le commerce, viens y faire un saut, l'après-midi de 14 h à 19 h sauf le dimanche. Poètes, artistes... peuvent y dispenser leurs œuvres. Parallèle 24, Librairie, 24, rue Megevand, 25000 Besançon.

SERIEUX : Cinéaste rech. jeune fille de préférence majeure, taille moyenne, visage d'adolescente, attirante, secrète, vive, spontanée, pour rôle femme-enfant (non professionnelles exclusivement) mais contrat normal et professionnel. Ne pas se présenter, envoyer photo et renseignements : R. Rivière, 20, rue de la Chine, 75020 Paris ou tél. heures de bureau : 636.94.87.

SQUATTER : «Diviseur » ch. de toute urgence appartement à partager avec G. ou F. Freak. Debiasi Frédéric, 15, rue Victor-Hugo, Levallois (92). Tél. : 737.63.37.

IN : 42 ans ch. contact avec gens de ma génération, d'accord avec ceux de 19 et presque tout dans « Actuel ». Cenival, 132, rue du Château, 75014 Paris.

NANAS : Engagez-vous ! Tous les mercredi et samedi après midi on s'occupe de gosses dans la Cité d'Orgement. Avons besoin urgent d'aide au niveau des « minus ». Venez nous voir, rue de Dijon (face Obélisque) ou écrivez-nous si faites expérience analogue pour échanges. Michel Messina, 17, avenue du Clos-Renaud, Soisy-sous-Montmorency (95).

CARAMBA : Lulu Mini et sa fanfare des Beaux-Arts de Marseille cherchent musiciens spirituels, gags, clownesques pour jouer saxo ténor ou basse, tuba, trompette, cornet à piston, bugle roubasophone ou hélicon, clarinette trombonne, contrebasse tubas, violon, castagnettes, claquettes, tambour, triangle, cimbales, grosse caisse. Au choix mais posséder un instrument.

MONYOND VIRQUE, nous possédons le chapiteau, la cage à fauves, les gradins et le cheval dressé. Ch. mecs volontaires pour jouer un rôle de composition : lion, éléphant, chien savant ou danseuse nue. Bob Breneur, 2 A, rue Fontanieu, 13012 Marseille.

PROJET : J. H. 24 ans, amoureux fou de la vie en mer, disposant d'un très bon voilier de 8,50 m, ch. G. et F., même incompétents, désireux d'une vie plus naturelle, plus libre, mais plus rude, pour entreprendre courtes et longues croisières. Nécessité caractère souple, un peu d'argent, ou moyen d'en gagner pour nourriture et entretien du bateau. Jean Barbeau, Ecole des Garçons, 85800 Le Fenouiller.

DE L'AIR : « **L'école qui pue** », titrait **Actuel...** Alors à quoi ça sert de touiller la merde ? Il ne suffit pas de dire qu'on se fait chier peut-être faut-il s'en sortir pour respirer un peu d'air pur. On est un grou-

Ça nous arrangerait bien si vous vous abonniez ! C'est encore le meilleur moyen d'aider le journal

Dépêchez-vous, il n'y a plus beaucoup d'albums de Crumb
40 F pour 12 numéros + offre exceptionnelle l'album de Crumb

Mode de règlement :
mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à *Actuel*.

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

Et d'intéressants nouveaux disques de l'histoire du pop :

12 numéros + 1 disque = 45 F
Je souscris à un abonnement à «Actuel-Nova Press » avec au choix l'un des 33 tours suivants :
☐ Jeff Beck et les Yardbirds.
☐ Eric Clapton et les Yardbirds.
☐ Rod Stewart et Steampacket
☐ Les débuts du Soft Machine.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camembert Electrique.
(Cochez la case qui correspond à votre choix.)

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

.....

Abonnement pour l'étranger :
courrier ordinaire : 50 F par avion : 60 F
(sans disque ni Crumb)

Complétez votre collection d'ACTUEL :
Chaque ancien numéro : 3 F au journal.
Rappelez-vous :
No 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
No 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
No 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
No 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent. Amsterdam : provos et kabouters..
No 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND : témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
No 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ : l'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
No 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN : Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman du fond de sa retraite.
No 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
No 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
No 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
No 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
No 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
No 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
No 27 : L'ECOLE QUI PUE, le rock allemand.

Attention :
1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.
2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.
3° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.
4° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement, et le facteur aussi.
5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le nous d'un mot.

Libération

bientôt, **LIBERATION** un nouveau quotidien du matin libre des partis de la publicité, des banques financé par ses propres lecteurs

Bon à découper
100.000 personnes donnant 10 F suffisent à financer le journal.
Voici ci-joint ..... francs.
NOM .....
PROFESSION .....
ADRESSE .....
Bon à adresser au CCP APL 33 136 10, La Source, avec mention « Libération ».
Virement bancaire ou mandat postal : 27, rue de Lorraine, 75019 Paris.

pe de lycéens parisiens et on est en train d'organiser un « campagne de l'Ecole ». Cette campagne qui se déroulera dans un bahut : Buffon et a pour but de faire s'exprimer chacun sur ce qu'il a subit ou subis. Dans cet esprit nous préparons actuellement des « outils » pour animer cette campagne : tournage de séquences au magnétoscope sur le bahut et l'extérieur : exposition, questionnaires, brochures, contacts en vue de débats sur le problème des lycées (répression, liberté d'expression, rôle idéologique de l'école, problèmes sexuels, statut de la jeunesse. On ne refuse aucun concours, si tu as des idées, des informations, si ça t'intéresses, contactes-nous rapidement. Foyer Socio-Culturel du lycée Buffon, 16 bd Pasteur, 75015 Paris.

AMIS : Depuis que nous sommes à Paris tout n'est que saloperie et cela fait deux mois que nous bouffons vraiment de la merde. La vie marginale, c'est beau, mais en hiver, ce n'est pas le pied. Dans une piaule que nous avons eu la chance de trouver rapidement, mon mec et moi nous nous sommes offerts : les morpions, la gale, des tas de saloperies, pas de travail, plus de fric et dans quelques jours plus de piaule... Françoise Lallemand, poste restante n° 94, rue Bayen, 75017 Paris.

LES FOUS : Clinique psychiâtrique institutionnelle 10 km de Blois embauche J G et J F majeurs. Ayant déjà travaillé animateurs pour ateliers, etc. Pas de psy. S.V.P. Ecrire Commission Embauche, Clinique de la Chesnay, Chailles (41).

NIARDS : Ch. personnes intéressées par fondation Crèche. Marie Muller, 5, passage de la Main-d'Or, 75011 Paris.

PROVINCIAUX : Bretons, Basques, Occitans, Irlandais, on a besoin de vous pour organiser groupes de contre-information, de bouffe, de tout (et de politique entre autres) sur les minorités qui en ont marre d'être minorisées. Venez avec mosik, bouquins, écrivez-nous. Pascal Holenweg, Centre de Loisirs, avenue des Grandes-Communes, Onex-Genève (Suisse).

DEMAIN LA VIE : S'il nous appartient dès aujourd'hui de créer la vie, de faire de l'an 01 sa vie quotidienne, d'avoir en face de soi autre chose que des cons et du fric. Après 2 ans de communauté nous voulons créer un centre de vie qui regroupe autre chose qu'une ferme, quelques m 2 et une dizaine de filles et garçons.. Nous voulons des villages, des bois, des champs, des fleurs, des petits lapins et de belles prairies pour y faire l'amour. On veut être 1.000, 10.000, 3 milliards d'anars, d'écologistes, de freaks, de bio-dynamistes, fous, chevelus, jeunes, moins jeunes et tout ce que tu voudras du moment que tu veux vivre avec amour. On a trouvé une vallée de 550 hectares pour commencer, avec 333 labourables. On veut donc trouver 550 individus pour démarrer l'AN 01. Il faut un hectare pour faire vivre un mec, 1 hectare coûte mille francs. Sur les terres, il y a 15 maisons en bon et mauvais état. Il en reste donc un paquet à construire. On demande donc à chaque individus désirant vivre la vie de donner 1.000 F pour la terre t 500 F poure la maison. On se constitue en association, Loi de 1901 et on démarre dès le terrain acheté. (Octobre 73 ou avril 74.) Chacun vivra comme il voudra d'agriculture, d'artisanat ou d'autre chose pourvu que ça n'atteigne pas la liberté d'expression ou de mouvement des autres. Chacun selon son désir : en communauté, en couple, en ermite, en végétarien et carnivore. Chacun choisira sa maison ou le lieu où il la construira. Pour des raisons économiques évidentes, il faudrait que chacun amène ses propres moyens de survie (bêches, rateau, chèvres, métier à tisser, tour de potier, trousse de toubib, etc.) et ses connaissances (maçons, charpentiers, etc.). Il y a déjà des gens intéressés qui connaissent l'agriculture, l'élevage et l'écologie. Si tu es intéressé écris vite. si tu es d'accord pour donner 1.500 F et faire partie de l'organisation et si tu veux que tous les mecs intéressés se retrouvent ici le 14, 15 août... Ecris-nous et joint une enveloppe timbrée avec ton adresse. Communauté de Villeneuve-du-Bosc, Foix (09).

Communautés

RACOURCI : Projet de communauté rurale. Pour contacter, tél. 808.96.70, poste 229, de 9 h à 11 h. Serge Villecroze, chez Gros, 58, rue de Rambuteau, 75002 Paris.

BABY SISTER : Couple (2 enfants, 1 an et 5 ans) voulant fonder communauté rurale offre à une fille 1 ou 2 chambres confortables et gratuites (déjeuner) en échange de quelques heures de garde d'enfants Vie alimentaire naturelle et esprit sumerhillien souhaités. André Lavaud, 7, avenue de Dourdan, Etampes (91). Tél. 494.17.94.

VITAMINE C : Ch. boulot dans groupe ou communauté marginale (y compris journaux) contre piaule et bouffe. Bonne volonté mais déprime totale dans ma solitude. Dominique Lartigole, Maupas, 32240 Estang.

VILLÉGIATURE : Couple franco-anglais avec 2 enfants ch. partager grande et agréable maison campagne de 8 pièces. Style de vie communautaire. Michèle Buijtensvijs, Maison du Prébustère, 33145 Saint-Michel-de-Fronsac.

A BRANCHER : Fille, 23 ans, infirmière depuis 2 [illegible] désirant changer de vie, désire entrer dans com- [illegible] rurale pour apprendre travail artisanal ou [illegible] ch. contacts amicaux dans sa région. [illegible] rue de la Source, 50000 Saint-Lô.

LEVI-STRAUSS : Rech. Normandie ou région parisienne, communauté éducative en vue d'une étude pédagogique ou école pédagogique.

POUR SANS : Bouffe, tuyaux, renseignements. Tout sur le Maroc. Démerde-toi ! Dans 6 mois, je me barre. Patrick Renou, Crédit Agricole, Loches (37).

MAZETTE : G. 23 ans ch. équipier(e) aimant la [illegible] tagnes et l'équitation pour voyage [illegible] en Afghanistan, Népal. Possède 2 CV. Départ février. Serge Martin, 9, rue de Verneuil, 75007 Paris. Tél. 222-42-44.

ALSOL : Ch. personnes intéressées à avoir une action politique autre que militer dans un parti, à [illegible] de lutte et envisa- [illegible] d'une communauté (expérimen- [illegible] voudrait partir en juillet 73 dans [illegible] de la France. Rendez-vous le 18 mars 74 [illegible] heures. Albert et Christine, 22, rue des Reculettes, 75013 Paris. Tél. POR. 76.51.

FOURBE : Ch. communauté nudiste pour recherche spirituelle en commun. Guillaume Bonhoure, cham- [illegible] groupe 4, Cité Universitaire, Orléans (45), La Source (02).

COMPLIQUES : Groupe rech. vue extension quelques G. ou F. toutes ressources redistribuées selon parti- [illegible] Travail à la convenance de [illegible] des personnes inadmissibles. [illegible] périodique (vacances) ou à de- [illegible] Provence et Lyon. Contacts di- [illegible] F. de Brassens, Vénis-

RETRAITEE : Ch. vieille ferme à retaper avec terrain pas trop chère, isolée, régions Provence et Alpes. Très urgent. Stéphanie Kremer, 7, rue de Sauviat. 87100 Limoges.

COUPLAGES : Couple + enfant au printemps, ne voulant pas l'élever à Paris, ch. autres couples ayant [illegible] nes problèmes pour communauté à la périphérie parisienne. Catherine Lipski, 32, rue d'Oran, 75018 Paris

STYLISTES : Ch. E. et G. pour communauté agricole, artisanale, musicale, en Corse (style Gong). Départ dans quelques mois. Possibilité communauté urbaine en attendant. Jean-Luc Levei, 2, rue de la Madeleine, 95500 Gonesse.

ANTHROPOPHAGE : Prendrais à partir de mars 73, [illegible] à 6 ans) avec le mien à la montagne [illegible] it). Peu importe la durée. Frais de [illegible]. Christine Rival, 41, rue Saint-Bar- [illegible]

MANUELS : Pingouins perdus dans les dunes aimeraient vivre dans un village communautaire du sud de la France dont l'activité principale serait l'artisanat. Aidez-nous à le trouver. Ecrivez-nous. Elisabeth et Joël Guibert, 57, rue de la Bretonnerie, Or- [illegible]

[illegible] rens. sur communauté en Hollande et Al [illegible] en vue d'hébergement pour mec sans fric [illegible] d'août. Thierry Gatinet, 2, rue de la Morin [illegible]

[illegible] rens. sur comm. avec étude [illegible] L.T.E. « Bazin », cham- [illegible] bre 6, Ch [illegible]

FARANICE [illegible] à Nice : FHAR GEDIP : B.P. 621 Nice [illegible] 06 002.

YOGIS : Je ch. des renseignements sur la vie des communautés en Inde. Marie-Hélène, 27, rue du Légué, 22000 Saint-Brieuc.

FIFTY FIFTY : J. h. 23 ans, partagerait chambre bd Raspail à Paris-6e avec ami (ou ie), 18, 25 ans un peu sérieux (se). Ecrire : François Lévi Alvarès, 133 boulevard Raspail, 75006 Paris.

[illegible] formation ch. à rencontrer per- [illegible] ille pour former communauté [illegible], théâtre, musique...). Tremplin [illegible] plein temps (contre école). M'écrire [illegible] rard, 641, Le Corbusier, Marseille-8e.

[illegible] et F (région parisienne) pour com- [illegible] (future communauté rurale et mu- [illegible] art non fixé, (lieu la Corse). [illegible] allée des Matrets, Clamart

[illegible] ommunautaire merdé refile adresse [illegible] Tarn (près de Vabre), 8 maisons, [illegible] lectricité (65.000 F). Ecrivez-moi : [illegible] 15, avenue de l'Europe, 09000

Route

NEWS : Routiers, envoyez tuyaux, renseignements sur Maroc, avant début mai. Philip Delli, 50, rue [illegible]

AGENDA : Ch. F. ou G. pour aller avec moi aux USA et au Québec, juillet, août 73. Ce sera mon 2e voyage là-bas et je possède des adresses. Jean-Luc Moser, B 3, 5, route de Samois 77210 Avon.

CROISSANTS CHAUDS : Ch. adresses de coins où dormir et où bouffer à Paris : pas cher ou pour rien. Et aimerai corres. avec freaks habitant ou connaissant bien la campagne. Ecrire à Jean-Luc Perrot, rue de la Plaine, 29150 Châteaudun.

BRAILLARDS : Fille 22 ans, plus bébé, ch. sur îles mêmes pour aller vers le soleil et la mer. Lise Sutton, 30, rue Saint-Hilaire, Paris-5e.

IDÉES LARGES : Ch. G. ou F. pour dest. USA, fin mars, début avril Aimant musique pop, de préférence Hendrix. Ecrire pour prendre contact et échanger des idées (avant fin mars). Antoine Caïa, 11 cité Le Parc, Moirans (38).

ASSEZ : Ch. 2 ou 3 sauvages, F. ou G., pour le grand départ chez les indiens d'Amérique, en octobre 73. Possède documentation et fric. Et toi ? Martine Pellier, 16 bis, rue E.-Renan, Val-d'Albian par Saclay (91).

LEGUME : Je suis végétarien et végète sur une planète nommée Terre. Ai 19 ans, trop sensible pour vivre sur celle-ci sans doute. Cherche correspondants. Timbre réponse si possible. Jacky Clément, 6, avenue Georges-Durand, 72100 Le Mans.

MOLDAVIE : Recherche en vue séjour, tous renseignements sur Bulgarie. Roumanie et sud de l'URSS (Crimée). Roger Chipaux, 18, rue Sainte-Claire-Deville, 25000 Besançon.

CYCLORAMEURS : F. 20 ans ch. G. aimant nature, poésie, sport, pour randonnée pittoresque à travers Provence et Corse du 30 juin au 15 septembre 73. Evelyne Sallères, « Rodigué », Foulayronnes, Agen (47).

COSMAUNOTES : Couple (62 ans à deux) plus Falcone 500 cc ch. couple motard pour contact en vue voyage moto-camping Maroc et Yougoslavie, début août. Tél. Jacques 253.15.35 ou Solange 825.09.81. Parmentier Jacques, 34, rue Marcel-Bonnet, 94.230 Cachan.

MAGELLANS : Mec 23 ans, amoureux voile et soleil cher. mecs et nanas avec fric (min. 2 milions) pour achat voilier neuf ou occas. Départ définitif vers la vraie vie. Glandouilleurs s'abstenir. Tournier Jean-Louis, 9 bis, rue du Général-Delestraint, Bourg-en-Bresse (01).

AUX FRAISES : J'ai 22 ans, désire partir vers l'Asie. Libre début juillet. Part. aux frais assurée. Gérard Nicolas, CET Le Pargo, Vannes.

COOL ROAD : Avis aux amateurs : Californie, Mexique. Départ fin juin 73 pour 2, 3 mois. Anne Leherpeur, 5, place Paul-Painlevé, 75010 Paris.

BANANASTAN : « Liberté couleur d'homme ». Prenons chemin de Kaboul, besoin urgent de renseignements tonifiants et éclairés. Sylvia Spalter, 136, rue Déroulède, Bois-Colombes (92).

AU CHOIX : Ch. gars sérieux pour partir en vacances un mois en Algérie et Maroc soit en mai, juin, juillet, ou août. Bruno Maugeri, centre ANFOPAR, Goincourt (60).

LIBIDINEUX : Désire partir Amérique centrale au mois d'août. Reconnaissance éternelle plus grosses bises à tous ceux qui m'enverront tous renseignements, surtout Yucatan. Mikael, 10, rue Latour, 4000 Liège, Belgique.

POVBAIT : Au cul les bagnoles ! Ch'val sans Attila pour cahoter en roulotte au mois d'août. Envoyez des tuyaux. Didier Rouby, 14, rue du Crot-Villoux, La Charité-sur-Loire (58).

MAUMBA MAMBOUTOU : F. 22 ans ch. G. ou F. pour route via les Indes, aimant liberté, nature, amitié, pour oublier les contraintes d'une vie trop civilisée donc pénible. Dominique Desfarges, 22 bis, av. Guzin, 83100 Toulon.

LANGOUSTE : F. 23 ans désire rencontrer autre fille pour partir en Angleterre travailler dans une ferme ou autrement en vue d'apprendre correctement la langue. Martine Vivier, 14, rue du Général-Humbert, Rambouillet (78).

ZOZO : Il me manque une partenaire pour décider départ direction Scandinavie à partir août. J'ai 20 ans révolus. Jean-Louis Schneyder, 41, faubourg-Montmartre, 75009 Paris.

PETSEK : J. h., 25 ans ch. j. h. ou j. f. pour voyage en Inde, Cambodge, Laos, Thaïlande. Aimant photo, cinéma, en vue de projection et conférences si possible par la suite (possibilité de partir en voiture à étudier). Bernard Mazelier, 18, rue du Docteur-Plichon, Créteil (94).

ERRANTES : J. f. 23 ans ch. fille pour départ en Israël septembre 73 (peu de fric) avec possibilité de rester en kiboutz. Trouver moyen le moins coûteux. Topsakalian Elizabeth, 77, rue Jules-Ferry, 93160 Noisy-le-Grand.

OUT BACK : Migrateur ch. tuyaux pour travailler dans le « Bush » australien. André Chabaud, 52, rue de Courbevoie, Nanterre (92).

RAQUETTES : Evasion africa : 5 G et F ch. mini bus pour Afrique, moins 100.000 km, pas cher et combines pour traverser Sahara. Départ août 73. Claude Robin, 145, rue Jean-Mermoz, 69400 Villefranche-sur-Mer.

THERMOS : Pars pour traversée Sahara, Niger, courant mai en R 4. Ch. rens. toute nature par lettres uo contacts. Alain Levin, 24, rue de Metz, 31000 Toulouse.

TACOTAC : Cause départ, fin mars 73, cherche renseignements et combines sur Israël et pays traversés. Dominique Merlin, 18, rue Saint-Michel, Morsang-sur-Orge (91).

EN PANNE : F ch. voiture de Paris à Toulouse. Urgent. N'importe quelle date. Claudie Le Corveller, 57 rue du Simplon, 75018 Paris.

OUAIS : J'ai 15 ans. Ch. G et F possédant mobylette ou solex pour ballade à travers la France. Ecrire Erice Huignard, 26, rue Saussier-Leroy, 75017 Paris. Canaries G. ou F. qui soient pas allergiques aux

VILAINS : Pour départ Iran, Afghanistan, début mai, cherchons 2 filles sympas pour remplir nos 2 CV.

Bernard Le Bellec, 56, rue Poullain-du-Parc, 35000 Rennes.

DRAMAMINE : Mecs travaillant pour acquisition voilier en vue tour du monde ch. nanas pas con pour rentrer dans leur trip. Paul et Serge Jugé et Varache, 907 bd de la Grande-Delle, 14200 Hérouville-Saint-Clair.

Y EN A PAS : Gars vue voyage en Suède août 73 ch. filles sympas aimant voyages, camping, simplicité, vie naturelle. 2 CV fournie. Jean-Paul Froissart, 89, rue Sénéchal, 59163 Condé.

CHERCHE UN PEU : G 25 ans ch. fille simpa pour aller respirer et vivre 2 mois (mars-avril ou avril-mai) en Californie. Jean-Marc Deschacht, 5 bd, Clemenceau, 14000 Caen.

N'IMPORTE QUOI : Etudiant 19 ans possédant moto ch. compagne pour randonnées ou voyages. Jean Raisonnier, 8, rue F.-Fourreau, 75012 Paris.

OUAIS N'HESITE PAS : Ancien beat contact avec une nana pour route juin, habitant Paris et ayant chambre pour attendre. Je travaille en vue du voyage. Jacques Lebeau, 21 rue, Beauregard, 75002 Paris.

DONT ON FAIT LES FLUTES : Mec 23 ans (expérience Asie et pays arabes) ch. compagne pour voyage d'environ 2 ans (Amérique Nord et Sud, Pacifique, Asie) de préférence musicienne (guitare, flûte), tendance « gaucho » et écologiste, parlant anglais. Départ mars-avril 73. Albert Dubois, 17, rue Planterose, Bordeaux (33).

SANS FREAK : Help ! ch. type pour été 73 pour route en Angleterre. Peu de fric. Anne-Marie Chevallier 7, rue Cauzit, 34000 Montpellier

INDIGENES : 22 ans, adepte de Marco Polo ch. fille gentille et pas trop con pour tour du monde. Capable de comprendre et d'aimer les indigènes de notre planète. Didier Fourcade, 41, rue Sarrette 75014 Paris

ENCORE UN : Ch filles pour faire la route pour aller Angleterre, Allemagne, Hollande, Danemark et dans les festivals pop music. Ecrire : Robert Ribèry, 44 rue Meurchin, 62680 Méricourt-sous-Lens.

STUPIDE : Pars en stop Espagne août 73. Filles pas frimeuses mais goucho aimant aventures stupides. Alain Guillou, 14 rue des près, 44000 Nantes.

ADODANE : Avis aux amateurs : que toutes les ceusses qui veulent voir du pays m'écrivent ou viennent me voir. Je ch. une partenaire pour un tour du monde à dos de moto. Départ courant 73. Minettes ou militantes s'abstenir. Joël Braud, 35 bd de la Meilleraie 79200 Partthenay.

LA JACQUETTE : « Ex communards » ch. « gadgies » pour s'excommunier en Inde Avril 73. Ecrivez-nous toutes Patrick Bigeard, Challanges, Beaune (21).

ADELO ET JOJO : Roméo et Juliette ch. un tandem pour faire la route. Micheël Guérin, [illegible] Vaugirard, 75015 Paris.

CAMERAS : 2 étudiantes échangent points de chute Rome juin-octobre contre chambres à Paris. Bérangère Hannedouche, 200, rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

QUEL PIED : Mec 19 ans ch. équipier(e) de la région avec permis pour ballades en 2 CV cet été. Direction Hollande, Allemagne, Angleterre. Ecrivez-moi. Frédéric Mancel, 18, rue Georges-Sand, 35000 Rennes.

OTRO GRINGO LOCO : Viens, prends ma main et courrons saluer les Andes. Verser une larme de Xochimilco aux plaintes d'un air [illegible] pierre oubliée, danser, sur la pampa, aux flammes du soir des légendes du gaucho, aux gémissements d'un vent de l'Altiplano. Emmanuelle Munoz, Poste Restante; Annexe 3, boulevard Arago, 75013 Paris.

RASCAR CAPAL : Ch. points de chute et adresses de tontons d'Amérique du Sud pour accueillir 2 neveux français dingues d'Incas pour Pérou de juillet à septembre 1973.

NARGHILES : Ch. tuyaux pour faire récolte du tabac été 73, au Canada, ou autre boulot à l'étranger même peu rémunéré. Réponds à [illegible] Joël Manguin, Les Petites-Landes, [illegible]

PAS MOI : Qui voudrait aller avec moi en G.-B. (London). Freaks à Pâques pour 3/4 jours. Claude Degay, 44, avenue du Maréchal-Joffre, Orsay (91)

BOUEE : On est 5, on va au Tassili N'Ajjer en octobre 73. Tous rens. de tous ordres seront les bienvenus. Une spécialiste de l'art préhistorique saharien pourrait se joindre à nous si pas trop fauchée. Jacques Rossolin, 166, avenue de Suffren, 75015 Paris

ALTIPLANO : Type 24 ans, part en septembre au Mexique, puis Equateur, Pérou, Bolivie, pour 6 mois ou plus. Cherche compagnon de route ayant un minimum de dollars. Patrick Vergne, 90, allée du Chevalier-de-la-Barre, Pavillon-sous-Bois (93).

BONNE SŒUR : Aimerais recevoir conseils de filles ayant travaillé en Inde comme professeur ou autre. Dominique Dhammuin, le Châlet Blanc, avenue Robert-Schuman. Croix (59).

COMMUNE COMMUN : Ch. G ou F pour voyages à partir du mois d'avril en stop ou voiture en Europe. Projet de communautés. Gabriel Réau, la gare de Montfort 49700 Doué-la-Fontaine.

FUIR : Mec 22 ans, écœuré par société aliénante, ch. F ou G même cas pour prendre la route. Départ juillet, sans retour. Jean-Pierre Plathey, 21440 Saint-Martin-du-Mont.

Journaux

SE TROUVER C'EST SI BON : Le n° spécial « Folies [illegible] 20 pages sidérales de [illegible], B. D., textes pour 2 F et toujours les [illegible] Chez Paul [illegible] F uis Juzion, 3, rue de l'hôtel de ville Le Luc (83).

A HAUTE VOIX : Petite revue de poésie, consacrée à Gerald Neveu. Nous avons besoin de lecteurs. Didier Arnaudet

VTB : poids de l'aube, une seconde édition pour bien 5 F pour lire ça. Chèque au [illegible] 38, rue Georges-Bizet, 21000 Dijon.

Badaboum, badaboum, badaboum. Les Editions du Boyau diffusent par abonnements [illegible] rue [illegible] s autant que moi sinon plus, alors achetez-moi, je suis un fanzine de B.D. Mon et n° 1 bis sont sortis, les 2 pour 1,50 F. Du fun. N° 2 sorti fin mars. Dans ce no 1 bis des [illegible] une nouvelle de M. Leicht et des articles sur la B.D. Tout ça chez le Zigomar agréé [illegible] Sannes, 20, rue de Glasson, 12100 Millau.

EXTRA : Un nouveau fanzine, il est extra, + de 3 n°s parus, 25 pages imprimées sten électronique, prix : 2 F. Aidez-nous ! on est près de se casser [illegible] Paris.

POUET POUET : Ameriane : revue de poésies rech. lecteurs, 2 n°s parus. Abonnement 10 F ou plus. [illegible] rue L.-Thevenet, Bloc 1 B, [illegible] Pignoufs ch. ronéo ou offset. Devinez [illegible] pièges ne ! F, moi, monsieur ! Gérard, 26, rue Martin Colombes (92) [illegible]

[illegible] d'un new canard, implorons la venue au sein de notre enfer dessinateurs B D, collaborateurs, scribouillards et capitaux. Francis Schall, 43, rue Myrha, 75018 Paris.

ETHNOLOGUE : Achète les vingt premiers numéros d' « Actuel ». Dominique Astoux, 131, rue Natio-

MUSIMAGE

74, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris-6e

Tél. 325-23-53

DISQUES IMPORT

song books methode
encens parfums

Vente par correspondance
cours de folk guitare

LE PARAPLUIE

La presse alternative
c'est le début d'un
monde libre.

**Mensuel. En vente partout,
42, rue R.-Boulanger, Paris 10e.**

Le N° 9 de « BEURK » est paru (on est content). Débilité involontaire et décollage à toutes les pages. Ecrire à « Beurk », 2, rue Terre-l'Areye, 61000 Mont-sur-Marchienne, Belgique.

CONTINENTAL : Assistant in England aimerait écrire dans un canard free (commentaires sur pop music, football, la vie anglaise, nouvelles, poèmes). Jacky, 43 « Lonton » The Meadows, Rainhill Lancs, England.

AZERTUYOP : Dessinateur bandes dessinées ch. scénaristes autodidactes. Christian Junk, Les Emaux, bât. B, esc. A, Vallauris (06).

TRIPPER : Les éditions hallucinogènes présentent un recueil de B.D. de Jil Rémy : **La jungle neuve.** A commander contre 3 francs en timbres à 0,50 ou 0,30. Recherchons manuscrits. Bernard Blanc, 22 bd Clemenceau, 83000 Draguignan.

SUPER NOVA : Bientôt une nouvelle super étoile va naître au sein de la press-pirate-underground et consorts. Plumitifs, dessinateurs, chroniqueurs de tout âge et tout sexe, écrivez vite en envoyant si possible vos épreuves... et capitaux s'il existe encore des mécènes. Francis Schall, 43, rue Myrha, 75018 Paris.

IRILLY 1 : est paru. Au sommaire : BD, contes fantastiques, poèmes, textes surréalistes, beaucoup de mosik, dessins, infos et le tout bien enveloppé pour 1,50 F. Agaga. Philippe Hubert, 9, rue du taillis, 52000 Chaumont.

CHERCHE LECTEURS : Faiseur de vers irréguliers, victime du langage kulturel, cherche lecteurs pour son premier recueil : Barbelés. Très con, très cher : 9 francs. P.J. Oswald éditeur. Patrice Julien, 1, quai Voltaire, Le Pecq (78).

GRATUIT : J 73 Lille Métropole est sorti (n° 1 à 4 exemplaires), n° 2 spécial du 1-2-73, 5 exemplaires, avec photogravure papier glacé. Pour le moment, il est gratuit. Pour le recevoir, écrivez-moi, merci. François Régis Cappéré, 10/5 bd de Metz, 59000 Lille.

GANDAHAR ! : Ecrivains, dessinateurs, envoyez-nous tous dessins, B.D., nouvelles, critiques de science fiction, nous vous publierons dans **Gandahar.** Très beau fanzine de S.F. Le n° en vente contre 5 francs à Gandahar, 15, allée Louis-Blériot, 94310 Orly.

COURRIER DE LA BALEINE n° 4, journal édité par les « Amis de la Terre », 2 F. 25, quai Voltaire, 75007 Paris, est sorti. Au sommaire, une B.D. sur l'agriculture biologique, des conseils écotactiques, des écorecettes...

Messages

COMPLEXE : ch. 3 jeunes de Toulouse ayant une Ford Escort, avec qui nous avons pris le bateau à Alméria le samedi 23 décembre 1972 et à Mélina le jeudi soir 4 janvier 1973, nous revenions d'Algérie. Nous étions trois et nous avons fait un bout d'Espagne ensemble. Bruno Mauger, centre ANFOPAR, 60-Goincourt-Beauvais.

PLEURNICHARD : François L., fâchée ? Ecris-moi, c'est l'ennui ici. Christian Durand c/o Mme Gauthier, quartier Montmartel, 26340 Sailans.

EN VELO : pars me promener fin mars ; de la nature et du temps, mais aussi des gens (tout plein, de toutes sortes). Communautés, groupe ou isolé. Ecrivez ! Je réponds. Dominique Vanhoove, ch. 86, 3, rue Pétion, 75011 Paris.

ALLONS ! Georges, donne-moi de tes nouvelles : Viviane peut t'aider. Dominique Rigonaud, 7, rue de l'Eperon, 86-Poitiers.

HERITAGE ? Yannig, tu as du courrier en poste restante à Chambéry. C'est important. Signé : François.

TUR : Stéphane (parti pour l'Alsace), j'aimerais avoir de tes nouvelles. Josiane Tur, 58, av. Jean-Jaurès, 91-Palaiseau.

ENTREMETTEUSE : Guy (habitant Montpellier), Christian est parti avec Sylvie sans laisser d'adresse. Suis seule et paumée. Pour elle et pour moi, viens, je t'aime. Nadine Minvielle,

CHERI ! Je suis en Bretagne depuis décembre. Perpignan.
Mon départ est prévu pour avril ou mai. Dépêche-toi d'écrire ! Babette Presse, 11, place du Landrel, 35000 Rennes.

BRAVO : Christian et Daniel Gironce, fabricant des ceintures à Montereau, envoyez votre adresse cette fois-ci. Eue Enjalbert, Longouyrou par Valderies 81350.

MEFIANTE : étourdie de 20 ans, tu réponds à mon projet de vivre à l'école des primitifs. Tu m'écris de Vanves, mais encore ? Thierry.

MARCEL : je voudrais de tes nouvelles. Je t'ai rencontré au festival pop du Péage-de-Roussillon, le 1er mai dernier. Marie-Christine Sauze, cité Berliet 16e, men no 16, 69-St-Priest.

DISPARU : Philippe Serra de Juan-les-Pins et de Paris-5e, je t'en supplie, salaud, donne-moi de tes nouvelles. Je flippe complètement. Carole Sitting (il ne connaît que trop mon adresse).

CENDRILLON : qu'elle est la fille qui m'a donné ses gants à la sortie de Pinkfloyd (2 ou 3 décembre) ? F. Debard c/o Mme Chaumet, 7, rue des Ormes, 94-Charenton.

AFFRES : Cherche adresse de Jean-Guy Noir de Chazournes, rencontré au Népal en 72. Merci. Henri Affre, 21, rue d'Ouzac, 47200 Marmande.

ASSEZ MEDITE : Michel Quartier Cloître, viens piquer du gruyère au patchouli, grand initiateur. Amènes Breton et les anarchistes. Siddharta. Caen.

JE ME MEURS : Recherche adresse de Jean-Louis Guillebaud, 22 ans, effectuant son service militaire, originaire d'Aubusson dans la Creuse. Qui peut me renseigner ? Vite, je me meurs ! ! ! Corinne Fourgs, 6, rue François-Mouthon, 75015 Paris.

VIOLENT : Cherche bouquins et renseignements sur Hells Angels et autres groupes hors-la-loi motocyclistes. Fabien Kehr, 22, rue Daniel-Féry, 94800 Villejuif.

PARTI : Que ceux qui sont venus me voir au 1, rue du May, m'écrivent. J'ai changé d'adresse. Maurice Brengues, 3, rue des Gallois, 31400 Toulouse.

JARDINIER INQUIET : Eric M., donne de tes nouvelles ! Jardinier inquiet depuis juillet 1972. Signé : Ange, 887.62.49.

PATI ET ZAZA : Qui peut dire à Pierre Leroux de se mettre en contact avec Patrick et Brigitte ? Patrick Gérard, « Les Chatelets », 35530 St-Coulomb.

HA ? : Thanks for your stories (35 answers). C'était pour une thèse de doctorat sur le folk song. Merci. Jean-Marc Lacoume, 150, route de Launaguet, Toulouse (31).

Aaaaaaa : Je suis folle mais tu es étourdi ! Jean-François, gentille image d'un pluvieux septembre aux Baléares, donnes-moi vite de tes nouvelles mais avec ton adresse ! Signé Evelyne-la-Menteuse car elle se nomme en vérité : Laurence ! ! ! Laurence Mutrici, 51, rue Périer, 92120 Montrouge.

COMMENT : Claudine, nous ne partons pas. Américo veut te connaître, il a campé au camping « Zaghera ». Ecris à Alfred et surtout à Lili. Donnes-moi ton adresse. Je dois t'informer d'un événement nouveau te concernant. Fanette.

GUZZI GUZI : Thierry de Gennevilliers possédant (Gina) Guzzi. Reprends vite contact avec moi, ai paumé ton adresse. Hélène Gregori, 65, rue Michelet, Montreuil (93).

A VTB : Cathy C. de Creuzier-le-Vieux (03), si possible redonne-moi de tes nouvelles, je te répondrai poste restante. Françoise B. de Toulouse.

CROIS-TU : SOS Lisbeth ! Je crève sans toi. Je sais seulement que tu es chez ta grand-mère. Ecris-moi même si tu te fous de moi. Philippe Helin, 3, rue Terre-du-Prince, 7000 Mons, Belgique.

MOI AUSSI : Recherche David Roland, habitant Lyon-3e, car j'ai égaré son adresse. Dominique Lotz, 10, rue Jean-Pierre-Timbaud, 94290 Villeneuve-le-Roi.

L'OURS : Anne demande nouvelles de Bruno Geyrzic. Ecrire Anne Silbermann, rue des Moulins, 38260 La Côte-St-André.

WAO LE LAID : Je cherche Loïc Hénaff, l'ancien légionnaire. Ecris vite : Marc Touta. école J.-Ferry, rue des Chardonnerets, Savigny-sur-Orge (91).

Contacts

OUVRIER : 30 ans, anar, répondra à toutes les lettres de gars et de filles, un peu poètes, un peu désespérés et pourtant plein d'espoir. Bernard Lanza, 38126 Les Esparres.

COCHON : Hendrix s'est peint un univers génial avec sa Fender. Je voudrais peindre ma chambre pour mieux jouir quand je l'écoute. Envoyez-moi, si vous en avez, posters, photos, dessins représentant le maître. Lucien Willems, 38, rue Victor-Delloue, 59610 Fourmies.

S'IMPLANTER : Fille super sensible, complètement dingue de Joplin et de musique, cherche garçon de 21 ans, doux, aux longs cheveux, grand, qui mènerait vie de bohème avec moi et éventuellement route. Claude Mazoyer, cité Corsy, bât. 1 D, escal. C, 13100 Aix.

DE BANANE : Toi qu'es pas trop con et qu'es éducateur spécialisé option troubles de la conduite et du comportement, écris-moi. Ai besoin de renseignements pour savoir à quoi m'en tenir sur le régime d'une telle école. Dominique Auger, 13, allée du Dauphiné, 41100 Vendôme.

DEGRADES : Jeune étudiant Art-Décos, bourré de talent et très soigneux cherche mec confiant pouvant me prêter un aérographe. Gilles Boyer, 14, rue Constance, 75019 Paris.

BOUSSOLES : Suis seul, paumé, c'est pas de la blague ! Mecs et nanas sympas, venez me voir afin que ça change ! Merci. Salut. Serge Garetti, 41, rue des Vinaigriers, 75010 Paris.

AH ? : Cherche gens ayant lu « Monde et Joueur de A » et intéressés par idées non A de Van Voght. Dominique Helle, 5, allée Lavoisier, 92390 Villeneuve-la-Garenne.

A POILS : Club des jeunes naturistes pateaugeant contre le courant des préjugés et du « bien pensant » recherche local et aide. Vite on s'enfonce. Alain Soulès, 50, rue Damrémont, 75018 Paris.

CRUSOES : Cherche types pour acheter cabane afin d'écouter de la musique et d'en faire profiter tous ceux qui par ce biais décollent et oublient la vie très dingue que nous menons. Hervé Garillon, 3, chemin du Clos-Hutin, 27000 Evreux.

CONTINUE : Jeune loque 17 ans, préférant Ginsberg, Burroughs et Hendrix, Airplane à la culture bourgeoise, cherche freaks pour faire quelque chose ensemble. Guy Duplessis, 1, rue Riversarthe, 72000 Le Mans.

ESSAYISTE : 22 ans, 2 tentatives de suicide, sensible et intelligent, cherche jeune fille. Après le pire, le meilleur de la vie viendra-t-il ? Michel Dupy, 20 bd Baille, 13006 Marseille.

CHIEURS : Cherche garçons ou filles pour discuter, faire de la miousique, et surtout rigoler. Que ceusses qui en ont marre de s'emmerdouiller prennent contact. Marie-Odile Humbert, 5, promenade Dauphine, 67100 Strasbourg.

CAFE : Malheureux d'être tout seul. Jean-Denis Legal, 8, rue Y.-Farges, 95-Argenteuil.

AU CAMP : Cherche copains naturistes filles et garçons, aimant le soleil et la liberté. Ecrivez-moi, pour se rencontrer et passer les grandes vacances ensemble. Louis Rolland, 9, rue de la Marne, 54190 Villerupt.

LACHEDEBI : Ch. emploi dans la région immédiate — boucherie ou charcuterie — because femme et enfant en bas âge et sans véhicule pour bosser à Rouen. Antoine Defrene, route de Dieppe, 76440 Roncherolles.

TISSONS : Ch. élèves pour cours de tissage. Atelier. Mad Duchemin, 18, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 75003 Paris. Tél. TUR. 92.59.

ARIANES : Sommes tisserands et à la recherche du grand métier de 2,30 m en très bon état d'occasion. Astorgue-Magnie, 33, rue J.-J.-Rousseau 91100 Corbeil.

L'EXIL : Occitanien exilé, rencontrerait occitanien(e) sympa. p. pays langue d'Oc ; disques ; Larzac... Ecrire Claude Teissier, apt C 36, Le Rocroi, Résidence Tour d'Auvergne, rue Guynemer, 80006 Amiens.

LE CLUBE : Ch. lecteurs d'Actuel pour rencontre, poss. d'action. Nous distribuons le Courpatier. Patrick Cornu, 37, rue de Calais, cité Quinault, Saint-Quentin (02).

KOMUNMARKET : Ch. du tr. Allemagne nord, logt si poss. Si G ou F intéressé pour vivre. Ecrire Patrick Wallet, 9, rue d'Auvergne, 78000 Versailles.

ŒDIPE : Emmerdements, mec se retrouvant chez sa mère, ch. G ou F pour l'héberger (partage frais). Alain Grangé, 60 bis, av. Gambetta, Courbevoie (92).

PULMONAIRE : J'en ai marre, je suis seul. 29 ans. Devise : nature et liberté. Ch. communauté Midi. Vite, j'étouffe. Serge Denis, Le Meursault, 45, av. Maurice-Jean-Pierre, Le Cannet (06).

TOUTAIDENTOUX : 19 a. Rencontrée un type qui m'a foutue mal dans ma peau. M'emmerde à Nantes. Ch. G ou F pour randonnées. Neil Young, L. Cohen, Bretagne. Patricia Jubineau, 4, rue Quimper, Saint-Herblain.

INTERESSANT ! : Ch. témoins de Jéhovah, discuter philosophie et sexualité Pierre Verstraeten, av Ad.-Buyl, 143-1050 Bruxelles, Belgique

EXTRAVERTIS : Ch. communiquer, nous connaître, agir avec nvlles relations. Efforts, hyperfranchise nécessaire. Ecrivez : J.-C. Marchio, 18, château Belmont 13013 Marseille.

LIBANAIS : Créer groupe liberté d'expression sur musique et peinture. Expositions, rencontres, restaurant franco-libanais, ambiance sympa, bouffe pas chère. Gaby Chahine, Magda Capucine, 48, rue Compans, Toulouse.

MEFIANCE : Mariez-vous en Bretagne ; Le libre institut nuptial Kemper vous fait découvrir la moitié qui vous manque (mariés s'abstenir). Link, 15, rue F.-Menez, 29000 Quimper.

L'IMPOSSIBLE : Ch. pt chalutier, émetteur, disques, tuyaux et freaks pr monter radio pirate de Rn'roll. Guy Le Mouel, bât. C, 24, av. Hoche, 92000 Nanterre.

THERMOLACTYL : Idéaliste solitaire, chargé de ses 21 ans trop compliqués. Y a-t-il encore quelqu'un qui puisse m'aimer dans ce monde hostile et froid. Michel Fillaud, 1, rue de Bretagne, 86530 Cénon-Naintre.

AD PATRES : Donne pull, pyjama, jeans, pantalons mec 20-23 ans contre timbres d'envoi. Ph. Vigneron, 32, av. Emile-Bontroux, Montrouge (92).

AVANTI : Vanna genesio, garibaldi ti cerca ! Anars de tous poils envoyez coordonnées. Alain Cassard, Tereygeol, 19390 Saint-Augustin.

MECQUE : Ch. mecs pratiquant boudh, hind, tao, yoga, zen, etc. pr création organis. d'union. Ecrivez : François Nicolai, Le Missiessy, rue F.-Mayol, 83200 Toulon.

BUEN VIAJE : Ch. jeunes pr écouter mus. brésilienne + 2 pers. pr route Maroc vacances 73. Possédons 2 CV, combiner frais, tuyaux et rens. Ari Damasceno de Oliveira, Romeinsesteenweg 192, 1800 Vilvoorde (Belgique).

COQUATRIX : Ch. métier à tisser ou plans bas prix. Peut caser peintures sculptures et faire passer gr. chanteurs, lightshows, tout ce que vous voulez. Dominique Marin, Pioch-de-Beulles, 34000 Montferrier/Lez.

AAAAH ! : Amis, envoyez-moi les plus belles poésies que vous ayez lues. Claude Baudoin, IUT, Pav. 2. ch. 418, bd Maréchal-Juin, Caen (14).

MONTE DONC A LA CAPITALE ! : Cyclotouriste en cherche d'autres pour randonnées le week-end. Patrick Morin, place de l'Eglise, 41340 Pierrefitte-sur-Sauldre.

BONJOUR : Ch. G ou F possédant labo à Nantes ou région nantaise pour essais graphiques N et B. Sylvie Morvan, 19, rue Blanqui, 44100 Nantes.

DERVICHES : Self made man de la poterie. Où cuire mes trucs et apprendre à tourner ? Si poss. chez artisan. Pascal Privet, Maison du Maroc, cité internationale. 1 bd, Jourdan, 75014 Paris, Cedex 75690.

COSTAUDS : Elève du grand séminaire, âgé de 21 ans, désire rencontrer camarades de son âge solides et décidés en vue randonnées à pied dans les Vosges cet été. J.-F. Carreau, 10, rue Eugène-Chauvière, 75015 Paris.

CUL DE SAC : Ancien routard coincé dans un petit bled par son objection de conscience. Venez me voir ou écrivez-moi Robert Collin, chez Mme Gominet, La Lizalle (03).

TRUCS : Cherche images sur toutes les régions de France pour amis turcs. Aidez-moi merci. Régime Comès, rue de la Station, 78112 Fourqueux. 973.23.71.

ALLO : Que les freaks de tous pays m'écrivent, réponse assurée. Max Norrée, 36, rue A.-Vandeplasche, 77000 Mouscron, cht BS, Belgique.

EXIGEANT : S'affole à l'idée de passer encore 8 mois (serv. militaire), sans contacter des gens calmes, même par lettres. Pour ceux ou celles en France. Tahiti inespéré. Ce serait too much. Philippe Desruol, SP 91 359 Papeete.

COMMUNE D'EMMAUS : Si vous avez quelque chose à envoyer, envoyez-le nous, on en a besoin. Balzabé. Cessenas, Hérault.

STALACTITE : Nana toute crottée en mal de décalcification chercherait l'hébergement d'un lit communautaire (capacité minimale 10 pers.). Béatrice Denèl, chez Maria Encimar, 9, rue Léon, 75019 Paris.

KON TAKT : Existe-t-il des mecs ou nanas pas trop cons ? Je commence à me le demander. Contactez-moi, venez me voir après 7 h. Gérard Guillosson, lotissement de « Ty Lipig », 29000 Plomelin.

AIDEZ-LE : Cherche piaule à Rennes, temporairement ou non. Suis complètement désargenté. Fernand Dufour, 5, rue Dubois-Rondel, 35000 Rennes.

OM : Cherche personne pour m'apprendre hénévolement le yoga. Maurice Petit, 13, rue Villiot, 75012 Paris.

FRIPON : J. h. 24 ans, incarcéré pour délits mineurs, sans moral, sans argent, demande correspondants et aide y compris FHAR. Claude Hérouard, 619879/3e/387, Maison d'Arrêt de Fresnes, 94260.

COUPLER : Jean-Luc et Marie-Claude, seuls à Lyon, aimeraient connaître couples ou autres en vue amitié, échange bébé, voyage à Londres. M.-C. Sancey, 78, av. Lacassagne, 69003 Lyon.

LADOGUET : Recherche toutes informations et réflexions sur les « Foyers d'accueil et d'observation » style « Chevilly-Larue ». M'écrire Jean-Pierre Bertola, 4, rue de la Michaudière, Paris-2e.

RAGNAGNA : Etudiant 21 ans, exilé cherche potes pour l'aider à vivre, sourire, marre de m'interroger. Fana photo (matériel), peinture, reportage, portrait. Vincent Windholt, 1, avenue Ch.-Jaffelin, 21200 Beaune.

TROUPEAU : Dans la région, s'il y a des G et F qui souhaitent se rapprocher pour des contacts humains, échanges d'idées, projets éventuels, j'aurai beaucoup de plaisir à être des leurs. Bernard Blaiseau. 74 Gde-Rue. 69600 Oullins.

LA GERBE : F. 19 ans, cherche pour briser solitude G ou F pour relations amicales et loisirs. Danse, musique moderne, équitation, etc. Martine Barronnier Poste Restante n° 115, 75006 Paris.

FLIPPER : J. psychanaliste idées larges, non répressif peut fournir aide. Cherche contacts en vue

Confessions of a Male Chauvinist Pig

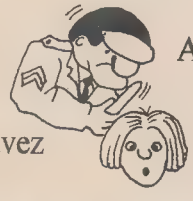
est un disque bourré de dynamite

un reflet exact de l'Amérique

d'aujourd'hui. Un immense clin d'œil

sur les problèmes de

notre société



Artie Kaplan est un vieux "Freak"

de grand talent. Si vous avez un

et deux

Confessions of a Male Chauvinist Pig

Un grand "Trip"

pour vous

Confessions of a Male Chauvinist Pig

Artie Kaplan

ALBUM RIVIERA N° 521 205

DISTRIBUTION C.E.D. LICENCE HOPI RECORDS

dimensions
dirigée par ROBERT LOUIT

des histoires de demain sur le monde d'aujourd'hui

janvier

R.A. Lafferty
LE MAITRE DU PASSE

Frederik Pohl
L'ULTIME FLEAU

février

Philip K. Dick
SIMULACRES

mai

John Brunner
LA VILLE EST UN ECHIQUIER...

John Jakes
PLANETE A SIX COUPS

à paraître

Vincent King
CANDY MAN

Samuel R. Delany
BABEL 17

CALMANN-LÉVY

former communauté thérapeutique. Claude Maréchal, 80, rue d'Amsterdam, 75009 Paris.

DANDY : Cherche adresses de boutiques de sapes dingues ou d'époque (pas trop cher). Marc Perez, 4 bis rue Albert-Moreau, Stains (93).

ET ALORS ? Aimerais rencontrer gars ou filles habitant la région de Tours. Je viens d'être libéré du service militaire. Réponse assurée. Jean-Patrick Besnard, 7, rue Rabelais, 37400 Amboise.

QUADRICHROMIE : Cherche gars et filles intéressés par photo et cinéma, et modèles tout sexe tout âge, jaune, noir ou violet. Philippe Barnier, 8, av. Marin-du-Meslee, 59 Marcq-en-Barreuil.

GURU EN POT : Cherche guru artisan pour apprendre à un mec de 17 ans le plus beau des métiers : la poterie (Paris, Région parisienne). Paquito Uriel, 127, rue Blanche-de-Castille, 78300 Poissy.

COMBINARD : Je veux passer renseignements sur l'agriculture biologique ou bio-dynamique, l'objection, les communautés, etc. (adresses, journaux, bouquins...). Je cherche du travail si possible dans une ferme biologique. Non violent. José Cliville, Clair Val B 2, 34170 Castelnau-le-Lez.

GOELAND : En ai marre d'être seul. Dingue de musique, cherche copains à Grenoble et environs pour écouter ensemble. Eric Tersen, 60, rue Saint-Laurent. 38000 Grenoble.

L'EGOUT : Ai 19 ans 1/2. Suis seul. Aime Pink Floyd et Hard Rock. Recherche copains(es) ayant mêmes goûts. André Feltin, 27, rue Drogon, Metz (57).

NANGEDEF ! : 21 ans, fou de Jimi Hendrix ! Echangerais cadeaux pop. J'adore la France ! Ecrivez-oi. Je suis seul. Des photos des paysages de France seraient les bienvenues aussi. Merci à Marie-Christine qui transmet l'annonce. Diallo Alioune, cité d'HLM, villa nº 30, Saint-Louis, République du Sénégal.

AU VOLEUR : F., 25 ans, prof. déprime complète, cherche copains (ines) dans mon quartier pour discuter, sortir (ciné, concerts, musées) ou travail artisanal (poteries, tissage). Marie-France Bertolami, 103, rue du Château, 75014 Paris.

COQUIN : J. H. 22 ans, désirant approfondir ses maigres connaissances en anglais cherche J.F. anglaise, cool, parlant peu français pour leçons réciproques. Alain Mousseron, 79, rue du Commerce, 15e.

BOUILLIE : ceux qui y en a s'intéresser à l'ésotérisme et la cuisson des nouilles par simple concentration mentale y doivent m'écrire. Karin Jaïs, 20, place Charles-Fillion, Paris-17e.

PAN ! Merde, je vais crever. Aidez-moi. René Devoucous, 27, rue S.-Eiffes, 95-Montigny-les-Cormeilles.

WAO ! chien perdu cherche chien ou chienne de toutes races pour aboyer et partager les os. Espère arracher son collier et ne pas rencontrer que des indifférents. Alain Mourot, 175, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011.

BOAF : cherche gens insolites et poètes en tous genres en vue créer cercle surréaliste. Les-ceux qui se prennent au sérieux, s'abstenir. Françoise Thuillet, 6, rue Raffet, 75016 Paris.

AUTODIDACTE : jeune auteur-réalisateur, cherche plusieurs garçons 18-23 ans et filles 14-18 ans (même sans expérience et non-professionnels) pour le tournage de son premier long-métrage. Rénumération en participation. Ecrire avec vous faites, ce que vous voudriez faire. Si poss un max. de détails : âge, mensurations, ce que sible. photo. Claude Ashford, 3, villa G.-Serre, 94-Vincennes.

KEKCHOSE : suis seul, 24 ans, vous qui êtes dans le même cas, venez vite me voir qu'on organise qq chose. De préférence samedi, dimanche et soirs. Serge Garretti, 41, rue des Vinaigriers, 75010 Paris.

VITE ! vraie chatte en chaleur, cherche propositions de vrais chats de bon pédigrée. Jean Melsar, 3, rue Joubert, Paris-9e.

HOU ! les hommes d'aujourd'hui s'évertuent à la manœuvre du robinet parce qu'ils ont perdu la notion de la source. Chaque humain a un partenaire invisible qui ne demande qu'à l'aider. Faut en discuter. J. Roger, 17, rue Eugène-Nicot, 94290 Villeneuve-le-Roi.

RTZTIGP : Schizos vivant de l'air du temps qui font des poèmes, des chansons dans leur coin, qui aiment danser, venez, qu'on se voit pour faire un p'tit bout de vie de fou ensemble. Brigitte André, 18, rue du Lieutenant-Quennehen, 94300 Vincennes.

GAAC : groupe d'action anti-cons. Buts : ridiculiser les spectacles de tous ceux qui déshonorent la chanson et avilissent les goûts de la jeunesse (Cloco, Mike Brandt, etc.) par moyens d'affiches, tracts et cabales. Noël Brun, 20, rue Mulot, 03-Vichy.

POT AU FEU : cherche adresse restos macrobiotiques et points de vente en France. Alain Barbé, La Termitière, 80700 Roye.

FLIP : angoisse sur les maladies, vis dans le doute. Désire prendre contacts avec G. ou F. ayant connaissances médec. psychosomatique pour me conseiller. Je n'en peux plus, toute mon énergie est centrée et absorbée. Gérard Ferris-Chambo, 11, rue St-Vincent, 94210 Fontenay-sous-Bois.

ERMITES : cherche contacts avec marginaux ou gens qui ont marre de crever seuls. De préférence Ardèche ou région. But : construire un village de la vie. J. Fialon, chez Mme Lenoble, rue de l'Ouveze, 07-Privas.

CYCLORAMEUR : ne sais plus trop où j'en suis, aimerais voyager mais les parents freinent. 19 ans, venez me voir, je coule. Adepte de Neil Young. Patricia Jubineau, 4, rue de Quimper, 4480 St-Herblain.

MOMIE : mec, 18 ans, lisant Charlie Hebdo, Actuel, Rock and Folk, aimerait connaître mecs ou nanas pas sectaires pour communiquer et sortir de cette vie de cimetière (hab. la région de préf.). Jean-Jacques Pellerin, Criquebeuf, 27110 Le Neubourg.

LEGIONS : Pour commencer cherche à réunir en un canard adresses de mecs pouvant en pieuter d'autres. Rigolos s'abstenir, ils sont nazes. Nicolas Jehenne, Le Ripé, 49140 Seiches-sur-le-Loir.

CHINOISERIES : passionné Yi-King et yoga, assoiffé d'absolu, besoin G. ou F. mêmes goûts en vue échanges d'idées. Patrick Vannymeersch, 20, av. de Fontainebleau, 77-Ponthierry.

LES GARS : pour lutter contre solitude, nouveau mal du siècle, cherche G. et F. tous horizons, ouverts et pleins d'idées, voulant créer réseau pour aider jeunes ayant des problèmes. Ecrire Marc Delahaye, 74, bd de Ménilmontant, Paris-20e.

MORTEL : Je croule sous le poids de mes 17 ans, mon moral penche vers le 0, je m'ennuie mortellement. Cherche amis (es) pas cons, habitant Paris qui me feraient oublier le cycle « métro-boulot-dodo » dans lequel je suis coincé ou qui m'aideraient à en sortir par n'importe quel moyen. Pascal Pinçon, chez Mediard, bât. D2, cité Stalingrad, 93-St-Denis.

ZWIIIT : aimerais rallier au rassembler adeptes jeunes ou moins jeunes d'une véritable révolution des consciences. Christian Singer, 284, rue Vendôme, 69000 Lyon. Tél. 60-66-35.

ENCORE : un paumé qui cherche contacts d'autre (s) paumé (es) aussi cons que lui pour en avoir marre de tout. Jean-Marc Bremond « Bastide Neuve », bât. D, St-Jean-du-Désert, 13012 Marseille.

1901 : seul, cherche créateurs en tous genres, désirant se grouper en association pour des réalisations artistiques. Projets divers : spectacles, expo... Pierre Montmory, 1, allée des Mathurins, 92220 Bagneux.

L'INFLATION : pour mettre fin aux spéculations sur Jésus. Aidez-moi. Ecrivez-moi. Lisez l'évangile. Jésus-Christ, ayez pitié de nous. Christian Denis, chez Pierre Boz, 6, rue des Prauvaires, 75001 Paris.

Mosik

SACRISTAIN : cherche harmonium ou orgue d'occasion en pas trop mauvais état. M.-Annick Pagès, 3, rue Céline-Robert, 94 Vincennes. Tél. 808-26-01.

CALICE : deux fans cherchent tuyaux tous genres sur Charlebois. Possibilité fonder parti Rhinocéros ? Envoyer paroles et accords guitare si poss. Fabrice Plaquevent, Lycée des Fontenelles, 27400 Louviers.

SPEED : bougez-vous les mecogas ! Batteur et soliste hard rock (avec matos) attendent éléments en vue formation. Alain-Jack L'Heureux, 9, avenue du Reart-Moulin-à-Vent, 66000 Perpignan.

KOLLEKTIF : auteur-compositeur cherche instrumentalistes sans préjugés pour recherche musicale, sons, textes, poèmes en vue création collective. P.-F. Dieusaert chez F. Bournaud, 4, allée Rude, 93 Epinay.

DEGENERES : aidez-nous, envoyez-nous des adresses de clubs, MJC, théâtres, boîtes festivals, municipalité où des groupes pop peuvent se produire. Gérard Desenfants, 5, rue Victorine, 94100 Saint-Maur. Tél. : 883-31-29.

ELAN : objecteur non violent (Tolstoï) espoir en vie non pourrie. « Elan poétique » cherche canard pouvant publier poèmes, travaille dans un bidon-ville. Pas de fric. Abrazo. Laurent Rabez, 4 impasse du Point-du-Jour, 78130 Les Mureaux.

KOSTAUDS : cherche correspondants (e) de 18 à 25 ans pour fermer club aimant les groupes

RECRIS : guitariste et saxo-flûtiste (pleins d'idées et poss. matériel) cherchent pour Avril-Mai groupe sérieux désirant travailler musique d'avant-garde. Régions et pays indifférents. Christian Bernard, 22, avenue de France - 57400 Sarrebourg.

PROJET : scribes et explorateurs, envoyez-moi toutes paroles pop (Sinfield, Keith Reid Lou Reed, Van de Graaf, Floyd, Genesis, Yes) projet de book sur poésie pop. Jean-Pierre Arnoux, 32,

SYNTHETIZEUR : cherche personnes pour former rue Gambetta, 21000 Dijon.
laboratoire de recherche musicale Ksmio-éles-

tronico-spaciale. Electriciens et tripoteurs d'amplis bien venus. Jean-René Beguin, 5, avenue Gambetta, 94160 Saint-Mandé. Tél. : 328-83 55

ILS SONT BONS : le groupe Vénus Système musique personnelle dans le style d'Atomic Rooster cherche engagements. Urgent les musiciens ont faim. Vinicio Alfano, 52/5 rue Erckmann Chatrian, 59200 Tourcoing.

BONGROS : accompagnement et batteur recherchent bons solistes et bassistes pour compléter groupe pop. André Gros, 4, rue H. Musler, 92230 Gennevilliers.

KAPUT : recherchons local pour répétitions groupe (région Lens Lille). Parution prochaine espérée d'un journal. Hébergement caput à Angres et tout le reste. Claude Vanzaveberg, Résidence Galois D 428 59 Annappes

WEEKS-ENDS : batteur-amateur avec mat cherche jazz-blues, vieux rock, folk song régio Versailles pour jouer le samedi soir ou dimanche Arnaud Jarlan, 10, rue du Refuge. 7800.) Versailles.

BATTEUR : cherche groupe hard. Tél. à Eric 874-43-19 le soir.

M.C. 5, Stooges. Violents. Raymond Kremer, 5, rue P. Corneille, B 6702 (Attert) par Arlon, Belgique.

ELVIS : cherche vieux disques de Presley (introuvables) : Heart-breack Hôtel, All Shook up, Jailhouse rock, King Creole. Michel Crétin, 01160 Pria par Pont d'Ain.

FOLKLO : Yves-Marie Séraline rech. pour « Archipel » (passage Sigma 8 en nov. 72, tournée Bordaux et S.-O.) batteur, chanteuse instrumentiste de préf. origine antilles, Afrique, Amérique lat., pour pop, free-rock Sérieux le groupe a décollé. 33, rue Deyries, 33000 Bordeaux. Tél. : (56) 92-29-60.

TAPIOCA : groupe américain + 1 français un peu seul, cherche expresso saxophoniste ou organiste sérieux, en vue de continuation et amélioration musicale (inf. : soft, matching mole) possédons local et bon matos. Tél. : 976-04-43 (Philippe soirs et week-end), 16, avenue Général Clavery, 78 Le Vésinet.

ABRITER : 3 groupes bidons de grand avenir sont en quêt de tous les tuyaux à propos d'une grange ou d'un hangar à louer. Pas trop loin dans le nord de Paris, pas trop cher avec électricité en vue d'une grosse fête. Christian Barret, 124, rue de L'Ouest, 75014 Paris.

GIBSON : musicien cherche Gibson d'occasion et jobs en tous genres. Georges Jovet, 10, bd Davout, 75020 Paris.

IMPERIALISTES : groupe folk irlandais cherche vielle pour étendre son horizon musical. Nicole Robert, 18, avenue de la Folie, 94 Choisy-le-Roi.

FREE : groupe qui débute, passe à un festival au printemps, musique non commerciale cherche bassiste-organiste. Jacques Maylander, Résidence Pré Riant, Chemin Froid Lieu, 74200 Thonon.

HAPPENINGS : cherche percussioniste tous genre et personne aimant théâtre pour formation troupe théâtrale. Musiciens autres que perçu. Ecrire quand même. Ahmed Hilal, 45, rue Léon Jouheaux, 93 Livry-Gargan.

LO ! : urgent. Compositeur ch. auteur (ou auteur compositeur) pour écrire chansons en collaboration (folk, blues et variétés). Tél. : 655-72-02 soir, sam. et dim. Stéphane Rigo, 4, allée Anatole France [illegible]

AGIN :

YIN YANG

VOIX :

GOUPIL :

ENCOEUR ! :

MELIMÉO : pianiste, organiste et batteur recher-

CMYTHE :

RICARDO : guitariste (solo, rythmique) cherche bassiste-batteur (pop). Richard Jimenez, 233,

REGINE

MOSIK :

Sérieux s'abstenir. Possédons local. Téléphone 958-99-06. Bruno Ahmed. 1, rue Jan-Jaurès

SOI-MEME :

PEFLI : chantonneux plânonts (perreir citron).

OPINIATRES :

bassiste. J.-L. Costes, 4, avenue Foch, 76290 Croissy. Tél. : 976-26-78.

PRO IIT

Nantes.

GITANO FINO : Cherche types dans mon coin intéressés par le flamenco pour guitaristes analphabètes. Bernard Petton, 41, rue H.-Vasseur, 95100 Argenteuil. Tél. 961.47.99 de 16 h 30 à 18 h.

MOS MUNET ACT : Moi y en a chercher groupe pour servir de batteur et surtout des types pour créer C musicale et puis n'importe qui pour parler de n'importe quoi (surtout musique). Christian Cordennier, 2, rue de Rohan, 35000 Rennes.

FLAMBEURS : Groupe Thanatos cherche chanteur(se) plus instrumentistes avec sono et organiste synthétiseur avec mat. Jouons nos compositions (se rap. à Floyd, Duo', Genesis et intéressé par rock allemand). Nous ne sommes pas pro ni vraiment amateur. Vie [illegible] ou moins en communauté. Alain Cornevaux, « Arbalète », campagne Monteon, 83125 Figanières.

MANAGEMENT : Avis aux organisateurs de concerts et aux futurs organisateurs : Mona Lisa (Orléans) cherchent beaucoup de contrats. Laurent Diederichs, 47, rue de la Convention, 75015 Paris. 577.81.14.

MAGNETIK : Recherche de nouveaux membres : artistes marginaux (peintres, musiciens, écrivains). Adhésion 20 F leur permettant de bénéficier de son circuit parallèle ainsi que salles de spectacle, Colonie d'« Souterrain Français, 89100 Saligny.

CHOMAGE : Guitariste ch. groupe (batteur bassiste) pop jazz. Richard Jimenez, 233 bd Jean-Jaurès, Boulogne (92).

MELO : Recherche texte intégral de toutes les chansons de L. Cohen. Surtout celles de « Songs of love and hate ». Micheline Pellerin, hôtel Parisiana, 2, rue de Chabrol, 75010 Paris.

PAN : 2 guitaristes et une chanteuse ch. flûtiste compositeur si poss. pour formation groupe folk. Jean Pierre Vriz, 192, rue Diderot, Champigny (94).

A TROUS : Danseuse contemporaine ch. flûtiste classique et moderne si poss.) réponse assurée. Maroussia Vossen, 3, rue des Lions, 75004 Paris.

FAN : Recherche disques pirates des Stones + 45 t., 19th Nervous Breakdown, Come on. Plus tout ce que vous avez de rare d'Hendrix. Alain Cail, 3, rue Gl Grunod 59460 Jeumont.

SCHNELL : Soliste rythmique avec matériel, ampli 200 W, cherche groupe. Denis Devillers, 9, rue d'Auvergne, 78000 Versailles.

TIC : Cherche flûtiste percussionniste pour le « tibum » du siècle. Tous les homo sapiens normalement constitués et possédant du génie et du matériel intellectuel écrivent à Popore Jean, 1, allée des Cèdres, 69630 Vourles. Tél. 48.15.56.

A DENTRO : Cherche guitariste flûtiste, chatangaliste (?) pour orchestre de mask sur-américaine (Pérou, Bolivie, Argentine). Bruno Flety, 17 bd A.-France Meudon (92).

AVIDE JEF : Orchestre en vogue cherche chanteur ainsi que : batteur, bassiste, pianiste-organiste-synthétiseur, saxo (sachant jouer flûte, clarinette basse et pipeau), sachant tous chanter et danser pour formation Ulli-Gulli. Jean-François Senée, 28 av. de Nevers 18000 Bourges

POINTURE : Groupe sérieux ch. local dans banlieue proche si poss. Petit loyer et gros pied assuré. Jean-Pierre Dromard, 3, av. des Fosses, Meudon (92).

CONTRATS : Guitariste, chanteur et batteur cherchent bassiste en vue tournée et enregistrement (composition rock, blues). Olivier Lefrant, 6, rue Jasmin. Tél. JAS. 14.11.

AGITER AVANT : Cherche paroles des chansons du disque Dylan's Greatest Hits. Joëlle Bittoun, cité de la Courtaie, bât 6, esc. 2. 93200 Saint-Denis

SERVILE : Road manager ayant permis de conduire

ERIC LOSFELD CONTINUE

Demandez son nouveau catalogue.

Surréalisme • Fantastique
Science-fiction • Cinéma
Bandes dessinées

Gratuit sur simple demande au Terrain Vague 14-16 rue de Verneuil 75007 Paris

Mandala Paran
11 & 13 RUE
PARIS 6e ..DAN.08.50

RESTAURANT
Spécialités indiennes
FERME LE LUNDI

TEA SHOP l'après-midi

BOUTIQUE ORIENTALE
encens (gros, détail)
disques

ARTISANAT

ouvert tous les jours
nocturne jusqu'à 23 h

ch. groupe sérieux, amateurs s'abstenir. Bernard 206.39.15.

TURQUE : Qui aiderait pauvre guitariste débutante ? J'aimerais jouer du folk ; G. Brassens entre autres. Régine Comès, rue de la station, 78112 Fourqueux. Tél. 973.23.71.

PIEDS LENSOIS : Si vous jouez où de la batterie, ou du sax, ou de l'orgue ou de n'importe quoi, venez nous voir en vue pieds musicaux, MJC Lens, mercredi 16 à 20 h ou écrivez-moi : Guy Grudzien, 7, avenue des Lilas, 62300 Lens.

AMATEUR : Guitariste amateur cherche autres musiciens amateurs avec matériel en vue formation groupe rock. Jean-Claude Guilbert, 29, rue des Lilas, 49300 Cholet. Tél. 62.09.69.

FELES : Cherche cloches en tous genres gratuitement pour l'amour de la musique. Gérard Dequi, 1, allée Férand-Pellontier, Choisy-le-Roi (94).

AIGLE : Nègre des Antilles cherche musiciens (saxo ou flûte ou trompette + basse + drums) pour faire « kek » chose. Rapido. Georges Saroote, Résidence univers (G 211), 9200 Nanterre. Tél. BOI. 48.50.

LA HONTE : Mec passablement mauvais en guitare cherche autres mecs pas plus minables pour faire qq chose pas trop bidon ,rock, pop qui chauffe et tout et tout et même le reste. Jean Barcanan, 136, rue G.-Péri, Saint-Denis (93).

COPAINS : 2 personnes débutant violon folk cherchent personnes désirant jouer musiques populaires (tous instruments, voix) pouvant conduire à d'autres formes musicales et corporelles. « Franche camaraderie » et phalocrates s'abstenir. Tél. Phil 793.66.12. Phil Menager, 15, rue de Belfort, 92600 Asnières.

DEGOUTANT : Pour 2 filles donne cours de guitare débutant (cours collectif). Méthode « gratouillis ». Olivier Caudron, 129 bd Kœnig, Neuilly-sur-Seine (92).

BAPRI : Cherche professeur de contrebasse, bon marché. Ecrire ou venir. François Charle, 12, rue de Taissy, 51100 Reims.

REGIR : Cherche un gars ou fille passionné du son et de la musique pour faire la régie de mes spectacles-chansons style folk moderne. Tél. Lyon 728846. Attention : c'est pas encore très lucratif !... Jean-Guy Barkan, 40, rue du Rhône, 69007 Lyon.

OK : Flûtiste cherche groupe very sérieux. Amateur ou semi-pro. J'aime Zappa, les Soft, etc. Guillaume Julien, Sceaux (92). Tél. 702.59.10.

RYTHMIQUE : Batteur recherche bons musiciens rock. Tél. après 20 h 727.30.78. Eric Delagrange, 132 av. Victor-Hugo, 75016 Paris.

RINGARD : Batteur jazz new-Orleans cherche groupe pour pied démodé. Gérard Dole, 75, rue du Père-Corentin, 75014 Paris. Tél. 660.97.92.

ORDINATEUR : Club de blues cherche pour fiches et bouquins + disques ttes docum. sur le sujet et informations diverses. Ghislain Olivier, 56, route de Versailles, 136420, Thy-le-Château, Belgique.

SPECTACULAIRE : Cherchons groupe de folk ; poètes ; interprètes de chansons françaises ou autres ; groupes de rock ; de free, etc. Pour diversifier Antispectacle. Contacter Jacques Curty, 42, rue H.-Duhamel, 38100 Grenoble.

FLIPPE PAS RIGOLO : Tam Tam Tagadam : Chanteur de rock freak, complètement flippé, possédant magnéto multiplay, cherche Bongoïste pour grands et moyens pieds ensemble pour créer base rythmique et a ses divagations musicales. Venir le matin a 10 h ou le soir à 20 h en semaine. Rigolos s'abstenir. Patrice Hémond, 96, rue Albert-Barbier, 45160 Olivet.

CHANT : Urgent, groupe musique progressive — propres compositions — comprenant guitare, basse, batterie, piano électr., cherche chanteur et organiste avec matériel. Téléphoner le soir à Jean-Paul : 243.85.01 ou Patrick : 208.74.08. Récidiver si absents (en répé). Jean-Paul Demarque, 15, rue Henri-Dunant, Epinay-sur-Seine (93).

A LOUER BONNE AFFAIRE : Open Sound : Light show et sono pour soirée. Allo 727.52.17. Philippe Létang, 15, rue Hesnil, 75016 Paris.

DURER : Achète presse et outils pour gravure sur bois. André Vaudry, 96, rue de la Fuye, Tours (37).

A LA PLUMME : Achète 0,50 toutes vieilles lettres avant 1900. Pierre Quirin, 56, rue des Binellles, Sévres (92).

DAGON : Vd ampli de basse pourri mais vraiment pas cher. 2, avenue Octave-Gréard, 75007 Paris. Tél. SEG. 50.13.

VIDEO : Vd magnétoscope Akaï pour vidéo. Récent et excellent état. Prix à débattre. Gutelman. Tél. DAN. 66.99.

TILT : A vendre flippers 5 boules bien sous tous rapports idéal pour flipper congénital 800 F. Claude Chevaleyre, 202, rue du Fg-St-Martin, 75010 Paris.

MALEFICE : A vendre 1 saxo soprano, 1 saxo alto, 1 saxo ténor, 1 cornet à piston, 1 mini vélo. Albert, 15 boulevard Henri-Ruel, Fontenay-sous-Bois (94). Tél. TRE. 66.11.

WAOW VW : Pour faire grand voyage en Afrique noire, ch. mini bus VW ou Ford Transit d'occase, pas trop cher, pas trop vieux. Bertrand Vila, rue Grandmont, pav. D, 37200 Tours.

AGITEZ-VOUS : Vds cassette Nysing cité in Los Angeles. CSNY vive in London. CN in London. Prix 20 F, et cassette Rock'n roll. Vous aide à enregistrer vos disques en 45 tours et 33 tours. Préparation Festival pop en juin 73. Prenez contacts, écrivez nombreux, musiciens à vos instruments. Music is love. Bernard Kappes, 18, rue Fontaine-du-Large, 63100 Clermont-Ferrand.

MUSTANG : Vds guitare basse Fender Mustang, pratiquement neuve. Prix intéressant. Eric Burie, 39 bd Lefèvre, 75015 Paris. Tél. 842.12.16 le soir.

BATTRE : Vds batterie 500 F, cause départ. Claude Dagonneau, 106, rue de la Pompe, 75016 Paris.

RONEO : Vds cause double emploi duplic. Gestetner. Mod. 320, élec., 2 vit., encr. automatique. Peu servi. Prix à débattre 3.500 F François Rourriot, 17, rue Marquiand, Grenoble (38)

TILT : A vendre Flippers, 5 boules, bien sous tous rapports, idéal pour flippé congénital. 800 F. Claude Chevaleyre. 202, rue du Fg-Saint-Martin, 75010 Paris.

MAXIMUM : Vds guitare basse 2 micros 800 F (prix à débattre). Tél. 66.55. Max Picout, 20 bis, rue de Chartres, Neuilly.

MARSHALL : Vds tête basse collyns 200 W 2.000 F et tête Marshall basse 50 W 1.900 F t 2 colonnes Marshall 100 W 1.800 F pièce. Demander Guillaume 707.67.96.

N' PAS MUE : Par suite incapacité vocale héréditaire, auteur-compositeur de talent céderait certaines de ses œuvres à groupes confirmés. Nicolas Daniaud, 15, rue Juliette-Lambert, 75017 Paris.

SALAMALEC : Light Show Salamandre, cherche contrats région Paris et dans boîte de nuit (Paris ou province) pour vacances de Pâques ou travail régulier avec groupe. Dominique Menant, 231, rue Saint-Denis, 75002 Paris.

MIGNON : Guitariste cherche organiste, bassiste, batteur ayant suffisamment d'idées pour faire musique personnelle. Vends Feuder Telecaster Pédale Fuzz Vox. Jean-Michel Mignard, 21570 Belan-sur-Ource.

GIGOT CRAME : Aidez « Band Liquide » à sortir de ses emmerdements. Envoyez vos dons (mandats, chèques) à Jean-Marc Gigot, 23, rue Lezerat, Châteauroux (36).

ASSURE : Saltimbanque professionnel propose numéro de trapèze à faible prix lors de concerts en plein air. Joseph Pavet, rue Jean-Baffier, 18000 Bourges.

PROGRESSISTE : Débutante guitare ch. g. ou f. pour faire des progrès, gratuit ou pas cher du tout. Claude Eydieux, 12, rue des Roches-Fleuries, 63400 Chamalières.

MONTE DONC A LA CAPITALE : Musicien pro. ayant étudié 8 ans la musique en Espagne, voudrait former groupe de flamenco avec danseuses et castagnettes. Georges-Henri Vaillant, Villa Cantelove, 13100 Aix-en-Provence.

ONEMBAUCHE : Groupe pop avec local à Paris recherche bassiste avec matériel. Se présenter ou écrire à Bruno Bournique, 183 bis, rue Béranger 92700 Colombes.

ATTERRIR : Après quelques contrats : illusions perdues. Ch. « moziciens » sérieux avec mat. en vue former groupe fracassant. Besoin drum, soliste, guit. ryth. Robert Bruno, 77, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

COMPLEMENT : Rythmique et batteur cherchent bassiste et un soliste ou autres musiciens. Tél. après 20 h PAS 32.57. Eric Delagrange, 132, av. Victor-Hugo, 75016 Paris.

ECLUSER : Jeune fille aimant chanter, style cabaret « Ecluse » (M. Fanon, Enfants Terribles), cherche musiciens. Marie-France Cabirol, 5-7, av. du Dr-Lannelongue, 92120 Montrouge.

BANANASTAN

66, rue Legendre, PARIS-17e
Tél. : 627-02-64

Importation directe

Afghanistan et USA

Vente gros et détail T-Shirts

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

aelberts/auquier : poètes singuliers, du surréalisme et autres lieux

arrabal : viva la muerte (baal babylone)

arrabal : l'architecte et l'empereur d'assyrie

arrabal : l'enterrement de la sardine

arrabal : lettre au général franco (édition bilingue)

arrabal : le cimetière des voitures

bataille : l'érotisme

bataille : ma mère

bouyxou : la science fiction au cinéma

breton : arcane 17

breton : la clé des champs

burroughs : la machine molle

burroughs : nova express

burroughs : le ticket qui explosa

carles/comolli : free jazz/black power

cavanna : cavanna

cohen : poèmes et chansons (édition bilingue)

cohen : the favorite game

copi : dessins

flanders : contes d'horreur et d'aventures

foucault : histoire de la folie

ginsberg : kaddish (édition bilingue)

gombrowicz : ferdydurte

hodeir : les mondes du jazz

kessel : le mouvement " maoïste " en france t. I

kramer : allen ginsberg

lacassin : tarzan

lacassin : pour une contre-histoire du cinéma

levy : lovecraft

lovecraft : démons et merveilles

maldonado : environnement et idéologie

malson : les enfants sauvages

monod : les barjots

pelieu : jukeboxes

perlès : mon ami, henry miller

reich : la révolution sexuelle

rezvani : les américanoïaques

rougemont : l'amour et l'occident

shelley : frankenstein

vertov : articles, journaux, projets

vian : l'automne à pékin

vian : cantilènes en gelée

vian : chroniques de jazz

vian : l'écume des jours

vian : en avant la zizique

vian (sullivan) : et on tuera tous les affreux

vian : je voudrais pas crever

vian : les fourmis

vian : le loup garou

vian : textes et chansons

vian : théâtre t. I et t. II

vian : trouble dans les andains

vian : les vies parallèles

le western

collection dirigée par christian bourgois

LIVRES

Quoique nous fassions pour traquer le brin d'herbe dès qu'il paraît, il semble que nous n'aurons pas le dernier mot. La moindre fissure, le moindre mur abandonné, le trottoir le plus passant se peuplent d'une bien étrange végétation. La moutarde sauvage fleurit sans soucis quai d'Austerlitz et place de l'Etoile, la verveine sur le terre-plein du Pont Neuf, la lentille boulevard Voltaire, la chicorée quai de Grenelle et la laitue place du Carrousel. Pierre Ferran, dans le **Livre des herbes** (Marabout, 7,30 F) nous dévoile cette emprise insoupçonnée et indestructible. Et nous le suivons avec crainte et tremblements lorsqu'il nous conte la vie affective de l'effrayante Dionée Gobe-Mouche qui raffole de la viande de bœuf, ou les aventures de cette mandragore pourvue de jambes, de bras et de sexe que Jeanne d'Arc portait sous sa cuirasse. Vénéneuses, maléfiques, hallucinogènes ou carnivores, Ferran nous convie à la vengeance des mousses, à cette colère sourde que peuvent nourrir à notre égard ces plantes domestiques ou folles qui attendent le jour de nous manger. Quand je croise une plante verte, maintenant, je change de trottoir et j'évite soigneusement de contrarier les géraniums de ma voisine. Prudence.

Avant notre mise en pot, toutefois, ne fermons ni nos yeux ni nos oreilles : les livres qui, ce mois-ci, ont envahi mes murs se partagent curieusement en « témoignants » et en « imaginants » avec toutes les subdivisions et les recoupements qui s'imposent. Un « témoignant superbe » tout d'abord, **Autour d'une vie,** les souvenirs de Pierre Kropotkine publiés par Stock. Une fresque de génie qui brasse l'aventure, la description méthodique et colorée de la Russie impériale, de ses salons et de ses prisons, qui parcourt l'Europe des exilés, croise les itinéraires de Louise Michel, d'Elie Reclus, de Tourguenev, de Bakounine ou de cette jeune fille que l'on retrouvera plus tard à Londres dans les locaux de l'**Iskra,** cette Vera Zasoulitch qui dira d'un Lénine sans barbiche qu'« il mord et ne lâche plus ». Kropotkine s'oublie derrière l'événement, et nous restitue avec une force rare le climat de toute une époque bouillonnante, une sorte de **Guerre et Paix** qui roule de Petersbourg à Londres, du Palais d'hiver à Paris, qui nous fait revivre la naissance de l'anarchisme, avec son cortège de mouchards, de saints, d'aventuriers et de filous, l'assassinat d'Alexandre II et les tares d'un empire.
Autre « témoignant », autre époque : nous sommes en 1939, non loin de Malaga. Le maire d'un petit village, coiffeur et socialiste à tout crin, s'enferme dans un placard à l'approche des troupes franquistes. Il y restera trente ans, jusqu'à la récente amnistie. Cette parenthèse d'une génération n'a pas entamé sa mémoire ; pour lui, Guernica fut détruite hier matin. C'est un peu comme si nous avions retrouvé la momie de Geoffroy de Bouillon, qu'elle ouvre la bouche et nous raconte les croisades. Le livre s'appelle **La Planque,** les propos du cloitré ont été précieusement recueillis par Ronald Fraser pour les éditions du Seuil.
Un « témoignant brouillon » : **Patchwork** (chez Bourgois) composé par un auteur à quatre têtes, CALM. Un ensemble de notes, un tissu de remarques au jour le jour jetées de 1966 à 1970. L'archéologue bégonia qui viendra fouiller dans les décombres de ce que fut le boulevard Saint-Michel trouvera sans doute dans ce concert de voix mêlées bon nombre de renseignements sur les colères, les tendresses, les espoirs et les déceptions de ces jeunes gens qui humaient le lacrymogène l'année de la grande cassure, et avouaient « se connaître avec épouvante ». Parmi les pionniers de ces temps, le docteur Reich nous fait part de sa propre expérience, sans réserve et le ton haut dans **Ecoute, petit homme** (Payot, 18,80 F) tandis qu'un autre prophète s'attaque aux champions de l'ordre ancien à l'orée de ce siècle : **Le cycle humain** de Sri Aurobindo (Buchet-Chastel). En France, c'était l'année de Verdun et des astrologues au bonnet pointu voyaient des signes de vie courir dans les planètes : si l'esprit descendait dans l'homme, si le décor changeait dans sa tête ? 430 pages à gravir comme la face nord de l'Eiger, et le même air pur, un peu saoulant, tout en haut.
Un gros livre aussi, aux allures de bottin, et que j'ai à peine eu le temps de feuilleter : **L'hindouisme** présenté par Anne-Marie Esnoul chez Fayard-Denoël. C'est au premier abord une forêt touffue trouée de clairières lumineuses et de préceptes millénaires. Il faut avoir le temps de s'y perdre et l'argent pour l'acheter, mais je soupçonne ici une plongée vertigineuse, la retrouvaille avec nos racines : le druide Rama fuit vers l'Orient, les poètes védiques commencent à chanter, et l'Inde puise dans cette énergie une vision qui nous revient aujourd'hui de tous côtés, cosmique et planante. Ce fut l'étonnement de Verrier Elwinn quand il découvrit la tribu des Murias, en Inde justement. **La vie tribale** (Fayard), c'est le passage irrésistible d'Oxford à l'ashram de Gandhi, la découverte d'une communauté libre, joyeuse et innocente où l'on traverse la vie sans problème en s'aimant les uns les autres. Notre utopie, jeune de vingt siècles.
Et puis, parallèlement, les « imaginants » s'emparent à leur tour de ce courant magique venu du fond des âges, avec ténacité, avec intensité. C'est **Valcrétin** de Régis Messac (Edition Spéciale) où l'on voit l'ethnologue, tel un Jules Verne flippé, se fondre à la peuplade qu'il observe, les Crétins, « bavant, morvant, hébétés, secrétant mucus et excréments, avec des champignons de déjections qui leur poussaient soudainement entre les fesses, ils répondaient aux vents et au tonnerre par des vents foireux ». C'est **La dimension des miracles** de Robert Sheckley (Laffont, Ailleurs et Demain), l'épopée d'un terrien moyen égaré dans la galaxie et flanqué d'un Dieu le Père qui ressemble à un serpent bavard, à un téléphone ou à un dentier. C'est **La nuit aveuglante,** une très belle histoire d'André de Richaud (Marabout fantastique, 4,50 F) où l'on écoute Cyprien le Caustique, condamné à vivre reclus avec ce masque dérisoire qui lui colle à la peau : sa honte, sa monstruosité. C'est **La loi du Talion,** un recueil de nouvelles de Gérard Klein (Laffont, Ailleurs et Demain) ou **Le maître du passé** de Lafferty (Calmann-Lévy) qui rejoint **Valcrétin** dans sa recherche de la laideur.
Les auteurs de ce que l'on nomme encore, par goût hâtif du classement, science-fiction, sont les nouveaux poètes. Seuls, ils se frottent à un monde que nous portons dans la tête, seuls ils parviennent à nous émouvoir. Bien sûr, il y a le dernier Pélieu, **Infra noir** (Soleil noir), ou le biscornu **Robe grillée** de Joël Hubaut, peintre, poète, décorateur, conteur, hâbleur, artificier et barbu, fier de l'être (éditions Yvon Gay, l'Estuaire, 4, quai Ste-Catherine, Honfleur). Bien sûr, il y a les résurgences du surréalisme, **Histoires novices** de Joyce Mansour (Gallimard), deux récits dont l'un au moins, **Jules César,** est une vieille connaissance ; il y a le grand ensemble des poèmes de Philippe Soupault (Grasset) et cette **anthologie du surréalisme en Belgique** qui nous manquait (Gallimard). Poésie-Gallimard ne prend pas de risque en ressortant les deux jumeaux d'un vieil underground, Lautréamont et Rimbaud. La revue **Chaman** sort un numéro anthologique sur le voyage aux Indes (3 numéros en offset, 10 F, à M. Jourdan, B.P. n° 9, 842-40 La Tour-d'Aigues).
Les Indiens dont nous rêvons, leur liquidation discrète et cruelle au nom de l'Economie et des Mines, c'est le sujeu de **Roulements de**

tambours pour Rancas, de Manuel Scorza (Grasset). Si Costa-Gravas tombe là-dessus, on va avoir droit au cinémascope sous peu. **La vie de Raymond Roussel,** de François Caradec (Pauvert), risque la mise en film si jamais Visconti apprend son existence. Après Louis II de Bavière, le tableau de l'excentricité géniale sera complète. Un livre hors du temps qui ressemble à ces délirants tombeaux du Père-Lachaise qui font notre joie. En livre de poche, le **Lucien Leuwen** de Stendhal, **Enfance et adolescence** de Tolstoï et **Fouquet** de Paul Morand (en folio Gallimard). A signaler **Vie et morts de Trotsky** de Victor Serge, dans la Petite Collection Maspero, et, chez Oswald, la réédition du **Temps des assassins,** Rimbaud revécu par Henry Miller, et la parution d'**Octobre** de Daniel Biga. Une nouvelle collection aussi, chez Stock : Stock II, qui se ramifie en cinq branches : vivre, lutter, témoigner, lire et dire. Projet hétéroclite, à suivre. Stock II nous annonce ainsi **Bambois ou la vie verte,** de Claudie Hunziger, un bouquin de Gandhi et **Joyeuse Apocalypse** d'André Laude. Souhaitons la réussite de Stock II et attendons de lire. Chez P.J. Oswald une intéressante **Poésie-poursuite.** C'est le titre sous lequel Jean-Pierre Strauss a rassemblé 35 de ses poèmes, écrits entre 1954 et 1971. Poésie sans bavardage, sans mots inutiles, ce qui est rare. L'Histoire traverse souvent le poème : Algérie, Vietnam, Juin 68, J.-P. Strauss les dit comme nous les avons vécus.

Enfin, un édifiant témoignage sur le fonctionnement de la Justice : **Avortement, une loi en procès** (association « Choisir », Gallimard, idées, 4 F), compte rendu intégral du procès de Bobigny. La vie quotidienne et l'oppression de la femme face à un tribunal guindé et mal à l'aise, et ce ton inimitable et fort instructif des débats entre les témoins et le président : c'est un panorama presque complet, des gauchistes aux conservateurs doucereux en passant par une gauche libérale, une petite tranche de société ici plus vraie dans les manifestes ou les proclamations.

Hyma la hyène

Cinéma : Le monstre en première page

Un hall d'hôtel, feutré et éphémère, confortable, angoissant, à l'image de cet appartement que découvrait le héros de 2001, égaré dans le cosmos et loin de toute humanité. On s'enfonce entre deux plantes grasses dans de gros coussins joufflus, on compte les portiers qui comptent les mouches, on voit venir vers soi un homme, jeune, et qui ne ressemble pas au décor, avec son pull gris et son air vivant : Marco Bellochio, italien, cinéaste et enfanteur d'une belle œuvre : Les poings dans les poches, La Chine est proche, Au nom du père, **et tout récemment** Le monstre en première page, **dont il est le tuteur plus que le père.** « Cela ne te gêne pas, ce décor ? On t'imagine mal dedans ? » **Traduction immédiate du haussement d'épaules qui s'ensuit : on choisit pour moi. Les portiers bourdonnent encore un temps puis finissent par se poser chacun sur un meuble. Nous trouvons une région abritée, bien éloignée du tourniquet de l'entrée, Bellochio raconte l'histoire du dernier film qui porte sa signature,** Le monstre en première page, **une attaque véhémente contre la presse de Soraya et du gauchiste sanguinaire. « J'ai fait un compromis, une opération de sauvetage. Le scénario était écrit sur un ton très hollywoodien, très vieux, les acteurs étaient choisis, les décors aussi... Il fallait le transformer, à partir des matériaux existants, en un film politiquement utile. Nous avons changé des rôles, donné une actualité à l'histoire, on y parle de Valpreda, de Calabresi. Et puis je ressentais une nécessité d'ordre purement professionnel, après** Au nom du père, **de faire un travail très différent. »** « Tu y traces le portrait politique de l'Italie d'aujourd'hui, mais pas un mot sur le Parti communiste... »

« Gian Maria Volonte, le comédien principal, est un communiste orthodoxe, moi pas. Il m'a demandé de ne pas attaquer le PC, alors nous l'avons ignoré. Et le PC a gueulé : la classe ouvrière, c'est nous et vous nous avez oublié dans le tableau ! Je ne pensais pas qu'ils seraient si fâchés. Résultat, la critique de gauche a trouvé que le film ne correspondait pas à la réalité italienne... »

« Tu es membre d'une organisation politique ? »

« Non, mais je pense que cette situation ne va pas durer. Je croyais être plus utile en abordant le cinéma... je n'ai pas encore choisi. »

« Tu as déjà participé à un film collectif, avec un groupe de gens qui militaient, en 1968. Vas-tu te diriger sur la voie de Godard ? »

« Je ne crois pas du tout à ce type de cinéma militant. Je crois déjà plus à ce que fait Karmitz, plus encore en un cinéma qu'on pourrait qualifier de progressiste et qui s'intéresse à notre quotidien, ce qu'a fait Damiano Damiani avec Nous sommes tous en liberté provisoire. **C'est un peu le cas de ce film sur la presse. Je voulais que l'on y sente la situation préélectorale en Italie, cet état de tension où les uns garantissent l'ordre, les autres le changement. La stratégie consiste alors à préserver cette tension jusqu'au jour des élections. C'est là que je montre comment une certaine presse peut tirer parti d'un fait divers truqué : il s'agit de discréditer la gauche. Le film policier se nourrit alors de politique. »**

« Et les journaux gauchistes ? »

« Il y a deux quotidiens de quatre pages, le Manifesto **et** Lutta Continua. **La gauche les accuse d'être vendus, de faire le jeu de la droite — parce qu'ils critiquent le PC. Ces journaux-là ne sont pas censurés, le gouvernement leur crée simplement des difficultés au niveau de la distribution. Des diffuseurs les boycottent, ou le journal, par exemple, est bloqué à la poste et n'arrive pas à Milan, les kiosquiers ne les exposent pas... Ceci dit, ils possèdent de trente à soixante mille lecteurs et survivent grâce à l'activité des militants. »**

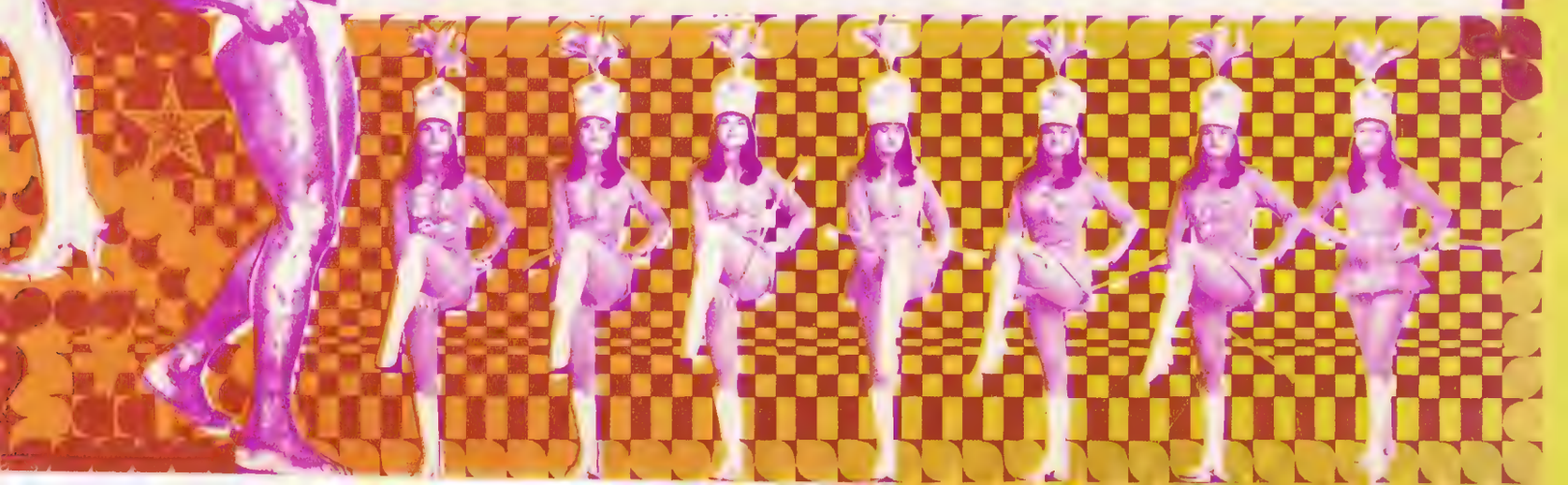
« As-tu envie de faire de la vidéo ? »

« En Italie, c'est inutile. Dans quel circuit ? Fair des films devient d'année en année plus difficile. Quand il me sera devenu impossible de tourner ce que je veux, je songerai peut-être à la vidéo... »

Français, si vous saviez

Harris et Sédouy, auteurs du Chagrin et la pitié, **ont carrément recomposé une histoire de France du XXe siècle, documents d'époques et témoignages mêlés :** Français si vous saviez, **trois films d'une heure et demie chacun. Rien à voir avec ces documentaires habituels, minces fresques rayées et rapetassées que souligne d'ordinaire la voix aigre ou compassée du commentaire : c'est la rencontre rare de l'épopée avec l'intelligence historique dans un superbe mouvement de cinéma. Pour une fois, un film prête autant d'attention aux groupes, aux foules, aux paysages et au rues qu'aux individus ou aux personnages. La politique est là, dérisoire et sanglante, qui entraîne ses acteurs et ses victimes, traversée d'un coup par une formidable poussée populaire, par le courage ou les tragiques passivités des deux guerres. Les massacres de Verdun, le Front populaire à l'ombre du nazisme, une poignée d'aventuriers dans la résistance, la collaboration, Pétain acclamé, puis de Gaulle, la IVe République, l'Indochine, l'Algérie : tout cela est brutal, mais loin et souvent ridicule. Notre présent serait-il moins incohérent ?**

Roger Piploch



Tutti Frutti

Pour la frime d'abord, quel pied que de glisser sournoisement à la cantonnade : « Vous ne connaissez pas David Bromberg ? Vous savez bien, le mec qui joue avec Dylan, dans New Morning, vous voyez pas ? » Pour le plaisir solitaire aussi de mettre un vraiment bon disque sur la chose-qui-tourne pour effacer le pénible souvenir des 17.997 solos de guitare cousins issus de germains qu'on vient de se farcir dans les deux derniers mois.

David Bromberg est laid, affreusement. Il le sait. Il est marrant et il en profite : le fameux humour juif de New-York. Il a du talent plus qu'il n'est permis et son deuxième album, Demon in disguise (C.B.S. Import Givaudan) est un genre de chef-d'œuvre, de l'histoire désopilante et mystérieuse de Sharon, la femme-serpent, à « Jugband song », un blues ironique et narquois en passant par des instrumentaux country, et une merveilleuse chanson de Jerry Jeff Walker « M. Bojangles »... Don't forget David Bromberg.

La veuve Coltrane est devenue folle. Pourchassée sans répit par Max und Moritz, elle est allée se réfugier dans les bras du Swami Satchidananda, qui n'attendait que cette occasion pour user sur elle de maléfices inusités, fruits de siècles de pratiques impies.

...Or donc voilà-t-y pas que l'Alice Coltrane, folle dans sa tête, décide tout d'un coup de mettre des cordes tout partout ; non seulement dans son disque World Galaxy (Impulse Pathé), ce qui n'aurait été qu'un moindre mal, mais encore d'en rajouter sur de vieux (19-65-66) enregistrements de son cher disparu (John Coltrane « Infinity » Impulse-Pathé). Depuis lors on dit qu'il ne fait pas bon se promener tard vers le vieux cimetière d'Oakland Cliffs, New-Jersey. D'étranges plaintes et d'abominables imprécations déchirent le silence du soir, et nombreux sont ceux qui évitent désormais la proximité de ces lieux déserts ou un vent glacial porte avec lui le Nom : Ohnedaruth, Ohnedaruth...

Choke... Joni Mitchell, belle, canadienne et autobiographique donne dans le genre : J'ai besoin qu'on m'aime / Ma vie est une maison de verre... For the roses (Asylum-Pathé) est probablement son meilleur album à ce jour. Assez loin de la sensibilité intimiste de Carole King, Joni Mitchell développe les thèmes-bateaux de la West-Coast Culture, l'écologie, la communication, le dialogue avec Mère Nature etc. Mais au-delà des paroles sil y a cette voix si aigüe qu'elle semble à la limite de la brisure, et qui fait que malgré tout, on y croit, sans doute parce qu'elle même y croit, profondément. Au fond parce que c'est bien Joni Mitchell.

Jazzy, baby... Après avoir été un des boute-feu du nouveau jazz Pharoah Sanders est maintenant l'image même de la sérénité. Sic transit etc. Depuis « Karma », le premier disque dans lequel allaient se fixer les règles de son esthétique, la démarche sandersienne, évocation d'antiques univers aux religions déchues, n'est qu'un long labeur de perfection rêvée en forme de spirale. (Je sais que je suis parfois difficile à lire ; mais j'ai un lourd héritage à assumer... Peut-être qu'un jour...) Enfin tout ça pour dire que [illegible] (Impulse Pathé), dernier album de Pharoah, est des plus agréables. Sans apporter de révélations renversantes.

Barry Cleveland a eu la bonne idée d'enregistrer pendant un séjour à Londres, en octobre 72. L'album est sorti. Ça s'appelle Light as a feather (Baudor anglais Imp. Givaudan). Avec le pianiste, un groupe mystérieux « Return to forever ». Seules indications, la chanteuse est Flora Purim et le bassiste Stanley Clarke, ce qui est déjà réconfortant. Pour le reste, petit blindfold-test gratuit. L'album est tout à fait bien. Je le trouve même meilleur que le E.C.M. chroniqué par Lentin le mois dernier. Par pure jalousie d'ailleurs. Flora Purim chante comme Sarah Vaughan qui aurait écouté Patti Waters, ou réciproquement. Stanley Clarke is a monster et Chick Corea n'est pas mal non plus.

Depuis « The Inflated Tear », Roland Kirk n'avait pas à son compte que de bonnes choses chez Atlantic. Cette fois c'est la réussite. A meeting of times (import W.E.A.), avec le chanteur Al Hibbler, est un très grand disque de jazz classique. Pour être plus précis, on pourrait même dire Ellingtonien. « Do nothin till you hear from me ». « Dont get around much anymore » et même un « faux » génial de Kirk : « Carney and Begard place », définissent bien le climat du disque. Un seul point faible : « Dream », la dernière plage de l'album, rebut d'une session lointaine, avec un Léon Thomas pas encore yodleyant, et qui aurait mieux fait de rester couché ce jour-là. Le reste est pure magie.

Du côté des anciens de chez Coltrane, ça remue ! Successivement Mac Coy Tyner et El vin Jones viennent de frapper fort, coup sur coup.

Sahara (Milestone) n'est pas une toute dernière nouveauté, mais on n'en a pas parlé beaucoup en France. Enregistré en janvier 72 à New-York, c'est pour moi le meilleur Mc Coy Tyner depuis la dissolution du fameux quartette en 65. Avec Mc Coy, piano et koto dans une plage, le batteur Alphonse Mouren (Weather et Report) le bassiste Calvin Hill et Sonny Fortune à l'alto, au soprano (l'ombre de Coltrane !) et à la flûte R. Elvin Jones, lui aussi, a une nouvelle formation. Un quartet. Un bassiste Gene Perla, et deux saxophonistes. Pas précisément des amateurs puisque tous deux font (Dave Liebmann) ou ont fait (Steve Grossmann) partie du groupe de Miles Davis. Elvin Jones Live at the Lighthouse (Blue Note Importation Givaudan) est un double album enregistré, comme le titre l'indique, au Lighthouse, une boite de Hermosa Beach, en Californie, septembre 1972. Sept morceaux, soit environ deux par face, l'un des très rares albums doubles qu'on peut passer du début à la fin sans éprouver une sensation d'ennui. Ce qui n'était pas le cas avec tous les disques précédents d'Elvin-la-bête. On reparlera du nouveau quartette d'Elvin. Tout ce qu'on lui souhaite c'est de le garder un bout le temps.

Traffic vient en France à la fin du mois. Ça va être une bonne occasion de voir le groupe sur scène, de le jauger, comme dirait Zitrone. Leur nouvel album, longtemps attendu est finalement sorti ces jours-ci. A vrai dire Shoot out at the fantasy factory (Island-Philips) n'est pas le super-album qu'on attend d'eux depuis un moment, le follow-up de « Welcome at the Canteen », par exemple, soutenu par l'enregistrement « live ». Dans la moyenne des sorties actuelles, l'album est quand même parmi les meilleurs, seulement voilà Traffic, c'est Traffic... Peut-être le 26, à l'Olympia...

Ils ont une tronche impossible, dans le genre de la bande à Beefheart il y a quatre ans, ou style Mothers première époque, ou encore Fugs 1967 ; vous commencez à avoir une idée ? Ils ont accédé à la célébrité grâce à John Lennon, qui a poussé la philanthropie jusqu'à produire leur album. Là, vous avez deviné quand même : Mais oui, bien sûr, c'est Elephant Memory ! Pas de titre, juste « Elephant Memory » (Apple Pathé). Un album saignant à souhait, genre pas de cadeau, une ambiance de grande piraterie façon Mothers 1969 sans le côté esthète de Zappa : -à-travers-tout-ça-faisons-passer-la-culture. « Baddest of the Mean » est assez réjouissant à cet égard.

Depuis la dissolution de Colosseum, on se demandait ce que pouvait bien devenir John Hiseman. Simple : répétitions intensives, enregistrement puis sortie d'un L.P. : Tempest est la réponse. Avec Hiseman à la batterie, on trouve Allan Holdsworth (guitare, violon), Mark Clarke (basse, claviers) et le chanteur Paul Williams, ex-Juicy Lucy. Le premier album de Tempest s'appelle « Tempest », ce qui n'est pas plus bête, et commence par une horrifique histoire signée John Hiseman et intitulée « Gorgon ». A écouter, même si l'on a des doutes, rien que pour la formidable partie de batterie de What's his name Hiseman tout au long de l'album.

J'ai été un de ceux qui se sont emmerdés comme des rats morts pendant le passage de John Mc Laughlin à Chateauvallon l'été dernier. Je fus parmi les rares énergumènes à ne pas apprécier « Inner Mounting Flame ». Grossière erreur. Sont ici inopérants les catégories jazz pop, musique indienne ou tout ce qu'on voudra. Il y a dans « One Word » quelque chose de tout cela, et rien ce qui en ressort ne peut se rattacher à une esthétique connue. A travers la transe du Mahavishnu Band apparait peut-être la seule musique originale de ces dernières années, hallucinée, profondément masochiste, une sorte de musique de la cruauté, belle comme la mort. Wham-bop-a-loo-bam ba-lop-bam-boom.

Rufus T Firefly.

Be bop a lula

Excellente idée d'avoir ressorti deux « vieux » disques de **David Bowie.** Excellente pour la marque de disques, qui doit gagner plein de sous, et qui a inclus un « poster David Bowie » à l'intérieur. Excellente pour nous aussi, puisqu'elle nous fait découvrir l'extraordinaire **The man who sold the world** (import. R.C.A.), sorti au début de 1971. Il est inutile de s'étendre longtemps sur **Space Oddity**, le plus ancien des deux : à deux ou trois exceptions près, les textes restent banalement sentimentaux, la ballade amoureuse attendrie se répand, accompagnée par un folk-rock anémié. Les Bowiemaniaques y retrouveront quand mêmes quelques présages, des histoires de prophètes maudits, quelques tournures angoissées qui vont proliférer comme des fleurs morbides sur les albums suivants.

The man who sold the world est l'album le plus maladif, le plus tourmenté de David Bowie : une suite de visions désespérées, l'internement à l'asile, la dépression nerveuse, la folle homicide, ou, dans « The width of a circle », une première expérience homosexuelle en forme de descente aux enfers. Restent encore ces contes de science-fiction pessimistes ou Surhommes, Prophètes et Sauveurs arrivent à l'amertume ultime et rêvent de suicides impossibles. On retrouvera ces poèmes déchirés dans l'album suivant, **Hunky Dory**, enrobés dans une sauce musicale raffinée, chœurs, violons et grand orchestre à l'appui. **The man who sold the world**, au contraire, s'en tient à un rock exacerbé, bourré d'une énergie cruelle, sans cesse harcelée par la frappe lourde et méchante de la section rythmique. Bowie a déjà réuni pour l'album une partie de ceux qui deviendront les Spiders from Mars, et surtout Mick Ronson, guitariste à l'efficacité implacable, au phrasé sculptural comme une carrosserie de voiture américaine.

Avec **Birds of fire** (Columbia - Import. Music Action), le nouvel album du **Mahavishnu Orchestra**, je dispose enfin d'un disque qui peut succéder sans ridicule à la déflagration du disque de Bowie. Deux merveilleux albums le même mois, ça n'arrive plus très souvent ces temps-ci ! **Birds of fire** s'inscrit exactement dans la même ligne que l'album précédent, **The inner mounting flame**, elle en a simplement acéré le tranchant, redoublé l'énergie. On atteint sans mal la température de fusion des métaux, on s'étonne qu'une face du disque ne laisse pas les baffles de la stéréo croulantes et fumantes. John McLaughlin déborde d'une formidable vitalité, exulte sous les bombardements sonores, s'immerge avec béatitude dans des orgies de décibels, empile les parties instrumentales jusqu'à obtenir un son épais, compact, complètement saturé, grondant dans les basses, perçant dans les aigus. Il y a bien quelques moments calmes, mais le groupe n'arrive jamais à les faire durer très longtemps. Les crescendos les aspirent comme des maelstroms, ils se remettent bientôt à tourbillonner, comme pris de convulsions, le violon s'enivre de sa propre virtuosité. McLaughlin participe aux délires collectifs, mais reste aussi le compositeur, l'organisateur, et le maître du résultat final. Tout sonne comme « du McLaughlin », ses compositions retombent toujours sur les harmonies qu'il affectionne, de curieuses gammes en escalier, d'une richesse mélodique apparemment illimitée. John McLaughlin a déjà fait de nombreux disciples : il est en train d'inventer un nouveau langage pour le rock — qui en a bien besoin.

Deux très bons disques allemands désormais distribués en France, voilà une raison de plus de chanter les louanges du mois de mars. **Malesch** (Vertigo - Import. Phonogram) est le premier album d'**Agitation Free**, un groupe berlinois — quelques minutes d'écoute ne laissent déjà aucun doute sur leur origine. On retrouve les sons étirés, l'esprit méditatif, la présence du « drone » (note unique indéfiniment prolongée) tenu par l'orgue ou le synthetiser, les voix lointaines transformées en chœurs fantomatiques par l'écho. Agitation Free y ajoutent, de temps en temps, une section rythmique solidement rock. Enfin, l'album baigne dans l'influence de la musique arabe. Le groupe revenait d'un voyage au Moyen-Orient. Il présente d'ailleurs une collection de photos-souvenirs sur la pochette intérieure, et des bruits enregistrés pendant le voyage au milieu des faces. Le disque entier forme un cycle où on ne distingue aucune structure, plutôt un défilé de paysages musicaux qui passent lentement, comme si on remontait un fleuve.

BASF-France s'est enfin décidé à importer un des grands disques de « kosmische musik » allemande, **In den Gärten Pharaohs**, le second album de **Popol Vuh** (deux musiciens, l'un aux claviers, l'autre aux percussions). Les deux faces ne se ressemblent pas. La première face s'ouvre et se referme sur un bruit d'eau qui coule et laisse clapoter doucement une musique fluide, diaphane, des visions de cristaux aux couleurs tendres ou de jardins suspendus parsemés de jets d'eau. Plus « berlinoise », l'autre face lance de puissants accords d'orgue d'église contre de violents crescendos de cymbales. Ecoutez le disque très fort, et ne vous étonnez pas de vous retrouver plaqué contre le mur, frissonnant de terreur sous l'assaut de ces raz-de-marée sonores.

Lorsque Mike Westbrook, pianiste de jazz anglais, et son groupe (où figure le bassiste Roy Babbington, un compagnon de Soft Machine), ont voulu se rapprocher du rock, ils auraient pu jouer ce « jazz-rock » insipide que propagèrent jadis des groupes comme **If** ou bien, comme beaucoup de musiciens anglais, faire du Weather Report et du John McLaughlin. **Solid Gold Cadillac** ne ressemble à rien de tout cela. Tout surprend sur leur premier album (R.C.A. - Import. Music Action) : il y a des chansons parodiques et des chansons tristes, une grosse influence du rhythm and blues américain, des improvisations instrumentales où se développent des sonorités étranges, des morceaux à demi parlés, [illegible] théâtraux. Tout le monde n'aimera pas mais tout le monde se grattera la tête. Ooops ! Je me suis bel et bien emmêlé les jambes en parlant de **Catherine Ribeiro + Alpes.** L'organiste qui « s'ébroue et part à la découverte des sonorités de son orgue » ne se nomme pas Patrice Moullet mais Patrice Lemoine ; il vient de quitter le groupe. Les lecteurs auront rectifiés d'eux-même, hum, hum. Patrice Moullet joue de la guitare et compose. A suivre.

Pop Revolution, un journal ronéoté édité en Belgique, vient de sortir son dernier numéro. L'équipe se lance désormais dans **Fusion**, imprimé en offset. Mais le dernier **Pop Revolution** est une pièce de choix : un « spécial **Genesis** » avec interview, analyses, traductions et chansons. Ecrire à Benoit Delvaux, 4, rue Verte, 5100 Jambes. Et vite : ils n'ont tiré que cent quatre-vingts exemplaires. Et Philips vient de sortir **Nursery Cryme**, le meilleur album de **Genesis**. Un an après sa sortie.

Jean-Pierre Lentin.

la belle vie des gauchistes

Nous avions envoyé le questionnaire ci-dessous à une cinquantaine de personnes, dirigeants gauchistes et intellectuels révolutionnaires.

Ils vivent, ces gens-là ? Pas possible ? Quand ils ne pensent pas, quand ils ne militent pas, ne jouent pas, ne s'affichent pas, qu'est-ce qu'ils font ? Sartre change-t-il ses draps lui-même ? A quelle heure se lève Dany Cohn-Bendit ? Questions de concierges, nous dit-on. Et puis ? Qu'importe, puisqu'il est évident qu'elles se posent et que beaucoup de gens les posent ?

Alors, on a rédigé un questionnaire, toutes les questions qu'on se pose, les connes et les pas connes : car il est trop facile de dire, c'est con, donc je n'y réponds pas. Vos opinions, vos idées, on les connaît, c'est pas là qu'on vous questionne. Pas principalement. Parce que vous finissez, consentants ou non, par exploiter le désir des gens en faisant comme si ça n'avait pas d'importance. Comment vivez-vous ? Vous dites : « Mais voyons, pourquoi moi ? Pourquoi ma vie ? ». Tant pis pour vous. Vous n'aviez qu'à pas être en avant, en affiche, en photos et en titres, si vous ne vouliez pas qu'on vous le demande. Et puis, maintenant que vous y êtes, il est trop facile de dire que ça n'a pas d'importance, alors que vous savez bien toute la frustration qui se développe là-dessus chez ceux qui vous lisent, vous regardent, vous écoutent ou vous suivent. Alors plus subtils, certains répondent : « Mais en nous remettant ce questionnaire, est-ce que vous ne rétablirez pas ce culte de la vedette que vous prétendez abolir ? ». Nous les avons pas inventées, les « vedettes » du gauchisme et de l'underground. Que les gens se rendent compte par eux-mêmes que ce qu'ils projettent sur vous, c'est le fantasme de leurs ratages, au mieux de leurs désirs, les manques de leur vie à eux. Ça n'a aucun intérêt de savoir si Krivine est capable de faire la cuisine, ou combien de fois Jean-Edern Hallier a débouché un évier. Très bien, laissons les gens juger, cessons de leur faire le coup du « j'en montre un peu, je cache le reste, vous savez je suis comme tout le monde... ».

Sur les cinquante personnes interrogées, une quinzaine ont répondu, la plupart pour nous expliquer qu'elles ne voulaient pas répondre. Il n'y eut que trois réponses complètes : une longue et sincère confession de Gérard Gélas, du théâtre du Chêne noir, un entrechat surréaliste d'Henri Lefebvre et des propos précis d'Edgar Morin. Toutes les citations qui suivent sont tirées des réponses au questionnaire ou des explications de refus de répondre.

Voici le questionnaire. Y auriez-vous répondu ? Faites-le circuler autour de vous et lisez les réponses en public.

MODE DE VIE

- **Quel métier exercez-vous ? (précisément) :**
- **Depuis combien de temps :**
- **Devez-vous respecter des horaires réguliers :**
- **Vos revenus mensuels : en prenant comme base le salaire d'un O.S. (1.200 F), gagnez-vous : moins, 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 fois ce chiffre ? (entourez ce qui convient)**
- **Avez-vous une fortune personnelle ou êtes-vous fils, fille, femme ou mari de quelqu'un qui est dans cette situation, dont vous pourriez profiter ou hériter ?**
- **Si oui, donnez une estimation de cette fortune :**
- **Si vous en avez la disposition, en faites-vous un usage militant :**
- **Le cas échéant, cette fortune se compose-t-elle de biens immobiliers, d'actions, de liquidités, d'autres placements ?**
- **Combien dépensez-vous pour vos vêtements chaque mois ?**

« J'ai bien reçu le questionnaire. Aucune, aucune envie d'y répondre. Je cherche pourquoi. Je me dis d'avance (mais seuls les méchants peuvent se dire des choses pareilles) que le goût du secret est petit-bourgeois et ne peut cacher que de l'inavouable et du ridicule » (Gilles Deleuze).

Voilà bien la naïveté dont nous étions partis : personne aujourd'hui, dans le « gauchisme », ne peut prétendre maintenir le mur entre les idées et le vécu.

Les volets clos

Certes, il aurait été intéressant de savoir si il y avait une grande différence entre vie privée et vie publique ; surtout, s'il y avait du communiquable, de quoi parler sans complexes dans ce qui se développe à l'ombre des volets clos des appartements.

« Je n'ai pas le temps. Lancer un journal, ça n'est pas une petite affaire » (Philippe Gavi, journaliste révolutionnaire).

Alors quoi ? Parce qu'on se prépare à lancer le quotidien du quotidien (le journal **Libération**) on n'a pas le temps de parler de son quotidien ? Et puis, il y a tous ceux qui « vont répondre tout de suite » mais dont les réponses n'arrivent jamais.

« Je ne veux pas servir de statistique » (un militant de vieille date).

Nous ne sommes pas des stastistiques. Et si, pourtant, puisque nous avons eu l'idée de ce questionnaire. Effet de la vieille certitude qu'a la petite bourgeoisie intellectuelle d'être irréductible ? Nous sommes chacun unique dans notre genre, nous a-t-il été répondu — pas en une seule fois, mais à travers une infinité de justifications et d'explications.

Et on ne pourrait qu'apprécier ce refus d'être ramené à une loi commune médiocre : gagner du fric, baiser avec des gens dont le sexe est immédiatement catégorisé ; mais pourquoi faut-il que nos questionnés aient trop souvent ajouté :

« Ma femme a jeté le questionnaire (et une seconde fois, le questionnaire ayant été renvoyé, l'épouse le jette au panier), **mais je veux bien répondre à une interview. J'aurais répondu à un questionnaire surréaliste, mais à votre questionnaire ? Je répondrais bien que je gagne dix millions ou que je vis avec dix centimes, je n'en sais rien. Je vois bien votre malin plaisir à me parler de fric »**, dit Jean-Edern Hallier, le plus célèbre des millionnaires « gauchistes ».

Il nous répond plus tard, par écrit, en deux temps et une même enveloppe :

Premier temps :

Cher Jean-François Bizot,

Vous trouverez ci-joint la réponse à l'enquête de vos collaborateurs, Ribes et Burnier. Ils ont insisté pour que je la fasse. Je l'ai faite. La voici : je vous l'adresse.

votre

Jean-Edern Hallier.

Deuxième temps :

Monsieur le directeur,

Je laisse la femme que j'aime jeter à la corbeille votre interrogatoire. Ma réponse vous paraîtra, je l'espère, assez claire et assez politique pour me dispenser d'en écrire plus long.

Veuillez accepter, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Edern Hallier.

« C'est du France-Dimanche **d'extrême-gauche. Venez m'interviewer. Ce questionnaire ne peut refléter la personnalité de quelqu'un. C'est dégueulasse et provocateur. Superficiel et aguicheur à la con. Les choses sont plus complexes... » (Colette Magny).**

En d'autres termes : vive le magnétophone, à bas le questionnaire. Nos voix, nos chaudes et irremplaçables voix, voilà notre vérité, nos vrais « moi ». Nos moi complexes et nos complexes de moi. Alors, vous comprenez, combien on gagne ou combien de fois on se branle...

Sauf que tous ces moi, ça se ramène à des petits gestes, des petits soucis ; et que ces gestes et ces soucis forment une vie.

Et loin que s'opposent l'irréductibilité du moi et la constante statistique, l'une accompagne l'autre comme sa réciproque : un tas de petits moi donne un gros ensemble, et l'individu compose le groupe dans son fantasme d'être unique.

« Pourquoi ne pas interroger les gens de la rue, les O.S. ? » (Colette Magny).

Et, bien sûr, on ne voit pas pourquoi l'un plutôt que l'autre, les O.S. plutôt que les « vedettes ». Ni pourquoi l'un remplacerait l'autre, sinon en ce que les O.S. participent tous d'une même généralité oppressive, sont tous réductibles l'un à l'autre dans un mode de vie imposé. Et pas les « vedettes »...

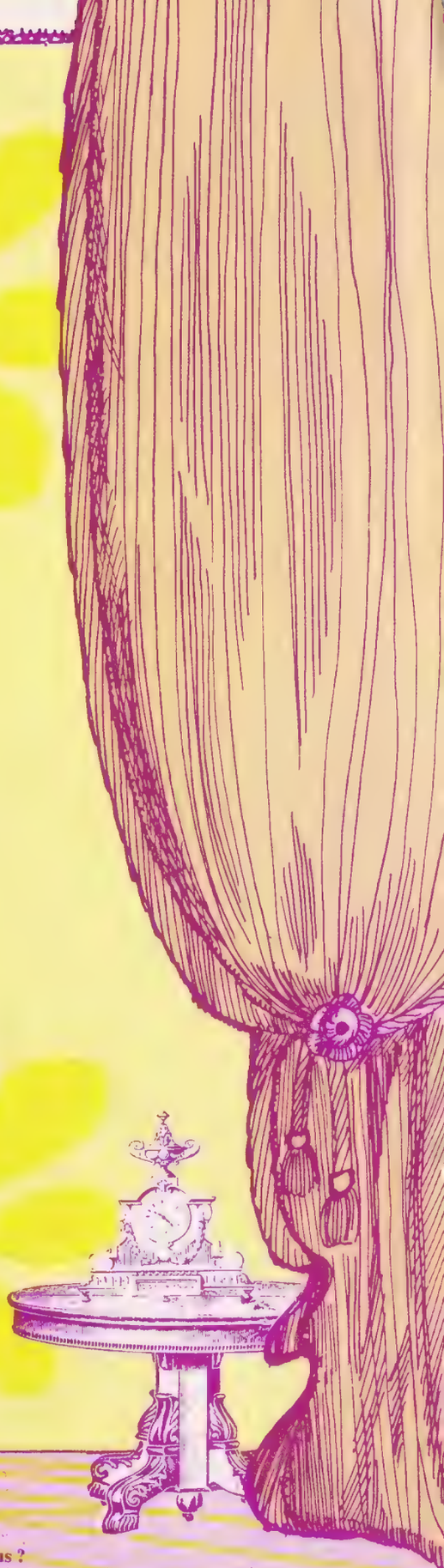
« Ce questionnaire est absurde, non dans ses intentions — je déteste autant que vous le mur qui protège nos vies privées — mais parce qu'il renseignera les flics. C'est tout ce que Marcellin peut désirer » (Daniel Guérin).

Quel métier exercez-vous ? **Croque-mort.**

Où vous vêtez-vous ? **A la morgue (réponses de Henri Lefebvre).**

La blague et Marcellin se rejoignent : c'est trop sérieux ou ça ne l'est pas assez, ça n'est jamais le lieu ni le moment.

Et si, au fond de toutes ces réticences, surgissait l'évidence : il n'y a aucun mystère, sinon dans le strip-tease aguicheur qui déplace le désir en faisant croire à l'intimité ? Peu profond ruisseau calomnié, les secrets de la vie privée se révèlent pour ce qu'ils sont : s'il est si difficile de répondre, ce n'est pas que le questionnaire soit mal fait, ni qu'il y ait tant à cacher, mais parce que rien n'est plus triste que la réalité du quotidien, dès lors qu'on la ramène à un moi qui se veut unique. Ou alors il faut reconnaître qu'on est fait de bribes et de morceaux, d'archaïsme (parents à voir, argent à gagner...) et de bouts



- Où vous vêtez-vous ?
- Prenez-vous le métro ? chaque jour de temps en temps Sinon ?
- Quand vous allez au restaurant, combien payez-vous pour une personne :
- Combien de fois par mois allez-vous au restaurant ?
- Votre heure de lever la plus fréquente :

VOTRE APPARTEMENT :

- Etes-vous propriétaire ou locataire :
- Superficie approximative : Nombre de pièces :
- Votre chambre : vous y vivez seul à deux plus ? il y a un seul lit deux lits plus ?
- La personne qui couche le plus souvent dans votre lit actuellement est un homme une femme
- Votre appartement : vous y vivez seul en couple en collectif Combien y a-t-il d'hommes et de femmes dans votre appartement ?
- Entretenez-vous quelqu'un ? Qui, et pourquoi ?
- Etes-vous entretenu ?
- Qui fait le ménage chez vous ? Plutôt la ou les femmes, plutôt le ou les hommes, vous-même, tout le monde à tour de rôle, les personnes que vous entretenez — femmes-hommes —, un ou une domestique
- Hébergez-vous des inconnus ?
- En votre absence, laissez-vous votre appartement à des gens qui ne savent pas où loger, même si vous les connaissez mal ?

FAMILLE

- Comment vous voyez-vous dans cinq ans, physiquement et moralement :
- Etes-vous actuellement en analyse ?
- L'avez-vous été ?
- Avez-vous des enfants ? Combien ?

de vouloir révolutionnaires. Ne compte pas seulement ce qu'on se veut, mais ce par quoi on est traversé, découpé, morcellé, cet émiettement quotidien fait de vaisselles pas faites, de besoins mal assouvis, de branlettes culpabilisées...

« J'ai passé des années à me déshabiller sans me connaître, maintenant si je veux me connaître, faut pas trop que je me déshabille » (un ancien dirigeant maoïste).

Il aurait fallu que ça ne soit pas vécu comme du déshabillage de moi, mais comme du repérage de flux impersonnels d'argent, de sperme, de vêtements... Il aurait fallu...

« Alors c'est sûrement autre chose. J'aime le secret parce que c'est quelque chose qu'on partage, et qui est de nature amoureuse. J'aime le secret parce que ça n'empêche pas du tout que tout le monde sache tout sur tout le monde, chacun sur chacun, mais dans des conditions telles qu'on ne puisse plus y discerner le vrai du faux, et que surgisse enfin cette puissance du faux. Je n'aime pas les questionnaires parce qu'il (...) y règne le même appel à la puissance du vrai » (Gilles Deleuze).

Il n'y a pas de complicité amoureuse entre ceux qui se réclament de Mai. Ils ont tous encore besoin de l'idéologie du vrai comme les bourgeois ont toujours besoin de l'or pour fonder la confiance en leurs moyens d'échanges, leurs monnaies. De même, ils ne peuvent échanger que de la prétention au vrai, parce qu'ils ne se font pas assez confiance pour éliminer la fausse question de leur « vérité » au profit de ce qu'ils auraient à machiner ensemble avec de la nourriture, du vêtement, des caresses, de l'espace ou de l'argent.

« Je n'ai pas une vie exemplaire. 15 à 16 heures de boulot par jour, on ne s'en vante pas, on voudrait que ça change. Ma seule satisfaction, c'est de pouvoir utiliser tout ce temps, ce plein temps, à essayer de faire bouger le décor. Je m'explique tout le temps, je me questionne sans arrêt et j'essaie de répondre, et si ça me semble intéressant, je le publie. D'accord, ce n'est pas une vie. Vivre autrement, boulot, loisirs, c'est pire. Que ce soit l'une ou l'autre, on ne peut prendre plaisir à en parler, c'est dérisoire et révoltant. On est tous prisonniers. Je suis un taulard. J'écris sur les murs. J'essaye de correspondre avec les autres taulards. Mais si c'est pour dire combien je trouve de cafards le matin ou combien de croûtons de pain je planque sous ma paillasse, j'ai pas le courage de répondre. Juste l'effort de ce petit sursaut. P.S. J'ai un plan d'évasion » (Gébé).

Tout le monde il travaille...

Coupons maintenant dans un autre sens. Machinons ces détails sans nous préoccuper ni de qui répond, ni de pourquoi on n'y répond pas. Votre métier ? Qui de nous a un « métier » ? Mais aussi : est-ce parce que nous ne le voulons pas, est-ce parce que nous ne le savons pas, est-ce parce que nous ne voulons pas le savoir ?

« Quel métier exercez-vous ? Le théâtre en tant que « métier », cela ne m'intéresse pas. Je n'aime pas tenir des cadavres dans mes bras, or le métier du théâtre pue singulièrement aujourd'hui : mauvaises odeurs de renoncements, de compromis, d'universités, où tout cela se moule. Donc un métier, c'est le théâtre du Chêne Noir : être vivant... » (Gélas).

En principe, il n'y a plus de métiers. Plus d'horaires non plus. **« Je travaille 15 ou 16 heures »**, répond Gébé. Et Gélas affirme : **« En ce moment, de quatre heures de l'après-midi à trois ou quatre heures du matin. Mais quand nous sortons du théâtre tout continue. Alors horaires que cela ? 24 heures dans la journée et les heures de sommeil ne sont pas les dernières à compter. »**

Curieux, ça. Personne n'accepte d'avoir un métier, mais ils font cependant les mêmes choses depuis longtemps. Clementi ou Kalfon ne se sentent pas « comédiens », Deleuze ou Lefebvre ne se sentent pas profs, mais chacun continue à faire ce qu'il faisait. Les temps et les lieux n'existent plus, mais le temps est plein, le lieu est fixe. Les profs ne sont pas comédiens, les comédiens ne sont pas profs. Qu'est-ce à dire ? Le gauchisme ascension sociale honteuse ? C'est en partie évident. Etre gauchiste, c'est aussi un moyen d'instaurer la différence, de sortir le nez de la grisaille professionnelle. Ça ne veut pas — toujours — dire du fric : Gélas gagne huit cents francs par mois, tel ancien militant journaliste, travaille comme camionneur, ceux de **« Libération »** seront payés comme des O.S. Et quand ça veut dire du fric, c'est pas forcément du fric consommable, il y en a dont le mode de vie gagne à être connu : Sartre vit comme un ex-étudiant, dans un studio style cité universitaire.

Ragots, ragots

Réhabilitons le ragot, à défaut d'autre communication possible. Il y a bien des « vedettes » gauchistes qui vivent comme tout le monde. Mais il y a aussi l'inverse : ceux ou celles qui, bourrés de fric, tâchent de l'exorciser en l'investissant dans les canards ou les mouvements. Et puis, il y a toutes les marges commodes, toutes ces situations qui permettent la coïncidence entre le gagne pain et faire ce qu'on a envie de faire : **« Chercheur au CNRS depuis 23 ans. Assez forte coïncidence entre mon gagne pain et ce qui m'intéresse, la liberté » (Edgar Morin).** Entre 4 et 5.000 francs par mois, rien à redire, au contraire : organisons-nous pour avoir de quoi vivre et fair vivre ce qui nous plaît — et c'est souvent possible, pour une minorité universitaire. Mais ça peut aussi s'organiser sans exclusive : des filles du MLF sont stylistes, des militants sont assistants, des pédés contestataires journalistes. Tout ce qu'on peut y changer, ça n'est pas de demander à tout le monde de démissionner ou de se reprocher des « récupérations » incessantes. Notre problème est ailleurs : comment généraliser la « récupération », faire sombrer la barque à force de la surcharger au lieu de la vider pour maintenir la pureté ? Souvent, ce sont les gauchistes eux-mêmes, coincés et honteux, qui affirment le caractère élitiste de ces boulots et, inconsciemment, défendent ainsi leur statut. Mais quoi ? N'importe qui est capable d'être styliste, le journalisme aujourd'hui, c'est n'importe quoi, le piratage des titres universitaires pourrait être organisé sur une grande échelle. Tout le monde docteur ès lettres, ça n'est pas impossible.

Logé, nourri, blanchi

Se vêtir, se nourrir, la pseudo-indifférence cache là bien des soucis. D'abord parce que le vêtement protecteur et la becquée nourrissante restent marqués par papa-maman.

« Où vous vêtez-vous ? Le plus souvent je n'en sais rien car c'est ma mère qui m'achète le peu de vêtements que je possède. Tous mes pulls par exemple c'est elle qui les tricote. Elle a les goûts simples, ma mère... » (Gélas).

Où s'habille Krivine ? Nous n'avons, hélas, pas pu avoir la réponse. Bien sûr, les Puces, les hasards, que sais-je encore, habillent le plus souvent. « Pas de remarques personnelles, c'est impoli », répondait Alice. On croirait volontiers que, sauf les pédés, des femmes, quelques autres, le gauchiste naît tout habillé et que le vêtement se renouvelle sur lui comme par un mystérieux processus d'auto-production. La nourriture doit lui tomber de même dans la bouche sans l'empêcher une minute de continuer son travail de taupe révolutionnaire. Il chie, sans doute, mais en notant ce qui lui vient à l'esprit sur le papier des toilettes. Véritable corps sans organes, gros bébé maladroit que des mains attentives raccommodent et nourrissent. D'où l'importance du restaurant : la nourriture arrive et repart sans qu'on aie jamais à se poser la question de savoir d'où elle vient, et ça évite les débats avec le MLF. Car on mange le plus souvent mal chez les « leaders » ou « vedettes » gauchistes. La nouille et l'omelette règnent en maîtresses incontestées dans des cuisines réduites à l'essentiel, à l'idée de la nourriture plus qu'à sa réalité savoureuse. Ou alors bouffer devient symbole d'un potlatch qu'excusent les horaires surchargés et les Hautes Tâches en attente. Bon, on ne se lève pas tôt, car l'horaire de ce « temps plein » (fait d'ailleurs souvent de « temps perdu », de rendez-vous perpétuellement ratés, en tâches continuellement bâclées...) se décale inévitablement par rapport au soleil, puisque rien n'est jamais fini à temps mais que rien ne peut attendre. Du temps militant, beaucoup ont

- **Vous en occupez-vous personnellement ?**
- **Quelles relations avez-vous avec eux ?**
- **Combien de temps leur consacrez-vous ?**
- **Quelles sont vos relations avec vos parents ?**
- **Combien de fois les voyez-vous par mois ?**

IDEES

- **Voterez-vous pour l'union de la gauche ?**
- **Pensez-vous que l'union de la gauche au pouvoir peut apporter quelque chose ? Des changements professionnels par exemple ?**
- **A combien de meetings ou manifestations avez-vous participé depuis 6 mois :**
- **Avez-vous une action militante, laquelle ?**
- **Donnez les titres des cinq derniers bouquins que vous avez lu :**
- **Les cinq disques que vous écoutez le plus souvent :**
- **Les cinq personnes que vous admirez le plus :**
- **Si vous recommenciez tout, choisiriez-vous une profession différente ?**
- **Ce que vous pensez de la drogue :**
- **De la légalisation de la marijuana :**
- **Pensez-vous qu'une drogue puisse avoir une influence déterminante sur le comportemen tsocial de certains ? Laquelle ?**
- **L'expérience personnelle et l'événement révolutionnaire qui vous ont le plus marqué :**
- **Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?**
- **Pensez-vous que des bouleversements révolutionnaires en France puissent avoir lieu d'ici 6 mois - 1 an - 5 ans - 20 ans - jamais (entourez vos réponses).**
- **Des exemples de ceux que vous attendez :**

LOISIRS

- **Le dimanche que se passe-t-il ?**
- **Prenez-vous vos vacances au mois d'août ? Sinon quand ?**

gardé la double impasse: la fausse précision et la vraie fuite. Temps névrotique, perpétuellement coincé entre l'avenir du prochain rendez-vous ou de la prochaine réunion et le passé débordant de la précédente... Temps sans présent, temps qui n'est celui de la production que par raccroc ou par hasard. Et, pour les autres, les obscurs, les sans-grades, il y a toujours le temps d'attente....

Du connu et de l'inconnu

« Hébergez-vous des inconnus ? Si je ne suis pas là, non. Trop de fauche. Après tout on a droit d'y tenir, à ses bouquins ou à un duvet, ou à des bijoux ou à un instrument de musique, ou même à la clé de sa chambre ou à un vieux morceau de bois... Et bien chaque fois ils sont partis avec ! Je respecte le gars qui fait des casses, encore qu'il ne me semble pas utile ni efficace de voler les pauvres puisqu'ils n'ont rien et que ce rien est nécessairement chargé pour eux de souvenirs, d'émotions. Mais en plus voler les pauvres chez qui l'on dort, alors là... » (Gelas).

Etre flic ou ne pas l'être, poser les limites d'un moi étendu jusqu'aux murs de l'appartement ou se laisser traverser par n'importe quoi. Voilà la clé de cette histoire de vie privée : ça commence toujours ainsi : chez qui on est ? Certes, nous vivons tous dans une (relative) dissolution de l'idée de propriété des lieux. En fait, plutôt que de dilution : le réseau des « Chez soi » se complique, s'imbrique, n'est pas forcément lié à la propriété, ni même à la location des lieux. Il y a ceux qui possèdent (encore), ceux qui louent, ceux à qui on a prêté l'appartement, ceux qui sont invités par celui à qui on a prêté... Mais nulle part la limite du « chez soi » n'a disparu, quitte à ce qu'elle recule et se balade plus ou moins extensivement au sein du groupe des copains et des copains des copains... Du connu : dans cinq ans, pourquoi ça serait différent ? La famille : bien sûr, toujours là. L'analyse : ceux qui y sont (nombreux, ces temps-ci) n'en parlent pas, ceux qui n'y sont pas répondent : **« En analyse ? Je n'aime pas les flics et ce n'est pas de médecins dont nous avons besoin mais de révolution » (Gelas).**

Le propre des relations familiales est bien, comme répond Edgar Morin, de n'être « ni les pires, ni les meilleures ». Une fois par semaine, on dîne en famille. Bien sûr. Et puis, il y a ceux qui les aiment, leurs parents : **« Quelles sont vos relations avec vos parents ? Bonnes, car ils sont bien mes parents. Des fois, on entend des intellectuels libéraux ou des trucs comme ça dire de leurs parents qu'ils sont bien. Mais alors c'est parce que ces parents-là comprennent des tas de choses sur des tas de sujets, savent beaucoup et énormément. Les miens ils ne comprennent rien à rien et ce ne sont pas des intellectuels. Alors pourquoi je dis qu'ils sont bien ? Parce que je les aime » (Gelas).**

Et puis, et puis... Et puis la Politique et le Sexe, comme l'âne et le bœuf, entourent notre petite crèche quotidienne. Un ragot en passant : Edgar Morin a eu une relation homosexuelle. Et puis, les idées reçues : la masturbation qui disparaît avec la rencontre de l'Autre (tu parles, Charles) : **« La veuve poignet : durant mon adolescence comme tout le monde probablement. A partir de l'instant où l'on rencontre les autres, cela disparaît. Si j'étais en prison, ou marin sur un navire, ou cosmonaute, alors probablement que je me masturberais ou mieux que je me caresserais. Ce n'est pas le cas. Ceci dit on peut très bien se caresser à deux : non pas pour vaincre des tabous mais parce que cela peut être agréable. Maintenant quand on fait l'amour, est-ce qu'on se suce, est-ce qu'on se branle, est-ce qu'on se caresse, est-ce qu'on s'encule par derrière, est-ce qu'on s'encule par devant, est-ce qu'on se fait enculer ? etc. Non quand on fait l'amour, je l'ai dit, on s'aime » (Gelas).**

C'est si commode, Amour, Amour, c'est comme Révolution, ça recouvre tout sans finalement expliciter.

Tels qu'en eux-mêmes :

« Oui, maintenant, je fais de l'architecture. Je travaille beaucoup, beaucoup. J'ai toujours eu envie de faire des trucs en architecture. D'ailleurs, ce qui compte, c'est la philosophie. Je relis Hegel, Montaigne, Molière. La grande pensée, l'Eternel. L'Anti-Œdipe ? Une escroquerie. La psychanalyse, comme la pensée juive, est question. Quand elle devient affirmation, elle est fasciste. »

C'est un ancien dirigeant gauchiste, architecte.

« Il y a un an, je me serais flingué. Maintenant ça va mieux. Mon enfant ? Je le vois trois fois par semaine. Je vis chez des amis. Sexuellement, je suis tranquille. »

« Ce que j'ai envie de faire, oui, c'est dans l'architecture. Refaire le plan de Paris. Construire dans la pierre et le béton, le durable. La ville est habitable. C'est un mythe, cette histoire de « crever la gueule ouverte », ces fantasmes écologiques. Dix ans derrière soi à militer, dix ans devant : « Le présent, c'est rien, on en a pour dix ans. L'Union de la Gauche ? Je ne vote pas pour des gens qui me mettront en prison. »

Politique, métier, enfant, « Je », tranquille, toujours, solide. C'est la vie, quoi ?

Leur cynisme et notre morale

Faire de l'architecture, est-ce honteux ? Après tout ce qui était vécu, bouleversé, souffert, construit, on ne devrait pas, pardon on ne peut pas en revenir à la morne et désespérante platitude du « c'est la vie ». Les certitudes perdurables qu'on a toujours été ainsi, que l'homme est éternellement assoiffé d'argent et hypocrite, c'est tout juste bon pour ne pas crever. Ça ne suffit pas à nous mettre en mouvement, et quand on s'immobilise, on meurt. Il n'y a pas à avoir peur de dire ce qu'on a envie de faire, sous prétexte que c'est bourgeois. Les capitalistes sont cyniques, ils nous réservent la mauvaise conscience, parce qu'ils ont besoin de notre mauvaise conscience pour assurer leur cynisme. La conception de la vie quotidienne gauchiste est trop faite d'interdits, de « tu ne feras pas cela, argent ne désireras pas, de la famille te libéreras, etc. ». Ce qui nous est trop souvent laissé est bien la morale, le reproche adressé aux heureux bourgeois, doublé de mauvaise conscience de trop souvent désirer vivre ou même de vivre affectivement comme eux. La morale est passée du côté du gauchisme, avec son cortège d'inévitables mensonges et arrangements. Est-il permis de payer trente francs par personne dans un restaurant ? Est-il interdit de vouloir que sa femme ou son mec ne couche avec personne d'autre que soi ? Ce que mon voisin ne fait pas, ou du moins qu'il dit qu'il ne fait pas, puis-je le faire ?

On ne peut pas croire qu'une nouvelle vie puisse sortir d'un jeu d'interdits et de transgressions. Ce dont nous avons besoin, n'est pas de vivre comme nous affirmons qu'il faut vivre. (« Faites comme je dis, ne faites pas comme je fais ») mais bien de mieux connaître, de mieux machiner, de mieux brancher nos désirs. La nouvelle vie, nous ne la connaissons pas encore. Etre conforme à ce qu'on croit qu'elle doit être, fait de nous les nouveaux jésuites ou les nouveaux puritains, alors qu'il est question d'être les nouveaux libertins. Libertins, pas « viveurs », mais ces athées et découvreurs de jouissance qui, au XVIIIe siècle ont annoncé la Révolution française. Mais ils ne s'en posaient pas la question...

Guy Hocquenghem.

- **Où partez-vous en vacances ?**
- **Pratiquez-vous le week-end régulièrement ?**
- **Votre attitude et votre fréquentation par rapport : au cinéma, à la culture, au théâtre, aux concerts plus ou moins classiques, au rock, à la télé...**
- **Savez-vous : déboucher un évier : changer les plombs : bricoler un véhicule : faire de la menuiserie : cuisiner autre chose que des œufs sur le plat ou un steack tartare :**
- **Avez-vous des amis avec lesquels vous ayez de profonds désaccords politiques ?**

SEXUALITE

- **Vous considérez-vous comme : homo hétéro bisexuel autre chose ? Quoi ?**
- **Avez-vous déjà eu des relations hétéro sexuelles ? oui non**
- **Vous masturbez-vous 1 fois par jour 1 fois par mois 1 fois par semaine**
- **Vous faites l'amour 1 fois par jour 1 fois par semaine 1 fois par mois**
- **Vous faites l'amour avec la même personne à peu près régulièrement pendant : 1 semaine 1 mois 1 an plus Vous changez tout le temps**
- **Cette personne est : un homme une femme**
- **Cette relation est-elle exclusive ? pour vous pour l'autre**
- **Draguez-vous ? Où et comment ?**
- **Vous laissez-vous draguer ?**
- **Vous trouvez-vous belle, beau :**
- **Avez-vous fait l'amour avec des gens d'autres races que la vôtre, nord-africains, noirs ?...**
- **Etes-vous prêt, si vous êtes un homme à utiliser un contraceptif oral ?**
- **Avez-vous déjà été concerné (e) par un avortement ? Qu'avez-vous fait ? Que feriez-vous ?**

ON NE BADINE PAS AVEC LE ROCK GAULOIS!!!

« Relax, ce n'est pas un concert ! », lance le chanteur à l'accent américain, au sourire extatique et aux cheveux fous qui agite les bras dans les airs, saute et ondule sans s'arrêter. Pas un concert mais « fête de la Zig-Zag Community », annoncent les affiches. La distinction semble échapper aux spectateurs. Ils ont pris place sur des chaises soigneusement alignées avec une rangée au milieu. Les cheveux longs, beaucoup de tronches sympathiques, des vêtements encore grisâtres ou vert treillis, l'air un peu morose. Les vingt-cinq habitants de la communauté Zig-Zag, eux, en prennent à leur aise. Ils se promènent en riant, s'asseoient par terre. Les hardes multicolores, les vieilles djellabahs brodées, les débris de tunique indienne, les colliers et les bracelets prolifèrent. Plus tard, lorsque **Vimanas** (l'appendice musical stable de la très volatile Zig-Zag Community), joue, quelques-uns dansent en virevoltant comme des derviches. Les spectateurs ne suivent pas. Ils restent assis, silencieux, attentifs, ils applaudissent respectueusement à la fin des morceaux, ils ne savent pas trop quoi faire de leurs corps. Vers la fin, quand les rythmes prennent ces tournures africaines que les Français semblent trouver plus à leur goût que les rythmes strictement rock, les corps commencent à s'agiter sur place, les têtes tressautent rythmiquement ou convulsivement.

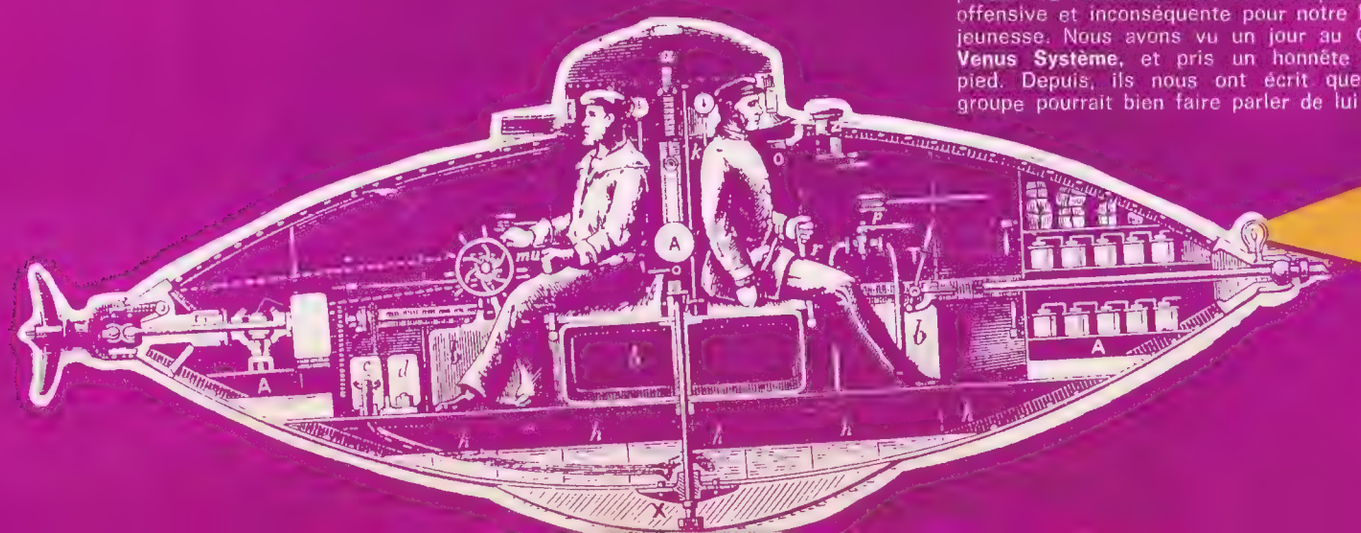
« Nous vivons à la campagne, on va vous jouer une musique de la campagne, qui raconte nos expériences ». Les gens de Zig-Zag, s'ils vivent dans une ferme en Loir-en-Cher, viennent de partout sauf de la campagne : de Paris, de Hollande, des Etats-Unis, ou simplement de la route, du Maroc ou de l'Afghanistan. En revanche, leurs spectateurs de ce dimanche après-midi à Vendôme, forment la génération de « campagnards » qui commence à vivre pleinement dans l'ère urbaine — à écouter du rock, par exemple, musique des villes par excellence. Etrange renversement des rôles. Entre les deux groupes, le courant ne passe qu'à moitié. En sortant, les spectateurs se demandent encore s'ils ont aimé ou pas. Orléans, un concert de **Crium Delirium** et **Nico** à la Cité Universitaire. Guillaume, un des organisateurs, m'agresse à l'entrée. « Ah, tiens, **Actuel** ! On n'est pas très d'accord avec votre article sur le concert Kevin Ayers. Et puis, il ne fallait pas le prendre comme exemple de l'implantation du rock en France. Avec Kevin, "ex-Soft Machine", on a fait six cents entrées. Crium, groupe français, en a deux cent cinquante. Le mythe de la vedette joue encore à plein ». Ce soir, les organisateurs ne rentrent pas dans leurs frais, et Guillaume a l'humeur râleuse. Il y a de la désillusion dans l'air. « On voulait s'adresser à un public plus large. En fait, il n'y a que les étudiants qui viennent ». Et sur le groupe : « Ouais, ils sont arrivés à vingt-cinq, il y a trois autres groupes avec eux, ils ont sifflé immédiatement un cageot de bouteilles de bière... ». Il n'arrive pas à établir un rapport direct entre la joviale décontraction des musiciens et le « mouvement ». N'importe : tout le monde s'est bien amusé quand même.

Un concert remplit rarement les espoirs confus et les fantasmes qu'il suscite chez ses organisateurs. Les salles oscillent entre l'attention respectueuse, un brin engourdie, et la plaisanterie grasse. Les enthousiasmes sont rares. Si l'on excepte deux ou trois groupes, l'affluence ne dépend pas du nom, ni de la musique, mais plutôt de l'affichage, de la salle, du temps qu'il fait. Le public n'a pas encore fait ses choix, établi des démarcations, fixé ses préférences. Curieux, étonné, impénétrable, il observe.

Il y a un an, nous faisions cette constatation évidente : il existe en France une génération de groupes passionnés et originaux, un « son » aussi prometteur que celui des groupes allemands il y a quelques années. Nous étions forcés d'ajouter : les circuits en place, les salles de spectacle, l'organisation et la diffusion ne suivent pas. Aujourd'hui, quelques groupes ont disparu, trois ou quatre autres ont émergé, la musique a progressé sans bouleversement. En revanche, la multiplication des concerts, partout en France (sauf à Paris), marque le début d'une ère nouvelle. Certaines maisons des jeunes ont adopté le rythme d'un concert de rock hebdomadaire. Un groupe, même le plus orgueilleusement souterrain, peut trouver un concert par semaine s'il prend la peine de faire du démarchage. D'ailleurs, un groupe ne reste souterrain que parce qu'on le maintient sous terre, et ne désire que gambader à l'air libre. De plus, ces nouveaux circuits se sont

construits marginalement et reposent toujours sur des initiatives locales — même s'il faut parfois quelque association nationale pour titiller les énergies. Le rock français a enfin réussi à contourner les vieux circuits arthritiques des bals, des boîtes de minets, des festivals foireux et des « concours d'orchestres » à la boy-scout. Bien sûr, on n'a pas éliminé les problèmes d'argent, mais on est resté à bonne distance des « requins du show-business ». Il existe à présent un nouveau style de promoteur-organisateur, qui combine la démerde et le zèle missionnaire : Guillaume à Orléans, Michel Grèzes à Toulouse, les gens de « Rock pas dégénéré », de « Kokelikot » ou de « Souterrain ». Ils perçoivent bien l'ambition profondément subversive de la musique qu'ils défendent. Ils savent qu'on ne peut pas séparer une musique des ruptures et du mode de vie révolté qui l'ont fait naître.

Beaucoup de gens ne l'ont jamais compris, et ne le comprendront probablement jamais. Pour ceux-là existe la « pop française », un produit de consommation, une occupation inoffensive et inconséquente pour notre brave jeunesse. Nous avons vu un jour au Gibus **Venus Système**, et pris un honnête petit pied. Depuis, ils nous ont écrit que « le groupe pourrait bien faire parler de lui pour



Enfin, voici le style qui semble susciter la prolifération la plus rapide de ces derniers mois en France : les **rigolo-théâtro-débiles.** On connaissait déjà sa branche twistophile, **Albert et sa Fanfare poliorcétique,** plus visuel et délirant, et **Au bonheur des dames** plus musical mais d'aspect également réjouissant. Albert, que seuls les pensionnaires de la clinique de La Borde ont eu le privilège de voir depuis six mois, répète d'arrache-pieds dans la cave de son pavillon de banlieue, et se prépare à méduser les masses de la France entière au cours des prochains mois. Mais déjà une nouvelle génération d'anarcho-guignols se signale à notre attention, **Déroulède Debil's Band** parle de lui-même dans ce numéro, tandis que des informateurs dignes de foi gloussent de joie en prononçant le nom encore mystérieux pour moi de **Défi Science Mentale.**

Quant à nous, nous en avons un peu assez d'aligner des mots et d'inventer des étiquettes, pour une fois, nous allons essayer de nous taire et de passer aux actes. **Actuel** apporte sa pierre au grand édifice en organisant, avec « Rock pas dégénéré », « Byg » et « Souterrain », des concerts mensuels au T.O.P. Premier programme de rock français : **Gong, Crium Delirium,** et un berlinois, **Agitation Free,** pour montrer qu'on n'est pas patriote.

Jean-Pierre Lentin

écologie:
LES CHAMPS DESESPERES SONT LES CHAMPS LES PLUS BEAUX

Un méchant gamin ajuste sa fronde et le carreau tombe en morceaux. Justement, le vitrier le suit de près, comme par hasard, pour réparer les dégâts de son complice. Ainsi, telle ou telle firme d'apéritif ou de biscuit se pose en Bayard de la verdure, en protecteur du site trois étoiles, en défenseur du mulot outragé par la pelleteuse. L'intérêt du pastis, c'est l'eau fraîche et le Ricard à l'eau de javel a un sale goût de chien mouillé. Après tout, seule l'intention est impure. Prenons acte des bienfaits, s'il y a lieu, mais l'écologie est autre. Elle nous est tombée dessus comme la grippe espagnole : là-bas, aux Etats-Unis, le militantisme politique s'était accompagné de la prise de conscience de ce monceau de déchets irréductibles qui gagnait dangereusement du terrain. On occupait le parc de l'Université de Berkeley, on enterrait une automobile en grande cérémonie, on saccageait même le siège de la Bank of America, qui contrôlait cette Union Oil coupable de polluer les plages de Santa Barbara.

En France, rien de semblable. Les actions symboliques ne pouvaient porter leurs fruits : la presse avait importé d'Outre-Atlantique les grands thèmes de l'écologie, dramatisés. Nous vivons dans une poubelle, destinés à y périr. Chacun venait apporter son verset à l'Apocalypse qui se mijotait, le littoral n'était plus que goudron et l'air, lourd de plomb, flétrissait nos bronches. La prise de conscience nous est venue toute faite, il ne s'agit plus tant de prêcher la panique, maquiller l'usine en loup-garou, que de remédier à la dégradation effective de l'environnement. Qui s'y emploie ? Nous avons risqué la promenade du côté de ces groupes d'écologistes qui fleurissent en ville comme aux champs. Voici ce que nous avons remonté dans nos filets.

Chez ses parents, dans un immeuble sans couleurs près de la Porte d'Orléans, un lycéen rêve devant son **Charlie-Hebdo** d'une « vie écologiquement saine ». Pour lui, « la seule solution, c'est l'exemple. On ne peut rien dire, rien faire en ville ». A Paris pourtant, rue Thorel, à deux pas des grands boulevards, **Survivre et Vivre** s'est emparé d'un premier étage. Livres et journaux s'entassent sous le regard vert d'un cactus en pot. Denis, l'un des militants du groupe, explique : « On ne meurt pas parce qu'il y a des autos dans les rues ou des semoules peu biologiques dans nos assiettes. Je comprends que l'on veuille fuir la ville, mais on peut aussi la subvertir ». Il donne un exemple : les militants, à Paris et à Toulon, se sont rendus sur les marchés, ont distribué des tracts et ont pris la parole pour donner une dimension écologique aux luttes que menaient les gauchistes sur les expulsions. « On peut expliquer aux gens, poursuit Denis, que l'habitat est un problème écologique au-delà des problèmes plus particuliers du logement, de leur confort, ou des transports urbains ».

Ecologiser les luttes politiques : peu de militants y songent. « Au sein même de **Survivre**, explique Laurent, un autre militant, deux courants se dessinent. Certains veulent voir dans l'écologie une nouvelle dimension de la politique, d'autres s'intéressent surtout au retour à la Nature. Pourtant, tous veulent une même chose : changer les rapports entre les gens ». **Survivre et Vivre** ne choisit pas entre ces deux tendances, et plus largement, n'arrête jamais de position..

Une seule adhésion : participer aux activités du mouvement. Les militants du groupe, toutefois, se rejoignent tous sur l'objectif scientifique. Au départ, en 1970, Alexandre Grotendhieck, professeur de mathématiques, voulait dénoncer la collusion entre hommes de science et militaires. Peu à peu, le mouvement s'est tourné vers l'écologie et son fondateur s'est retiré pour faire le point : « Au bout de trois ans de militantisme, avoue-t-il, on finit par tourner en rond... ». Composé d'intellectuels, d'étudiants ou d'enseignants, **Survivre et Vivre** ne touche pratiquement personne en milieu ouvrier et bien peu de monde en milieu paysan. Laurent retrace sa trajectoire en deux étapes : Mai 68 vécu au lycée et la lecture de Fournier dans **Charlie-Hebdo.** Dans l'intervalle, un séjour aux Etats-Unis qui l'a éveillé aux thèses de l'écologie.

L'activité de **Survivre et Vivre** est surtout consacrée à la diffusion et à l'information. Le journal qui porte le nom du mouvement est tiré à 12.000 exemplaires et diffusé par deux à trois cents militants bénévoles. Parmi eux, une cinquantaine sont vraiment actifs au sein des groupes de Paris et de Province.

« A Paris, explique Laurent, nous sommes une quinzaine à assumer les tâches essentielles : faire le journal et quelques brochures, et surtout rédiger des réponses personnelles à la quinzaine de lettres qui arrivent chaque jour pour réclamer des références, poser des questions ou ouvrir un débat ». Autres actions : un collectif de bouffe saine au sud de Paris et les interventions que réclament des lycéens, des étudiants ou des membres de maisons de jeunes ; celles-ci consistent le plus souvent en de petits débats qui débouchent bien rarement sur une action. Parfois, des opposants lèvent la voix. « Lors d'une intervention à Saclay, explique Denis, nous étions une vingtaine pour faire face aux assauts des partisans de la force nucléaire. Nous avons manié l'utopie contre ces experts qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ».

Autre groupe parisien, **Les Amis de la Terre**, groupés autour de leur journal, **Le Courrier de la Baleine.** Ici, peu d'universitaires, mais des rentiers, des travailleurs, des délégués syndicaux, des gens qui ont déjà milité. Tracts, interventions dans les lycées ou les maisons de jeunes, courrier pour coordonner les militants de province, l'activité reste pour l'essentiel la même qu'à **Survivre et Vivre,** mais s'étend à d'autres domaines. **Les Amis de la**

Terre ont envoyé un questionnaire à chacun des candidats aux élections législatives pour leur faire prendre position sur quelques questions-clé. Ils ont aussi organisé des fêtes importantes: « manif » à vélo contre l'automobile, « manif » sur les berges de la Seine contre le projet de voie-express rive gauche, « manif » de participation créative au salon de l'auto.

Les militants de l'écologie ont largement participé à ces actions proches de celles menées par l'extrême-gauche. Ils n'ont pas participé au seul mouvement qui approchait l'écologie avec l'arsenal théorique du gauchisme, **Etre**, qui publiait les **Cahiers d'écologie politique** et a dû se saborder faute d'avoir pu recruter. Gérald Bouf, cheveux noirs frisés, un peu rondouillard, s'allonge douillettement sur son lit pour retracer l'échec du mouvement qu'il avait voulu lancer : quatre numéros publiés, deux cents inscrits, mais aucun véritable militant, ne serait-ce que pour diffuser le journal. « Quelques actions ont été menées, notamment à Bastia où un groupe a participé de très près au blocage du port par les pêcheurs qui protestaient contre le déversement des boues rouges au large du Cap Corse. Mais au total, nous étions un journal sans lutte et, après avoir tenté des prises de parole aux portes des magasins sur le talc Morhange, nous avons préféré nous auto-dissoudre ». Gérald venait de la **Cause du Peuple**. Il avait quitté son emploi de comptable pour lancer **Etre**. Aujourd'hui chômeur endetté, il assure : « Les groupes écologiques s'attaquent à la société industrielle, mais aucun d'entre eux n'accepte de saisir une situation politique concrète et de lancer une action ».

Les actions existent, pourtant, mais portent peu ou mal. C'est un journal de lycée qui meurt au bout de trois numéros, un groupe qui s'en va dresser des pancartes aux abords du camp militaire de Fontevrault, un autre Larzac, c'est un isolé comme Daniel Fargeas qui ronéote des fiches écologiques dans les Pyrénées-Orientales afin de diffuser bonne parole et savoir-faire. C'est Max Crouau et la Société pour l'étude, l'aménagement et la protection de la nature dans le Sud-Ouest : ils ont réclamé l'analyse des eaux croupies du bassin d'Arcachon, publié le résultat et empêché la vente des huîtres les plus atteintes.

Plus spectaculaire, le comité de sauvegarde du Larzac a drainé des milliers de personnes. Après avoir mobilisé, il va lui falloir conserver troupes et sympathies. Au bout d'un ou deux mois, d'ordinaire, l'indignation s'émousse. Quelques irréductibles persistent à hurler au viol de la nature. Pierre Fournier, 35 ans, la mine d'un bureaucrate qui vient de rencontrer Gandhi, n'avait jamais quitté Pazafol pour collaborer à **Charlie-Hebdo** et y pousser ses premiers cris de détresse dès le printemps 1969.

Fournier est mort avant le retour du printemps. On connaît sa longue marche, depuis cet **Hara-Kiri** d'avril 1969 où il « lance » la lutte écologique, jusqu'aux dix mille manifestants du Bugey, deux ans plus tard. Maître incontesté du catastrophisme, il ne cessait, dans son journal, **La gueule ouverte**, d'« annoncer la fin du monde ». Il affirmait l'autonomie de la lutte écologique, et a bien ricané des boy-scouts défenseurs de l'environnement.

Jean-Claude Leyraud a décidé de limiter la diffusion de son journal, **Le Coupartier**, à quelques départements, peut-être à un seul, afin d'en faire une feuille militante.

Leyraud vit à son rythme et mène son action sans quitter pour autant Rasteau, le village de Haute-Provence où sa mère dirige l'école. Il est facteur trois-quatre jours par semaine, aide son père dans les vignes, et sort un numéro lorsqu'il a réuni suffisamment d'articles. Leyraud n'est pas un débonnaire, il ne se contente pas de défendre sa peau devant les insecticides, il lutte. Mais à la manière méridionale, sans précipitation. Devant sa porte, la volaille qui court et les chemins fous attestent qu'il a su assurer le refus essentiel : celui de la ville.

La campagne, c'est le refus de la ville plus que la sauvegarde d'un paysage menacé. Confrontées à l'âpreté du quotidien, les communautés cherchent à survivre et la douceur de leurs technologies en prend un vieux coup.

Philippe Arreteau, qui anime un centre de recherche écologique, dénonce les « Technocrates de la technologie douce ». « J'ai souvent reçu, explique-t-il, des mystificateurs qui ont dénoncé la douceur insuffisante des travaux menés par mon équipe, mais qui n'ont pas voulu vivre durablement son expérience ».

Expérience comparable, celle de Yan Burlot, qui a ouvert près de Lisieux un centre de mise en pratique des technologies douces, financé par un collaborateur de Robin Clark, John Clemow. Aidé de sa femme Claudine et d'un ancien chimiste, Jean, il a entrepris de retaper le bâtiment à colombages d'une ferme abandonnée depuis soixante ans. Simultanément, ils remettent « doucement » les terres en route.

Pour les autres, ceux qui n'ont pu trouver un Eden, il reste le combat. Près de 1.500 associations tentent en France de modifier le tracé d'une autoroute ou de déplacer l'implantation d'une usine. Je prends le dernier tract qui encombre ma table : « Fer-Vivre » y affirme qu'il luttera pour « la protection et l'amélioration de l'environnement au pays du fer lorrain ». Le texte réclame à la fois une activité économique et une solution au problème de la pollution. Qu'obtiendra-t-il ? De sauver un square, guère plus, car les militants restent peu nombreux. Des citadins épuisés, gagnés au mythe de la nature forment le gros des troupes. Les paysans, eux, sont rarement mobilisés. Ils n'ont encore jamais pris leurs fusils pour défendre un paysage. Militer, c'est, le plus souvent, défendre une plus-value foncière ou une source de revenus. Qui défend le site des Baux en Provence ? Des artistes et les parisiens établis dans les Alpilles. Qui s'oppose à l'installation de raffineries de pétrole à Brest ? Les marins pêcheurs et les cochinchiculteurs de la rade. De même, c'est la société des bateaux-mouches qui a procédé à l'impression des affiches luttant contre le projet de voie express rive gauche. Au total, même après avoir humé l'odeur de l'argent, on ne peut pourtant laisser souiller le site des Baux, polluer la rade de Brest, et noyer les berges de la Seine sous les autos.

L'écologie est une mode. Elle passera donc un peu et on pourra peut-être tenter de réfléchir, sans oublier que la crise écologique n'est que l'une des faces sales d'une crise sociale plus large. Mais d'ici là, que faire ? Faut-il crier à la fin du monde prochaine et devenir le futur Pauwels de l'écologie politique, curé triste de l'apocalypse, ou faut-il se livrer durement à des recherches doucement technologiques au risque de sombrer dans l'éco-débilité du recyclage à tout-va, uriner pour boire, et déféquer pour engraisser ses terres ?

Jean-François Reuterre.

les de

Michaël Swerin, journaliste itinérant du « Village Voice » se souvient avec émotion de sa jeunesse underground.

Un jour de 1965, Max Scherr marchait dans Telegraph Avenue lorsque quelqu'un lui tendit un tract : le **Berkeley Citizen,** un hebdomadaire de la nouvelle gauche dont tout le monde parlait depuis un an, allait enfin publier son premier numéro le premier du mois. Max vérifie sur son agenda : le premier tombait un dimanche.

« Ils ne sont pas sérieux », commenta-t-il le même soir au Mediterraneum, le café où il passait le plus clair de son temps. « On ne publie pas un hebdo le dimanche. Et puis, qu'est-ce que ça a de sorcier, de publier un journal ? N'importe qui peut faire ça en une semaine ». « D'accord, grande gueule, rétorqua quelqu'un, si c'est si facile, essaie donc un peu ! ». « D'accord, je vais vous montrer ». De toute façon, Max n'avait rien de spécial à faire. Il venait de vendre un café qui lui appartenait, un lieu de rendez-vous pour les beatniks avec des posters d'Allen Ginsberg, des soirées de poésie, des tables d'échecs et du jazz de temps en temps. Il avait un peu d'argent à la banque. Il établit une liste d'imprimeurs en consultant les annonces et fixa la date de parution neuf jours plus tard. A tous ceux qu'il rencontrait, il demandait s'ils n'avaient pas une idée de titre. Il interrogea un type nommé Reggie. Reggie l'invita à la party qu'il organisait le soir même. Il y rencontrerait quelques hippies de bon aloi.

Jadis, « hippy » signifiait « hipster à la manque ». Les hipsters, c'était nous, à la fin des années quarante et au début des années cinquante. Nous aimions le jazz « be-bop » et nous maudissions ces « saletés de hippies ». Les hippies étaient des bourgeois qui se déguisaient en hipsters, c'est-à-dire quelque chose d'encore pire que de simples bourgeois. Les hipsters et les hippies possédaient la même idole : Charlie Parker. Mais les hippies l'écoutaient parce qu'il était « hip », pas pour la chair de poule. Nous, les hipsters, nous jouions du jazz. Les hippies tapaient sur des bongos à contre-temps et foutaient en l'air nos jam-sessions.

Nous parlions l'argot des Noirs et nous prenions les défonces des Noirs avant qu'elles ne soient à la mode. Nous portions des vêtements bizarres et les gens se moquaient de nous : nous étions chevelus pour l'époque. Notre musique exprimait la seule vérité à laquelle nous tenions. Nos parents nous désapprouvaient formellement.

L'approbation des parents avait encore son importance : j'entrai sans protester dans l'entreprise de mon père. Rapidement, je payai une pension à ma première femme et à notre progéniture. J'avais une Ford Mustang et des costumes à trois cents dollars. Nous étions une petite entreprise dans une industrie géante. On travaillait dur. Les prix tombaient en flèche tandis que les coûts grimpaient. Je m'offris une seconde femme mais notre couple tomba lui aussi en flèche. Ce furent cinq ans d'avocats, de comptables, de clients, de banquiers et de coiffeurs.

Pendant que Max Scherr mettait sur pied son journal, je discutais avec mon vice-président : que pourrions-nous bien raconter aux aciéries Bethlehem pour leur expliquer que nous ne pouvions pas rembourser nos dettes ? Quelqu'un vint nous apporter le café matinal. J'allumai ma dixième Lucky de la journée. Le téléphone sonna. C'était Bethlehem : si nous ne leur envoyions pas cinquante mille dollars avant la fin de la semaine, ils nous coupaient le crédit. J'avais réservé une pute à cent dollars pour la nuit ; le syndicat exigeait une augmentation massive des salaires à l'usine de Baltimore et je venais juste d'acheter trente grammes de cocaïne péruvienne. Notre indice de crédit venait de baisser d'un cran. Je me promis d'aller voir Thelonious Monk au Five Spot. « J'abandonne ce boulot », annonçai-je brusquement. J'avais l'air surpris : je n'avais pas prévu de dire ça aujourd'hui. L'idée était aberrante, c'était comme si quelqu'un d'autre l'avait dit. Mon vice-président aussi avait l'air surpris. D'un seul coup tout semblait facile : il suffisait d'abandonner.

A la party, Reggie annonça : « Les gars, Max va fonder un journal ». — « Dément ! Et de quoi va-t-il parler, Max ? » — « De tout ce qui se passe ». — « Et comment tu vas l'appeler ? » — « Je ne sais pas encore. Un titre qui chatouille un peu l'esprit ». Il y eut beaucoup de suggestions, jusqu'à ce que Reggie dise : « Si tu veux que ça chatouille, pourquoi tu ne l'appellerais pas **The Barb ?** »

Six jours plus tard, Max prit sous son bras ses premiers exemplaires et fondit en larmes. Il tirait sur sa barbe grisonnante et lissait nerveusement de longues mèches qui pendaient de son front dégarni. Elles lui bouchaient la vue quand il retirait ses lunettes pour les essuyer. Le journal était tellement laid ! On aurait dit un canard lycéen complètement raté : des caractères tordus, souvent illisibles, des coquilles par dizaines, aucun style. Et puis... ça ne lui était jamais venu à l'esprit auparavant : comment fait-on pour se débarrasser d'un journal comme ça ? Il n'y avait qu'une seule solution. Il prit sa monstruosité et alla la vendre lui-même autour de Berkeley. Il lui fallut du courage pour demander cinquante centimes du numéro pour quelque chose dont il avait honte. Mais il en vendit douze cents pendant le week-end et s'attela au numéro deux.

Il passa dix-huit jours à l'écrire, le réécrire et le mettre en pages, puis il le porta lui-même à l'imprimeur et le vendit lui-même une nouvelle fois. A jouer les colporteurs le long de Telegraph Avenue, à l'université, au Fillmore, autour du Family Dog, il dut bien discuter avec dix mille personnes par semaine. « Qu'est-ce que c'est ? » demandaient-ils. « C'est un journal underground ». — « Qu'est-ce qu'un journal underground ? »

Newsweek n'est pas un journal underground. A l'autre bout du continent, à cinquante mètres de mon bureau, Tito Gerassi s'entendait dire par ses supérieurs : « Ne vous présentez pas comme rédacteur de **Newsweek** lorsque vous participez à des débats télévisés. Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais à titre personnel, et non sous le label du journal. » — « J'abandonne ce boulot », répondit-il. Les dirigeants de **Newsweek** eurent l'air surpris. Tito eut l'air surpris aussi. Leur exigence n'avait apparemment rien de déraisonnable, et lui n'avait pas prévu de dire ça aujourd'hui. Il ne pensait pas détester **Newsweek** à ce point. Il possédait plusieurs voitures, un grand appartement luxueux, une bonne à plein temps, des amis à la mode, des Calder et des Jackson Pollock sur son mur. « Ça ne va pas ? », lui demanda sa femme. Elle voyait déjà tout disparaître. « C'est très simple », répondit-il, je ne supporte plus de prendre mon dîner tous les soirs à la même heure ».

Max Scherr découvrit les avantages de la vente en pleine rue : il obtenait de cette façon la moitié de ses articles. Les gens lui racontaient quelque chose et il s'asseyait aussitôt sur le trottoir pour prendre des notes. Lorsque quelqu'un lui raconta que deux Noirs s'étaient fait casser la figure en plein Telegraph Avenue, en face du Forum Café, Max arrêta le premier hippy à l'air éveillé qu'il rencontra, en fit un « reporter » et l'envoya enquêter sur l'histoire. Le hippy revint avec les deux Noirs — Huey Newton et Bobby Seale.

Un jour, une fille aux pieds nus entra dans son bureau et lui demanda : « Dis donc, tu savais qu'on peut se défoncer en fumant des bananes ? » — « Non. C'est formidable ». — « Tu imprimerais ça ? » — « Bien sûr. J'imprime n'importe quoi. Tu n'as qu'à l'écrire toi-même ». Max essayait toujours de pousser les gens à écrire sur ce qui les intéressait. Il pensait leur faire une faveur

grognards l'underground

en leur donnant de l'espace dans le journal. Pendant longtemps, il n'eut même pas l'idée de payer les journalistes. Il payait seulement les boulots qu'il estimait pénibles.

Vous connaissez le poster de Shelton « avant-après » ? Eh bien c'est exactement ce qui est arrivé à Keith Lampe. Keith est un des fondateurs d'Ecology Action, le premier mouvement écologique révolutionnaire, celui qui a commencé à enterrer des voitures, à scier des panneaux publicitaires et à cimenter des sorties d'égouts industriels. La première fois que j'ai rencontré Keith, il y a bien des années à Paris, c'était un journaliste au ton poli, aux lunettes raisonnables, l'air du parfait américain moyen. Il portait des costumes de tweed à trois boutons avec gilet, et se promenait dans Paris avec son bloc-notes réglementaire et son stylo pour interviewer des gens comme Juliette Gréco. Il comptait bien faire carrière dans le journalisme.
En 1966, Keith avait commencé à fumer de l'herbe. Nous roulions en ville, un disque de Bob Dylan passait à la radio : « The times they are a changin ». Je m'écriai : « Hey, c'est Bob Dylan ! ». « Qui c'est, Bob Dylan ? ». Je lui expliquai.
Je perdis Keith de vue. Quelques années plus tard, je vis un type couvert de cheveux et de poils qui distribuait des tracts « Fuck the system » devant le Fillmore East. Il vint vers moi avec un large sourire et me dit : « Comment ça va, motherfucker ? ».

Au printemps de 1969, dans un petit communiqué en page deux, le **Barb** demanda à tous ses lecteurs de se rendre au terrain vague marécageux situé entre Dwight et Haste : il s'agissait de le transformer en jardin public. Max alla y planter des fleurs comme tout le monde. Toutes sortes d'idéologies s'épanouirent à partir de « People's park », en particulier le Berkeley Manifesto, une des grandes proclamations du Movement américain, qui parut pour la première fois dans le **Barb.** Max était prêt à tout oublier. Il engagea Steve Haines, qui venait du **Nola Express** (journal underground de la Nouvelle-Orléans) pour suivre les développements de People's Park. Steve assista à toutes les réunions, et calcula qu'il ne gagnait que trois francs de l'heure.
Un comité de cinq membres alla trouver Max pour lui présenter dix propositions : ils voulaient qu'on collectivise le **Barb**, une collectivisation de style yippie avec des fêtes tous les mois et d'autres idées dans ce genre. Ils déclarèrent qu'il était contre-révolutionnaire de faire des bénéfices et que, de plus, Max avait l'air fatigué et ferait bien de prendre des vacances.

Tito Gerassi faisait une énome consommation de « downers ». Invité à Hanoi, il emporta des monceaux de somnifères et de tranquillisants, qu'il avalait à heure fixe. Une nuit, les Vietnamiens le réveillèrent à quatre heures : on venait de déclarer une trêve, il serait donc possible de voyager de jour jusqu'à la zone démilitarisée, on partait tout de suite. Ils avaient déjà fait la moitié du chemin quand Tito s'aperçut qu'il avait oublié ses pilules. Sa crise d'angoisse allait fondre sur lui d'une minute à l'autre, il aurait l'air parfaitement ridicule en face de ces Vietnamiens qui supportaient la guerre depuis des années. Puis les Américains violèrent la trêve et commencèrent à bombarder le convoi. Tout le monde se jeta dans les fossés. Avant qu'il s'en rende compte, une heure avait passé et il pensa : en voilà une bien bonne ! Et ma crise d'angoisse ?

Nous étions tous en train d'oublier nos angoisses. Nous avions vu trois cent mille d'entre nous à Woodstock et nous nous sentions moins aliénés. Nous étions persuadés que la révolution était pour demain. Je m'établis en Angleterre comme correspondant du **Village Voice**. L'Europe découvrait l'underground à son tour. Les hippies étaient partout.
Le journal hippy américain **Rolling Stone** sortit une édition londonienne. Ils louèrent des bureaux luxueux dans un immeuble respectable de Hanover Square. Les bénéfices se firent attendre. Le directeur de publication, Jann Wenner, écrivit à Alan Marcuson, à la tête de ses hippies anglais : « ...Vos pratiques commerciales sont effarantes... C'est une plaisanterie ou quoi ?... Vous n'êtes qu'une bande d'amateurs, des gosses qui font joujou à publier un journal... Vous vous offrez un tour de manège sur la réputation établie de **Rolling Stone**... Suspendez les opérations et les salaires. Engagez un comptable professionnel pour vérifier vos livres ». J'allai interviewer Alan Marcuson : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de contrôle et de dictature ? C'est complètement ridicule. De l'expansionisme industriel ! Un petit taré dans son bureau de San Francisco en train de se ronger les ongles à propos des bénéfices ! C'est exactement la façon dont mon père aurait procédé. Nous étions supposés changer tout ça, non ? ».

Jim Haynes, après avoir soufflé son énergie dans **It**, le premier journal underground anglais, créa l'Arts Lab, bientôt un centre et une plaque tournante pour le « swinging london » de l'époque. L'Arts Lab comprenait un cinéma, un théâtre, une galerie, de la vidéo, des panneaux d'annonces, un bar, un restaurant macrobioftique, des réunions d'astrologie, des happenings, des concerts pop, et surtout : des rapports humains. Il dut finalement fermer pour cause de misère chronique et d'anarchie irréversible. Quelques semaines avant la fin, alors qu'il restait encore quelque espoir de sauver le **Lab**, John et Yoko Lennon invitèrent Jim Haynes à déjeûner. Les Lennon faisaient figure de héros hippy, de leaders de l'underground, leur mode de vie révolutionnaire fournissait un exemple pour les nouvelles générations. Ils passèrent prendre Jim dans leur Rolls-Royce blanche. L'addition se monta à trente livres (quatre cents francs). Entre deux rots, Jim réfléchit : « Mince, ces trente livres auraient été plus utiles pour le **Lab** ».

Max Seherr prit à part Jim Schreiber, un des plus anciens collaborateurs du **Barb.** « Jim, tu te rappelles l'édition spéciale que nous avons sortie sur le Free Speech Movement (la première grande insurrection étudiante américaine, à Berkeley en 1966) ? Le comité de grève est resté derrière notre dos pendant soixante-douze heures pour corriger toutes les virgules. Finalement, cette édition nous a fait tellement honte que nous avons mis notre titre en bas de page. Nous nous sommes serrés la main et nous avons juré de ne plus jamais travailler avec un comité. Tu as oublié ce serment ? » « Nous ne sommes pas un comité, Max, nous sommes tes amis. » « Non, ce n'est pas vrai, vous êtes un comité de mes amis ». Ils s'appelaient la Tribu.
Le vendredi suivant, un messager apporta un ultimatum dans les bureaux du **Barb.** « Je fais partie de la Tribu. On m'a demandé de vous remettre ça. Nous attendons votre réponse pour lundi ». Max oublia l'ultimatum jusqu'au lundi matin. Il était sur le point de l'ouvrir lorsque le téléphone sonna. C'était Timothy Leary, en ville pour une journée. Max appréciait la compagnie de Tim, un homme toujours plein d'enthousiasme. En plus, il fournissait toujours d'excellentes histoires pour le **Barb.** Tant pis, pensa Max, je lirai l'ultimatum plus tard.
Leary était tombé par hasard sur le LSD 25 quand il enseignait la psychologie à Harvard. A présent il exhortait tout le monde à « turn on, tune in, drop out » — rien de nouveau, selon son propre aveu, juste une façon moderne de prêcher : regardez vers l'intérieur, trouvez votre propre divinité, détachez-vous des luttes sociales et matérielles. « J'appartiens à l'antique syndicat des maîtres spirituels et des chercheurs de la cons

cience », proclamait-il. Son ambition du moment était de devenir « l'homme le plus sage et le plus saint de sa génération ». Max lui raconta ses problèmes avec la Tribu. Tim avait l'air passionné. Il attachait une grande importance au mot « tribu ». « Ne t'en fais pas, dit-il à Max, nous allons arranger ça ».
Complètement défoncés, ils rendirent visite à Alan Watts, puis dînèrent au restaurant chinois et passèrent une bonne heure à la librairie City Lights. Max téléphona à sa femme, Jane. Elle avait l'air très excitée. « Tu ferais mieux de rentrer tout de suite. L'équipe est furieuse. Ils disent que si tu n'es pas là à dix heures, ils s'en vont tous ». Max avait complètement oublié l'ultimatum de la Tribu.
« Baiser, c'est une façon plus profonde de dire bonjour », disait souvent Jim Haynes. Après la fermeture de l'Arts Lab, il sortit à Amsterdam un journal nommé **Suck.** Un mouvement de libération sexuelle était en train de naître à partir de l'underground. Jim Haynes enseignait à Vincennes.

Tito Gerassi enseignait également à Vincennes, après avoir quitté les Etats-Unis pour échapper à la justice. Tito essayait de faire sentir à ses étudiants à quel point ils étaient aliénés. Un jour, il aligna six étudiants contre un mur et six autres contre le mur d'en face. Chacun devait faire un geste à la personne en face qui devait le faire passer à son voisin, et ainsi de suite. Les gestes devinrent de plus en plus agressifs. Un garçon tira la langue à une fille, qui traversa la pièce et fit semblant d'attaquer un garçon en face, dont la réaction instinctive consista à gifler la fille à côté de lui.
Puis il demanda à la classe si quelqu'un pouvait déclarer en toute honnêteté qu'il ne se sentait pas seul. Deux mains se levèrent — deux étudiants qui vivaient en communauté. Chaque étudiant dut décrire sa vie quotidienne. Une fille blonde dit qu'elle n'était certainement pas seule, puisqu'elle avait un ami, qu'elle aimait les études et qu'elle s'entendait bien avec ses parents. Tito lui demanda : « Alors, pourquoi tu te teins les cheveux ? » « J'aime bien être blonde », répondit-elle, embarrassée. Tito se contenta de lui sourire sans rien dire. Il continua, les provoquant chacun leur tour. La tension monta, jusqu'à ce que quelqu'un s'écrie : « Et vous, vous ne vivez pas en communauté, vous devez donc bien vous sentir seul ! » « Bien sûr ! », répondit-il. Puis il leur raconta sa vie à son tour. Il leur parla de sa solitude, de sa peur de la mort, de son goût de prendre des risques pour oublier la mort, et même de ses problèmes de queue. La classe était stupéfaite. L'atmosphère était maussade, tendue et hostile. Un des étudiants écrivit une lettre à Tito : « Cher Papa, tu as tout démystifié, y compris toi-même. Tu n'avais pas le droit de m'enlever mon dernier papa ».

Quelques Texans de plus de quarante ans se fâchèrent sérieusement contre Timothy Leary parce qu'il s'était adressé à leurs enfants, et le mirent en prison pour dix ans. Des Californiens du même âge s'apprêtaient à faire la même chose au leader Black Panther Eldridge Cleaver, mais celui-ci s'exila à temps. Il fit surface à Alger, où il institua un gouvernement Black Panther en exil. Les Weathermen firent évader Leary, qui se retrouva également à Alger. Leary possédait désormais de nouveaux slogans : « Tire pour ta peau, vise pour ta vie ».
Je fis le voyage de Londres à Alger pour interviewer Leary, et je le trouvai en prison. Cleaver avait donné l'ordre de le séquestrer. Dans sa nouvelle cellule, Leary me dit : « Rosemary (sa femme) et moi nous considérions comme des figures historiques : les premiers Américains blancs à demander asile à un gouvernement noir en exil. Aujourd'hui, nous sommes devenus les premiers Blancs emprisonnés par ce gouvernement. Etrange, non ? ».

Tito Gerassi marchait dans Charing Cross Road à Londres. Il aperçut quelqu'un qu'il connaissait apportant une pile de livres dans une librairie. Il le suivit pour lui dire bonjour. Les livres, des exemplaires d'auteur d'un de ses ouvrages, venaient de sa propre étagère. Le type était un hippy que Tito hébergeait chez lui. Il le mit à la porte, en même temps que d'autres occupants. Finie la communauté chez Tito. « Saletés de hippies », grommela-t-il.

De retour d'Alger, je m'arrêtai à Paris et téléphonai à Jim Haynes pour lui demander ce qu'il y avait de nouveau du côté de la révolution sexuelle. Il se contenta de me raconter qu'il avait baisé toute l'après-midi. Le mouvement écologique de San Francisco célébra le solstice d'hiver par une petite cérémonie au planétarium. La compagne de Keith Lampe jouait de la guitare et chantait, Keith chantait aussi. Sa barbe et ses cheveux longs commençaient à grisonner et son chant ressemblait plutôt à un hululement. Les lumières s'éteignirent, puis les étoiles artificielles s'allumèrent. Keith fit « Whoouu ». La lune artificielle se leva et traversa rapidement le dôme du planétarium. Keith fit derechef « Whoouu... ».
Tito enseigne toujours à Vincennes. Cette année, il a demandé à ses étudiants de lui remettre un devoir tapé à la machine. Sinon, il n'accordera pas l'examen de passage.
Max Scherr est assis devant la table de la cuisine, en train de recoudre un bouton de sa chemise de pompier, celle qui porte encore le nom du pompier cousu sur le col. La cuisine baigne dans un joyeux désordre, tout comme le reste de la maison, en bas et en haut : des bouquins qui traînent, partout, des disques, des tasses à café, des affiches, des matelas par terre, des piles de **Barb** qui jaunissent. « Je me suis peut-être montré possessif, c'est dans ma nature. Mais ils m'ont accusé d'être un avare. Je ne suis pas un avare. La Tribu a dit que j'avais même refusé d'acheter un taille-crayon. Bon Dieu, on en avait déjà **deux** ! ». Il a un sourire triste : « Tu sais, quand j'ai publié le Berkeley Manifesto, et quoi qu'en pense la Tribu, j'étais d'accord avec ce qu'ils disaient : emparez-vous des moyens de production, emparez-vous des media, emparez-vous de ceci, emparez-vous de cela... Mais je ne pensais pas qu'ils parlaient de **moi** ! ».

Michael Zwerin.

Dessins de Benjamin Baltimore.

Le sexe obscur

Chers amis, moi ce qui m'intéresse, c'est le sexe. Vous ne voyez là rien d'original, moi si, parce que, je l'avoue, sexuellement je suis brimé. C'est terrible et humainement inacceptable. Dans la société de nos parents on ne peut parler du sexe sans employer un vocabulaire de dégénéré, un vocabulaire de petit vicieux refoulé : j'entends des gens parler du « cul », comme ils disent (des adultes, je spécifie), en parler comme des enfants, avec une jouissance tout à fait anormale et complètement obsessionnelle. On parle des fesses comme pour se défouler d'un manque sexuel évident. Je cherche à comprendre, que je suis un refoulé, et pas un Don Juan. J'ai 21 ans et je n'ai jamais touché une fille. J'essaie de vous expliquer mon cas.

J'ai peur de ma sexualité parce qu'elle exprime avant tout mon état intérieur hésitant. J'ai peur d'être moi, parce qu'il y a des choses à cacher, des choses que je ne dois jamais dire. Par exemple, enfant, j'ai eu des attirances sexuelles envers mon père qui était très affectueux avec moi. Devant lui, j'avais honte, je n'osais pas penser à son sexe, je rejettais cette idée très loin parce que je la savais interdite. L'exprimer aurait entraîné la condamnation de mes parents, de mon père le premier, et m'aurait acculé à la solitude. Ceci n'a rien arrangé de toute façon, aujourd'hui, je suis dans la solitude et dans le refus. Quand on veut la révolution, on veut la vérité. Il est inutile de vouloir réformer les autres tant que nous-mêmes sommes esclaves de nos refus intérieurs.

Je poursuis au sujet du sexe, du mien. J'ai des envies sexuelles, mais les filles me font peur. J'ai peur d'être ridicule et bafoué en face d'une fille, alors, lâchement, je me masturbe et je rêve. Je passe à côté des filles avec un air sournois et orgueilleux... Comprenez ! je dois m'exprimer et... je suis comme paralysé. Je suis, moi, d'une nature angoissée, je suis d'un caractère qui incline aux caprices parce que je veux que l'on m'accepte. Parce que mon père me gâtait, comme on dit, je me sentais libre auprès de lui, je me sentais admiré, quoi que je fasse. La vie réelle, c'est le contraire, parce qu'il faut se défendre, et pour se défendre il faut se sentir fort. Il ne faut pas avoir été éduqué sans contradictions, la contradiction est une chose normale.

Adolescent, mes besoins sexuels se manifestent. En même temps que mon père me couvait, il m'empêchait d'exprimer mon agressivité. Car l'amour de ce père était en fait tyrannique dans le sens où par sa bonté irréprochable il ne me permettait pas de m'exprimer. Je me sentais abattu d'avance par ces moyens subtils pour m'empêcher de m'exprimer. En fait, je ne me sentais pas à l'aise devant mon père, je me sentais étranger, étouffé par sa grande sagesse. S'il avait été tyrannique comme je le souhaitais souvent dans mon cœur, j'aurais pu alors exploiter cette méchanceté pour m'exprimer mais lui, il était trop bon, il faisait trop figure de père qui accepte tout de la part de son fils par amour. Son amour c'était un poison.

Maintenant j'ai souvent des tremblements et des angoisses. Ils ne viennent pas seulement de ce refoulement. Car ce n'est pas tout : j'avais aussi une mère et cette mère bien que fort honnête — comme on dit chez les gens de même classe — n'en était pas moins froide et raide. Mes parents se détestaient férocement, entre parenthèse la cause en est classique : mon père trompait ma mère et il fallait voir le contraste entre l'homme bon et affable et l'homme distributeur de haine et de sang. Il trompait ma mère ouvertement, sachant qu'ainsi il la ferait souffrir. Nous cohabitions, le ménage de mes parents et les « autres ». Chose classique. Et nous en revenons au sexe. Mon père trompait ma mère avec une femme mariée et quelque peu folle. Le sexe toujours le sexe ! Mon enfance a été sacrifiée sur son holocauste et pas seulement mon enfance : tout mon être à venir. On comprend donc que ma mère en eut été refroidie, elle était angoissée. Bref, j'ai vécu une enfance problématique.

Je conclus ceci : on ne peut pas vraiment aider les autres. Notre aide complète c'est à l'être complet qui est tout nous-même que nous pouvons la prodiguer. Néanmoins, je voudrais dire ceci : achetez des livres, informez-vous, mais existez.

Je suis prêt à rester en contact avec vous, aussitôt que j'aurais des nouvelles de moi-même. Il faut vouloir autre chose. Demain doit être votre but et aujourd'hui le départ d'un voyage fantastique et réel. Celui qui souffre n'est pas coupable : il doit exprimer sa douleur comme il l'entend. Libérez-vous des fantômes qui vous hantent et respirez à pleins poumons, c'est en vous que la douleur est née, c'est par vous qu'elle doit disparaître. Les autres peuvent vous aider, comme je tente de le faire, mais en tant qu'ami, je n'ai qu'un conseil à vous donner : ne croyez qu'en vos propres sentiments.

La vie est en moi

Frères junkies, c'est fini, je décroche du fixe. de cette ligne fixe de démarcation avec la mort, je quitte cette guerre quotidienne qui n'a d'autre issue que la mort ou la folie. Nous avons joué et nous avons été les parias, notre mot de passe était le fixe, je ne le ferai plus, le trip junkie est fini pour moi. Petit Jacques et tant d'autres sont morts ou en taule. La route est belle, je ne veux pas mourir de la suivre. Je ne connaîtrai plus le manque, ni l'amitié du junkie qui me dépannait d'un fixe. Je ne veux plus être ce soldat en guerre qui découvre la fraternité et l'intensité de la vie quand la mort approche.

Je ne veux plus de l'envie de mourir parce que j'étais aveugle à la vie, parce qu'on nous a rendus aveugles à la vraie vie, et que c'était ce qui nous unissait, je ne veux plus entendre Févri me dire de décrocher, lui qui est en train de crever du fixe. Je veux réapprendre la vie doucement, tranquillement, pas à pas, en planant. La vie est en moi et je ne lalâcherai plus. On nous a eu. Je ne veux plus du contact quotidien de la mort, la vie fuyant par les mille trous de mes veines. Je sais que l'amour est là ; que la vie est à portée de mains. Chaque junkie croit porter un saint ou un martyr en lui, se torturant pour expier les fautes qui ne sont pas plus siennes que celles du soldat qui va crever, mais avançant doucement, lentement, définitivement, vers la mort. La vie est là, il y a d'autres moyens de vivre, en transformant cette énergie mortelle en amour, de nous purger de nos souffrances, de faire éclater l'amour en nous.

Luc « Sundance. »

tirer au silence
mordre dans les mots
pour instituer le hasard
s'acharner aux pertes
de l'esprit pour
approfondir
approfondir
approfondir
ininterrompre et sourire
Hubert Francillard

N°4
MARY-HUGO
BRULEZ VOS LIVRES REJOUEZ
2
AS DOUBLE = PRENEZ LA ROUTE → CASE 13
6
DEVENEZ FOOTBALLEUR DEUX MI-TEMPS
BUT! WOUDIS!!
8
LE BLUES VOUS REND DINGUE, VOUS HURLEZ "LAZIBOUBADUDADIZOU..." DANS VOTRE ESCALIER!
OBLIGATOIRE POUR REJOUER!
HOPITAL
10
SI VOUS ETES DE VISITE VOUS REJOUEREZ NORMALEMENT SINON VOUS ÊTES SOIGNÉS LE TEMPS DE 2 TOURS
CETTE BELLE JEUNE FILLE VOUS REFILE DES PETITES BÊTES
HOTEL
c'est la vie! REJOUEZ POUR LA PEINE!
11
12
LA PARANO FRAPPE, ALLE A L'ASILE TOUR!
19
DEPART
vous jouez avec deux dés chacun son tour (le Nombre de Joueurs est illimité) Voilà... Bon Voyage et à Bientot...
LE JEU DE WAO!
32
cette commune vous accueille 1 TOUR vous repartirez en doublant le chiffre
33
MANZEZ UN HOT DOG!
ET 31? LAISSEZ PASSER 2 TOURS, LE TEMPS DE PIGER
31
L'ANTI-OEDIPE
KWAO!?
3
LA SEMAINE VOUS TRAVAILLEZ A RENAUD ET LE DIMANCHE AVANCEZ AU 6
5
DEVENEZ CHEF DE GARE ...OU REPARTEZ.
SNCF
TCHOU
TCHOU...
30
LA ROUTE VOUS AMMENE AUX INDE REJOUEZ - PAIR = VOUS IREZ A KATMANDOU 42 IMPAIR... VOUS VOUS FAITE RAPATRIER AU POINT DE DEPART
FAITES DEUX AS ET C'EST LE PIED! LE WAO ETERNEL ET VIVE VOTRE TRUC!!!
43
PLU QUE DEUX CASES!!
41
VOUS PERDEZ DEUX TOURS AVEC L'HERBE... hé... oui!
7
Pour Sortir de votre NUAGE MINIMUN=6
CWOA!
KATMANDOU 42
DOUZE TOURS ICI - OU ALORS PLIEZ A L'HOPITAL
L'ARMEE VOUS APPELLE! RESTEZ
29
21
PRISON
DE PASSAGE VOUS REJOUEREZ NORMALEMENT... COMDAMNATION = 2 TOURS! PERDUS... ça vous apprendra!
27
9
PLOP! LE SPEED TUE REPARTEZ DU BON PIED...
MEDITEZ APRES LE JEU!

AUTOROUTE A PEAGE
PAYEZ
13
DOUBLE AS POUR SORTIR
ACCIDENT! REJOUEZ si c'est PAIR = HOPITAL IMPAIR = PRISON (2 tours)
14
BING
VOUS LISEZ C'EST BIEN! REPONDEZ SOUS QUEL NOM VERITABLE SE CAMOUFLE L'HORRIBLE HYENE?? Repondez ou Repartez au DEBUT!!
15
ACTUEL
BLA BLA XAXKT BLI BLU KLUP BLO BA ZWIP
VOUS RENCONTREZ LE MALIN REJOUEZ!!
16
UN CONCERT POP VOUS REND SOURD retour à l'HOSTO
35
34
UCHISTE! PARTEZ VOUS VENEZ
Vous rencontrez un Fhar heureux
36
LA MANIF
17
est dispersée! REJOUEZ: PAIR = A L'HOPITAL! (le crane brisé IMPAIR = EN PRISON ---> VERIFICATION.
UNE BONNE PLANETE VOUS FAIT AVANCER DE 3 CASES.
18
RESTAU
38
SI VOUS ARRIVEZ LÀ VERS 13H ... 20H ARRETEZ LE JEU... BON APPETIT!
40
VOUS DETOURNEZ UN AVION SUR CUBA... REJOUEZ PAIR = PRISON IMPAIR = FUMEZ UN CIGARE A NOTRE SANTE
FAITES VOUS AVORTER LIBREMENT ET GRATIS
39
les HOMMES VONT AU RESTAU.
ASILE
UN DOUBLE OBLIGATOIRE POUR SORTIR!!
19
TRAVAIL PATRIE LUCIDITE
ANALYSTE...
20
VOUS DEPOSEZ UNE BOMBE OU VOUS VOULEZ! REJOUEZ. PAIR: elle explose! impair: retour a BOUM! L'HOPITAL!!
21
UNE ORGIE VOUS RETIENT UN TOUR.
23
2001
LE FILM QUI MARQUE DOUBLEZ VOTRE CHIFFRE ET AVANCEZ D'AUTANT DE CASES.
25
VOUS VOUS METTEZ LE DOIGT... AVANT DE REJOUER!
LES FAF'S SONT VRAIMENTS CRACHEZ LA LAIDS
22
26

ROYAL COCA

Les sommeils qui mettent partout
des nids et des fêtes
ne sont pas venus au rendez-vous.
Mais à l'angle de la rue des Ronces
des moyens âges ont attrapé vos
[apprêts
dans leurs bras d'athlète.
Les dégueuloirs buveurs de vie
[vont en déshydratés
d'un coup de patte il vous enfon-
[cent
dans la mer où se noient même les
[cent mâts
aux muscles forts de littératures
[absurdes.
Le réveil brutal des caries maléfi-
[ques
vous baise la bouche
avec sa bouche aux chromes de
[Rolls
Un canon touche du doigt
votre dos vert de dysenteries :
vous êtes dans un tableau de Kven-
[holz.
Les os liés et le ventre défait,
vous échouez sur des banquises
[plates
qui répètent votre image d'animal
[hébété.
La nuit pétrifie dans ses colles
[synthétiques
un cri de panique
il vous reste dans la garde
ou vous retombe sur l'estomac
c'est le tour des lourdeurs après qui
[ne viendra rien
elles font de vous des machins
[ratatinés.

Dans les voiles du seigneur

J'en entends parler pour la première fois en janvier 1972 par Claude Orcel, médecin du dispensaire d'hygiène mentale du sixième arrondissement ; 3, rue de l'abbaye. Celui-ci s'occupe des problèmes posés par l'alcool depuis très longtemps, et par la drogue depuis quelques années.

Toxicomane depuis 1969 (opium, morphine, héroïne), je connais le médecin depuis 1970. Il me propose de quitter Paris, de faire une croisière sur un grand voilier, aux Antilles, dans les Caraïbes. Les renseignements qu'il me donne sont très succincts : un jésuite, le père Jaouen, qui a été aumônier à Fresnes, puis directeur d'un foyer de jeunes délinquants (Les Epinettes), organise le voyage. Le ministère de la Jeunesse et des Sports le finance. Tous ceux qui doivent embarquer sont censés être désintoxiqués avant le départ. J'apprends que les places ont été réparties de façon suivante : trois pour lui, sept pour Olivenstein (Marmottan) et une dizaine pour Marseille. On se retrouve dans le petit hôtel, vide à cette période de l'année, d'un petit village de pêche des environs de Brest d'où Jaouen est originaire. Le navire qui, je l'apprends avec stupeur, est le navire-école français, est habituellement ancré là, mais il est en fait à l'arsenal de Brest pour des réparations et transformations avant le voyage. L'attente va durer dix jours. Il y a là vingt-et-un jeunes dont quatre filles entre 18 et 30 ans. Neuf viennent de Marseille dont deux filles accompagnées de leur « mec ». Tous, sauf un, n'ont jamais connu que l'héroïne depuis leur 14 ou 15 ans et viennent en majorité de milieux populaires.

La plupart ont été envoyés ici par des médecins qui voulaient leur éviter la prison. Parmi les douze parisiens, six dont une fille sont des polytoxicomanes comme moi, fixés au bout de quelques années dans un esclavage aux opiacés, deux dont une fille ont principalement un problème avec l'alcool, quatre autres ont des problèmes purement psychologiques avec le LSD et n'ont jamais pris de stupéfiants. Pratiquement aucun des toxicomanes n'est réellement désintoxiqué. Je dispose de provisions pour deux jours. Ce n'est qu'après ce laps de temps que je m'aperçois du bordel. Les bagarres succèdent aux bagarres pour les motifs les plus futiles, toujours entre parisiens et marseillais. Je me heurte ainsi aux marseillais pour un joint de haschich ; croyant trouver un kilo, ils pénètrent dans ma chambre ; deux d'entre eux me sautent dessus et font semblant de me frapper pour éviter que leur chef ne sorte un couteau ou simplement ne s'énerve. Ils s'en vont après avoir un peu bousculé la chambre, pleins d'alcool, d'hynoptiques et de médicaments à la codéïne, rendus furieux par le manque, mais de façon très

SUPER-BOBBY

Ils me voulaient « en forme », plein de civilités et tout... D'une nature mélancolique, méfiante, je ne répondais aucunement à leur critère d'honnêteté. Car ils jugent énormément sur l'allure.

Je me suis donc procuré du « speed » en poudre et du hasch par plaquettes. Comme il me restait un peu de fric, je me suis payé un costard bleu marine, tout ce qu'il y a plus sérieux.

Le speed vous met dans une telle excitation que vous vous sentez le courage de tout chambouler d'un seul coup. Je suis allé gaiement chez le coiffeur, riant aux éclats en attendant mon tour. J'avais déjà complètement changé de personnalité. Je répétais mot pour mot les opinions de l'homme de la rue — du français moyen — ; me rendant compte que l'on agréait autour de moi, cela me stimulait encore plus.

Rentré chez moi, je me suis lavé de fond en comble. J'ai trouvé tout de suite du boulot. Mon « pep » artificiel marchait à 100 %. « Ce garçon est bourré de dynamite » disait-on. Depuis, je continue à voir la vie en rose. Je me défonce à tour de bras, réservant des rares « chûtes nerveuses » pour les quatre murs de mon studio.

Le hasch a accru mon intelligence de 50 %. C'est indéniable. « Ce type est extraordinairement psychologue ! ». Je joue leur jeu mais je les encule tous, car il leur manque cette finesse que l'on apprécie chez moi, cette intuition entraînée que vous procure l'expérience des hallucinogènes.

Le week-end, je prend de l' « acid » — Pas tous les week-ends — Trois ou quatre fois par an seulement.

J'ai été amené par l'observation à déceler les vices les plus cachés de mes collègues de travail. Je peux les tenir tranquilles comme je le veux. Physiognomonie et Astrologie m'ont donné un sérieux coup de main. Je ne me trompe que très rarement. Je suis capable de tout... selon mon bon plaisir.

Pour ce qui est du sexe, croyez-moi, ça y va !

Je rigole tout haut à voir tous ces petits puceaux qui cherchent la partouze à bon prix et qui s'imaginent « transgresser le tabous »... Je me tape sur les cuisses lorsque je vois les réactions des autres, les

psychologique. Je ne suis personnellement pas très malade : je souffre mais me soigne avec la nourriture, l'air marin et le sommeil (somnifères). Quelques jours après nous quittons l'hôtel, les dévastations ayant fait monter la note un peu trop. Deux Marseillais rentrent chez eux, le chef de bande dont j'ai parlé, terrassé par une jaunisse due à l'abus d'alcool et de médicaments, l'autre extrêmement déprimé à la suite d'une crise de nerfs due à l'alcool mélangé avec des barbituriques. Leur départ est un soulagement pour tout le monde. Leurs deux filles, libres, jouent avec tout le monde.

Enfin, on embarque. Tout le monde a travaillé et le bateau est propre et rangé. C'est un merveilleux trois-mats. En plus de nous il y a trois marins, un médecin, un bosco, le capitaine et son fils, l'éducateur et sa femme qui ne sortiront plus de leur cabine et ne s'occuperont plus de rien jusqu'au retour, Jaouen et un autre jésuite, Mancors, qui est là pour donner des leçons particulières à qui le désire. Le départ se fait dans des conditions atmosphérique mauvaises, tout le monde se fait branler sérieusement dans le Golfe de Gascogne, avec des creux de dix mètres, des paquets de flotte sur le pont. On est trempé dès que l'on doit faire une manœuvre quelconque. Le médecin distribue toute la journée son valium et ses somnifères. Après trois jours on lui cambriole sa pharmacie, il la récupère et balance tout à la flotte ; en dehors d'une ou deux crises de nerfs très cinématographiques, tout se passe très bien ; crevés, les types dorment 18 h sur 24. C'est Jaouen qui fait la soupe, la gamelle est accrochée sur le gaz avec des ficelles. Le même jour sont mises en place les équipes de quart.

Madère, Canaries, Cap Vert. Alors se pose le problème : tous, marins et toxicomanes, descendent à terre avec l'envie de s'amuser et de jouir. Certains trouvent refuge dans l'alcool. D'autres, partis pour chercher de la fumette, trouvent parfois autre chose auquel ils ne savent pas résister. Les bagarres recommencent. La parano s'installe à chaque escale, l'un enfonce la porte de la cabine de l'autre, complètement saoul parce qu'il sait que l'autre est en train de se « fixer » à l'intérieur, etc.

Un grand calme s'installe pendant la traversée de l'Atlantique. La vie à bord est complètement transparente, tout se sait, 24 h sur 24 : les horaires de chacun, sa vie nocturne, ses manies. D'étranges entreprises de séduction se croisent et s'entrecroisent, font naître des jalousies, au milieu d'objets volés et connus comme volés, des femmes baisées et repoussées, des mecs amoureux l'un de l'autre et n'osant pas se l'avouer. La routine s'installe : parties de cartes, surprise-parties, crèpes dans la cuisine la nuit, cours de navigation quotidien du commandant. Trois ou quatre d'entre nous apprennent à faire le point. Impossible d'être seul à trente sur le bateau, sauf la nuit, allongé sur le pont dans un duvet, avec les étoiles et la mer. Une situation extraordinaire que vous perdez presqu'aussitôt arrivé à terre. Bien obligé de vivre en communauté ; l'état de propreté du bateau témoigne de son plus ou moins bon fonctionnement. A peu près correct en mer, toujours dégueulasse en escale.

Les meilleurs moments sont les ancrages près des petites îles désertes, entourées de corail, où chacun peut s'ébattre en toute liberté. Trinidad est une beauté et une fête sud-américaine.

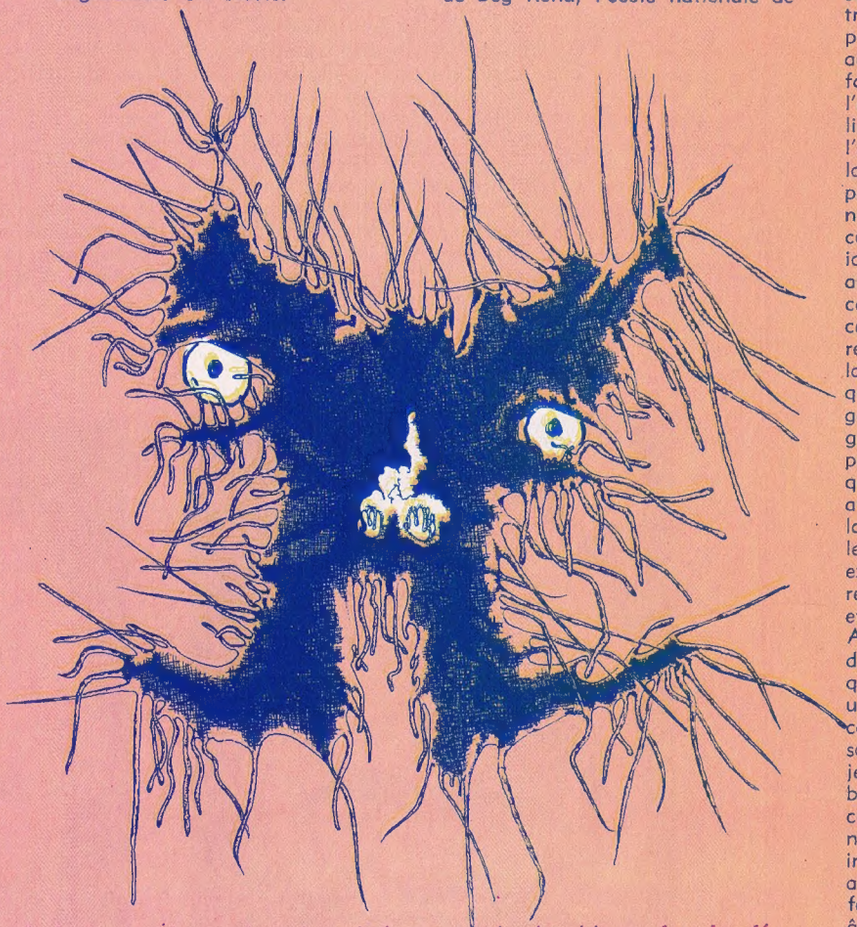
Le retour par la route du nord est pénible. A bord s'est installé un modus vivendi auquel tous se tiennent : alcooliques v/s toxicomanes, intellectuels v/s prolos, marins v/s jeunes, ou toutes les interférences sont stabilisées : un jeune parisien très séduisant, séduit successivement chaque groupe et est rejeté par le dernier groupe, il est rejeté par tous. Il saute pardessus bord, une nuit à proximité des Açores, entraînant avec lui un autre parisien que tourmentait le cafard. Ils sont recueillis par des pêcheurs et rapatriés en avion, fiers de leur photo dans le journal local et d'un entrefilet dans le **Figaro.**

Le bateau regagne la Bretagne au moteur. A l'arrivée dans la baie de Beg Rohu, l'école nationale de voile, la presse et les caméras de télévision montent à bord, ainsi que deux représentantes du ministère de la Jeunesse et des Sports. C'est la cohue, deux nanas se font payer pour raconter des mensonges orgiaques, on se retrouve tous dans le pavillon des stagiaires de l'école de voile. Dans la soirée après un petit discours du directeur de l'école de voile, les films sur le voyage sont passés. L'un des marseillais, exaspéré de voir son image offerte à tous par le biais de l'écran, se précipite sur la caméra et arrache la pellicule. Scandale. D'autres fracassent la porte du pavillon de pharmacie. Scandale. On en reparlera à Paris. Les représentantes du ministère offrent à la plupart des stages dans des écoles de voile pour l'été avec la possibilité de devenir moniteur de voile. D'autres rentrent tout simplement chez eux décidés à recommencer.

On apprend quelques nouvelles choses sur Jaouen : celui-ci a de très mauvaises relations avec la police et la justice en raison de son activité au foyer des Epinettes, en faveur des jeunes délinquants. A l'occasion d'une descente de police au dispensaire de la rue de l'Abbaye, descente empêchée par la réaction des médecins et du personnel, le policier gueule : « Il ne faudrait pas que cela devienne comme dans le foyer à Jaouen ici ! » Si je pense au demi échec, au point de vue psychologique, de ce voyage, j'en viens à voir la cause dans un antagonisme culturel. Alors des trucs assez dégueulasses me passent par la tête tels que : « avec des types de mon genre, on aurait pu faire un voyage formidable ». Alors que c'est peut-être précisément le contraire, que c'est peut-être nous-mêmes qui avons semé la discorde à bord et la jalousie, génératrice d'une violence qui a gêné des possibilités extraordinaires de réflexion et de recueillement apportées par la mer et le voyage.

Avant, il me semblait que le fait d'appartenir à la jeunesse impliquait aussi le fait de posséder une culture propre, culture qui contenait en germe le refus de la société et de son spectacle majeur : la consommation. Il me semblait aussi que la drogue était dans cette culture un élément déterminant, donc que le fait d'en user impliquait un rapprochement étroit avec cette culture. Eh bien c'est faux. La vision des mecs de mon âge dévorés par l'envie et la haine pour un briquet doré, ou même n'importe quel objet moins symbolique, la façon dont l'un jouissait d'exciter la jalousie de l'autre par un truc aussi con qu'un coquillage trouvé sur la plage, qu'il balançait négligemment dans la flotte après l'avoir mis sous les yeux de son camarade qui mourait d'envie de le posséder. Tout cela mettait en évidence que la drogue ne veut rien dire, qu'elle ne change rien, qu'il est inutile de croire, même si cela a pu être vrai à une certaine période dans certaines conditions (je pense aux Etats-Unis en 1965) que la solution c'est de distribuer quelques centaines de milliers de trips pour brancher tout le monde.

Numa Murard



pudibonds, les flics ; les deux côtés : de foutus cons !

Il y a donc bien une frontière entre la pensée de papa qui blêmit et se fait du mauvais sang en perdant la boule, et les types comme moi qui, mine de rien, répondent à toutes les qualités d'honnêteté.

Ils ne peuvent plus nous suivre.

Notre expérience est différente de la leur.

L'ère cosmique est née avec notre génération. Il est préférable qu'ils ne nous posent pas trop de questions, ils éviteront ainsi pas mal de mensonges et de fausses statistiques.

Le réseau « underground » est trop gros pour qu'il ne soit pas une ruse de flics. Combien d'auteurs de petites annonces passées dans les canards underground se sont retrouvés « suspectés », perquisitionnés...

L'Underground n'a pas besoin de publicité. Si les résistants de la dernière guerre avaient agi au grand jour, avec la liste de leurs exploits en vente dans les drugstores, la Gestapo s'en serait donné à cœur joie. Quant aux codes du genre « Lucy in the sky with Diamonds » ou « Yellow sub-marine », ils sont tout juste bons à égarer certains inquisiteurs dans les dédales du symbolisme. Très bon pour la psychose ! ça, très bon !... Mais, en dépit de tout ça, nous n'avons pas le langage ésotérique propre ; la machine de contrôle est au courant de bien des choses... Il ne reste donc plus qu'une seule issue : la mienne. Faire semblant. Et croyez-moi, on s'en porte mieux. On dort avec la conscience tranquille. On rassure papa avec de bonnes paroles, avec une tenue correcte, on reçoit des compliments. La vie devient un jeu passionnant qui ne manque pas de piquant.

Evidemment que la majorité silencieuse dont je fais maintenant partie est lâche ! Evidemment qu'elle se fout de tout et suit les ordres qu'on lui donne, les us et coutumes ! Y'a pas de quoi en faire un plat ! C'qui compte dans la vie, c'est bien cette lâcheté, cette hypocrisie, on pourrait remplacer ces mots par RUSE. Cette RUSE qui permet de vivre pénard, de baiser quand on en a envie, de bouffer à sa faim...

Voilà ce que la vie m'a appris. Résultat purement technique, adapté aux circonstances...

Bobby Le Con.

Anticommunisme ternaire

La ligne politique qui apparaît en pleine lumière dans le dernier numéro, je la taxerai de réactionnaire. Vous vous lancez dans un anticommunisme des plus effrénés. Les commentaires des collaborateurs du journal, en particulier M. Patrick Rambaud, me semblent d'une pauvreté affligeante. M. Rambaud se prend pour un persécuté, voulant préserver à tout prix son indépendance (« le suffrage universel ne m'enculera pas : j'aurais au moins cette satisfaction »). Au nom de qui parle-t-il quand il s'assimile « à ceux dont on profite » ? Sur quoi s'applique sa critique de la politique du PCF ? Sur « l'épaisseur papelarde » de M. Marchais ! Allons un peu de sérieux : on ne juge quand même pas une politique sur la gueule d'un homme. Vous savez ? M. Chaban-Delmas, il est pas mal, il a une belle tête. (...) Ce qui me chagrine c'est votre position envers le communisme. C'est toujours votre petite indépendance que vous voulez préservez : « le vote ne changera rien, je m'en fous » (Christine Moran) ou encore Jean-François Bizot « surtout à la vue du dernier congrès enrégimenté du PCF caractérisé par l'absence de vrai débat, libre et démocratique ». Savez-vous ce qu'est le « centralisme démocratique » au lieu de lancer de pareils préjugés ? Au fond, votre anti-communisme rejoint l'anti-communisme général. Relisez Georges Bataille dans la Part maudite (chapitre consacré au stalinisme). Cet écrivain que vous appréciez en réalité vous le trahissez. La critique du stalinisme de M. Sartre que vous devez rejoindre sur bien des points est significative. Vous parlez de « pensée communiste » comme s'il s'agissait d'une religion. Le primat fondamental de la dialectique n'est pas une invention d'un quelconque esprit pur. Or, vous cassez ce primat en faisant l'introduction d'une morale (morale sartrienne du devoir), en prétextant prendre « les meilleurs éléments du marxisme » (rien de plus absurde !). Vous mêlez l'oppression du stalinisme et l'oppression du fascisme. S'il faut prendre l'exemple de l'URSS prenons-le. Vous prenez une apparente lourdeur des structures politiques soviétiques qui tend de plus en plus à disparaître (comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement dans un pays de 250 millions d'habitants, dans le pays le plus grand par sa superficie) pour du bureaucratisme. Comment pouvez-vous dire que Staline est un dictateur au même titre qu'Hitler ? Les plusieurs plans quinquennaux qui se sont succédés préconisaient la collectivisation des terres, le développement de l'industrie lourde au profit de l'industrie légère. Croyez-vous que tout cela a été fait pour la gloire d'un seul homme ? Je crois que c'était au contraire le début d'une politique faite par tous et pour tous et que l'on poursuit actuellement en URSS. Une politique DEMOCRATIQUE. Et c'est principalement sur ce point fondamental que votre critique du stalinisme est à la fois inacceptable et dérisoire. Je vous mets au défi de répondre sur ce point. Je ne vous conseillerai jamais assez de lire les démonstrations lumineuses de George Bataille, le PRO-STALINIEN ,celui-là même qui a si bien parlé de la déraison. Nul mieux que lui n'a réussi à concilier le « transformer le monde » de Marx et le « changer la vie » de Rimbaud. La politique du PCF est celle de la vraie communication par les corps et par le silence. C'est dans ces deux pôles contradictoires qu'il faut se tenir. Là, réside la vraie liberté. Il s'agit une fois pour toutes d'être lucide. J'aimerai si ce n'est pas trop vous demander être publié intégralement même si cela affaiblira (j'espère) votre position idéologique. **Anonyme.**

Répondre à chaque point de cette critique, cela équivaut en fait à relancer une fois de plus un vieux débat qui mérite bien plus de dix lignes. On ne s'explique pas en trois phrases : on énonce un jugement bref, on se situe approximativement. Nous préférons pour l'heure, avant d'être contraints à l'autocritique, répondre par cette autre lettre d'un militant communiste. Un lecteur nous l'a envoyé, il l'avait trouvé dans le numéro 75 du bulletin « C »„ organe de liaison intercommunautaire. Libre à vous de vous faire une idée :

« Vos groupes de communautés, c'est tous des fainéants. Ça refuse la société mais on veut bien toucher des allocations de chômage. Vous êtes tous des anciens étudiants et les travailleurs comme moi payent pour vos études et après vous êtes bergers ou même rien du tout. On va voter bientôt et nous, notre parti, va gagner et vous allez travailler tous.

J'ai parlé au chef de cellule de vos histoires de mépriser la famille et les institutions de notre pays. Le Parti Communiste mettra de l'ordre dans les affaires et vous serez à la place qui vous sera attribuée. Si encore vos artisans c'était des couvreurs, des charpentiers, des cordonniers, qu'on n'a plus, mais faut apprendre le métier, c'est plus fatigant que vos âneries.

Je vous méprise d'avoir transformé mon demi-frère qui était bon élève en clochard. Vous êtes repérés tous par le Parti. Vive les prochaines élections et notre victoire ! Salut ! »

M.V., Tours

(Je travaille, moi, dans le bâtiment.)

Bonjour

— Bonjour
— .....
— Tu es belle et tu viens dans ma chambre
— .....
— Oui tu as de belles jambes oui tu as les cuisses bien blanches
— .....
— Oui l'oiseau était mon complice
— .....
— Magicien ! Non ! Je suis la vie
— .....
— Ah !... comme le bœuf !... Peut-être. Je ruminerai la question
— .....
— Je suis trop con pour être un salaud !... Ah
— .....
— Je pourrais te violer. Je voudrais te violer doucement... Que tu veuilles hurler mais que ton moi te bâillonne. C'est si difficile d'aimer L'amour que tout le monde te refuse où peut-on le prendre où le voler
— .....
— Et si je mets ma main là ! Et si je tisse cette chrysalide du plaisir là...
— .....
— Tu es heur... mmun... ! Je le veux... je le veux
— .....
— Tu veux toucher, caresser, le bonheur ? ...Tu veux le voir ?
— .....
— C'est moi le bonheur. Je ne suis pas ce corps... Tu ne me connais plus.
— .....
— Tu vois des gouffres grouillant de couleurs — de lumières. — Les épines des roses te tatouent des poèmes et les ânes portent de gigantesques boucles d'oreille. Tu fais du toboggan sur des arcs-en-ciel et du saute-mouton sur les gouttes de pluie. Tu sens le soleil qui te désires et le feu qui t'habilles. L'amazone tu chevauches les rêves les plus déments et même les cauchemars ôtent leur funèbre livrée. Tu sillonnes les chemins de la volupté dans une litière de pollen tiré par dix mille amants. Tu joues avec la lune en lui cachant Pierrot. Tu ris de rire et tu voles et je te suis... Je te suis... te suis... mon amie.
— .....
— Donne-moi ma main... Il faut du
— .....
— bonheur pour demain... demain
— .....
— Je te violerai demain
— .....
— demain
— .....
— ... !

Provocation diffamatoire

Dans les Vécé hommes de la gare maritime de Malmö on peut lire sous la signature d'un londonien to fuk a svedish girl is some kind a masturbation ce qui est t o t a l e m e n t inexact
Daniel Biga.

La longue marche des tribus

Certes, le mouvement hippie a progressé en quittant Haight Assury pour les Montagnes Rocheuses ou le Nouveau-Mexique, afin d'y fonder des communautés rurales. Mais l'autarcie est-elle vécue ? A-t-on vraiment prouvé que le système était inutile et nuisible puisqu'on pouvait s'en passer ? La réponse est, hélas, non. Si l'autarcie alimentaire est parfois vécue, l'autarcie totale — la seule qui pourrait prouver quelque chose — n'existe pas encore. On cultive avec des outils usinés dans le système, on coud et l'on tisse avec des instruments manufacturés par l'économie industrielle, on utilise des matériaux extraits par le système. Comment s'en passer ? En forgeant soi-même ses outils ? En creusant soi-même sa mine ? On n'aura encore pas pu prouver qu'on peut se passer du système, car, au départ, on aura utilisé du matériel issu du système, ne serait-ce que le marteau et l'enclume, la hache et la pioche.

Heureusement, il existe des tribus qui n'ont pas encore été visitées par les missionnaires et autres agents de l'ethnocide. Ces tribus vivent depuis des milliers d'années en équilibre avec la nature, en autarcie totale. Leur vie communautaire est d'une richesse extraordinaire. Leur sens de l'humain dépasse de loin les balbutiements hippies : cf les discours de Sitting Bull publié par **Actuel** de janvier 72 ou les mémoires d'enfance d'un peau rouge, publiées par le **Courpatier** nº 0 et le bulletin « C » nº 48. Où va le mouvement hippie ? Eh bien, il va là, chez ces tribus qui détiennent encore les clés de la vraie vie. « Aborigènes et hippies de tous les pays, unissez-vous ! » Sur les ruines de la civilisation occidentale, on assiste au « retour des tribus ». Dans un premier temps, il importe qu'un grand nombre de communautés hippies aillent s'installer auprès des tribus primitives, sous les Tropiques. Là, elles apprendront la technologie douce de l'autarcie intégrée à la nature. Ensuite, des bateaux à voile seront nécessaires pour qu'un flux constant de relations s'organisent entre les tribus hippies des Tropiques et les communautés hippies en recherche d'autarcie en Occident. Ainsi se répandront les secrets ou plutôt l'art d'une vie vraiment autarcique. Alors devra s'organiser la lutte contre l'ethnocide. Les peuplades primitives verront s'inverser leurs relations avec les Blancs : au lieu d'être obligées de se mettre à l'école de l'Occident, donc de se couvrir de honte, à se culpabiliser d'infériorité, à désintégrer ses coutumes et sa vision du monde, ils verront des blancs venir humblement chez eux pour apprendre à vivre comme eux. On ne peut prévoir dès maintenant ce qui en résultera. L'industrialisation qui a reposé en France et qui repose maintenant au Tiers-Monde sur l'ethnocide, sera démystifiée. Eros, l'instinct de vie, devrait triompher de la tendance suicidaire de l'Occident sans finalité, enchaîné à sa logique économique dilapidant les ressources de la planète.

Thierry Sallantin, auteur de ce petit morceau d'intellectualisation du mouvement hippie, ne s'en est tout de même pas tenu qu'aux beaux raisonnements. En 1971, il a vécu 5 semaines dans une tribu nomade au Sud du Sahara et en 1972, il a fait quelques éphémères expériences de communautés rurales en France.

Trois pas, dans une impasse

« Donne-moi une fenêtre : je saute », voilà ce que dit Léopold, lorsqu'il vient de lire le courrier d'**Actuel**. « Quelle déprime », ajoute Michel ! Tout le monde s'emmerde, personne ne sait quoi faire. Désespérant ! Bien sûr j'y retrouve une partie de ma réalité, mais noircie, dramatisée » Gaston et Christian pensent de même, Serge pourtant contre-attaque. « Non, certaines lettres sont aussi des cris de joie. On peut dire que c'est moche autour et être optimiste parce qu'on fait quelque chose. Regardez le nombre de poèmes... » Cinq lycéens de Buffon, mollement étendus sur les tapis de haute laine trouée qui créent cette atmosphère si feutrée, connue des amis d'**Actuel**. Léopold : « Ce qui m'inquiète, c'est la raison pour laquelle tant de gens vous écrivent : ils sont impuissants, ne peuvent pas parler à leur voisin et vous jouez avec complaisance ce rôle d'oreille ouverte, de copains toujours prêts, entre Menie Grégoire, les curés et les militants de choc. »
« Hé, tentai-je, je crois que tu pousses un peu : pour se faire entendre, il faut souvent crier bien fort, il arrive que la voix manque, alors on écrit, et puis nous ne fourguons aucun monde tout prêt à consommer ; la seule parole que nous nous hasardons parfois à dire c'est « faites-le vous même ». Michel : « C'est vrai. Mais quand même ça sent trop le malheur et la résignation. On a aussi l'impression que les gens qui écrivent sortent rarement de leur cas individuel. »

Léopold : « Justement, ça me plaît. Enfin des gens qui parlent d'eux qui ne se cachent pas derrière de grands concepts sociaux plutôt fumeux. »

Serge : « Oui mais il serait bon quand même qu'il sorte du journal — et le courrier n'encourage guère cela — plus de propositions, des équilibres nouveaux. Bien sûr il y a des petits trucs écologiques, des petits trucs militants, des petits trucs musicaux, mais ça ne vit pas assez. A tous ceux qui écrivent au journal je pense qu'une réponse s'impose : allez crier ça de vive voix dans les oreilles de vos voisins, trouvez des gens qui pensent comme vous, et puis alors, écrivez-nous. En tous cas c'est ce que moi j'ai envie de leur dire.

Oui, Yves

Je viens de lire dans l'Actuel de février la communication de Gérard sur les handicapés. Gérard, voilà un gars bien qui dit les choses comme elles sont. J'ai 28 ans et voilà onze ans, qu'à la suite d'un accident de mobylette, je roule en chariot d'handicapé d'un centre de rééducation et de réadaptation à un autre. Le sexe écrasé : et comment ! C'est pire que des couvents, ces centres. Moi, j'ai essayé aussi de faire l'amour avec les unes et les autres. Mais elles me regardent dans ma voiture à deux roues comme si j'étais un asticot et pourtant je ne suis pas si moche. C'est ça qui est dur. J'ai refusé de me laisser récupérer par leurs centres d'aide. On doit fignoler des petits trucs huit heures par jour, mettre des bonbons dans une boîte. C'est tout ce qu'ils proposent. Et il faut être bien avec tout le monde, la dame, le monsieur directeur, les autres mecs, bien polis, bien, merci, merci. Autrement, on vous fout à la porte. Moi, j'y suis resté pas plus de vingt-quatre heures. Alors quoi ? Je voudrais connaître des filles, des gars comme Gérard, comme moi. J'ai une chambre libre pour une fille qui voudrait vivre chez moi, pas forcément avec moi, seulement si ça lui plaît. Ou bien je voudrais trouver un groupe à Paris qui s'occuperait de moi et moi je m'occuperai d'eux. Un groupe théâtral par exemple. Je pourrais aider. J'aime ça. Je te remercie.
59, boulevard Saint-Michel,
Yves Haber
Tél. 033 17 99